

DISSERTATIONS
SUR
L'UNION
DE LA
RELIGION,
DE LA
MORALE,
ET DE LA
POLITIQUE:

Tirées d'un ouvrage de M. WARBURTON.

TOME PREMIER.

— *Res antiqua laudis & artis*

Ingredior ; sanctos ausus recludere fontes.

VIRG.

A LONDRES,
CHEZ GUILLAUME DARRÉS,

M DCC XLII.

DISSEMINATION

OF THE

REPORT

OF THE

COMMISSION

ON THE

STATE OF THE

UNION

1877



vo
de
fo
vi
de
ici

PREFACE

D U

TRADUCTEUR.

LEs dissertations que l'on présente au Public sur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique, sont tirées d'un Ouvrage Anglois, entrepris dans le dessein de prouver la divinité de la Mission de Moÿse. Nous n'embrasserons point le vaste plan que s'est proposé M. Warburton qui en est l'auteur. Nous nous bornons à une partie de son ouvrage; partie néanmoins qui fait en elle-même un tout achevé & complet, que l'on peut regarder comme une démonstration de la vérité de la Religion, prouvée par son utilité & sa nécessité.

On commence par faire voir que le gouvernement ne peut subsister sans le secours de la religion. On a souvent insisté sur son utilité pour le bonheur de la Société civile, & ce sujet est si rebattu que c'est désormais un lieu commun. On fait donc ici quelque chose de plus : on ne prouve

TOM. I.

A pas

pas seulement qu'elle est utile , on prouve encore qu'elle est nécessaire. On examine pour cet éfet les imperfections innées du plan originaire de la Société civile ; car elle a ses défauts qui lui sont propres , & qui sont une suite nécessaire de la dépravation naturelle du cœur humain : Et c'est de ces défauts que l'on conclut la nécessité de la religion , elle seule pouvant y remédier par la crainte & l'espérance des peines & des récompenses d'une autre vie.

Ce Sentiment étant directement opposé à celui de M. Bayle , qui soutient qu'il pourroit y avoir une république d'athées , on entre dans l'examen de ce fameux paradoxe ; & l'on s'attache à le réfuter. M. Bayle n'a pu le soutenir qu'en séparant artificieusement la morale de la religion : on remonte aux premiers principes de la morale , on démasque les sophismes dangereux de cet auteur , philosophe aussi subtil qu'écrivain agréable : on le poursuit au travers du labyrinthe où il égare ses lecteurs ; & l'on fait voir que la morale & la religion sont inséparables ; que la morale suppose l'obligation de pratiquer la vertu ; que toute obligation envers un Etre de raison ou envers soi-même , est nulle & chimérique ; que nous devons par conséquent chercher un principe d'obligation hors de nous-mêmes & envers un

Etre



Etre réel, & qu'un Etre qui peut imposer à l'homme des obligations morales ne peut être que la Divinité.

Le Paradoxe de M. Mandeville, Auteur de la fable des Abeilles, est encore plus étrange que celui de M. Bayle. Cet Auteur prétend que les vices sont utiles à un état florissant, & il tâche de le prouver par l'exemple du luxe. On ne s'imagineroit pas que l'Apologiste du vice est l'avocat de la religion contre la raison; & encore moins que si son système de religion détruit la morale, ce pût être par un excès de sévérité: c'est là néanmoins le cas de M. Mandeville. Cet auteur commence par dégrader les lumières de la raison, comme incapables de discerner la nature du bien & celle du mal; après avoir ainsi détruit tous les principes naturels de la morale, après avoir confondu toutes les idées du vice & de la vertu, il indique la religion comme la *seule* source de nos connoissances morales, & il abuse de son autorité pour condamner les actions les plus innocentes. Rien n'est plus adroit ni plus rusé. C'est le seul moyen, s'il y en a, de justifier les actions les plus condamnables; & d'un autre côté, l'on ne peut travailler plus efficacement à détruire la religion qu'en outrant ses préceptes. Tel aussi a été l'effet qu'a produit

l'ouvrage de M. Mandeville sur ceux qui se sont laissés séduire par son Système ; Système qui tombe en ruine dès que l'on rétablit l'usage de la raison dans les matieres de morale , & que l'on fixe l'idée du luxe à une consommation préjudiciable des productions de la nature & de l'art ; car l'on fait voir qu'alors bien loin d'être avantageux à un Etat, rien au contraire n'est plus capable d'en accélérer la ruine.

C'est là l'objet des trois premières dissertations. Celles qui suivent offrent un vaste champ à la littérature. On y prouve la nécessité de la religion par la conduite des Législateurs & par celle des anciens Philosophes. Elles renferment en quelque maniere l'histoire des opinions humaines sur les trois sujets les plus importants & les plus intéressans , la Religion , la Morale & la Politique. La connoissance de l'antiquité profane est une source abondante de réflexions pour ceux qui s'appliquent à la recherche & à l'étude des vérités religieuses & morales. Si l'on y a fait jusqu'à présent si peu de progrès , si l'on en a tiré si peu d'utilité , c'est que la plupart des hommes n'y cherchent que ce qu'ils s'imaginent pouvoir contribuer à soutenir les systèmes dont ils sont préoccupés en matiere de religion & de morale ;

& même si par hazard la connoissance de l'antiquité se trouve contraire à leurs idées, ils ne manquent pas de se déclarer contre cette étude & de la condamner; ce qui me rapelle ce que Hobbes avoit coutume de dire, que *si la raison combat les sentimens d'un homme, un homme combatra la raison*. Un génie amateur du vrai & dégagé de préjugés, trouvera dans l'antiquité un fond inépuisable d'instructions; c'est un pays où il reste encore bien des découvertes à faire.

Il n'y a jamais eu d'Etat policé qui n'ait eu une religion publique, autorisée & soutenue par le Magistrat. Parmi les nations barbares & féroces qui ont vécu dans l'indépendance naturelle, la religion s'est insensiblement éfacée; & parmi les autres au contraire, le génie de la religion s'est en général conformé à celui du gouvernement. Cette observation fournit un argument pour prouver le soin que le magistrat politique a pris de cultiver & de conserver la religion; & l'on confirme cet argument par l'examen de la nature des Dieux du Paganisme, de leurs attributs & du culte qu'on leur rendoit.

C'est dans la vue d'assurer l'établissement de la religion que tous les anciens législateurs ont prétendu à quelque inspiration divine, envisageant ce moyen comme

un des plus propres à persuader aux hommes que la providence des Dieux veille aux affaires particulieres du genre humain. Ce fut également pour inspirer des sentimens de religion, qu'ils insérèrent tous dans le préambule de leurs loix la doctrine de la providence, comme on peut le voir par le préambule des loix de Zaleucus & par celui des loix de Charondas; les seules pieces de ce genre qui nous restent de l'antiquité.

Mais rien ne prouve mieux les soins du magistrat pour la religion, que l'institution des mysteres qui renfermoient ce qu'il y avoit de plus auguste dans la religion des Payens, & dont le but principal étoit d'inculquer dans l'esprit du peuple le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie; de tous les dogmes, le plus propre pour engager les hommes à la pratique de la vertu.

L'explication des mysteres étant un des points des plus curieux, des moins connus, & cependant un de ceux dont la connoissance est des plus nécessaires pour l'intelligence de l'antiquité; ce sujet est traité avec un soin particulier. On y fait voir l'origine & le progrès de cette institution, on en développe la nature & la fin, on en expose le secret, & l'on fait voir les causes de sa corruption.

Il paroît qu'il y avoit deux sortes de mysteres , les petits & les grands : que les uns & les autres avoient pour but d'établir fermement les dogmes de la Providence & d'un état futur ; que le secret des petits mysteres ne consistoit que dans les cérémonies qui les accompagnoient , & que presque tout le monde y étoit initié ; qu'il n'en étoit pas de même à l'égard des grands mysteres , dont le secret consistoit dans la découverte des erreurs du Pollythéisme vulgaire & dans le dogme de l'unité de Dieu. Les premiers Législateurs ne croyant pas pouvoir désabuser les peuples des préjugés dont ils les trouverent préoccupés , & en ayant au contraire fait usage pour diverses fins politiques , se ménagerent cet expédient pour retenir les esprits supérieurs par les motifs d'une religion plus raisonnable.

On doit cependant observer qu'en enseignant aux Initiés que toutes les divinités licentieuses du Paganisme n'étoient que des hommes semblables aux autres mortels , & qu'il n'y avoit qu'une seule cause supreme , auteur de toutes choses , on n'attaquoit que l'adoration des hommes déifiés après leur mort ; & l'on ne détruisoit point les divinités tutélaires ou pour mieux dire les patrons locaux , considérés comme des Etres d'un second ordre , in-

érieurs à Dieu , mais supérieurs à l'homme, & placés par le premier Etre pour présider aux différentes parties de l'univers.

L'histoire fabuleuse de la descente des anciens héros aux Enfers n'est autre chose que la relation de leur initiation dans les mystères. Sous cette allégorie l'on expliquoit tout ce qui a rapport à l'état futur des hommes & des Héros ; & afin d'en graver plus fortement les impressions dans l'esprit des Initiés , les petits mystères étoient accompagnés d'un spectacle pompeux & effrayant , où l'on représentoit l'état des morts suivant les idées populaires & en même tems les plus propres à correspondre aux desseins politiques du Législateur. En conséquence de ces observations , l'on propose une nouvelle explication du sixième livre de l'Eneide , où l'on aplanit les difficultés & l'on résout les objections que les Critiques ont formées contre ce chef d'œuvre de Virgile.

Cette explication des mystères donne en même tems la clef d'un ouvrage regardé jusqu'à présent comme inintelligible. C'est la métamorphose de l'Ane d'or d'Apulée. L'on fait voir qu'elle n'est qu'une apologie du Paganisme , fondée sur la sainteté & l'utilité des mystères.

Après avoir examiné la conduite & les institutions des anciens Législateurs qui paroissent

P
d
de
fu
tin
ne

Gr
en
rac
cel
gin
&
dan
deu
qu'i
pou
d'en
autre
avoi
doct
jets
qu'ils
toire.
Le
seigne

* Q
origine
ce mot
de relig

paroissent avoir été unanimement persuadés de la vérité ainsi que de l'utilité des dogmes de la providence & d'un état futur, on entre dans la discussion des sentimens des Philosophes ; matiere aussi épineuse qu'intéressante.

On peut diviser les anciens sages de la Grece en différentes classes ; en Législateurs, en Naturalistes, & en Philosophes : le caractère de ces derniers est un composé de celui des deux autres. On examine l'origine, le progrès, la perfection, le déclin & le génie de l'ancienne philosophie, & dans le cours de cet examen, l'on fait voir deux choses : l'une, que les Grecs croyoient qu'il étoit permis de tromper le peuple pour son avantage, & par conséquent d'enseigner une chose & d'en croire une autre : la seconde, que les Philosophes avoient une doctrine publique & une doctrine secrete, roulant non sur des objets différens, mais sur les mêmes sujets qu'ils traitoient d'une maniere contradictoire.

Les Philosophes *Théistes* ^a ont tous enseigné unanimement le dogme des peines & des

^a Quoique le mot de *Déiste* signifie dans son origine un homme qui reconnoit un Dieu, & que ce mot dût par conséquent porter plutôt une idée de religion que d'irreligion, l'usage qui décide du

des récompenses d'une autre vie. On allègue plusieurs témoignages, par lesquels il paroît que ces instructions faisoient partie de leur doctrine publique, qu'ils n'enseignoient ce dogme qu'à cause de son utilité, & qu'aucun d'eux n'a été intimement persuadé de sa vérité, excepté Socrate qui fut le seul qui s'adonna entièrement & uniquement à l'étude de la Morale.

C'est ce qu'on prouve par l'examen des sentimens particuliers des Pythagoriciens, des Platoniciens, des Péripatéticiens & des Stoïciens; les seules sectes dogmatistes & Théistes de l'ancienne philosophie. Car l'on fait voir que l'on doit exclure de ce nombre les nouveaux Academiciens, purs sceptiques, quoy qu'il y ait quelques auteurs modernes qui prétendent le contraire, & entre autres M. Middleton, Auteur de la nouvelle vie du Cicéron Anglois. Mais si l'on examine la source où il a puisé ses sentimens, l'on trouvera que c'est dans les apologies que les Academiciens eux-mêmes ont faites pour cacher le Scepticisme qui leur étoit reproché par toutes

sens des mots a anéxi à celui-ci l'idée d'un homme qui n'a aucune religion, qui ne rend aucun culte à la Divinité qu'il reconnoit. Nous nous en servirons dans le même sens, & nous emploierons celui de *Théiste* pour exprimer un homme qui joint le culte d'une religion à la créance d'un Dieu.

toutes les autres sectes ; & de cette manière on pourroit soutenir que des Pyrrhoniens mêmes n'étoient point sceptiques. Qu'on se ressouvienne seulement que suivant le rapport de Cicéron , Arcésilas fondateur de la nouvelle académie , nioit que l'on fut certain de sa propre existence. Après un trait semblable , & plusieurs autres qui sont rapportés au commencement de la neuvième dissertation , on laisse au lecteur à décider du caractère de cette Secte & du jugement qu'en porte M. Middleton.

L'examen des sentimens des anciens Philosophes eût été imparfait ; si l'on eût omis celui des sentimens de Cicéron : ainsi l'on en trouvera la discussion à la fin de la dixième dissertation. Et l'on espere que le lecteur approuvera la digression où l'on est entré à l'occasion de Pythagore , sur les métamorphoses d'Ovide ; le dogme de la métamorphose ayant une relation intime avec celui de la métempsychose , qui étoit le grand dogme de l'Ecole Pythagoricienne.

Pour convaincre le lecteur de plus en plus que les anciens Philosophes ne croyoient point intérieurement le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie , l'on fait voir que ce dogme étoit incompatible avec leurs principes métaphysiques

sur

sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame ; & que ces principes métaphysiques étoient les notions favorites de la Philosophie Grecque : car les Grecs diféroient beaucoup en ce point de leurs premiers maîtres , les Egyptiens , qui se déterminoient plus par des vues de pratique que par des vues de spéculation.

Le tableau que l'on expose aux yeux du lecteur des sentimens des Philosophes Grecs sur un sujet aussi important que celui de la providence divine & de ses dispensations dans une autre vie , montre leur aveuglement & leur duplicité. Ces Philosophes néanmoins furent dans leur tems les dépositaires de toute la sagesse du monde. On voit par là avec combien de justice cette sagesse est caractérisée de folie par les Ecrivains sacrés ; & avec combien d'injustice on voudroit se prévaloir de ces passages qui doivent être restreints à la philosophie qui régnoit alors , pour décréditer toutes les connoissances humaines sans aucune distinction des choses ni des circonstances. D'un autre côté le peu de progrès qu'avoient fait les hommes les plus savans & les plus subtils , dans des matieres qui servent à la morale de base fondamentale , doit montrer aux Déistes , combien la raison étoit foible , lorsqu'elle étoit destituée du secours de la révélation ;

tion ; que c'est la révélation qui a dissipé les nuages qui nous masquoient les objets , que c'est elle qui a éclairé l'esprit humain sur l'étendue de sa portée , & que sans elle nous serions privés des excélens traités faits par les philosophes modernes sur la religion naturelle. Les ennemis & les trop grands partisans de la raison , les bigots & les esprits-forts , se sont jettés dans les extremes ; on ne doit donc pas être surpris de ce qu'ils sont si éloignés de la vérité.

Comme l'Erreur fournit presque toujours des argumens contre elle-même , ce que les philosophes ont pensé de l'utilité de la religion , devient une preuve de sa vérité , le vrai & l'utile étant inséparables. Cette maxime est si exactement vraie , que toutes les fois que l'utilité particuliere est en opposition avec la vérité , elle se trouve toujours opposée à l'utilité générale , qui est le genre d'utilité dont il est ici question. Cette observation prouve combien il est ridicule de prétendre que la religion a été inventée par les politiques à cause de son utilité ; ce qui est d'ailleurs démenti par tous les monumens de l'histoire qui prouvent qu'il y avoit une religion avant qu'il y eut un magistrat civil.

Quoyque la religion soit si essentiellement liée à la politique , il est cependant d'une conséquence très dangereuse de confondre les droits des deux sociétés, la civile & la religieuse.

ligieuse. On s'est donc ataché à découvrir l'origine & le fondement de leurs droits respectifs , pour faire voir sur quel pié & de quelle maniere on peut établir la concorde de l'Empire & du Sacerdoce ; & veiller à la conservation de l'Eglise nationale , sans donner d'une part atteinte à l'autorité du Souverain , & sans blesser de l'autre les droits de l'humanité par la violence & la persécution.

Pour ne me point égarer dans une matiere si délicate & si litigieuse , j'ai eu recours aux ouvrages de M. de Marca , Archevêque de Paris , & à ceux de M. Bosfuet Evêque de Meaux ; personnages aussi éminens par leur piété que par leur sience , & aussi distingués par leur zele pour la Catholicité que par leur atachement à la constitution civile & religieuse de leur Patrie.

Ces illustres Prélats ont traité ce sujet en Eclésiastiques : il convenoit à leur dessein de procéder par autorités & par exemples , à la maniere des Théologiens. Notre but a été de procéder d'une maniere philosophique , sur des principes puisés dans la nature des choses. Pour cet éfet nous avons analisé la substance de leurs ouvrages, nous y avons trouvé les semences de presque tous les principes que nous avons posés, & nous nous flatons que cette nouvelle méthode

thode répandra sur ces ouvrages mêmes un jour qui pourra servir à fixer le sens de plusieurs passages obscurs & douteux, & peut-être à modifier celui de quelques endroits où il paroîtroit y avoir quelque contradiction.

Il n'y a point d'honnête-homme qui ne doive gémir des guerres & des maux auxquels des motifs mal entendus de religion ont donné lieu, & des dissensions & des haines qu'ils peuvent encore fomenter aujourd'hui. Le préjudice qui en résulte pour l'Etat n'est que trop sensible. Il est certain que tout ce qui tend dans la religion à l'afoiblissement de la puissance de l'Etat, n'est point une institution de Dieu, & que c'est sûrement l'effet des abus introduits par les hommes, & des fausses maximes qu'ils se sont faites à eux-mêmes. Lorsque la religion paroît donc produire des désordres, c'est une marque infaillible que l'on suit un faux système, également opposé à l'esprit de la religion comme à celui de la saine politique : Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'il n'y a presque jamais que l'expérience réitérée des maux qui en résultent, qui puisse désabuser les nations de leurs préjugés & de leurs faux principes.

Si l'on étoit une fois bien persuadé que l'empire des hommes ne s'étend pas sur les opinions, que c'est une prérogative que

Dieu

Dieu s'est réservée ; que l'intolérance & la violence sont aussi sévèrement défendues par la religion que la paix & la charité y sont étroitement recommandées ; si en admettant ces principes incontestables , on s'apliquoit à développer toutes les conséquences qui en résultent & à ne jamais s'en écarter dans la pratique ; une si belle voye ne pourroit conduire qu'au vrai & à l'utile : & un Etat qui les adopteroit ne pourroit manquer d'acquérir par là un degré de puissance qui feroit frémir ses ennemis.

A Dieu ne plaise que je voulusse encourager l'indifférence en matiere de religion. Si l'intolérance fait des hypocrites , l'indifférence fait des Déistes , & l'un n'est pas moins à éviter que l'autre. Ce sont les deux extremes qui tous deux aboutissent à l'anéantissement de la religion , & à la perte ou au moins l'afoiblissement des Etats.

JE ne serai pas surpris que ces dissertations aient le sort de l'original Anglois , qui a également offensé & les esprits-forts & les bigots. On ne doit pas s'attendre de plaire à ceux dont l'on blâme & l'on contredit les sentimens.

Il restera peutêtre un scrupule dans l'esprit du lecteur ; comment ces dissertations où il n'est pas parlé de Moïse , peuvent faire
partie

partie d'un ouvrage dont le but est de prouver la divinité de sa mission.

M. Warburton coramence par suposer que tout Législateur sensé qui établit une religion & une police civile , agit dans des vues certaines & déterminées ; & non par caprice ni sans dessein. Ce premier principe accordé , son but est de démontrer d'abord ces deux vérités. La première que le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie est nécessaire au soutien de la Société civile. La seconde , que tout le genre humain & particulièrement les nations les plus sages & les plus savantes de l'antiquité , ont toutes unanimement cru & enseigné l'utilité & la nécessité de ce dogme pour la Société civile.

Son premier volume d'où ces dissertations sont tirées , est uniquement employé à prouver la vérité de ces deux premières propositions , comme on en peut juger par l'extrait que cette préface présente aux yeux du lecteur. J'ai même suivi en général l'ordre de M. Warburton , hormis dans ce qui regarde l'établissement d'une Eglise nationale ; sujet que M. Warburton a traité plus sommairement , & qu'il a placé avec beaucoup de raison à la suite de ce qu'il dit sur les mysteres. Dans son plan , c'est un des exemples qu'il propose pour prouver les soins que le Législateur

ou

ou le magistrat politique a pris pour cultiver la religion. Dans le plan de ces dissertations, ce sujet en est le but; par cette raison, il est réservé pour la fin, & il est traité d'une manière plus ample. Mr. Warburton s'est contenté de renvoyer pour plusieurs articles à un autre traité particulier qu'il a composé sur l'aliance de l'Eglise & de l'Etat, auquel j'ai eu recours; quoique j'aye pris pour mes principaux guides, ainsi que je l'ai observé, deux Prélats Catholiques. La vertu & la candeur de Mr. Warburton qui me sont connues, me sont des garans sûrs qu'ils ne désapprouvera point des libertés que l'amour de ma religion & celui de ma patrie m'ont fait prendre dans la traduction de son ouvrage. Cet Auteur aussi aimable que savant, m'a communiqué avant la publication de son second Volume, une dissertation qui s'y trouve sur la métamorphose de l'Ane d'or d'Apulée, & que j'ai par son conseil placée à la suite des dissertations sur les Mysteres.

Il me semble, & je ne doute point que le lecteur n'en juge de même, que M. Warburton a prouvé & démontré la vérité des deux premières propositions qui sont l'objet de son premier volume; d'où il résulte qu'il est *humainement* impossible d'établir une société civile, sans établir en même tems le dogme des peines & des récompenses d'une
autre

autre vie ; que l'existence d'un Etat , & la créance de ce dogme , sont deux choses *naturellement* inséparables : Que si par conséquent on trouve qu'un Etat aît existé , & que dans cet Etat , on n'aît point enseigné ce dogme *humainement* & *naturellement* nécessaire au soutien d'un Etat , il s'en suit qu'un pareil établissement civil est nécessairement l'effet de moyens *plus qu'humains* & *surnaturels* , & qu'il ne peut avoir pour auteur que Dieu.

Or il y a un grand nombre de savans , & M. Warburton est de ce nombre , qui prétendent que le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie ne faisoit point partie de l'Economie Mosaïque ; de cette circonstance , il conclut que cette Economie ne peut être que d'institution divine. Les volumes suivans doivent servir à prouver la vérité de cette dernière proposition , & la justesse de la conséquence qu'il en déduit.

J'ai observé que le premier volume faisoit en lui-même un tout achevé & complet ; car que l'omission du dogme des peines & des récompenses d'une autre vie dans l'Economie Mosaïque soit réelle ou imaginaire , dans le premier cas j'en conclurai avec son auteur que cette Economie est d'institution divine ; & dans le second , c'est un exemple de plus qui confirme ce que l'on a avancé
sur

sur l'union *naturelle* de ce dogme avec le bien-être de la société civile.

Mais M. Warburton se propose de tirer de l'omission de ce dogme plusieurs arguments contre les Esprits-forts. Ils ont toujours regardé cette omission comme une imperfection qui rendoit l'Economie Mosaique indigne de Dieu, auquel on l'attribue ; or c'est sur cette omission qu'il se propose d'établir une nouvelle démonstration pour leur prouver que cette Economie ne peut être que son ouvrage ; c'est en conséquence de cette démonstration, qu'il leur fera voir que les passages détachés de l'Ecriture qu'ils taxent d'être obscurs, injustes & contradictoires, sont remplis de lumière & d'équité, & ne renferment aucune contradiction ; & que les notions de la religion & de la sagesse antiques des Egyptiens que l'on alegue comme un argument triomphant pour renverser l'histoire de Moïse, en confirment au contraire la vérité d'une manière invincible.

Cette nouvelle démonstration prouvera évidemment aux Juifs, qu'en conséquence de l'omission du dogme des peines & des récompenses d'une autre vie, ils doivent chercher une autre révélation plus parfaite de la volonté de Dieu. Elle fera voir la liaison essentielle qui se trouve entre l'Economie Judaïque, & l'Economie Chrétienne ;

tienne ; combien la connoissance de la première est propre à conduire à celle de la seconde , & avec combien peu de raison & de fondement quelques théologiens chrétiens ont prétendu que la vérité de la religion chrétienne est indépendante de celle de la religion des Juifs.

En un mot , le but de M. Warburton est de tirer de la nature des institutions Mosaïques des preuves de leur vérité , & par conséquent de la vérité du Christianisme qui en est une dépendance. On peut en quelque maniere distinguer les preuves de la religion en deux classes , en preuves *intérieures* & en preuves *extérieures* : Les premières sont tirées du fond des choses mêmes , sont inséparables de leur existence ; elles l'accompagnent toujours & partout ; en prouvant la chose elles en développent l'idée , & le tems ne peut ni les détruire ni les afoiblir. Les secondes se tirent de l'histoire & de la tradition ; c'est un mélange de pieces rapportées qui empruntent du secours les unes des autres, & qui n'étant pas toutes de la même force prêtent à l'ennemi quelque coté foible : le tems en détruisant & en altérant les monumens , détruit & afoiblit la force de ces preuves.

Il ne faut à un Ecrivain qui se propose de prouver la religion par cette dernière espece de preuves , qu'une connoissance

noissance suffisante de l'histoire ecclésiastique, soutenue d'un jugement & d'une application ordinaires. Chaque circonstance porte avec elle son évidence d'une manière particulière & sensible ; il n'est question que de savoir choisir & ramasser les faits pour les exposer dans leur jour. Mais il n'en est pas de même à l'égard des preuves intérieures. Destinée à remplir les fins admirables de la providence, la religion cache souvent les marques de sa vérité dans des circonstances dont il est difficile de dévoiler le mystère, & qui paroissent d'abord plus propres à faire naître des préjugés contre elle qu'à fournir des preuves de sa divinité. On ne peut percer ces fausses apparences qu'en réunissant une connoissance profonde de la nature de la religion à une connoissance également profonde de la nature de l'homme. Les nouvelles découvertes que l'on pourra faire sur l'évidence intérieure de l'une, seront proportionnées à celles que l'on aura faites sur les relations de l'autre. Ce genre de travail requiert donc une connoissance intime de l'homme, de la police civile, de l'histoire universelle du genre humain, une notion exacte de l'économie Mosaique & de la Chrétienne ; & des idées entièrement dégagées du fatras & de toutes les subtilités des systemes de
l'Ecole

P R E F A C E. 25

l'Ecole. Il faut surtout être doué d'une sagacité singulière pour rechercher & découvrir les liaisons, les rapports & les différences des actions humaines, & démêler ce qui s'y trouve de naturel, de civil, & de moral, au travers d'une foule de combinaisons compliquées qui en confondent le caractère.

Le Lecteur pourra juger par ces dissertations jusqu'à quel point l'Auteur Anglois possède ces éminentes qualités. Le témoignage que je pourrois leur rendre, seroit de trop peu de poids ; & en qualité de son traducteur & de son ami, on pourroit me soupçonner de partialité. Ses ouvrages parleront pour lui infiniment mieux que je ne pourrois le faire.

TABLE

TOM. I.

B

I

D

Di

Di

Di

Di

Di

TABLE

T O M. I.

Dissertation I. *Sur l'origine & la nature de la société civile, & sur la nécessité de la religion pour en affermir l'établissement.*

Dissertation II. *Examen des sentimens de M. Bayle sur les effets de l'Athéisme, à l'égard de la société.*

Dissertation III. *Examen des sentimens de M. Mandeville, Auteur de la fable des Abeilles, sur l'unité des Vices dans la société.*

Dissertation IV. *Utilité de la Religion pour la société, prouvée par les soins des Législateurs pour établir les dogmes de la Providence & d'un Etat futur.*

Dissertation V. *De l'Etablissement des Mysteres & de leur utilité pour la société, par le soin que l'on prenoit d'y enseigner le dogme d'un Etat futur.*

Dissertation VI. *De l'Initiation aux Mysteres; ou explication de la descente fabuleuse des anciens Héros aux Enfers.*

Dissertation VII. *Utilité des Mysteres, prouvée par l'explication de la Métamorphose de l'Ane d'or d'Apulée.*

T A B L E.

T O M. II.

Dissertation VIII. *Examen des sentimens des Philosophes sur la nécessité & sur la vérité des peines & des recompenses d'une autre vie.*

Dissertation IX. *Suite de l'examen des sentimens des Philosophes sur un Etat futur, & en particulier de ceux de Pythagore, où l'on explique la doctrine de la Métempsychose & l'origine des Méthamorphoses.*

Dissertation X. *Suite de l'examen des sentimens des Anciens Philosophes sur un Etat futur, sçavoir, de Platon, d'Aristote, de Zénon & de Ciceron.*

Dissertation XI. *Examen des sentimens des Philosophes sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame.*

Dissertation XII. *Réflexions sur l'aveuglement & l'égarement des Philosophes Payens.*

Dissertation XIII. *Examen du sentiment de ceux qui prétendent que la religion est une invention de la Politique.*

Dissertation XIV. *Sur la nature des sociétés religieuses, & leur différence d'avec les sociétés civiles.*

Dissertation XV. *Sur l'établissement d'une Eglise nationale, ou sur l'Aliance & la confédération des sociétés religieuses & civiles, de l'Eglise & de l'Etat.*

Dissertation XVI. & dernière. *Sur l'esprit de Tolérance & de Persécution.*

DIS-

DISSERTATIONS

SUR L'UNION DE LA RELIGION,
DE LA MORALE ET DE LA
POLITIQUE.

DISSERTATION I.

Sur l'origine de la Nature de la Société Civile ; & sur la nécessité de la Religion pour en affermir l'établissement.

L'Esprit de paradoxe & celui de système, quoique diamétralement opposés, menent également à l'erreur. Ce sont les deux grands écueils contre lesquels on échoue dans la recherche de la vérité ; aussi différens par rapport à leurs objets, que par rapport au caractère de ceux qui s'y laissent entraîner. Souvent qui cherche à établir & à fixer les principes de la religion, s'il a l'esprit resserré par des préjugés, le resserre encore de plus en plus, en s'enfermant lui-même dans quelque système où il se retranche. L'esprit fort au contraire dont le cœur est corrompu, dont

B 3 l'objet

l'objet est de renverser tous principes , toutes religions , prend l'essor , court sans règles & adopte toutes sortes de paradoxes. L'un reste en deça de la vérité , l'autre va au-delà ; la servilité de l'esprit systématique , empêche qu'on n'embrasse toute l'étendue de la raison , qu'on ne parvienne au terme où elle a fixé le vrai ; & la licence de l'esprit paradoxique , emporte au-delà de ces limites. Entre ces extrêmes marche la liberté sage , l'ame de l'examen & de la discussion ; mais comme tous extrêmes se confondent aisément ensemble , le libertin pour donner un air de consistance à ses extravagances , tâche quelquefois de les représenter comme différentes parties d'un système ; & quelquefois pour donner du relief à l'insipidité d'un système , on essaye de l'assaisonner de paradoxes.

Egalement en garde contre l'un & l'autre de ces défauts , uniquement occupé du soin de m'instruire & de chercher la vérité , je me propose pour objet de cette première dissertation de puiser dans la nature même de l'homme , afin d'y découvrir l'origine de la société civile , & les causes qui en rendent le plan défectueux par lui-même , à moins que la religion n'y subviene par les craintes & les espérances d'une autre vie. Ce n'est pas que

que la religion ne soit antérieure à l'établissement des sociétés civiles : le point dont il est question est l'utilité dont la religion a été pour établir & affermir la société civile.

Le désir de se conserver, le plus nécessaire de tous les désirs, est aussi celui que la nature a inspiré avec le plus de force. Il est un effet de l'instinct, & quoique dans l'homme la raison seule eut peut-être suffi pour le produire, la nature s'est méfiée de la force de ce principe, & pour s'assurer de l'effet, elle a à cet égard assujéti l'homme aux mêmes impressions que la brute. Mais soit que la Nature, comme le dit Bacon, *ne sache pas se tenir dans un juste milieu*^a, ou que l'abus de la liberté humaine en aît perverti l'ordre, il est certain que l'homme a été entraîné, par l'envie démesurée de satisfaire ce désir, aux excès les plus violens ; & qu'il n'a pas crû avoir suffisamment pourvû à sa conservation, qu'il n'eût dépouillé les autres êtres semblables à lui, de la jouissance des droits que la nature, mere commune de tous, leur donnoit à tous en commun. De-là, tous les maux, les violences réciproques, les rapines, les meurtres, qui ont déshonoré l'état de Nature. Il n'en faut cependant pas

^a Modum tenere nescia est. *Aug. Scien.*

pas conclure que cet état fût dépourvû de loi & de justice ; il y avoit une loi commune à tous , mais il n'y avoit pas d'arbitre commun. L'offensé ou tout autre particulier , suivant que la nature de l'offense intéressoit plus ou moins le genre humain , se rendoit l'administrateur de la loi : & le même principe qui avoit porté l'agresseur à l'enfreindre , portoit souvent l'offensé à en transgresser les bornes dans la réparation qui lui étoit due. A le supposer même équitable & impartial , il n'avoit pas toujours le pouvoir nécessaire pour mettre la loi en exécution. Ce double défaut ou inconvénient auroit jetté tout dans le désordre & la confusion , & il auroit véritablement rendu l'état de nature aussi défectueux & aussi vicieux que les *Hobbeïstes*^b le représentent, si l'amour désordonné de soi-même n'eût point été retenu & corrigé par les principes de la religion. La religion cependant ne pouvoit point seule remédier à tout , à cause du manque d'un arbitre commun , ainsi qu'on l'a observé ci-dessus , qui eût assez d'impartialité pour faire une juste application de la loi , & assez de pouvoir pour la faire exécuter. Ces deux principes , de l'amour propre & de la religion , se croi-

soient

^b Voyez le dictionnaire de Bayle à l'article de Hobbes.

soient continuellement ; & la justice étoit trop généralement la victime de leurs débats. Les hommes trouverent donc qu'il étoit nécessaire d'avoir recours à un magistrat civil , dont l'autorité confédérée avec celle de la religion , pût faire pencher la balance du côté de la justice.

C'est ainsi que la société civile a été inventée pour servir de remède à l'injustice ; & que d'un mutuel consentement , on a établi un Magistrat civil pour présider à l'administration de cette mesure commune à laquelle la raison nous apprend que des créatures du même rang , de la même espèce , nées pour participer aux mêmes avantages & avec l'usage des mêmes facultés , ont un droit égal & commun.

Quoique par l'établissement des sociétés civiles , l'homme se soit facilité les moyens de jouir de tous les avantages d'une vie plus aisée & plus délicieuse , & dont il auroit du se passer dans l'état de Nature , il est néanmoins apparent que ce motif n'a eu aucune part à la première institution des sociétés ; que la nécessité seule d'opposer une barrière & un remède aux violences & aux injustices , est ce qui l'a produite. L'idée des avantages qu'on ne connoit point par expérience est foible & obscure : les hommes même qui jouissent de ceux que la société leur procure , ne

34 DISSERTATION I.

songent guere qu'ils lui en sont redevables ; sans doute , parcequ'elle ne les produit pas d'une maniere directe & immédiate. Le mal au contraire fait sur l'esprit une impression forte , & certainement plus forte que ne sauroit le faire l'idée d'un bien qu'on espere ; aussi les moyens d'éloigner l'un se présentent plus naturellement que ceux de se procurer l'autre. C'est l'effet des sages dispositions de la nature ; car d'éviter le mal ou de se procurer des plaisirs , l'un est nécessairement attaché au soin de l'existence , & l'autre ne l'est pas.

La société établie , les hommes ont d'abord commencé par s'abstenir de la guerre , fortifier des villes , établir des loix pour reprimer les crimes , les vices , l'adultere , &c. ^c Mais comme la religion , avant l'établissement de la société , ne pouvoit seule apporter un remede efficace au mal moral , de même la société seule n'auroit point été suffisante pour le faire sans le secours de quelque moyen.

Car premièrement la loi n'a de force que pour restreindre les hommes de violer ouvertement la justice , tandis que les attentats

^c ————— abstinere bello.

Oppida cœperunt munire , & ponere leges ,
Ne quis fur esset , neu quis adulter.

HORAT.

rats commis en secret , & qui ne sont pas moins préjudiciables au bien public ou commun , échapent à sa rigueur. Depuis même l'invention des sociétés , les voyes ouvertes se trouvant prohibées , l'homme est devenu beaucoup plus habile dans la pratique des voyes secretes ; puisque c'est la seule ressource qui lui reste pour satisfaire ses désirs immodérés ; désirs qui ne subsistent pas moins dans l'état de société , que dans celui de nature. La société fournit elle-même une espece d'encouragement à ces manœuvres obscures & criminelles dont la loi ne sauroit prendre connoissance , en ce que ses soins pour la sûreté commune , le but de son établissement , endorment les gens de bien en même temps qu'ils éguissent l'industrie des sélerats. Ses propres précautions ont tourné contre elle même ; elles ont subtilisé les vices , raffiné l'art du crime ; & de-là vient que l'on voit assez souvent chez les nations les plus policées , des forfaits dont on ne trouve point d'exemples chez les sauvages

En second lieu , la puissance de la loi civile ne sauroit empêcher qu'on ne donne quelquefois au droit & à la justice des atteintes ouvertes & publiques. Elle ne le sauroit , lorsqu'une prohibition trop sévère donne lieu de craindre quelque irrégularité plus grande , ce qui arrive dans le cas

où l'irrégularité est l'effet de l'intempérance des passions naturelles. L'on convient généralement qu'il n'y a point d'Etat grand & florissant, où l'on puisse punir la fornication de la manière que le mériteroient les funestes influences de ce vice à l'égard de la société. Restreindre ce vice avec trop de sévérité, ce seroit donner lieu à des désordres encore plus grands.

Ce ne sont pas là les seuls foibles de la loi. En approfondissant les devoirs réciproques qui naissent de l'égalité des citoyens, on trouve que ces devoirs sont de deux sortes. Les uns que l'on appelle devoir d'obligation *parfaite*, parce que la loi civile peut aisément & doit nécessairement en prescrire l'étroite observation. Les autres que l'on appelle devoirs d'obligation *imparfaite*; non que les principes de morale n'en exigent en eux-mêmes la pratique avec rigidité; mais parce que la loi ne peut que trop difficilement en prendre connoissance, & que l'on suppose qu'ils n'affectent point si immédiatement le bien-être de la société. De cette dernière espèce sont les devoirs de la reconnoissance, de l'hospitalité, de la charité &c; devoirs sur lesquels les loix en général gardent un profond silence, & dont la violation néanmoins est aussi fatale, quoiqu'à la vérité moins prompte dans ses effets, que celle des de-
voirs

voirs d'obligation parfaite. Sénèque, dont les sentimens en cette occasion sont ceux de l'Antiquité, ne fait point difficulté de dire, que *Rien n'est plus capable de rompre la concorde du genre humain, que l'ingratitude* ^d.

La société elle-même a produit un nouveau genre de devoirs qui n'existoient point dans l'état de nature, & quoique entièrement de sa création, elle a manqué de pouvoir pour les faire observer. Telle est par exemple cette vertu surannée & presque hors de mode, que l'on appelle *l'Amour de la Patrie*.

Enfin la société a non seulement produit de nouveaux devoirs sans en pouvoir prescrire une observation étroite & rigide, mais elle a encore le défaut d'avoir augmenté & enflâmé ces desirs défordonnés qu'elle devoit servir à éteindre, & à corriger; semblable à ces remèdes qui dans le temps qu'ils travaillent à la guérison d'une maladie, en augmentent le degré de malignité. Dans l'état de nature, on avoit peu de choses à souhaiter, peu de desirs à combattre; mais depuis l'établissement des sociétés, nos besoins ont augmenté à mesure que les arts de la vie se sont multipliés

^d Ut scias per se expetendam esse grati animi affectionem, per se fugienda res est, ingratum esse; quoniam nihil æque concordiam humani generis dissociat ac distrahit quam hoc vitium, *De Benef. lib. 4. cap. 18.*

pliés & perfectionnés ; l'accroissement de nos besoins a été suivi de celui de nos désirs , & graduellement de celui de nos efforts pour surmonter l'obstacle des loix. C'est cet accroissement de nouveaux arts , de nouveaux besoins , de nouveaux désirs , qui a insensiblement amorti l'esprit d'hospitalité & de générosité , & qui lui a substitué celui de cupidité , de vénalité & d'avarice.

C'est ainsi , pour récapituler en peu de mots & rapprocher diverses observations dont la proximité rendra la liaison sensible , en même temps qu'elle en fera connoître distinctement la différence , que la société donne de l'ardeur à nos désirs & en augmente le nombre ; qu'elle nous fournit des armes , nous suggere des ruses & nous apprend des voyes détournées & secretes pour l'attaquer , la surprendre , ou se dérober à sa poursuite ; qu'en multipliant nos devoirs , sans en pouvoir assurer l'observation , elle multiplie nos irrégularités & nos vices , par un enchaînement de foiblesses dont la gradation est sensible.

Les deux grands pivots de tout gouvernement consistent dans la punition de ceux qui transgressent les loix , & dans la récompense de ceux qui leur obéissent. Toutes les *Utopies* , & tous les systemes spéculatifs de politique tant anciens que modernes ,
s'acor-

s'accordent à faire dériver de ces deux sources toute la force de leurs loix. Or de ces deux points, la société réelle n'a l'un, qui est celui de la punition des offenses, que d'une manière fort imparfaite, comme ce qui précède le fait assez voir ; & l'autre lui manque entièrement. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner quelle est la nature de son pouvoir par rapport à la distribution des récompenses. Par récompenses, j'entens ici celles que mérite tout citoyen qui observe les loix de sa patrie, & non celles qui s'accordent à quelques particuliers pour quelques services éminens ; comme par punitions, j'entens celles que l'on inflige à quiconque transgresse les loix, & non celles que l'on peut imposer à un particulier qui aura négligé de rendre à sa patrie tous les services qui dépendoient de lui.

Dans la constitution originaire du Gouvernement civil, l'on est convenu que la protection & l'obéissance seroient les conditions réciproques de ceux qui gouverneroient & de ceux qui seroient gouvernés. Lorsqu'un citoyen obéit à la loi, la dette que la société contracte envers lui, se trouve payée

* L'Utopie ou la description de l'Utopie est un roman politique du Chevalier More, ou Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre sous le regne de Henry VIII. où l'auteur a prétendu donner le modèle d'un gouvernement parfait,

payée par la protection qu'elle lui acorde ; mais s'il défobéit, le procédé de la société à son égard ne suit ni ne peut suivre la même analogie, suivant laquelle il ne devroit y avoir d'autre punition pour la défobéissance, que de retirer la protection qui étoit le prix de l'obéissance. L'Etat n'auroit eu que deux moyens de le faire, ou en bannissant le coupable de la société, ou en l'abandonnant aux ressentimens éfrénés & licentieux de ceux qu'il auroit ofensés. Le premier auroit afoibli & miné insensiblement l'Etat ; le second l'auroit jetté dans des convulsions qui en auroient dérangé toute l'économie. L'un même n'est point un châtiment, & l'autre n'observe point la proportion que la justice exige entre le châtiment & l'offense.

Le pur & simple bannissement ne sauroit être punition que par accident ; car considéré en lui-même & dénué des circonstances accidentelles dont il peut être ou n'être point accompagné, quelle peine y-a-t-il à être exclus d'une société, si en la quittant on y peut entrer dans une autre, peut-être préférable par sa constitution. Le bannissement néanmoins infligé comme châtiment, de la manière dont il l'est par les sociétés, est une peine réelle, parceque l'Etat ne permet pas à un sujet banni d'entrer dans une société nouvelle. Hobbes &

Pu-

Pufendorf soutiennent à la vérité qu'un homme qui est banni cesse d'être sujet de l'Etat qui l'a banni, sur ce principe que par l'acte d'expulsion l'Etat renonce au droit de sujétion qu'il pouvoit exiger de lui. Mais Cicéron, & Clarendon Chancelier d'Angleterre & un des meilleurs écrivains & des plus honnêtes hommes de son siècle, soutiennent précisément le contraire ; & ils en appellent à l'usage des nations sans alléguer le principe de droit & de justice sur lequel il est fondé & qu'il est cependant aisé de découvrir. Il suffit pour prouver cet usage, d'observer que personne encore n'a révoqué en doute qu'un Prince n'eut le droit de mettre des restrictions à un bannissement, en le prescrivant plus ou moins long, en exigeant du banni de ne point porter les armes contre lui, de ne point aller en tel ou tel pays, &c ; s'il n'obéit pas & qu'il retombe sous la puissance du Prince, si même il est rapelé & qu'il ne revienne pas, ne sera-t-il pas traité comme désobéissant & comme rebelle ? Circonstances qui toutes marquent continuation d'autorité d'une part, & de l'autre continuation de devoirs. Et cet usage est extrêmement juste ; Car l'engagement réciproque entre l'Etat & le sujet, a été lié de manière que le sujet s'est ôté la liberté de s'en affranchir ; d'où il résulte qu'il ne sauroit en être affranchi,

afranchi, que l'Etat n'y renonce par un acte formel: Or c'est ce que l'Etat ne fait point en le bannissant. Un sujet banni doit être supposé criminel; & comme tel, il mérite de perdre & perd de fait l'avantage des conditions réciproques de protection & d'obéissance. L'Etat au contraire qu'on doit supposer n'avoir point manqué à ses engagements, ne mérite ni ne doit perdre, & ne perd aucun de ses droits: Et c'est sur ce principe clair & incontestable qu'est fondé l'usage des nations, suivant lequel un sujet banni, ne cesse pas d'être sujet.

Après cette digression sur un point dont la décision est communément regardée comme fort épineuse, & qui prouve que le bannissement infligé comme châtiment, ne doit pas être regardé comme une abrogation du contract originare & réciproque de protection & d'obéissance; & que s'il est regardé sous ce dernier aspect, il ne porte plus avec lui le caractère de châtiment, il reste à faire voir que l'autre moyen d'exclure un sujet des avantages de la société, qui consiste à priver le coupable de la protection publique & à l'abandonner par conséquent au ressentiment de celui qu'il auroit ofensé, est une punition dont la mesure ne sauroit être proportionnée à celle du crime. Ce châtiment peut être envisagé sous deux relations, ou relativement à la
part

part que l'Etat y prendroit , & qui se borneroit uniquement & simplement à retirer sa protection ; ou relativement à la part que l'offensé s'arrogeroit en maltraitant le coupable. En ce dernier sens il est arbitraire , & rien n'assure qu'il n'excédera pas la mesure proportionnée à l'offense. Envisagé sous le premier , il est uniforme : Or quoique l'obéissance aux loix soit uniforme , semblables en ce point à la protection qu'elles accordent qui est une protection égale & commune , il n'en est pas de même à l'égard des transgressions qui sont de différentes especes & de différens degrés ; & par conséquent une punition uniforme se trouveroit rarement proportionnée à l'offense ; trop sévère en de certains cas , & trop peu dans d'autres.

Il résulte de ce qu'on vient d'exposer , qu'on a du infliger à ceux qui violoient les loix , des peines différentes suivant la diversité de leurs crimes. De-là , l'origine des amendes , des emprisonnemens , & des punitions corporelles & capitales. Ces peines sont le soutien & le *seul* soutien des loix ; la *seule* chose qui les fasse respecter & observer ; l'incapacité des loix à récompenser ceux qui leur obéissent , en fera la preuve.

Deux choses principales mettent obstacle à la récompense que les loix pourroient accorder. L'une que la Société ne sauroit discerner

discerner & connoître les objets dignes de sa faveur ; l'autre que quand même elle pourroit les distinguer , elle n'est point en état de récompenser

Le Magistrat pour infliger des châtimens , n'est point obligé de juger des motifs qui ont déterminé le coupable. Il s'informe seulement si l'acte a été commis volontairement , & il n'en examine les circonstances qu'autant qu'elles servent à en prouver la liberté. Personne n'est supposée ignorer les principales transgressions de la loi , ni la malignité d'y contrevenir. Une ignorance semblable ne pourroit provenir que d'une négligence stupide de ne s'en point informer , ou d'une passion brutale qui auroit aveuglé l'esprit ; deux choses également criminelles & qui méritent châtiment. Mais il n'en est pas de même à l'égard de celui qui s'abstient d'enfreindre les loix. Pour juger s'il est digne de récompense , il faut connoître les motifs ; car voici en quoi consiste la différence. A l'idée de faire le mal , est annexée celle du crime , au lieu que l'idée du mérite n'est point nécessairement annexée à la simple idée de s'en abstenir. Il est donc nécessaire pour pouvoir distribuer des récompenses avec justice , de connoître la nature des motifs : or cette connoissance ne sauroit être du ressort des tribu-

tribunaux humains , appartenant en propre & uniquement à l'Être supreme.

Quoique les récompenses ne puissent pas se distribuer avec la même certitude de justice que les châtimens , on peut demander d'où vient que néanmoins l'on ne récompenseroit pas pour le bien de la société tous ceux qui observent la loi, de même que l'on punit tous ceux qui y contreviennent ? A cette objection l'on répond, que la société n'est point en état de le faire : elle ne pourroit trouver un fond suffisant pour y subvenir , qu'en levant sur le peuple même par des impositions , & en lui payant comme récompense, ce qu'on l'auroit auparavant obligé de payer comme taxe.

L'Usage universel de toutes les nations confirme ces raisonnemens , l'infliction des peines étant le seul & l'unique moyen employé de tout temps , dans tous les États , pour assurer l'observation des loix civiles. Toutes les loix parlent de châtimens , & n'offrent aucune récompense. Ce fait remarquable n'a point échappé à cet esprit original , grand observateur des hommes & de leurs mœurs , l'auteur des Voyages de Gulliver. « Quoique l'on dise ordinairement , *dit-il* , que les récompenses & les châtimens sont les deux grands pivots de tout gouvernement , je n'ai jamais

« jamais trouvé d'autre Etat que celui de
« *Lilliput*, où cette maxime fût pratiquée
« avec quelque exactitude. » Par cette
observation l'auteur fait voir le défaut uni-
versel de tous les Etats, par rapport à la
distribution des récompenses. Il expose
ensuite les loix de son Etat *Lilliputien*, aussi
parfait dans son espèce que les Romans po-
litiques de Platon & des autres philosophes ;
& rien n'est plus juste ni plus sensé que
le plan qu'il présente, s'il a eu le dessein
de le faire envisager à ses lecteurs comme
une satire de toutes ces Républiques chi-
mériques, enfantées par l'imagination des
spéculatifs.

On a lieu d'être surpris comment tous
ces écrivains ont pu s'écarter dans un point
si fondamental, d'un fait si universellement
établi & pratiqué : Mais sans doute que
leur dessein a été de donner un modele par-
fait du gouvernement civil, & de suppléer
aux défauts imaginaires qu'ils trouvoient
dans les sociétés réelles. Un plan aussi
borné que celui d'assurer simplement aux
hommes la jouissance de leur liberté & de
leur bien, quoiqu'il soit évidemment vrai,
universellement en usage, & qu'il fasse le
but & le seul but de la société, leur a déplu
par sa simplicité même. Il leur a paru
défectueux, sans examiner que la nature
des choses ne permettoit point à la société
de

de porter ses vues plus loin. Ils se sont donc imaginés qu'en élargissant la base du gouvernement, ils élèveroient un bâtiment plus magnifique; ils ont formé des projets romanesques pour tirer de l'essence de la société civile, tous les bons effets qu'elle ne peut jamais produire que par accident. Au lieu de donner une vraie peinture du gouvernement, ils en ont défiguré & embrouillé le tableau en confondant toutes les parties différentes dont un Etat est composé; sacerdoce, politique, magistrature, militaire, science, négoce, commerce civil, tout s'y trouve confondu dans un groupe monstrueux où rien ne conserve ses caractères distinctifs. Si l'on se donne la peine de lire avec quelque soin tous ces projets, l'on reconnoitra aisément que les erreurs dont ils abondent, proviennent de ce que leurs auteurs n'ont jamais eu une idée juste du plan simple & originaire de la société civile; ou que s'il l'ont eue, ils n'y ont fait aucune attention. Trompés sur le but de la société, cette erreur les a entraînés dans un grand nombre d'autres sur les moyens de son établissement & de son maintien; particulièrement dans celle de croire qu'elle pouvoit mettre en œuvre le ressort des récompenses pour faire observer ses loix.

La nature des devoirs dont l'observation est nécessaire pour conserver l'harmonie de la

la société civile; les tentations fortes & fréquentes, & les moyens obscurs & secrets qu'on a de les violer : le foible obstacle que l'infliction des peines ordonnées par les loix, oppose à l'infraction de plusieurs de ces devoirs ; le manque d'encouragement à les observer, provenant de l'impossibilité où est la société de distribuer des justes récompenses ; tous ces défauts, toutes ces imperfections inséparables de la nature de la société même, démontrent la nécessité d'y ajouter la force de quelque autre pouvoir coactif, capable d'avoir assez d'influence sur l'esprit des hommes pour maintenir la société, & l'empêcher de retomber dans la confusion & le désordre. Puisque la crainte du mal & l'espérance du bien qui sont les deux grands ressorts de la nature pour déterminer les hommes, fussent à peine pour faire observer les loix ; puisque la société civile ne peut employer l'un qu'imparfaitement, & n'est point en état de faire aucun usage de l'autre ; puisque enfin la religion seule peut réunir ces deux ressorts, & les mettre en œuvre avec la plus grande efficacité ; qu'elle seule peut infliger des peines & toujours certaines & toujours justes, que l'infraction soit ou publique ou secrète, & que les devoirs enfreints soient d'une obligation parfaite ou imparfaite ; puisqu'elle seule peut apprécier le mérite de l'obéissance, pénétrer

netrer les motifs de nos actions , & offrir à la vertu des récompenses que la société civile ne sauroit donner ; il s'en suit évidemment que l'autorité de la religion est de nécessité absolue pour assurer l'observation des devoirs & maintenir le gouvernement civil.

Les craintes & les espérances que donne la religion & sur lesquelles est fondée l'utilité dont elle est pour le maintien de la société civile, servent en même-temps de base & de fondement à la vérité de la religion même. Le dogme des récompenses & des peines d'une autre vie est absolument & indispensablement nécessaire pour la justification de la providence , de la justice & de la bonté de l'Etre suprême. L'histoire du genre humain , ou seulement la vie de ceux dont on est environné , présente une scene qui au premier coup d'œil paroît rempli d'irrégularités. Le spectacle de la vertu malheureuse & du vice qui prospere , est capable dans le premier moment d'inspirer les sentimens qui font dire à Claudien : « Je
 « croyois que tout étoit fixé par les décrets
 « de Dieu ; que cet Etre suprême avoit
 « imposé aux astres , leurs loix ; aux fruits ,
 « leur saison : mais frappé de l'obscurité
 « dont le genre humain est envelopé , à la
 « vue de la prospérité des méchans & des
 « revers qu'essuye la vertu , tout sentiment

« de religion s'anéantit ^f. » Mais puisque de la fabrique admirable & de l'harmonie de l'univers matériel , on conclut qu'il doit y avoir une providence qui préside à l'ordre qu'on observe dans les révolutions continues des parties qui composent ce grand Tout , la raison doit également nous éclairer sur l'absurdité qu'il y auroit à supposer que le même soin ne s'étendrait point à l'homme ; créature infiniment plus noble que la plus considérable de toutes les créatures inanimées. De ce que le sort du genre humain en ce monde , ne nous paroît point correspondre aux dispensations qu'on devroit attendre de la providence de l'Etre suprême , on en doit conclure que l'homme n'est point anéanti à la mort , qu'il jouira d'une vie nouvelle ; que dans cette vie nouvelle , il recevra la récompense ou le châtiement de ses actions , & qu'alors toutes les perplexités qui paroissent obscurcir les voyes de la providence , se trouveront expliquées & développées. Ce dogme donne à la religion une force irrésistible : C'est comme une base solide & inébranlable d'où elle s'élève avec une splendeur éclatante.

L'uti-

^f ———— Omnia rebar
 Consilio firmata Dei ; qui lege moveri
 Sidera , qui fruges diverso tempore nasci ,
 Sed cum res hominum tanta caligine volvi
 Adspicerem , lætosque diu florere nocentes ,
 Vexarique pios ; rursus labefacta cadebat
 Religio. ————

L'utilité de la religion , & en particulier du dogme des récompenses & de peines d'une autre vie , a été reconnue par les ennemis de la religion. Les anciens Athées en ont tiré un argument pour l'attaquer , en prétendant qu'elle n'étoit qu'une invention de la ruse de la politique. Mais l'irreligion est si inconstante , & si peu fixe dans ses principes & ses argumens , que les apologistes modernes de l'Athéisme ont abandonné le système de leurs prédécesseurs ; & qu'ils ont mieux aimé renoncer à l'argument qu'ils en tiroient contre la divinité de la religion , que de reconnoître l'utilité dont elle est pour le genre humain.

Il n'y a que l'impiété ou l'amour démesuré du paradoxe qui soyent capables de produire & de soutenir une opinion si pernicieuse & si dépourvue de solidité. Pomponace , Cardan , & Bayle en sont regardés comme les trois grands défenseurs. On se trompe à l'égard de Pomponace ; à l'égard de Cardan , l'accusation est juste. Il ne s'est pas même contenté de soutenir que la religion étoit inutile à la société ; il a prétendu qu'elle y étoit préjudiciable. Les argumens dont il se sert pour soutenir cette opinion sont si visiblement absurdes , qu'il suffiroit de les exposer pour les refuter & indigner le lecteur. Et que peut-on attendre d'un homme qui

C 2

donne

donne de lui même le caractère le plus affreux §. Bayle qui en général le suit de près , l'a abandonné en ce point. On s'attachera donc seulement à refuter ce dernier qui mérite une dissertation particulière. Je finirai celle-ci en faisant voir l'erreur où l'on est tombé au sujet de Pomponace.

Ce fameux philosophe qui vivoit dans le quinzième siècle , Italien ainsi que Cardan , publia un traité ^h pour prouver qu'en suivant les principes d'Aristote , l'on ne pouvoit pas démontrer l'immortalité de l'ame. Mais comme il étoit lui-même grand sectateur de ce Philosophe , & que l'on pense généralement que le dogme de la mortalité de l'ame est très dangereux pour la société , il s'est cru obligé de dire quelque chose sur ce sujet , & voici dans ses propres termes , traduits de l'original latin , l'objection & la réponse. « Un homme

« per-
 § Voyez l'ouvrage de Cardan intitulé. *De immortalitate animorum liber*, lugd. ap. Gryph. 1545. Ce misérable philosophe ne s'excusoit de ses défauts qu'en en rejetant la faute sur son étoile. Le caractère qu'il donne de lui-même est une chose unique
 la In diem viventem , nugacem , religionis
 « contemptorem , injuriæ illatæ memorem , invidiosum
 « dum tristem , insidiatorem , proditorem , malignum
 « incantatorem , suorum osorem , turpitudinis
 « libidinis deditum solitarium , inamœnum , aulicum
 « et ceterum ; sponte etiam divinantem , zelotypum
 « obscœnum , lascivum , maledicum , varium , ambiguum
 « capitem , impurum , calumniatorem , &c.

^h *De immortalitate animæ. in 12. Ann. 1534.*

« persuadé que l'ame est mortelle , ne doit
 « en aucun cas , non pas même dans les cas
 « les plus pressans , préférer la mort à la
 « vie , en sorte que la grandeur d'ame qui
 « nous enseigne à mépriser la mort , &
 « même à la rechercher lorsque notre pa-
 « trie ou le bien public l'exige , seroit en-
 « tièrement détruite. Dans ce système
 « loin d'exposer sa vie pour un ami , l'on
 « commettrait toutes sortes de crimes plû-
 « tôt que de la perdre , ce qui est con-
 « traire à ce qu'Aristote enseigne dans sa
 « morale. » A cette objection Pomponace
 répond de la sorte. « La vertu exige que
 « nous mourions pour la Patrie & pour
 « nos amis , & la vertu n'est jamais plus
 « parfaite que lorsqu'elle n'attend point de
 « récompense ; mais il n'y a que les phi-
 « losophes & les gens d'étude qui sachent
 « quel est le plaisir que la pratique de la
 « vertu peut procurer , & de quelle misère
 « l'ignorance & le vice sont accompagnés.
 « Ceux qui ne comprennent point l'excé-
 « lence de la vertu , ni la laideur du vice ,
 « aimeront mieux commettre les plus grands
 « crimes que de mourir ; & c'est pourquoi
 « il a falu refréner les déréglés par l'espoir
 « des récompenses & par la crainte des
 « peines ⁱ. »

On

ⁱ Secundo , quia stante animi humani mortalitate ,
 homo in nullo casu , quantumcumque urgentissimo ,
 debet

On voit par là ce que Pomponace pensoit de la nécessité de la religion pour le bien de la société. Il soutient seulement que le dogme de la mortalité de l'ame n'auroit aucune influence sur la conduite d'un Philosophe vertueux , mais il est bien éloigné de prétendre que ce dogme ne seroit point dangereux pour la multitude. Au contraire il avoue ingenuement qu'il seroit très pernicieux au bien du genre humain en général. Il va plus loin : il prétend que le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie , n'a été *inventé* par les politiques , que parcequ'il n'y avoit point d'autres motifs assez puissans pour porter la plus grande partie des hommes à s'aquiter des devoirs nécessaires au bien de la société.

« Il y a, *dit-il* , quelques personnes d'un naturel si heureux , que la seule dignité de la vertu suffit pour les engager à la

« pra-
debet eligere mortem ; & sic removetur fortitudo ,
quæ præcipit contemnere mortem , & quod pro patria & bono publico debemus mortem eligere : Neque pro amico deberemus exponere animam nostram ; imo quodcumque scelus & nefas perpetrare magis quam mortem subire ; quod est contra Arist. 3. Ethic. & 9. ejusdem. . . . Soli enim philosophi & studiosi , ut dicit Arist. 6. Ethic. sciunt quantam delectationem generent virtutes , quantam miseriam ignorantia & vitia. . . . Sed quod homines non cognoscentes excellentiam virtutis & fœditatem vitii , omne scelus perpetrarent , priusquam mori : quare ad refræmandum diras hominum cupiditates , data est spes præmii & timor punitionis. p. 99. & 112.

« pratiquer , & la seule difformité du vice
 « fufit pour le leur faire éviter. Que ces
 « difpofitions font heureufes , mais qu'elles
 « font rares ! Il y a d'autres perfonnes
 « dont l'Efprit eft moins héroïque , qui
 « ne font point infenfibles à la dignité de
 « la vertu ni à la baffeffe du vice , mais
 « que ce motif feul fans le fecours des
 « louanges & des honneurs , du mépris &
 « de l'infamie , ne pourroit point entrete-
 « nir dans la pratique de la vertu & dans
 « l'éloignement du vice : Ceux-ci forment
 « une féconde claffe. D'autres ne font re-
 « tenus dans l'ordre que par l'efpérance
 « de quelque bien réel ou par la crainte de
 « quelque punition corporelle ; le légif-
 « lateur pour les engager à la pratique de
 « la vertu leur a préfenté l'apas des ri-
 « cheffes , des dignités ou de quelque autre
 « chofe femblable ; & d'un autre côté , il
 « leur a préfenté des punitions , foit en
 « leur perfonne , en leur bien ou en leur
 « honneur , pour les détourner du vice.
 « Quelques autres d'un caractère plus
 « féroce , plus vicieux , plus intraitable , ne
 « peuvent être retenus par aucun de ces
 « motifs ; comme on le voit tous les jours
 « par expérience. A l'égard de ces der-
 « niers , le légiflateur a *inventé* le dogme
 « d'une autre vie , où la vertu doit rece-
 « voir des récompenfes éternelles , & où

« le vice doit subir des châtimens qui
 « n'auront point de fin : deux motifs dont
 « le dernier a beaucoup plus de force sur
 « l'esprit des hommes que le premier.
 « Plus instruit par l'expérience de la nature
 « des maux que de celle des biens, on est
 « plutôt déterminé par la crainte que par
 « l'espérance. Le législateur prudent &
 « attentif au bien public, ayant observé
 « d'une part, le panchant de l'homme vers
 « le mal, & de l'autre côté combien l'idée
 « d'une autre vie peut être utile à tous
 « les hommes de quelque condition qu'ils
 « soient, a établi le dogme de l'immortalité
 « de l'ame; moins occupé du vrai que de
 « l'utile & de ce qui pouvoit conduire les
 « hommes à la pratique de la vertu. Et
 « l'on ne doit pas le blâmer de cette poli-
 « tique; car de même qu'un Médecin
 « trompe un malade afin de lui rendre la
 « santé, de même l'homme d'Etat in-
 « vente des apologues ou des fictions uti-
 « les pour servir à la correction des mœurs.
 « Si tous les hommes à la vérité étoient de
 « la première classe, quoique l'ame fût
 « mortelle, ils rempliroient également tous
 « leurs devoirs; mais comme il n'y en a
 « presque pas de ce caractère, il a été néces-
 « saire d'avoir recours à quelque autre ex-
 « pédient, &c. ^k.

On

^k Aliqui sunt homines ingenui & bene instituti
 naturæ

On a raporté au long ce passage , qui n'est point dépourvû de ses beautés , parce-
qu'il

naturæ, adeo quod ad virtutem inducuntur ex sola virtutis nobilitate , & à vitio retrahuntur ex sola ejus fœditate : & hi optime dispositi sunt , licet perpauca sunt. Aliqui vero sunt minus bene dispositi ; & hi præter nobilitatem virtutis & fœditatem vitii , ex præmiis , laudibus , & honoribus , ex pœnis , vituperiis , & infamia , studiola operantur , & vitia fugiunt : & hi in secundo gradu sunt. Aliqui vero propter spem alicujus boni & timore pœnæ corporalis studiosi efficiuntur : quare , ut tales virtutem consequantur , statuunt politici vel aurum , vel dignitatem , vel aliquid tale ; ut vitia vero fugiant , statuunt vel in pecunia , vel in honore , vel in corpore , seu mutilando membrum , seu occidendo puniri. Quidam vero ex ferocitate & perversitate naturæ , nullo horum moventur , ut quotidiana docet experientia ; ideo posuerunt virtuosus in alia vita præmia æterna , vitiosis vero æterna damna , quæ maxime terrent : majorque pars hominum , si bonum operatur , magis ex metu æterni damni quam spe æterni boni operatur bonum , cum damna sunt nobis magis cognita quam illa bona æterna. Et quoniam hoc ultimum ingenium omnibus hominibus potest prodesse , cujuscumque gradus sint , respiciens legislator pronitatem viarum ad malum , intendens communẽ bono , sanxit animam esse immortalem , non curans de veritate , sed tantum de probitate , ut inducat homines ad virtutem. Neque accusandus est politicus ; sicut namque medicus multa fingit ut ægro sanitatem restituat ; sic politicus apologos format , ut cives rectificet. . . . Si omnes homines essent in illo primo gradu enumerato , stante etiam animorum mortalitate , studiosi fierent , sed quasi nulli sunt illius dispositionis ; quare aliis ingeniis incedere necesse fuit , &c. pag. 123 , 124 & 125.

qu'il fait voir sensiblement que de ces deux systèmes opposés, l'un où reconnoissant l'utilité de la religion l'on en conclut qu'elle n'est qu'une invention de la politique, l'autre où l'on nie qu'elle soit utile à la société; Pomponace bien loin de favoriser ce dernier, se déclare positivement pour le premier, quoique M. Bayle par une méprise inconcevable dans un homme de son discernement, ait prétendu se servir de son autorité pour soutenir l'inutilité de la religion dans la société civile. M. Bayle, l'esprit sans doute trop rempli de son paradoxe favori, n'a pas prêté assez d'attention à l'ouvrage de Pomponace. Cet auteur ne révoque en doute la nécessité de l'influence de la religion, que relativement à un Péripatéticien : Il ne la révoque pas en doute relativement au général de la société; au contraire, il la reconnoit. Je n'entrerai point dans la discussion de ses sentimens sur l'immortalité de l'ame. Quels qu'ils puissent être, il est au moins certain qu'on ne sauroit le justifier d'avoir ataqué la divinité de l'origine de la religion, puisqu'il la traite d'*apologue*, & qu'il dit positivement qu'elle ne doit son existence qu'à la Politique; opinion dont nous ferons voir la fausseté dans une des dissertations suivantes.

DISSERTATION II.

*Examen des sentimens de M. Bayle sur
les effets de l'Athéisme à l'égard de
la société.*

S I M. Bayle s'étoit borné dans ses *pensées* diverses à examiner lequel de l'Athéisme ou de l'Idolatrie est un plus grand mal, on n'entreroit point ici en lice contre lui. La différence qui s'y trouve, c'est que l'Athéisme exclut & détruit tout véritable sentiment de bien & de mal moral, & que le Polithéisme en donne une fausse idée. Mais il paroît que le but de cet illustre écrivain étoit de prouver que l'Athéisme ne tend pas à la destruction de la société, & c'est là le point qu'on se propose de refuter dans cette dissertation. Elle nous entraînera dans quelques recherches métaphysiques sur la nature du bien & du mal moral, qui serviront à faire voir l'étroite connexion de la morale avec la religion.

M. Bayle n'est point un antagoniste ordinaire. Il s'est appliqué à pénétrer jus-

ques

ques dans les replis les plus cachés de la nature humaine. Aussi remarquable par la force & la clarté du raisonnement, que par l'enjouement, la vivacité & la délicatesse de l'esprit, il ne s'est égare que par l'envie démesurée des paradoxes. Son esprit toujours actif & extrêmement vigoureux n'a pu se renfermer dans la carrière ordinaire : il en a franchi les bornes. Quoique élevé au-dessus des plus cruelles attaques de la fortune, & familiarisé avec la plus saine philosophie, il n'avoit cependant point encore assez de grandeur d'âme pour vaincre ce dernier foible d'un génie supérieur, l'ambition de la gloire que l'on croit communément attachée aux exercices académiques, où l'esprit se plaît à jeter des doutes sur les choses qui sont les plus généralement reçues, & à trouver des raisons de probabilité pour celles qui sont les plus généralement rejetées. Les paradoxes néanmoins entre les mains d'un auteur de ce caractère, produisent toujours quelque chose d'utile ou de curieux ; & on en a la preuve dans l'ouvrage dont il est ici question : Car l'on trouve dans les *pensées diverses* de M. Bayle, un grand nombre d'excellentes observations sur la nature & le génie de l'Ancien Polithéisme, qui renferment une pleine refutation de tout ce que l'auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*

a avancé contre l'usage & la nécessité de la révélation.

Comme M. Bayle ne s'est proposé d'autre méthode, que d'écrire selon que les choses se presenteroient à sa pensée, ses argumens se trouvent confusément épars dans son ouvrage. Il est nécessaire de les analyser & de les rapprocher. On les exposera dans un ordre où ils viendront à l'appui les uns des autres ; & loin de les affaiblir, on tâchera de leur prêter toute la force dont ils peuvent être susceptibles.

On a généralement pensé qu'une des preuves que l'Athéisme est pernicieux à la société, consistoit en ce qu'il exclut la connoissance du bien & du mal moral : cette connoissance étant postérieure à celle de Dieu. C'est pourquoi le premier argument dont M. Bayle fait usage pour justifier l'Athéisme ; *C'est que les Athées peuvent conserver les idées par lesquelles on discerne la différence du bien & du mal moral, parce qu'ils comprennent aussi bien que les Déistes ou Théistes les premiers principes de la morale & de la métaphysique, & que les Epicuriens qui nioient la providence, & les Stratonitiens qui nioient l'existence de Dieu, ont eu ces idées.*^a

Pour

^a Voyez les Pensées diverses écrites à un Docteur de Sorbonne, à l'occasion de la comete qui parut au mois

Pour connoître ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux , & de concluant ou de non concluant dans cet argument , il faut remonter jusqu'aux premiers principes de la morale ; matiere en elle même claire & facile à comprendre , mais que les disputes & les subtilités des auteurs prétendus Moralistes ont jettée dans une extrême confusion. Si la morale pouvoit se personnifier , & à la maniere ancienne revêtir la figure d'une Déesse , elle se trouveroit je crois dans le cas où Lucien représente le fantôme d'Homere , fort embrassée par les contradictions de ses commentateurs à débrouiller la vérité de son origine.

Chaque animal a son instinct particulier qui lui est donné par la nature pour le conduire vers son plus grand bien. L'homme comme les autres a le sien , & les philosophes modernes lui ont donné le nom de *sensiment moral*. C'est cette aprobation du bien , cette horreur pour le mal , dont l'instinct ou la nature nous prévient antérieurement à toutes réflexions sur leur caractère & sur leurs conséquences. C'est là , la première ouverture , le premier principe qui nous conduit à la connoissance parfaite de la morale ,

mois de Décembre 1680 &c. Chap. 178. & suiv.
L'addition à ces pensées , ch. 4. Les Réponses à la dixieme & à la treizieme objection ; & la continuation de ces pensées , ch. 143.

morale , & il est commun aux Athées aussi bien qu'aux Théistes.

L'instinct ayant conduit l'homme jusque-là , la faculté de raisonner qui lui est naturelle , le fait réfléchir sur les fondemens de cette approbation & de cette horreur. Il découvre que ni l'une ni l'autre ne sont arbitraires , mais qu'elles sont fondées sur la différence qu'il y a essentiellement dans les actions des hommes.

Ce n'est point assez que de sentir ni que de connoître le bien & le mal ; il faut à ce sentiment , à cette connoissance joindre une obligation de faire l'un & de fuir l'autre. C'est cette obligation qui forme le devoir : & sans elle , point de devoir , point de morale pratique ; tout se termine à la théorie & à la spéculation. Quoique l'instinct sente la différence des actions ; quoique la raison prouve que cette différence n'est point arbitraire , mais qu'elle est fondée sur la nature même des choses ; quoique le cœur soit excité & que l'esprit soit éclairé , la volonté reste encore à déterminer , & elle ne peut être déterminée que par un troisième principe , aussi différent des deux autres que la volonté l'est elle même du cœur & de l'entendement : Car le sentiment moral & la connoissance de la différence des actions peuvent se trouver réunis sans déterminer la volonté ; & la volonté peut

peut se trouver déterminée , sans que ni l'un ni l'autre de ces principes y aient concouru.

Or il n'y a qu'un seul principe qui puisse enjoindre l'observation des préceptes de morale , & leur donner par là le caractère de devoirs. Ce principe doit être une volonté supérieure à la nôtre , c'est à dire , la volonté du maître commun de tous les Etres , la volonté de Dieu ; volonté qui ne peut être connue , que l'on n'ait auparavant reconnu l'existence & les attributs de cet Etre supreme.

C'est sur ces trois principes réunis , le sentiment moral , la différence spécifique des actions humaines , & la volonté de Dieu , qu'est fondé tout l'édifice de la morale pratique. Chacun de ces trois principes est soutenu par un motif propre & particulier. Lorsqu'on se conforme au sentiment moral , on éprouve une sensation agréable ; lorsqu'on agit conformément à la différence essentielle des choses , on concourt à l'ordre & à l'harmonie de l'univers ; & lorsqu'on se soumet à la volonté de Dieu , on s'assure des récompenses & l'on évite des peines.

L'on ne sauroit trop admirer ni ressentir trop vivement les bontés de Dieu envers le genre humain , lorsqu'on fait réflexion que cet Etre supreme a bien voulu pour

subvenir

fuvenir à l'imperfection de notre nature , à
 la foiblesse de notre raison , à la violence de
 nos passions , nous exciter à la pratique de la
 vertu par cette diversité de motifs ; afin que
 les homme de toutes sortes d'état , de rang
 & de caractère , puissent trouver dans cette
 diversité quelque chose de conforme à leur
 génie & à leurs dispositions ; quelque chose
 qui puisse flater leur goût , satisfaire leur
 raison , ou commander à leur volonté. Le
 premier principe qui est celui du sentiment
 moral , est capable d'agir avec force &
 avec efficacité sur ceux à qui des passions
 réglées & modérées laissent assez de liberté
 & qui ont assez de goût pour savourer la
 délicatesse , la noblesse & l'excélence de ce
 sentiment. Le second qui consiste dans la
 différence essentielle des choses , est propre
 à agir sur des hommes spéculatifs , ama-
 teurs de raisonnemens profonds & abstraits ,
 & sur tous ceux qui cherchent à excéler
 dans la connoissance du genre humain. Et
 le troisiéme qui a pour objet la volonté de
 Dieu , & qui renferme toutes les consé-
 quences qui résultent de l'obéissance & de
 la désobéissance , est proportionné au ca-
 ractere général du commun des hommes ,
 qui ne se déterminent que par l'espoir des
 récompenses & par la crainte des châti-
 mens.

On

On dira peut-être qu'un vrai principe de morale devroit être fondé sur les motifs les plus purs ; & que la volonté de Dieu étant appuyée de l'espérance ou de la crainte des récompenses ou des châtimens , la vertu qui part de ce motif est presque sans mérite. A cette observation l'on répond que la vertu qui n'auroit en effet pour motif que la crainte & l'espérance seroit de peu de prix ; mais que si cette objection a quelque force , elle ne fait que prouver la foiblesse de l'homme , la bonté de Dieu , & ne prouve rien contre la pureté du principe dont il s'agit , puisque si l'on considère ce principe en lui même , on reconnoitra qu'on ne sauroit marcher à la vertu guidé par un motif plus pur que celui qu'il présente , savoir , celui d'être vertueux par obéissance à la volonté de Dieu. C'est donc à nôtre imperfection , & non à celle de ce principe , que l'on doit s'en prendre , s'il a été nécessaire d'en appuyer l'efficacité en présentant aux yeux des hommes la vue des peines & des récompenses. On nous a traités en ce point avec la même indulgence qu'un Mathématicien sublime traite un foible pupille , à qui il développe l'utilité d'un théoreme abstrait , pour l'engager à en étudier la démonstration.

Un attachement trop servile aux sentimens des anciens Philosophes , a produit beau-

beaucoup d'erreurs dans la morale. Ils en ont ignoré les vrais principes , car c'est les ignorer que de n'en point connoître l'union & le raport. Platon a été le défenseur du sentiment moral, Aristote a été celui des différences essentielles, & les Stoïciens ont été ceux de la volonté arbitraire. Il est néanmoins échappé à Chrysippe philosophe de cette dernière secte , une maxime , je dirois volontiers un oracle , qui renferme les trois principes de la morale , mais dont ce philosophe même n'a senti ni toute la force ni toute la vérité ; & que Plutarque qui le rapporte met au nombre des contradictions des Stoïciens. « Le seul « & véritable fondement de la Morale , « est la volonté de Dieu interprétée par « le sentiment moral & la différence essen- « tielle des choses.

Il ne sera pas hors de propos de faire voir comment les modernes , à l'exemple des Anciens , ont divisé ces trois principes qui devoient être inséparables, & comment ils ont trahi la cause de la vertu , en voulant la défendre. Suivant quelques uns , la vertu n'a d'autre fondement ni d'autre principe que le sentiment moral. La Métaphysique & la Logique par lesquelles on démontre la différence essentielle & spécifique des actions humaines , ne sont que des mots , des notions , des visions ; ce sont les

les pays perdus & les régions imaginaires de la Philosophie. Leurs professeurs sont aveugles & Locke est un pédant. Parler de récompenses & de châtimens, comme conséquences qui doivent résulter de la volonté de Dieu, c'est rendre la pratique de la vertu servile & mercenaire; & de tous les motifs, ce sont ceux pour lesquels la nature humaine épurée a le plus d'horreur.

D'autres se sont attachés à démontrer la différence essentielle des choses, & leur rapport ou défaut de rapport avec de certaines fins. Ils en ont fait l'unique & la seule base de la morale, & ils en ont entièrement exclu la volonté de Dieu, & par conséquent Dieu lui-même. Dans leur système, la volonté de Dieu ne sauroit rendre une chose moralement bonne ou mauvaise, juste ou injuste; & par conséquent elle ne sauroit être un principe d'obligation ou de devoir pour un agent moral; parceque la nature ou l'essence des choses qui seule constitue le bien & le mal est indépendante de la volonté de Dieu, & qu'il est lui même obligé de se soumettre à leurs relations, ainsi que l'homme sa foible créature. Si l'on suposoit le monde sans justice naturelle, je veux dire que si la raison & l'intelligence étoient d'elles-mêmes indéterminées sans être obligées à rien, il seroit impossible, suivant
les

les partisans de ce système, qu'il pût jamais y avoir rien de moralement bon ou mauvais, rien qu'on fut obligé de faire ou de ne pas faire; & la volonté & l'ordre positif de qui que ce soit, ne pourroient jamais imposer une obligation morale. Toute la connoissance du bien & du mal moral est & n'est que le fruit des raisonnemens abstraits; & dire que cette connoissance peut entrer dans l'esprit par un autre canal, c'est foiblesse, c'est superstition, c'est faire agir Dieu sans regle & sans nécessité.

Une troisième espece de Moralistes qui se proposent d'établir la Morale sur son véritable fondement, la volonté de Dieu, agissent sur le même plan *exterminatoire*. Ils acusent les deux autres systèmes de n'être que des visions; le sentiment moral n'est autre chose qu'un préjugé d'éducation, l'amour du prochain est une chimere; ce sont des idées inventées par des hommes fourbes & rusés pour duper les hommes vains, ambitieux & inconfidérés. La nature nous a confinés dans la sphere étroite de l'amour propre, & toutes les protestations de désintéressement, ne sont que des déguisemens artificieux de cette passion. Au-lieu que dans le système précédent, la différence morale nait nécessairement de la différence essentielle & spécifique des choses, dans celui

celui-ci on prétend que le raport ou le défaut de raport entre les choses ne procede que d'une volonté arbitraire ; que Dieu est la cause libre & éficiente de toute vérité, comme de tout Etre ; & que par conséquent si sa volonré étoit telle, deux & deux cesseroient de faire quatre.

C'est ainsi que les hommes emportés par amour pour leurs vaines spéculations, ont tâché de rompre la triple barriere dont Dieu a bien voulu protéger & défendre la vertu. Rien n'a donné plus de prise aux atakes & aux sophismes des libertins & des incrédules, qui ont élevé sur la ruine de ces trois principes des sistemes de religion sans morale^b, & des sistemes de morale sans religion^c ; ce qui n'est après tout, quelque oposition qu'il paroisse y avoir entre ces deux genres de sisteme, que tordre la même corde par les deux extrémités contraires ; les uns & les autres tendant également à la destruction & de la morale & de la religion.

Ces deux genres de sisteme n'ont cependant pas eu la même vogue. Le projet

^b Voyez la *fable des Abeilles*, & comparez l'*examen de l'origine de la vertu morale* & la *Recherche de la nature de la société* avec le corps de l'ouvrage.

^c Voyez le quatrieme traité des *Caractéristiques* de Milord Shaftsbury, intitulé, *Recherche concernant la Vertu & le Mérite*.

jet de ceux qui se font anoncés pour partisans de la morale a eu le plus de succès. Comme le plus plausible , il a été le plus à la mode ; enforte que depuis quelques années , le monde savant a été inondé , sur tout en Angleterre , d'un déluge de faux sistemes de morale , qui semblables au chœur de Nuées dans Aristophane , ont été introduits sur la scène avec une aparence pompeuse pour supplanter Jupiter même , & introduire en sa place le sophisme & l'illusion : mais ces sistemes ont été bientôt reconnus pour n'être que des riens bruyans , ténébreux , sans aucune solidité , sans autre mérite que celui de l'impiété.

De tout ce qu'on vient d'exposer sur l'origine de la Morale , comparé avec ce que l'on a dit dans la dissertation précédente sur l'origine & la nature de la société , il résulte évidemment ces deux conséquences. *Premièrement* , qu'un Athée ne sauroit avoir une connoissance exacte & complete de la moralité des actions humaines , proprement nommée. *Secondement* , que le sentiment moral & la connoissance des différences essentielles qui spécifient les actions humaines , deux principes dont on reconnoit qu'un Athée est capable , ne concluent néanmoins rien en faveur de l'argument de M. Bayle , parceque ces deux choses même unies ne suffisent pas pour porter

porter la multitude à la pratique de la vertu, comme il est nécessaire pour le bien de la société ; ce qui est le point dont il s'agit. On va examiner plus en détail la vérité de ces deux conclusions.

Voyons d'abord comment M. Bayle a prétendu prouver la moralité des actions humaines, suivant les principes d'un Stratonicien. Voici la manière dont il fait raisonner son Athée. « La beauté, la symétrie, la régularité, l'ordre que l'on voit dans l'univers, sont l'ouvrage d'une nature qui n'a point de connoissance ; & encore que cette nature n'ait point suivi des idées, elle a néanmoins produit une infinité d'espèces, dont chacune a ses attributs essentiels. Ce n'est point en conséquence de nos opinions que le feu & l'eau différent d'espèce, & qu'il y a une pareille différence entre l'amour & la haine, & entre l'affirmation & la négation. Cette différence spécifique est fondée dans la nature même des choses : mais comment la connoissons nous ? N'est-ce pas en comparant les propriétés essentielles de l'un de ces êtres, avec les propriétés essentielles de l'autre ? Or nous connoissons par la même voye qu'il y a une différence spécifique entre le mensonge & la vérité, entre l'ingratitude & la gratitude, &c. Nous devons

« devons donc être assurés que le vice &
 « la vertu diffèrent spécifiquement par leur
 « nature, & indépendamment de nos opi-
 « nions. » M. Bayle en conclut que les
 Stratoniciens ont pu connoître que le vice
 & la vertu étoient deux especes de quali-
 tés, qui pour me servir des termes qu'il
 employe, étoient *naturellement séparées* l'une
 de l'autre. On le lui accorde. « Voyons,
 « continue-t-il, comment ils ont pu savoir
 « qu'elles étoient outre cela *séparées mo-*
 « *ralement*. Ils attribuoient à la même né-
 « cessité de la nature, l'établissement des
 « rapports que l'on voit entre les choses,
 « & celui des regles par lesquelles nous
 « distinguons ces rapports. Il y a des re-
 « gles de raisonnement, indépendantes de
 « la volonté de l'homme; ce n'est point
 « à cause qu'il a plu aux hommes d'éta-
 « blir les regles du syllogisme, qu'elles
 « sont justes & véritables; elles le sont
 « en elles-mêmes, & toute entreprise de
 « l'esprit humain contre leur essence &
 « leurs attributs seroit vaine & ridicule.
 « (On accorde tout cela à M. Bayle. Il
 « ajoute.) S'il y a des regles certaines &
 « immuables pour les opérations de l'en-
 « tendement, il y en a aussi pour les actes
 « de la volonté. (Voilà ce qu'on lui nie,
 « & ce qu'il tâche de prouver de cette ma-
 « niere.) Les regles de ces actes là ne
 T O M. I. D « sont

« sont pas toutes arbitraires. Il y en a
 « qui émanent de la nécessité de la na-
 « ture, & qui imposent une obligation
 « indispensable La plus générale de
 « ces regles-ci, c'est qu'il faut que l'hom-
 « me veuille ce qui est conforme à la
 « droite raison Il n'y a pas de vérité
 « plus évidente, que de dire qu'il est digne
 « de la créature raisonnable de se con-
 « former à la raison, & qu'il est indigne
 « de la créature raisonnable de ne se pas
 « conformer à la raison. »

Ce passage de M. Bayle fournit une distinction à laquelle on doit faire beaucoup d'attention pour se former des idées nettes de morale, & sans laquelle on est exposé à s'embrouiller dans un cahos confus d'idées dont on ne sauroit plus se tirer. Cet auteur a distingué avec soin la différence par laquelle les qualités des choses ou des actions sont *naturellement* séparées les unes des autres, & celle par laquelle ces qualités sont *moralelement* séparées, d'où il naît deux sortes de différences, l'une naturelle & l'autre morale. De la différence naturelle & spécifique des choses, il suit qu'il est *raisonnable* de s'y conformer ou de s'en abstenir; & de la différence morale, il suit qu'on est *obligé* de s'y conformer ou de s'en abstenir. De ces deux différences, l'une est spéculative, elle fait voir le rapport ou défaut

DISSERTATION II. 75

défaut de raport qui se trouve entre les choses : l'autre est pratique ; outre le raport des choses , elle établit une obligation dans l'agent , en sorte que différence morale & obligation de s'y conformer sont deux idées inséparables. Car c'est là uniquement ce que peuvent signifier les termes de différence naturelle & de différence morale ; autrement ils ne signifieroient que la même chose ou ne signifieroient rien du tout.

Or si l'on prouve que de ces deux différences , l'une n'est pas nécessairement une suite de l'autre , l'argument de M. Bayle tombe de lui-même. C'est ce qu'on va tâcher de prouver , en faisant voir que la droite raison seule ne peut imposer une obligation dans le sens propre , d'où il résulte que la connoissance de ce qui est conforme à la droite raison , n'entraîne pas nécessairement après elle la connoissance de la différence morale ; ou bien qu'un Stratonicien n'est pas dans l'obligation d'agir conformément à la raison , comme M. Bayle le prétend.

L'idée d'obligation suppose nécessairement un Etre qui oblige & qui doit être différent de celui qui est obligé. Supposer que celui qui oblige & celui qui est obligé sont une seule & même personne , c'est supposer qu'un homme peut faire un con-

tract avec lui-même, ce qui est la chose du monde la plus absurde en matieres d'obligation. Car c'est une maxime incontestable, que celui qui acquiert un droit sur quelque chose par l'obligation dans laquelle un autre entre avec lui, peut céder ce droit. Si donc celui qui oblige & celui qui est obligé sont la même personne, toute obligation devient nulle par cela même, ou pour parler plus exactement il n'y a jamais eu d'obligation. C'est-là néanmoins l'absurdité où tombe l'Athée Stratonicien, lorsqu'il parle de différence morale ou autrement d'actions obligatoires : car quel Etre peut lui imposer cette obligation ? Dira-t-il que c'est la droite raison ? mais c'est-là précisément l'absurdité dont nous venons de parler, car la raison n'est qu'un attribut de la personne obligée & ne sauroit par conséquent être le principe de l'obligation : son office est d'examiner & de juger des obligations qui lui sont imposées par quelque autre principe. Dira-t-on que par la raison, l'on n'entend pas celle de chaque homme en particulier, mais la raison en général ? L'on répond que cette raison générale n'est qu'une notion abstraite, qui n'a point d'existence réelle ; & comment ce qui n'existe pas, peut obliger ce qui existe, c'est ce qu'on ne comprend en aucune maniere.

Tel

Tel est le caractère de toute obligation en général : l'obligation morale en particulier, c'est-à-dire celle qui affecte un agent libre, suppose encore quelque chose de plus. Elle suppose une loi qui commande & qui défend. Mais une loi ne peut être imposée que par un Etre intelligent & supérieur, qui ait le pouvoir d'exiger qu'on s'y conforme. Un Etre aveugle & sans intelligence n'est ni ne sauroit être législateur, & ce qui procède nécessairement d'un pareil Etre, ne sauroit être considéré sous l'idée de loi proprement nommée. Il est vrai que dans le langage ordinaire on parle de loi de raison & de loi de nécessité, mais ce ne sont que des expressions figurées. Par la première, on entend la règle que le législateur de la nature nous a donnée pour juger de sa volonté ; & la seconde signifie seulement que la nécessité a en quelque manière une des propriétés de la loi, celle de forcer ou de contraindre. Mais on ne conçoit pas que quelque chose puisse obliger un Etre dépendant & doué de volonté, si ce n'est une loi prise dans le sens philosophique. Ce qui a trompé M. Bayle, c'est qu'ayant aperçu que la différence essentielle des choses est un objet propre pour l'entendement, il en a conclu avec précipitation que cette différence devoit également être le motif de la détermination

nation de la volonté ; mais il y a cette disparité , que l'entendement est nécessaire dans ses perceptions , & que la volonté n'est point nécessaire dans ses déterminations. Par exemple , l'entendement est nécessaire de juger que trois sont moins que quatre ; mais la volonté n'est pas nécessaire de choisir quatre plutôt que trois. Les différences essentielles des choses n'étant donc pas l'objet de la volonté , il faut que la loi d'un supérieur intervienne pour former l'obligation du choix ou la moralité des actions.

Hobbes , quoique accusé d'Athéisme , semble avoir pénétré plus avant dans cette matière que le Stratonicien de Bayle. Il paroît qu'il a senti que l'idée de morale renfermoit nécessairement celle d'obligation , l'idée d'obligation celle de loi , & l'idée de loi celle de législateur. C'est pourquoi après avoir en quelque sorte banni le législateur de l'univers , il a jugé à propos , afin que la moralité des actions ne restât pas sans fondement , de faire intervenir son grand monstre , qu'il appelle le *Léviathan* ; & d'en faire le créateur & le soutien du bien & du mal moral.

Les partisans de M. Bayle pourront objecter que le bien ou le mal , le bonheur ou le malheur , qui résultent d'agir d'une manière conforme ou contraire à la propriété

priété & au raport des choses, fufit pour constituer dans le monde Stratonicien un genre d'obligation capable de faire pratiquer la vertu & de faire fuir le vice. L'on répond que dans ce fyfteme la confidération du bien & du mal fera trop souvent en-vifagée, non fuivant leur différence effentielle & spécifique & leur raport au tout, regle d'où pourroient réfulter la pratique de la vertu & la fuite du vice; mais fuivant leur différence & leur raport avec l'intérêt de chaque particulier, ce qui entraîne néceffairement le renverfement de toute morale. La droite raifon où l'on prétend puiser l'obligation morale, deviendra une regle arbitraire que l'on pliera à tous fes defirs, dans la fatisfaction defquels chacun fixera fon bonheur. Un Stratonicien pourra, par exemple, convenir dans la fpeculation, qu'il eft conforme à la droite raifon de préférer l'intérêt public à l'intérêt particulier; mais quand il s'agira d'en faire l'application à lui-même, fa droite raifon lui dira qu'il ne fe joint à la fociété civile qu'à caufe de l'avantage qu'il y trouve; que dès qu'il y trouve fon malheur, il y doit renoncer; qu'il ne doit s'intéreffier au bonheur de fa patrie, qu'autant qu'il y participe lui-même, &c.

Cette objection au refte n'eft qu'un pur fophifme: car on prétend s'en fervir pour prouver qu'il y auroit un bien moral à

agir conformément à la relation des choses, parce que par-là l'on contribueroit au bonheur de ceux de son espece. Cette raison seule ne peut établir qu'un bien ou un mal *naturel*, & non un bien ou un mal *moral*. Dans ce sisteme, la vertu seroit au même niveau que les productions de la terre & que la bénignité des saisons; le vice seroit au même rang que la peste & les tempêtes; puisque ces différentes choses ont le caractère commun de contribuer au bonheur ou au malheur des hommes. La moralité ne sauroit résulter simplement de la nature d'une action ni de celle de son effet; car qu'une chose soit raisonnable ou ne le soit pas, il s'en suit seulement qu'il est convenable ou absurde de la faire ou de ne la point faire: & si le bien ou le mal qui résulte d'une action, rendoit cette action *morale*, les brutes dont les actions produisent ces deux effets auroient le caractère d'agent moral.

Il y en a qui prétendent que la volonté de Dieu étant déterminée par l'effet que les relations éternelles des choses font sur son intelligence, ce sont à proprement parler ces relations, & non la volonté de Dieu, qui font l'obligation; car, disent-ils, si A pousse B, & B pousse C, & C pousse D; c'est à proprement parler A & non pas C qui pousse D. Sans entrer ici dans aucune

dis-

disc
loso
éter
eure
font
ou
ses
à ce
fera
quel
vol
d'un
de q
que
Roi
l'obl
lonté
que
de l'
à la
me,
vient
tion
naturel
la vo
l'effet
mora
l'hy
de D
natur
cause

discution sur ce sisteme moderne de Philosophie, & sans examiner si ces relations éternelles des choses peuvent être antérieures aux actes de la volonté divine, si ce sont des choses distinctes de Dieu même, ou si elles ne sont que des dépendances de ses attributs, on se contentera de répondre à cette objection par un exemple qui en fera sentir le faux. Qu'un Roi commande quelque chose à son sujet; qu'on suppose la volonté du Roi déterminée par les conseils d'un favori, & celle du favori par les avis de quelque maîtresse, de quelque domestique, &c; peut-on dire que la volonté du Roi n'est point ce qui met le sujet dans l'obligation d'obéir; mais que c'est la volonté de cette maîtresse ou de ce domestique dont l'avis a été le premier mobile de l'ordre donné. De la première volonté à la seconde, & de la seconde à la troisième, dans l'ordre de la progression dont on vient de citer l'exemple, il n'y a ni obligation ni motif de devoir; c'est l'effet *naturel* d'une condescendance volontaire de la volonté du Roi à celle de son sujet, l'effet alors se trouve produit par une cause morale & obligatoire. C'est ainsi que dans l'hypothese ci-dessus, lorsque la volonté de Dieu est déterminée par les relations naturelles des choses, c'est l'effet d'une cause naturelle; mais l'obligation est

l'homme est de se conformer à la volonté de Dieu, n'est point fondée sur ce que la volonté qui prescrit l'obligation est conforme à la relation des choses ; puisqu'en ce cas la volonté d'un subalterne pourroit devenir un principe d'obligation ; ce qui est absurde : l'obligation où l'homme se trouve est fondée sur ce que Dieu a le droit d'imposer des obligations à sa créature , d'où naît une relation *morale* , suivant laquelle un agent libre est moralement obligé d'obéir à qui a droit de le commander. Tout l'art de ce sophisme consiste en ce que l'on confond les causes & les effets naturels avec les principes & les devoirs moraux , & que la différence qui se trouve dans la progression entre les effets naturels produits par la relation des choses , & les devoirs moraux produits par le droit & la volonté que Dieu a de les imposer & l'obligation où l'homme est de s'y conformer , se dérobe à l'esprit à la faveur des caractères vagues de l'Algebre qui en pouvant servir à exprimer tout , n'expriment néanmoins rien de précis ni de caractérisé. Que l'on assigne en effet des propriétés fixes à chacun de ces caractères algébriques , qui depuis quelque tems sont devenus de mode dans les discussions de morale , & l'on en sentira le ridicule. Soit donc dit par exemple , (dans un cas très vulgaire) si la
boule

boule A fait impression sur la main B, la main B sur l'éguille C, l'éguille C sur le doigt D; dira-t-on que l'impression que ressent le doigt D est l'impression de la boule A; que c'est elle qui pique le doigt D & non l'éguille C? La parité est exacte dans ces deux progressions, & elle est propre à faire connoître sensiblement combien les démonstrations algébriques sont captieuses & sophistiques, toutes les fois qu'à des choses réelles qui diffèrent en qualité & en nature, l'on substitue des A, des B, des C, qui ne sont que des termes abstraits, sans aucune propriété caractéristique.

Au reste l'on peut observer que dans cette objection, qui est intentée à dessein d'afoiblir les preuves qu'on alegue pour faire voir que la volonté de Dieu est le vrai principe de la morale, l'on suppose ce qu'on veut combattre, puisqu'on suppose que la volonté de Dieu, n'importe par quelle cause elle soit déterminée, prescrit l'observation des devoirs moraux. C'est le défaut de quelques autres objections qui ne renferment qu'une chicane honteuse & frivole, & sans comparaison plus facile à démasquer. Je ne m'atacherai point à les réfuter en particulier. Il suffit d'en avoir fait observer le caractère pour en faire connoître le vice.

Revenons aux argumens de M. Bayle dont l'esprit est beaucoup plus philosophique, & en général moins sujet à des écarts que celui de ses partisans. Ce qui vient d'être exposé fait voir que l'Athée ne feroit parvenir à la connoissance de la moralité des actions proprement nommée. Il reste encore à faire voir qu'en accordant à un Athée le sentiment moral, & qu'il connoit la différence essentielle qu'il y a dans les qualités des actions humaines, cependant ce sentiment & cette connoissance ne font rien en faveur de l'argument de M. Bayle, parce que ces deux choses unies ne suffisent point pour porter la multitude à pratiquer la vertu, ainsi qu'il est nécessaire pour le maintien de la société. Pour discuter cette question à fond, il faut examiner jusqu'à quel point le sentiment moral seul, peut influencer sur la conduite des hommes pour les porter à la vertu; & en second lieu quelle nouvelle force il acquiert, lorsqu'il agit conjointement avec la connoissance de la différence essentielle des choses; distinction d'autant plus nécessaire à observer, qu'encore que nous ayons reconnu qu'un Athée peut parvenir à cette connoissance, il est néanmoins un genre d'Athées qui en sont entièrement incapables, & sur lesquels il n'y a par conséquent que le sentiment moral
seul

seul qui puisse agir. Ce sont les Athées Epicuriens, qui prétendent que tout en ce monde n'est que l'effet du hazard.

En posant que le sentiment moral est dans l'homme un instinct, le nom de la chose ne doit pas nous tromper sur ses effets, & nous faire imaginer que les impressions de l'instinct moral sont aussi fortes que celles de l'instinct animal dans les brutes. Le cas est différent. Dans la brute, l'instinct étant le seul principe d'action, a une force invincible; mais dans l'homme, ce n'est à proprement parler qu'un pressentiment officieux, dont l'utilité est de concilier la raison avec les passions, qui toutes à leur tour déterminent la volonté. Il doit donc être d'autant plus foible, qu'il partage avec plusieurs autres principes le pouvoir de nous faire agir. La chose même ne pouvoit être autrement, sans détruire la liberté du choix. Le sentiment moral est si délicat & tellement entrelassé dans la constitution de la nature humaine; il est d'ailleurs si aisément & si fréquemment effacé, que des personnes n'en pouvant point découvrir les traces dans quelques-unes des actions les plus communes, en ont nié l'existence. On seroit tenté de le comparer à cette aparence de blancheur que la philosophie expérimentale démontre être le résultat du mélange de toutes les

cou-

§6 DISSERTATION II.

couleurs simples ; résultat qui n'a point lieu , que le mélange ne soit parfaitement égal. De même , à moins que toutes les passions ne soient bien tempérées & en quelque maniere en équilibre , l'instinct moral est presque sans force , sans vertu ; à peine peut-on l'apercevoir. De-là l'on doit conclure , que ce principe seul est trop foible , pour avoir une grande influence sur la pratique.

D'ailleurs , lorsqu'on suppose que ce sentiment est la regle , & sur tout lorsqu'on suppose qu'il est la seule regle des actions humaines , il faut que sa rectitude en qualité de regle , puisse être bien connue & bien prouvée : mais c'est ce qu'elle ne sauroit jamais être à l'égard d'un Athée. Car tant que l'on ne convient point que l'homme a été formé avec dessein & avec sagesse , il est impossible de prouver qu'un de ses desirs est préférable à l'autre , quoiqu'ils soient directement contraires. Le désir dont on se trouvera pressé avec le plus de violence , sera toujours regardé comme celui qu'il est le plus convenable de satisfaire , quelque opposé qu'il puisse être au sentiment moral.

Enfin , quand même l'on acorderoit que le sentiment moral ne peut pas se confondre aisément avec les passions , parcequ'il en difere en ce qu'il a pour objet un
tout ,

tout , la totalité d'une espece entiere ; au lieu que les desirs ou les passions se terminent au sisteme personnel de chaque individu ; il est néanmoins certain que les actions humaines produites par les passions , dégènerent insensiblement en habitudes , capables d'effacer toute idée de sentiment moral dans l'esprit de la plupart des hommes. Il y a parmi les nations une infinité de coutumes qui doivent leur naissance à la violence de la crainte , de la concupiscence , de la colere ; coutumes bizarres , cruelles , inhumaines , qui ne sont pas moins opposées au sentiment moral que les passions qui les ont fait naitre. L'on peut juger combien ces coutumes sont capables d'effacer les plus fortes impressions de la nature & tout sentiment d'humanité , par la pratique générale qui a prévalu chez les nations les plus polies & les plus éclairées , savoir , celle d'exposer les enfans ; sans que cette violation manifeste de l'affection que l'instinct inspire si fortement en leur faveur , fût accompagnée d'aucun remors. Il y a un grand nombre d'autres coutumes semblables à celle-ci par leur dépravation , qu'on ne rapporte point , parcequ'on peut les trouver dans deux auteurs , l'un ancien , l'autre moderne , Sextus Empiricus & Montagne. Si la coutume donc a si fort prévalu sur la vertu & sur les senti-

sentimens de la nature dans les Etats les mieux policés , où l'on enseignoit & où l'on reconnoissoit une providence , dans quelle confusion les choses ne tomberoient-elles pas , s'il n'y avoit d'autre barriere contre les passions , que la foible idée du sentiment moral ? L'on ne sauroit objecter que ces coutumes vicieuses , capables de détruire tout sentiment de morale , sont les effets naturels d'une religion fausse , & que l'Athéisme par conséquent en tariroit la source ; l'exemple qu'on a raporté ci-dessus , est un cas purement civil , où la religion n'étoit intéressée en aucune maniere.

Lorsque le sentiment moral est joint à la connoissance de la différence essentielle des choses , il est certain qu'il acquiert beaucoup de force : car d'un côté , cette connoissance sert à distinguer le sentiment moral , d'avec les passions déréglées & vicieuses ; & d'un autre côté le sentiment moral empêche qu'en raisonnant sur la différence essentielle des choses , l'entendement ne s'égare & ne substitue des chimeres à des réalités. Mais la question est de savoir , si ces deux principes , indépendamment de la volonté & du commandement d'un supérieur , & par conséquent de l'attente des récompenses & des peines , auront assez d'influence sur le plus grand nombre des hommes pour les déterminer

à la

à la
ont
ont
l'hon
pas d
verai
Il fa
sonel
bien
heur
citer
cara
des i
s'en f
venir
Le pl
tiran
a l'an
muné
le plu
factio
étant
comp
lancer
dans
peut
que la
C'e
par le
dissert
l'origi

à la pratique de la vertu. Tous ceux qui ont étudié avec quelque attention, & qui ont tant soit peu approfondi la nature de l'homme, ont tous trouvé qu'il ne suffit pas de reconnoître que la vertu est le souverain bien pour être porté à la pratiquer. Il faut qu'on s'en fasse une application personnelle, & qu'on la considere comme un bien faisant partie de notre propre bonheur; autrement elle ne sauroit nous exciter à former aucun désir: Et tel est le caractère de l'homme, qu'il peut se forger des idées de bonheur, & que de fait il s'en forge tous les jours, sans y faire intervenir l'idée du plus grand bien possible. Le plaisir de satisfaire une passion qui nous tyrannise avec force & avec vivacité & qui a l'amour propre dans ses intérêts, est communément ce que nous regardons comme le plus capable de contribuer à nôtre satisfaction & à nôtre bonheur. Les passions étant très souvent opposées à la vertu & incompatibles avec elle, il faut pour contrebalancer leur effet, mettre un nouveau poids dans la balance de la vertu, & ce poids ne peut être que les récompenses & les peines que la religion propose.

C'est ce qui est démontré de plus en plus par les observations que l'on a faites dans la dissertation précédente, sur la nature & l'origine de la Société. L'intérêt personnel

nel qui est le principal ressort de toutes les actions des hommes, en excitant en eux des motifs de crainte & d'espérance, a produit tous les désordres qui ont obligé d'avoir recours à la Société; le même intérêt personnel a suggéré les mêmes motifs pour remédier à ces désordres, autant que la nature de la Société pouvoit le permettre. Une passion aussi universelle que celle de l'intérêt personnel, ne pouvant être combattue que par l'oposition de quelque autre passion aussi forte & aussi active, & se trouvant beaucoup plus puissante qu'aucune autre, le seul expédient dont on aît pu se servir, a été de la tourner contre elle-même en l'employant pour une fin contraire. La Société, incapable de remédier par sa propre force aux désordres qu'elle devoit corriger, a été obligée d'appeler la religion à son secours, & n'a pu mettre son efficacité en œuvre qu'en conséquence des mêmes principes de crainte & d'espérance. Mais comme des trois principes qui servent de base à la morale, le dernier qui est fondé sur la volonté de Dieu & qui manque à un Athée, est le seul qui présente ces puissans motifs, il s'en suit évidemment que la religion à qui seule on en est redevable, est absolument nécessaire pour le maintien & le bien-être de la Société; ou bien en d'autres paroles, que le sentiment moral

& la

& la
des
avoir
hom
de l
Je
étoit
prin
d'en
d'un
phis
vir p
en d
M
ranc
ress
qu'ap
relle
les a
moti
rique
l'inéf
apelé
que l
famie
Athée
il se f
" U
" peu
" mor
" S'il

& la connoissance de la différence essentielle des choses , réunis ensemble , ne sauroient avoir assez d'influence sur la plûpart des hommes , pour les déterminer à la pratique de la vertu.

Je me suis étendu sur ce sujet , parcequ'il étoit nécessaire de débrouiller les premiers principes de la morale , de les établir , & d'en démontrer la vérité & la nécessité , d'une maniere qui les mît à l'abri des sophismes dont on n'a point honte de se servir pour les obscurcir & les faire révoquer en doute.

M. Bayle a très bien compris que l'espérance & la crainte sont les plus puissans ressorts de la conduite des hommes. Quoiqu'après avoir distingué la différence naturelle des choses & leur différence morale , il les aît ensuite confondues pour en tirer un motif qui pût obliger les hommes à la pratique de la vertu ; il a apparemment senti l'inéficacité de ce motif , puisqu'il en a apelé un autre à son secours , en suposant que le désir de la gloire & la crainte de l'infamie , suffiroient pour régler la conduite des Athées ; & c'est là le second argument dont il se sert pour défendre son paradoxe.

« Un homme , *dit-il* , destitué de foi ,
 « peut être fort sensible à l'honneur du
 « monde, fort avide de louange & d'encens.
 « S'il se trouve dans un pays où l'ingrati-
 « tude

« tude & la fourberie exposent les hom-
 « mes au mépris , & où la générosité &
 « la vertu seront admirées , ne doutez point
 « qu'il ne fasse profession d'être homme
 « d'honneur , & qu'il ne soit capable de
 « restituer un dépôt , quand même on ne
 « pourroit l'y contraindre par les voyes de
 « la justice. La crainte de passer dans le
 « monde pour un traître & pour un co-
 « quin l'emportera sur l'amour de l'argent.
 « Et comme il y a des personnes qui s'ex-
 « posent à mille peines & à mille périls ,
 « pour se vanger d'une offense qui leur a
 « été faite devant très peu de témoins , &
 « qu'ils pardonneroient de bon cœur , s'ils
 « ne craignoient d'encourir quelque infa-
 « mie dans leur voisinage ; je crois de
 « même que malgré les opositions de son
 « avarice , un homme qui n'a point de
 « religion , est capable de restituer un dépôt
 « qu'on ne pourroit le convaincre de rete-
 « nir injustement , lorsqu'il voit que sa
 « bonne-foi lui attirera les éloges de toute
 « une ville , & qu'on pourroit un jour lui
 « faire des reproches de son infidélité , ou
 « le soupçonner à tout le moins d'une chose
 « qui l'empêcheroit de passer pour un hon-
 « nête homme dans l'esprit des autres.
 « Car c'est à l'estime intérieure des autres
 « que nous aspirons sur-tout. Les gestes
 « & les paroles qui marquent cette estime ,

« ne

« ne
 « ima
 « qu
 « qui
 « qui
 « sero
 « opin
 « faur
 « de
 « de
 « don
 « rice
 « qu'o
 « loix
 « à l'
 « roit
 « par
 « ven
 « pub
 « qu'i
 « port
 « de
 « hom
 On
 désir
 mie ,
 ger le
 mes a
 sent ;
 nation

e P

" ne nous plaisent qu'autant que nous nous
 " imaginons que ce sont des signes de ce
 " qui se passe dans l'esprit. Une machine
 " qui viendrait nous faire la révérence , &
 " qui formeroit des paroles flatteuses , ne
 " seroit guere propre à nous donner bonne
 " opinion de nous-mêmes , parce que nous
 " saurions que ce ne seroient pas des signes
 " de la bonne opinion qu'un autre auroit
 " de notre mérite. C'est pourquoi celui
 " dont je parle , pourroit sacrifier son ava-
 " rice à sa vanité , s'il croyoit seulement
 " qu'on le soupçonneroit d'avoir violé les
 " loix sacrées du dépôt. Et s'il se croyoit
 " à l'abri de tout soupçon , encore pour-
 " roit-il bien se résoudre à lacher sa prise ,
 " par la crainte de tomber dans l'incon-
 " venient qui est arrivé à quelques-uns , de
 " publier eux-mêmes leurs crimes pendant
 " qu'ils dormoient , ou pendant les trans-
 " ports d'une fièvre chaude. Lucrece se sert
 " de ce motif pour porter à la vertu les
 " hommes sans religion . "

On conviendra avec M. Bayle que le
 désir de l'honneur & la crainte de l'infamie ,
 sont deux puissans motifs pour engager
 les hommes à se conformer aux maximes
 adoptées par ceux avec qui ils conver-
 sent ; & que les maximes reçues parmi les
 nations civilisées , non toutes les maximes ,
 mais

mais la plupart ; s'accordent avec les regles invariables du juste ; nonobstant tout ce que Sextus Empiricus & Montagne ont pu dire de contraire , en conséquence de quelques exemples dont ils ont voulu tirer une conséquence trop générale. La vertu contribuant évidemment au bien du genre humain , & le vice y mettant obstacle , il n'est point surprenant qu'on ait cherché à encourager par l'estime & la réputation , ce que chacun en particulier trouvoit tendre à son avantage ; & que l'on ait tâché de décourager par le mépris & l'infamie , ce qui pouvoit produire un effet opposé. Mais comme il est certain qu'on peut acquérir la réputation d'honnête homme , presque aussi sûrement & beaucoup plus aisément & plus promptement , par une hypocrisie bien concertée & bien soutenue , que par une pratique sincère de la vertu ; un Athée qui n'est retenu par aucun principe de conscience , choisira sans doute la première voye qui ne l'empêchera pas de satisfaire en secret toutes ses passions ; au lieu que de l'autre maniere , la passion d'une gloire mondaine mettroit toutes les autres passions aux prises , & le déchireroit par mille combats intérieurs qui se succédroient sans fin. Il seroit toujours dans la dure nécessité , comme M. Bayle s'exprime , de *sacrifier son avarice à sa vanité* ; situation à laquelle

quelle il tâchera sans doute de se soustraire. Content de paroître vertueux en public, il agira en sélérat lorsqu'il ne craindra pas d'être découvert, & ne consultera que ses inclinations vicieuses, son avarice, sa cupidité, la passion criminelle dont il se trouvera le plus violemment dominé. Il est évident que ce sera là en général le plan de toute personne, qui n'aura d'autre motif pour se conduire en honnête homme, que le désir d'une réputation populaire; & il paroît même que M. Bayle l'a senti, puisque pour soutenir qu'un Athée pourroit suivre les regles de la vertu, lorsqu'il pourroit s'en dispenser sans se rendre suspect, il suppose *qu'il craindra de publier lui-même ses crimes en songe, ou pendant les transports d'une fièvre chaude.* L'Athéisme paroît ici dans toute sa misere & sa nudité, puisque ses deux plus habiles apologistes, Bayle & Lucrece, sont obligés d'avoir recours à un argument, si l'on peut trancher le mot, aussi pitoyable. Il eut été à souhaiter que M. Bayle eût nommé quelques-uns de ceux qui depuis Lucrece jusqu'à lui ont été retenus par cette crainte. Il faut bien peu connoître la nature de l'homme, pour s'imaginer qu'un événement éloigné, possible il est vrai mais peu probable, aît quelque influence sur la détermination de la volonté, lorsqu'on délibere sur une action importante,

tante , & que l'on se trouve affaibli sous la considération des vues incertaines & compliquées du bien & du mal. Et quand même on supposeroit que l'Athée de M. Bayle pourroit être déterminé par un motif de vanité , il n'échape cependant point à la crainte du danger dont cet auteur tâche de se prévaloir pour soutenir son sentiment. D'agir par vanité ou par hypocrisie , l'un n'est pas moins méprisable que l'autre , & le premier est le plus ridicule , parceque tout l'avantage qu'on se propose est purement idéal. Or il est aussi possible qu'un Athée se trahisse en songe , ou dans un transport de cerveau , sur l'un de ces points que sur l'autre.

On pourroit néanmoins acorder à M. Bayle , que son Athée seroit intimidé par la crainte que son hypocrisie , quelque bien soutenue qu'elle pût être , ne fût découverte , sans lui acorder que ce motif seul seroit capable de lui en faire abandonner la pratique. Quoique l'estime en général soit attachée aux bonnes actions apparentes , & l'infamie aux méchantes actions , il n'y a cependant point de vertu , à en juger comme on le doit par les marques extérieures , qui procure plus universellement l'estime populaire que les richesses & le pouvoir ; il n'y a pas d'infamie qu'ils n'effacent & qu'ils ne couvrent.

L'hypocrisie , nonobstant
toutes

toutes les craintes qui peuvent l'accompagner, tentera toujours fortement un homme que l'on suppose sans autre principe que celui de la vanité, en lui présentant l'apais flateur de pouvoir s'enrichir aisément par ses injustices secrètes; apais si attrayant qu'en lui donnant les moyens de s'attirer l'estime extérieure du public, il lui procure en même temps la facilité de satisfaire ses autres passions, & dore pour ainsi dire les manœuvres secrètes dont la découverte incertaine ne peut jamais produire qu'un effet passager; promptement oublié, & toujours réparé par l'éclat des richesses. Car qui ne fait que le commun des hommes, & c'est ce dont il est uniquement question dans cette controverse, se laisse tyranniser par l'opinion ou l'estime populaire; & qui ignore que l'estime populaire est inséparablement attachée aux richesses & au pouvoir?

Après bien des détours, M. Bayle est comme forcé de convenir que l'Athéisme tend par sa nature à la destruction de la Société; mais à chaque pas qu'il cède, il se fait un nouveau retranchement. Il prétend donc qu'encore que les principes de l'Athéisme puissent tendre au bouleversement de la Société, ils ne la ruineroient cependant pas, parceque les hommes n'agissent pas conséquemment à leurs principes, & ne reglent pas leur vie sur leurs opinions.

Il avoue que la chose est fort étrange , mais
il soutient qu'elle n'en est pas moins vraie ,
& il en appelle pour le fait aux observations
du genre humain. « Si cela n'étoit pas ,
« *dit-il* , comme seroit-il possible que les
« Chrétiens qui connoissent si clairement
« par une révélation soutenue de tant des
« miracles , qu'il faut renoncer au vice pour
« être éternellement heureux , & pour-
« n'être pas éternellement malheureux ,
« qui ont tant d'excélens prédicateurs , tant
« de directeurs de conscience , tant de livres
« de dévotion ; comment seroit-il possible
« parmi tout cela , que les Chrétiens vé-
« cussent comme ils font dans les plus
« énormes déréglemens du vice ?
« [*Dans un autre endroit en parlant de ce*
« *contraste* ,] Cicéron l'a remarqué à
« l'égard de plusieurs Epicuriens , qui étoi-
« ent bons amis , honnêtes gens , & d'une
« conduite acomodée , non pas aux désirs
« de la volupté , mais aux regles de la rai-
« son. *Ils vivent mieux* , dit-il , *qu'ils ne*
« *parlent* , *au lieu que les autres parlent*
« *mieux qu'ils ne vivent*. On a fait une
« semblable remarque sur la conduite des
« Stoïciens. Leurs principes étoient que
« toutes choses arrivent par une fatalité si
« inévitable , que Dieu lui-même ne peut
« ni n'a jamais pu l'éviter. Naturelle-
« ment cela les devoit conduire à ne s'ex-
« citer

« citer à rien , à n'user jamais ni d'exhor-
« tations , ni de menaces , ni de censures ,
« ni de promesses. Cependant il n'y a
« jamais eu de philosophes qui se soyent
« plus servis de tout cela qu'eux , & toute
« leur conduite faisoit voir qu'ils se croyoi-
« ent entièrement les maitres de leur des-
« tinée. » De ces diférens exemples , M.
Bayle conclut que la religion n'est point
aussi utile pour reprimer le vice comme on
le prétend , ni que l'Athéisme ne cause
point le mal que l'on s'imagine , par l'en-
couragement qu'il donne à la pratique du
vice , puisque de part & d'autre on agit
d'une maniere contraire aux principes que
l'on fait profession de croire. *Il seroit in-
fini* , ajoute-t-il en termes formels , *de par-
courir toutes les bizarreries de l'homme. C'est
un monstre plus monstrueux que les centaures
& la chimere de la fable* ^f.

A entendre Mr. Bayle , l'on seroit tenté
de suposer avec lui quelque obscurité mys-
térieuse dans un procédé si extraordinaire ,
& de croire qu'il y auroit dans l'homme
quelque principe bizarre qui le disposeroit ,
sans savoir comment , à agir contre ses opi-
nions quelles qu'elles fussent. C'est ce qu'il
doit nécessairement suposer , ou ce qu'il dit
ne prouve rien de ce qu'il veut prouver.
Mais si ce principe , quel qu'il soit , loin de
porter

^f *Pens. divers. ch. 136, 149. 176, &c.*

porter l'homme à agir constamment d'une manière contraire à sa créance, le pousse quelquefois & violemment à agir conformément à ses opinions ; ce principe ne favorise en rien l'argument de M. Bayle. Si même après un examen, l'on trouve que ce principe si mystérieux & si bizarre, n'est autre chose que les passions irrégulières & les désirs dépravés de l'homme, alors loin de favoriser l'argument de M. Bayle, il est directement opposé à ce qu'il soutient : or c'est-là le cas, & heureusement M. Bayle ne sauroit s'empêcher d'en faire l'aveu. Car quoiqu'il affecte communément de donner à la perversité de la conduite des hommes en ce point, un air d'incompréhensibilité pour cacher le sophisme de son argument, cependant lorsqu'il n'est plus sur ses gardes, il avoue & déclare naturellement les raisons d'une conduite si extraordinaire. « L'idée générale, *dit-il*, veut qu'un homme qui croit un Dieu, un Paradis & un Enfer, fasse tout ce qu'il connoit être agréable à Dieu, & ne fasse rien de ce qu'il fait lui être désagréable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous sçavoir la cause de cette incongruité ? La voici. C'est que l'homme ne se détermine pas à une certaine action plutôt qu'à une autre, par les connoissances générales « qu'il

« qu'il a de ce qu'il doit faire , mais par le
 « jugement particulier qu'il porte de cha-
 « que chose lorsqu'il est sur le point d'agir.
 « Or ce jugement particulier peut bien
 « être conforme aux idées générales que
 « l'on a de ce qu'on doit faire , mais le
 « plus souvent il ne l'est pas. Il s'acom-
 « mode presque toujours à la passion do-
 « minante du cœur , à la pente du tempé-
 « rament , à la force des habitudes contrac-
 « tées , & au goût ou à la sensibilité que
 « l'on a pour de certains objets , &c. &c. ».
 Si c'est là le cas , comme ce l'est en effet ,
 on doit nécessairement tirer de ce prin-
 cipe une conséquence directement contraire
 à celle qu'en tire M. Bayle ; que si les
 hommes n'agissent pas conformément à
 leurs opinions , & que l'irrégularité des
 passions & des desirs soit la cause de cette
 perversité , il s'en suivra à la vérité qu'un
 Théiste religieux agira souvent contre ses
 principes , mais qu'un Athée agira confor-
 mément aux siens ; parcequ'un Athée & un
 Théiste satisfont leurs passions vicieuses , le
 premier en suivant ses principes & le second
 en agissant d'une manière qui y est opposée.
 Ce n'est donc que par accident que les
 hommes agissent contre leurs principes ;
 seulement lorsque leurs principes se trou-
 vent en opposition avec leurs passions. On
 voit

voit par-là toute la foiblesse de l'argument de M. Bayle , lorsqu'il est dépouillé de la pompe de l'éloquence & de la perpléxité qu'y jettent l'abondance de ses discours , le faux éclat de ses raisonnemens captieux , & la malignité de ses réflexions.

A la vérité , il est encore d'autres cas que ceux des principes combatus par les passions, où l'homme agit contre ses opinions ; & c'est lorsque ses opinions choquent les sentimens communs du genre humain , comme le fatalisme des Stoïciens , & la prédestination de quelques Sectes Chrétiennes. Mais l'on ne peut tirer de ces exemples , aucun argument pour soutenir & justifier la doctrine de M. Bayle. Cet habile controversite en fait néanmoins usage , en insinuant qu'un Athée qui nie l'existence de Dieu , agira aussi peu conformément à son principe , que le fataliste qui nie la liberté , & qui agit toujours comme s'il la croyoit. Le cas est différent. Que l'on applique aux fatalistes la raison que M. Bayle assigne lui-même pour la contrariété qu'on observe entre les opinions & les actions des hommes , on reconnoîtra qu'un fataliste qui croit en Dieu , ne sauroit se servir de ses principes pour autoriser ses passions ; car quoiqu'en niant la liberté , il en doive naturellement résulter que les actions n'ont aucun mérite , néanmoins le fataliste reconnoissant un Dieu qui récompense & qui

qui punit les hommes, comme s'il y avoit du mérite dans les actions, il agit aussi comme s'il y en avoit réellement. Otez au fataliste la créance d'un Dieu, rien alors ne l'empêchera d'agir conformément à son opinion, en sorte que bien loin de conclure de son exemple que la conduite d'un Athée démentira ses opinions, il est au contraire évident que l'athéisme joint au fatalisme, réalisera dans la pratique les spéculations que l'idée seule du fatalisme n'a jamais pu faire passer jusque dans la conduite de ceux qui en ont soutenu le dogme.

Si l'argument de M. Bayle est vrai en quelque point, ce n'est qu'autant que son Athée s'écarteroit des notions superficielles & légères, que cet auteur lui donne sur la nature de la vertu & des devoirs moraux. En ce point, l'on convient que l'Athée est encore plus porté que le Théiste, à agir contre ses opinions. Le Théiste ne s'écarte de la vertu, qui suivant ses principes est le plus grand de tous les biens, que parce que ses passions l'empêchent dans le moment de l'action, de considérer ce bien comme partie nécessaire de son bonheur. Le conflit perpétuel qu'il y a entre sa raison & ses passions, produit celui qui se trouve entre sa conduite & ses principes. Ce conflit n'a point lieu chez l'Athée. Ses principes le conduisent à conclure que les

E 4
plaisirs

plaisirs sensuels sont les plus grands de tous les biens ; & ses passions de concert avec des principes qu'elles chérissent, ne peuvent manquer de lui faire regarder ce bien comme partie nécessaire de son bonheur ; motif dont la vérité ou l'illusion détermine nos actions. Si quelque chose est capable de s'opposer à ce désordre , & de nous faire regarder la vertu comme partie nécessaire de notre bonheur , (car jusque-là elle ne sauroit être qu'un motif inefficace) sera-ce l'idée innée de sa beauté ? Sera-ce la contemplation encore plus abstraite de sa différence essentielle d'avec le vice ? Réflexions , qui sont les seules dont un Athée puisse faire usage. Ou ne sera-ce pas plutôt l'opinion que la pratique de la vertu , telle que la religion l'enseigne , est accompagnée d'une récompense infinie , & que celle du vice est accompagnée d'un châtiment également infini ? On peut observer ici que M. Bayle tombe en contradiction avec lui même. Là , il voudroit faire croire que le sentiment moral & la différence essentielle des choses suffisent pour rendre les hommes vertueux ; & ici , il prétend que ces deux motifs réunis & soutenus de celui d'une providence qui récompense & qui punit , ne sont presque d'aucune efficacité.

Enfin M. Bayle abandonne le raisonnement , qui est son fort ; sa dernière res-
source

source
c'est p
en fa
ont v
il y a
main
Suiva
l'anti
princ
corru
exem
Nica
vertu
l'Egl
gion
que
de
Epic
duite
irrép
Plin
illust
de V
tout
que
verte
l'Afr
les r
Idol
que
loix.

source est d'avoir recours à l'expérience, & c'est par là qu'il prétend soutenir sa these, en faisant voir qu'il y a eu des Athées qui ont vécu moralement bien, & que même il y a eu des peuples entiers qui se sont maintenus sans croire l'existence de Dieu. Suivant lui, la vie de plusieurs Athées de l'antiquité prouve pleinement que leur principe n'entraîne pas nécessairement la corruption des mœurs. Il en allègue pour exemple Diagoras, Théodore, Evémere, Nicanor & Hippon; Philosophes dont la vertu a paru si admirable à un Pere de l'Eglise, qu'il a voulu en enrichir la religion & en faire autant de Théistes, quoique toute l'antiquité les reconnoisse pour de francs Athées. Il descend ensuite à Epicure & à ses sectateurs, dont la conduite, de l'aveu de leurs ennemis, étoit irréprochable: il cite Atticus, Cassius, & Pline le Naturaliste. Enfin il finit cet illustre catalogue par l'éloge de la vertu de Vanini & de Spinoza. Ce n'est point tout. Il cite des nations entières d'Athées, que des Voyageurs modernes ont découvertes dans le Continent & dans les isles de l'Afrique & de l'Amérique; & qui pour les mœurs, l'emportent sur la plupart des Idolâtres qui les environent. Il est vrai que ces Athées sont des sauvages, sans loix, sans magistrats, sans police civile;

mais de ces circonstances il en tire des raisons d'autant plus fortes en faveur de son sentiment : car s'ils vivent paisiblement hors de la société civile, à plus forte raison le feroient-ils dans une société où des loix générales empêcheroient les particuliers de commettre des injustices. Il est si enchanté de cet argument qu'il le réduit à cet enthymème. *Des peuples Athées, divisés en familles indépendantes, se sont maintenus de tems immémorial dans l'Amérique sans aucune loi. DONC à plus forte raison, ils se seroient maintenus s'ils se fussent réunis sous un maître commun, & sous un Code distributeur de peines & de récompenses^h.*

L'exemple des Philosophes qui quoiqu'Athées, ont vécu moralement bien, ne prouve rien par rapport à l'influence que l'Athéisme peut avoir sur les mœurs des hommes en général; & c'est là néanmoins le point dont il est question. En examinant les motifs différens qui engageoient ces Philosophes à être vertueux, l'on verra que ces motifs qui étoient particuliers à leur caractère, à leurs circonstances, à leurs desseins, ne peuvent agir sur la généralité d'un peuple qui seroit infecté de leur principe. Les uns étoient portés à la vertu par le sentiment moral & la différence-

essen-

^h *Pens. div. ch. 174. & contin. de ces pens. ch. 35, 118 & 144.*

essen-
sur
coint
natu
l'on
font
mun
par
mai
cette
ils n
déli
la pu
bles
de
plai
cher
mett
de la
poin
ceux
est d
mem
dans
là n
que
pour
autre
c'éto
le cré
faux

essentielle des choses, capables de faire éfet sur un petit nombre d'hommes studieux, contemplatifs, & qui joignent à un heureux naturel, un esprit délicat & raffiné : mais l'on a suffisamment fait voir que ces motifs sont trop foibles pour déterminer le commun des hommes. Les autres agissoient par passion pour la gloire & la réputation ; mais quoique tous les hommes ressentent cette passion dans un même degré de force, ils ne l'ont pas tous dans un même degré de délicatesse : la plupart s'embarassent peu de la puiser dans des sources pures ; plus sensibles aux marques extérieures de respect & de déférence qui l'accompagne qu'au plaisir intérieur de la mériter, ils y marcheront par la voye la plus aisée, & qui mettra le moins d'obstacle à la satisfaction de leurs autres passions, & cette voye n'est point celle de la vertu. Le nombre de ceux sur qui ces motifs sont capables d'agir est donc très petit, comme Pomponace lui meme en a fait l'aveu, ainsi qu'on l'a vu dans la dissertation précédente. Ce sont là néanmoins les motifs les plus puissans que les philosophes Athées peuvent alléguer pour inspirer la pratique de la vertu. Les autres motifs étoient confinés à leur secte ; c'étoit l'envie d'en soutenir l'honneur & le crédit, & de tâcher de l'anoblir par ce faux lustre. Il est étonnant jusqu'à quel

point ils étoient préoccupés & possédés de ce désir. L'histoire de la conversation de Pompée & de Posidonius le Stoïque, qui est rapportée dans les Tusculanes de Cicéron, en est un exemple bien remarquable. *O douleur !* disoit ce Philosophe malade & souffrant, *tes efforts sont vains ; tu peux être incommode , mais je n'avouerai jamais que tu sois un mal*¹. Si la crainte de se rendre ridicule en défavouant ses principes, peut engager des hommes à se faire une si grande violence, la crainte de se rendre généralement odieux n'a pas été un motif moins puissant pour les engager à la pratique de la vertu. Cardan lui même reconnoit que l'Athéisme tend naturellement à rendre ceux qui en sont les partisans, l'objet de l'exécration publique. De plus le soin de leur propre conservation les y engageoit. Le magistrat avoit beaucoup d'indulgence

pour
 i Solebat narrare Pompeius , se audire
 voluisse Posidonium : sed cum audivisset , eum graviter esse ægrum , quod vehementer ejus artus laborarent , voluisse tamen nobilissimum philosophum visere : quem ut vidisset & salutavisset molestus se dixisset ferre quod cum non posset audire ; at ille , Tu vero inquit , potes : nec committam ut dolor corporis efficiat , ut frustra tantus vir ad me venerit. Itaque narrabat , eum graviter & copiose de hoc ipso , nihil esse bonum nisi quod honestum esset , cubantem disputavisse : cumque quasi faceret ei doloris admoverentur , sæpe dixisset ; nihil agis dolor : quamvis sis molestus , numquam te esse constetbor malum. *Tusc. Disp. lib. 2. cap 25.*

pour les spéculations philosophiques, mais l'Athéisme étant en général regardé comme tendant à renverser la société, souvent il déployoit toute sa rigueur contre ceux qui vouloient l'établir, en sorte qu'ils n'avoient d'autre moyen de désarmer sa vengeance, qu'en persuadant par une vie exemplaire que ce principe n'avoit point en lui-même une influence si funeste. Tous ces motifs étant particuliers aux sectes des Philosophes & à leurs circonstances, les pratiques vertueuses qui en résultoient, ne prouvent rien contre le point dont il est ici question.

Par rapport aux nations de sauvages Athées qui vivent dans l'état de nature sans société civile, plus vertueusement que les idolâtres qui les environnent, sans vouloir revoquer le fait en doute, il suffira de rappeler ce que nous avons observé sur la nature de la société dans la première dissertation, pour démasquer le sophisme de cet argument.

Il est certain que dans l'état de société les hommes sont constamment portés à enfreindre les loix. Pour y remédier la société est constamment occupée à soutenir & à augmenter la force & la vigueur de ses ordonnances. Si l'on recherche la cause de cette perversité, on trouvera qu'il n'y en a point d'autre que le nombre & la
vie.

violence des désirs qui naissent de nos besoins réels ou imaginaires. Nos besoins réels sont nécessairement & invariablement les mêmes ; extrêmement bornés en nombre , extrêmement aisés à satisfaire. Nos besoins imaginaires sont infinis , sans mesure , sans règle , augmentant exactement dans la même proportion qu'augmentent les arts de la vie. Or les arts de la vie doivent leur origine à la société civile ; plus la police en est parfaite , plus ces arts sont cultivés & perfectionnés , plus on a de nouveaux besoins , plus on a de nouveaux & d'ardens désirs ; & la violence de ces désirs qui ont pour objet de satisfaire des besoins imaginaires , est beaucoup plus forte que celle des désirs fondés sur les besoins réels ; non seulement parceque les premiers sont en plus grand nombre , ce qui fournit aux passions un exercice continuel : non seulement parcequ'ils sont plus déraisonnables , ce qui en rend la satisfaction plus difficile , & que n'étant point naturels , ils sont sans mesure ; mais principalement parcequ'une coutume vicieuse a attaché à la satisfaction de ces besoins une espèce d'honneur & de réputation qui n'est point attachée à la satisfaction des besoins réels. C'est en conséquence de ces principes que nous avons fait voir que toutes les précautions dont la prévoyance humaine est capable , ne sont point suffisantes

par

DISSERTATION II. III

par elles-mêmes pour maintenir l'état de société, & qu'il a été nécessaire d'avoir recours à quelque autre moyen. Mais dans l'état de nature où l'on ignore les arts de la vie, les besoins des hommes sont réels; ils sont en petit nombre, & il est aisé de les satisfaire. La nourriture & l'habillement sont tout ce qui est nécessaire au soutien de la vie; & la providence a abondamment pourvu à ces besoins, en sorte qu'il ne doit guere y avoir de disputes, puisqu'il se trouve presque toujours une abondance plus que suffisante pour satisfaire tout le monde.

Par là, on peut voir clairement comment il est possible que cette canaille d'Athées, s'il est permis de se servir de cette expression, vit paisiblement dans l'état de nature; & pourquoi la force des loix humaines ne pourroit pas retenir dans l'ordre & le devoir une société civile d'Athées. Le sophisme de l'entytheme de M. Bayle se découvre de lui-même. Il n'a pas soutenu ni n'auroit voulu soutenir que ces Athées qui vivent paisiblement dans leur état présent, sans le frein des loix humaines, vivroient de même sans le secours des loix après qu'ils auroient appris les arts de la vie qui sont en usage parmi les nations civilisées. Il ne nieroit pas, sans doute, que dans la société civile qui est inséparablement accompagnée du progrès

progrès des arts , le frein des loix est absolument nécessaire. Or voici la question qu'il est naturel de lui faire. Si un peuple peut vivre paisiblement hors de la société civile sans le frein des loix , qui ne sauroit sans ce frein vivre paisiblement dans l'état de société , quelle raison avez-vous de prétendre que quoiqu'il puisse vivre paisiblement hors de la société sans le frein de la religion , ce frein ne devienne pas nécessaire dans l'état de société ? La réponse à cette question entraîne nécessairement l'examen de la force du frein qu'il faut imposer à l'homme qui vit en société , matière que nous avons déjà discutée.

On peut observer qu'il regne un artifice uniforme dans tous les sophismes dont M. Bayle fait usage pour soutenir son paradoxe. Sa thèse étoit de prouver que l'Athéisme n'est pas pernicieux à la société , & pour le prouver il cite des exemples ; mais quels exemples ? De sophistes , ou de sauvages ; d'un petit nombre d'hommes spéculatifs fort au dessus de ceux qui dans un Etat forment le corps des citoyens , ou d'une troupe de barbares & de sauvages infiniment au dessous d'eux ; des exemples en un mot , dont on ne peut rien conclure par rapport au commun des hommes , & à ceux d'entre eux qui vivent en société.

DISERTATION III.

EXAMEN des sentimens de M.
Mandeville , auteur de la fable des
Abeilles , sur l'utilité de vices dans
la société.

C'EST un paradoxe bien étrange que celui qui a été avancé par M. Mandeville dans la fable des abeilles , que le vice est absolument nécessaire pour le soutien d'une société riche & puissante. C'est un paradoxe encore plus étrange dans cet auteur , que de prétendre que son ouvrage , dont le but est de justifier le vice en dégradant la vertu , renferme un système de religion & de morale des plus sublimes. Il seroit difficile de décider si l'insulte qu'il fait à la vertu , l'emporte sur celle qu'il fait au sens commun.

La première observation qui se présente dans la lecture de son ouvrage , c'est que la restriction qu'il met dans ses preuves dément la généralité de ses propositions. Il dit en termes généraux que *les vices des particuliers sont un bien public* ; mais lorsqu'il vient au détail , ce n'est plus le vice en général , ce n'est plus que le vice dans

dans une certaine mesure, poussé à un certain degré. Les moralistes de tous temps ont tous pensé que la malignité de la nature du vice, est le fondement de l'obligation où l'on est de s'en abstenir dans la société, ainsi que le fondement des punitions sévères que le Magistrat inflige à ceux qui s'en rendent coupables. Que fait M. Mandeville ? Il soutient que la nécessité & la justice de ces devoirs & de ces châtimens, sont fondées, non sur la malignité de la nature du vice en général, mais seulement sur la malignité de ses excès. Or cela seul suffit pour détruire ce qu'il veut établir ; Que le vice est absolument nécessaire pour rendre une société riche & puissante.

Tout ce qui est *absolument nécessaire* au bien-être d'un autre l'est par ses propriétés essentielles : il n'est *absolument* nécessaire que parceque rien ne peut y suppléer, & rien ne peut y suppléer, parceque rien n'a les mêmes propriétés essentielles. S'il n'étoit utile que par des propriétés accidentelles, comme ces propriétés peuvent être également communes à plusieurs choses, l'une pourroit suppléer à l'autre, & par conséquent il n'y en auroit aucune en particulier qui fût *absolument* nécessaire. Or il y a cette différence entre la nature des propriétés essentielles, & celle des propriétés accidentelles, que les premières ne peuvent jamais être préjudiciables par leur excès, &

que les
priété
priété
priété
née à l
haut
que d
les M
de la
contra
vant
jusqu
venir
tées à
M. M
conne
d'où
que l
il n'
Il
sante
puiss
le v
cont
mais
acci
s'en
cho
cepe
stan
pro

que les secondes peuvent l'être. Une propriété essentielle, n'est jamais une propriété excessive : car l'utilité des propriétés essentielles est toujours proportionnée à leur degré, en sorte que dans un plus haut degré, elles se trouvent plus utiles que dans un degré moindre ; c'est ce que les Moralistes en général observent des effets de la vertu à l'égard de la société. Au contraire les propriétés accidentelles pouvant être excessives, ne sont utiles que jusqu'à un certain degré, & peuvent devenir préjudiciables, lorsqu'elles sont portées à un degré plus haut. C'est ce que M. Mandeville, l'Apologiste du vice, reconnoît lui même à l'égard de ses effets ; d'où l'on peut conclure contre lui-même, que le vice n'étant utile que par accident, il n'est point nécessaire.

Il paroît par là qu'une grande & puissante société peut établir & conserver sa puissance, sans le vice ; quoique souvent le vice y contribue. Mais comme il n'y contribue pas par ses propriétés essentielles, mais uniquement par quelques circonstances accidentelles dont il est accompagné, il s'en suit qu'on peut y suppléer par quelque chose qui ne sera point vice, & qui sera cependant accompagné des mêmes circonstances. Par exemple la consommation des productions de la nature & de l'art, est propre

propre à faire fleurir un Etat ; & si cette consommation peut être procurée par des actions qui ne soient pas naturellement vicieuses , il est évident qu'un Etat peut devenir florissant sans le secours du vice : or il n'est pas difficile de prouver que cette consommation peut se faire sans commettre des actions vicieuses.

L'Auteur de *la fable des abeilles* semble avoir été convaincu lui même que le vice n'est utile que par accident ; car en entrant dans le détail pour prouver sa these , il a évité de parler de tous les vices , & il a fixé son choix sur le luxe , le plus propre à donner quelque air de vraisemblance à son paradoxe. C'est sur les effets de ce vice favori qu'est fondé tout le mérite de sa cause. Au moyen de ce terme , un des plus équivoques , il donne quelquefois à ses raisons un air d'argument , dans le temps même qu'il abandonne tous les autres vices à leur mauvais sort. On doit observer qu'il n'y a point de terme dont le sens soit moins décidé , moins précis , plus varié & plus capricieux dans l'application que l'on en fait aux actions des particuliers. Cependant le luxe considéré dans un sens abstrait , a une signification aussi déterminée [que les autres *modes moraux* ; il ne signifie que l'abus des dons de la providence. La difficulté est de savoir en quoi

con-

consiste cet abus. Les hommes ont deux moyens pour en juger : le premier , par les principes de la religion naturelle ; le second , par les institutions positives de la religion révélée. Tous les hommes qui sont raisonnables s'accordent sur les principes de la religion naturelle ; mais à l'égard des institutions positives , il y a diverses sectes & différentes opinions dans lesquelles la superstition & le fanatisme ont beaucoup de part ; de sorte que ceux qui veulent juger du luxe par cette dernière méthode , ne peuvent que différer extrêmement entre eux , & remplir ce sujet d'obscurité & de confusion.

Il seroit étrange , si parmi une si grande diversité d'opinions , il ne se trouvoit quelques personnes dont les idées sur le luxe fussent propres à soutenir l'hypothèse la plus monstrueuse ; & plus étrange encore , si un Ecrivain corrompu ne savoit pas ou négligeoit d'en tirer avantage. Or observez la malignité & l'artifice de l'auteur de la *fable des abeilles*. Premièrement , pour embrouiller & obscurcir l'idée du luxe , il a tâché dans une dissertation préliminaire de renverser les principes par le secours desquels on peut éclaircir & déterminer l'idée du luxe. Il y tourne en ridicule la différence essentielle des choses , & les notions éternelles du juste & de l'injuste ;

soute-

soutenant que la vertu que les Moralistes ont coutume de déduire de ces principes, n'est que la production de l'artifice & de l'orgueil. Il n'y avoit donc plus d'autre moyen pour déterminer l'idée du luxe, que les préceptes positifs de la religion Chrétienne ; & comme cet Auteur leur avoit ôté leur interprete le plus naturel qui est la droite raison, il lui a été aisé de trouver dans ses préceptes toutes les absurdités qu'il lui a plu , & de faire voir que ces absurdités ont été soutenues par diverses sectes superstitieuses & fanatiques, qui méprisant les principes de la raison comme des rudimens foibles & stériles , n'ont regardé nos désirs les plus naturels que comme le malheureux apanage du vieil homme avec toutes ses convoises.

Ayant gagné cet avantage sur le Christianisme, il en a empoisonné tous les préceptes, en nous donnant pour véritable Evangile les commentaires bizarres, forgés par l'hiprocrisie ou la misantropie des faux *Ascétiques* ou prétendus *spirituels*, qui condamnent comme abus, tout usage des biens de la providence qui va au de-là du simple nécessaire. Cette idée du luxe convenoit parfaitement au but de l'Auteur : car si un Etat ne sauroit devenir riche & puissant, tandis que ses membres se contentent du seul nécessaire ; si tout ce qui est au de-là du nécessaire est luxe, & si le luxe est

un

un vice, la conséquence est tout-a-fait naturelle : que *les Vices des particuliers sont un Bien public*. Par cette fausse représentation de la religion naturelle & révélée, l'auteur gagne deux grands points ; l'un de préoccuper ses sectateurs en faveur du vice, & l'autre de leur donner des préjugés défavorables du Christianisme. Car que peut-on dire de plus fort en faveur du vice, que de prétendre qu'il n'y a réellement aucun devoir moral ? Et que peut-on dire de plus injurieux contre le Christianisme, que de soutenir qu'il condamne comme vice la jouissance innocente de tous les agrémens de la vie ?

Mais le Christianisme tel qu'il est enseigné par Jesus-Christ, par ses Apôtres, & par leurs dignes & légitimes successeurs, est tout différent de l'idée qu'en donnent des cagots ou des fanatiques. Il ne commande ni ne défend rien par rapport à la morale, que ce que la religion naturelle avoit commandé ou défendu auparavant. Aussi trouve-t-on qu'encore qu'un des grands buts du Christianisme soit de porter les hommes à la pratique de la vertu, cependant l'Ecriture sainte ne renferme point un système méthodique & complet de loix morales. Les préceptes qui y sont donnés occasionnellement, quelque excellens & divins qu'ils soyent en eux-mêmes, ne naissent

sent que des circonstances ou des conjonctures particulieres qui font le sujet des récits ou des prédications où ces préceptes se trouvent. Pour ce qui est d'une connoissance universelle de tous les devoirs de la morale, les auteurs Sacrés renvoyent l'homme à ses propres réflexions, c'est à dire à l'étude de la loi naturelle. *Que tout ce qui est véritable & sincere, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut vous rendre aimable, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, tout ce qui est vertueux & tout ce qui est louable dans le réglement des mœurs, soit l'entretien de vos pensées*^a. Mais dans les cas où des coutumes vicieuses & des interprétations dépravées avoient corrompu la religion naturelle, les auteurs Sacrés ont pris un soin particulier de réformer ce que le temps ou la malice des hommes avoit altéré, & de rétablir la morale dans sa pureté & dans sa splendeur primitive. La raison de cette conformité sur les devoirs moraux que prescrivent la religion naturelle & la religion Chrétienne, c'est que la première n'est pas moins que la seconde une révélation de Dieu, & qu'une révélation de Dieu ne sauroit en contredire une autre. C'est par la première, c'est à dire par la lumière naturelle que nous tenons de l'Etre suprême, que nous jugeons de la vérité

^a *Pilipp. cap. 4. v. 8.*

Vérité de tout ce qu'on peut nous annoncer de sa part ; ce n'est que par elle seule que nous pouvons connoître, si ce qu'on nous propose est réellement appuyé de preuves & de motifs dignes de foi.

Qu'on ne croye pas néanmoins qu'en admettant la voye de l'examen, je bannisse celle d'une autorité légitime & nécessaire. Prétendre qu'on peut avoir une religion sans aucun examen, c'est avoir de la religion comme une montre a du mouvement. Faire intervenir l'examen en tout point, c'est établir autant de religions qu'il y a de têtes. Entre point d'examen & un examen universel, il y a un juste milieu, un milieu vrai, & qui pour être utile doit être à la portée de tous les esprits, parceque la religion a été faite pour les foibles comme pour les forts. Or ce principe mitoyen, ce principe vrai & évident, c'est que l'erreur est incompatible avec la vérité ; c'est que la religion qui est la vérité même doit être infaillible. *Mais comment connoître où réside cette infaillibilité sans un grand examen ?* Convenez seulement de la nécessité de cette infaillibilité, & la réponse est aisée. Dieu a permis qu'une seule Eglise la reclame. *Mais dans cette Eglise même, il y a des disputes à ce sujet.* Prenez le point où l'on est d'accord ; il y en a un, & celui-là ne sauroit être que vrai. Ainsi l'examen

se trouve toujours réduit à une chose aisée & facile. Pour moi, je regarde cette singularité comme un des effets qui marque le mieux la bonté & la providence de Dieu, cet Etre suprême n'ayant pas voulu permettre qu'il y eût une compétence sur ce qui fait la marque caractéristique de la véritable Eglise, afin de ne point nous obliger à des recherches & à des examens au-dessus de la portée du commun des hommes. Cette digression étoit nécessaire, pour que des esprits foibles & scrupuleux au point d'être injustes, ne crussent pas que parceque je tire ces dissertations d'un ouvrage composé par un Eclésiastique Protestant, j'aye dessein de m'écarter en rien des principes de la religion Catholique. Je reviens à mon sujet, en observant que de ce que des Chrétiens difèrent entre eux sur quelques dogmes théologiques, il ne s'en suit pas qu'ils difèrent sur les devoirs moraux de l'homme; parceque les uns & les autres expliquent les préceptes moraux de la religion Chrétienne par les mêmes principes, savoir par ceux de la religion naturelle.

La religion naturelle étant donc envisagée comme la regle pour expliquer les préceptes donnés occasionnellement dans l'Evangile, ce qui est luxe suivant la religion naturelle, cela même & cela seul est
luxe

luxé suivant la religion révélée. C'est donc en vain que M. Mandeville, triomphant de l'obscurité qu'il a affecté de répandre sur ce sujet, prétend qu'il est impossible de donner une définition du luxe qu'elle ne s'accorde avec son hypothèse ; rien n'est plus facile, & rien par conséquent n'est plus imaginaire que son triomphe. *Le luxe consiste à user des biens de la providence, d'une manière qui tourne ou au préjudice de celui qui en use, en lui faisant tort, soit dans sa personne, soit dans ses biens ; ou au préjudice de ceux que l'on est obligé de secourir & d'assister.* Un pareil usage est manifestement un abus.

Or il est clair par les exemples mêmes que cet Auteur alegue des avantages que l'Etat retire d'une grande consommation, que cette consommation peut avoir lieu sans que personne en souffre, & par conséquent sans luxe & sans vice. C'est substituer des idées vagues à des idées précises, & supplanter le vrai par le faux, le discernement par la confusion, que de caractériser de luxe, toute consommation ; elle ne le devient, & par conséquent elle n'est vicieuse, que lorsqu'elle fait tort à quelqu'un. Mais alors ce vice, bien-loin d'être avantageux à la société, en est comme tous les autres vices, le poison & la peste. Ce fut le luxe qui ruina l'empire Romain, &

la définition que l'on vient d'en donner fait voir comment il le ruina ; ce fut en épuisant le corps , en corrompant le cœur , en dissipant les biens des particuliers , en introduisant par tout l'injustice & le brigandage.

L'absurdité de supposer le luxe avantageux à la société , ne sauroit être mieux démontrée qu'en observant que le luxe seroit en même tems avantageux & préjudiciable à l'Etat. Que l'on en compare la définition avec nos devoirs , & la conséquence en est sensible ; chaque particulier d'un côté étant étroitement obligé d'assister l'Etat , & le luxe d'un autre côté étant l'abus des dons de la providence au préjudice de ceux que l'on est obligé d'assister. M. Mandeville ne sauroit se soustraire à cette absurdité , en disant qu'elle est fondée sur la combinaison d'une de ses propositions avec une définition qu'il n'admet pas ; car quelle que soit la différence des idées qu'il a sur le luxe d'avec celles qu'on en doit avoir , il soutient néanmoins que le luxe , lorsque l'usage même en est abusif & injurieux , est avantageux à la société ; & cela suffit pour le rendre coupable d'une contradiction dont il ne peut se disculper.

Que le luxe soit injurieux au public en privant l'Etat du secours & de l'assistance

que

que l
point
destitu
Dans
nomb
liberté
peuple
luxe ,
sant p
des pl
encore
jamais
luxe p
consta
longte
mis ,
ses an
main
Nous
le part
dans l
Ce
mais c
l'art &
la soci
lieu sa
nition
la diffé
c'est q

b No
blice eg

que lui doivent les particuliers, ce n'est point une supposition gratuite, imaginaire, destituée de vraisemblance ni d'exemples. Dans les derniers efforts que firent un petit nombre de vrais Romains pour soutenir la liberté de leur patrie contre les vices d'un peuple corrompu par la débauche & le luxe, il ne leur manquoit qu'un fonds suffisant pour rétablir la République; mais ceux des plus riches Citoyens qui souhaitoient encore du bien à leur patrie, ne purent jamais prendre sur eux de diminuer leur luxe pour secourir le public dans une circonstance si critique. L'Etat ayant été longtems ébranlé par le luxe de ses ennemis, succomba enfin victime du luxe de ses amis. C'est ainsi qu'un fameux Romain décrit l'état funeste de ces tems-là. *Nous sommes rongés de luxe & d'avarice; le particulier est dans l'opulence, & le public dans la pauvreté*^b.

Ce n'est donc point le luxe comme luxe, mais c'est la consommation de tout ce que l'art & la nature produisent qui est utile à la société; consommation qui peut avoir lieu sans luxe, comme il paroît par la définition qu'on a donnée de ce vice. Toute la différence, (& elle est bien considérable) c'est que lorsque la consommation se fait

F 3

sans

^b Nos habemus luxuriam atque avaritiam, publice egestatem privatim opulentiam.

sans luxe , il y a une infinité de gens qui y participent , au lieu que lorsqu'elle devient luxe , elle est bornée à un très petit nombre de personnes. Si la consommation des fruits & des productions de la Grece , dont la conquête fit passer chez les Romains les beaux arts avec des richesses immenses , eût été répartie d'une maniere plus égale , elle eût été extrêmement avantageuse ; mais un petit nombre ayant voulu injustement s'approprier ces richesses à l'exclusion du plus grand nombre , le luxe & la destruction en furent l'effet. *L'ambition s'empara du prix de la vertu^c Les Soldats Romains apprirent alors pour la première fois à aimer , à boire , à admirer les monumens , les tableaux , les vases sculptés , à les prendre de force , à les enlever furtivement , à dépouiller les temples , & à souiller tout sans distinction , sacré & profane^d ; . . . jusqu'à ce qu'enfin le LUXE plus funeste que la guerre , vengea l'univers qu'ils avoient vaincu & ravagé^e.*

^c Omnia virtutis præmia , ambitio possidebat.

^d Ibi primum insuevit exercitus populi Romani amare , potare , signa , tabulas pictas , vasa cælata mirari , ea privatim ac publice rapere , delubra spoliare , sacra profanaque omnia polluere.

^e ————— scævior armis
Luxuria incubuit , victumque ulciscitur orbem.

DISSERTATION IV.

*Utilité de la religion pour la société,
prouvée par les soins des Législateurs
pour établir les dogmes de la providence
& d'un état futur.*

IL n'y a jamais eu de nation policée, excepté les Juifs, dont la religion n'ait eu pour dogme fondamental la créance des peines & des récompenses d'une autre vie. M. Bayle, le Coriphée des incrédules, en convient en termes exprès. « Toutes les religions du monde, dit-il, tant la vraie que les fausses, roulent sur ce grand pivot ; qu'il y a un Juge invisible qui punit & qui récompense après cette vie les actions de l'homme, tant intérieures qu'extérieures. C'est de-là qu'on suppose que découle la principale utilité de la religion. » M. Bayle croit que l'utilité de ce dogme est si grande, que dans l'hypothèse où la Religion eût été une invention politique, c'est, suivant lui, le principal motif

tif qui eût animé ceux qui l'auroient inventée ^a.

Cette remarque étoit nécessaire afin de faire sentir la force & le poids des témoignages tirés de l'Antiquité, sur la nécessité dont la religion en général est pour le bien de la société. Prouver la nécessité de la religion, c'est prouver celle du dogme des peines & des récompenses d'une autre vie, comme réciproquement prouver la nécessité de ce dogme, c'est prouver celle de la religion. Le lecteur doit donc se souvenir que dans ces dissertations & dans les suivantes, il s'agit toujours, de la religion en tant qu'elle est fondée sur ce dogme ou qu'elle le renferme; & ces dissertations feront voir qu'en éfet c'étoit de cette manière que les anciens mêmes envisageoient la religion.

Les Poëtes Grecs les plus anciens, Mufée ^b, Orphée ^c, Homere, Hésiode, &c. qui ont donné des systèmes de théologie & de religion conformes aux idées & aux opinions populaires de leur tems, ont tous établi le dogme des peines & des récompenses futures, comme un article fondamental. Tous leurs successeurs ont suivi le même plan; tous ont rendu témoignage à ce dogme fameux. On en peut voir la

preuve

^a *Dict. Crit. & hist. Art. Spinoza; Rem. E.*

^b *Plato Rep. lib. 11.*

^c *Lucul. Vita Pliniae.*

DISSERTATION IV. 129

preuve dans les ouvrages d'Eschyle, de Sophocle, d'Eurypide & d'Aristophane, dont la profession étoit de peindre les mœurs de toutes les nations policées, Grecques ou Barbares : & cette preuve se trouve perpétuée dans les écrits de tous les historiens & de tous les philosophes. Plutarque si remarquable par l'étendue de ses connoissances, a sur ce sujet un passage digne d'être rapporté. « Jetez les yeux, dit-il
« dans son traité contre l'Epicurien Colotès,
« sur toute la face de la terre ; vous y
« pourrez trouver des villes sans fortifi-
« cation, sans lettres, sans magistrats ré-
« guliers, sans habitations distinctes, sans
« professions fixes, sans propriété, sans
« l'usage des monnoyes & dans l'igno-
« rance universelle des beaux arts ; mais
« vous ne trouverez nulle part une ville
« sans la connoissance d'un Dieu ou d'une
« religion, sans l'usage des vœux, des ser-
« mens, des oracles, sans sacrifices pour
« se procurer des biens, ou sans rites dé-
« précatoires pour détourner les maux. »
Dans sa consolation à Apollonius, il déclare que *l'opinion que les hommes ver-
tueux seront récompensés après leur mort,*
*est si ancienne, qu'il n'a jamais pu en dé-
couvrir ni l'auteur, ni l'origine.* Ci-
céron & Sénèque avoient déclaré la
même chose avant lui. « Comme c'est

230 DISSERTATION IV.

« par la nature , dit le premier , que nous
 « avons l'idée d'un Dieu & que nous en
 « connoissons les attributs par la raison ,
 « nous croyons de même sur l'autorité du
 « consentement général de toutes les na-
 « tions , que l'ame est immortelle ^{d.} » Lors-
 que l'on discute , dit le second , l'immortalité
 de l'ame , l'unanimité de tout le genre humain
 sur les craintes & les espérances d'une autre
 vie , n'est pas d'un petit poids ^{e.} Sextus
 Empiricus voulant détruire la démonstra-
 tion de l'existence de Dieu , fondée sur le
 consentement universel de tous les hom-
 mes , observe que ce genre d'argument
 prouveroit trop , parcequ'il prouveroit éga-
 lement la vérité de l'enfer fabuleux des
 Poètes ^{f.}

Mais de toutes les nations , les Egyp-
 tiens ont été les plus fameux par les soins
 qu'ils ont pris pour cultiver la religion
 en général , & en particulier le dogme
 d'un état futur. Hérodote , le plus an-
 cien des historiens Grecs , assure qu'ils ont
 été

^d Ut Deos esse naturâ opinamur , qualesque sint
 ratione cognoscimus , sic permanere animos arbi-
 tramur consensu nationum omnium. *Tusc. Disp.*
lib. 1. cap. 16.

^e Cum de animarum æternitate differimus , non
 leve momentum apud nos habet consensus homi-
 num , aut timentium inferos aut colentium. *Epist.*
 117.

^f *Adv. Physicos , lib. 8. cap. 2. comment.*

DISSERTATION. IV. 131

été les premiers qui ont bâti des autels, & érigé des statues & des temples aux Dieux, & qui ont enseigné que l'ame de l'homme est immortelle ^g. Lucien raporte qu'on les regardoit comme ceux qui les premiers avoient eu la connoissance des Dieux ^h. Ces différens passages bien appréciés, nous enseignent que les Egyptiens ont été la première de toutes les nations policées, la plus sage & la plus habile; & c'est en effet ce qui est confirmé par tous les monumens de l'histoire.

On peut de-là conclure non seulement quelle est l'antiquité, l'utilité, l'étendue de la religion & du dogme d'un état futur; mais on en peut encore inférer les soins du Magistrat politique pour la conservation de la religion & du dogme qui lui sert de base. Car observez que par tout où il y a eu des magistrats & une police, la religion s'est conservée, au lieu qu'elle s'est perdue presque par tout ailleurs. Quelle raison en peut-on alléguer, si ce n'est le soin que le magistrat a pris de la cultiver & de la conserver?

On dira peut-être, & c'est je crois la seule objection plausible que l'on puisse faire, qu'un des avantages de la société civile, c'est de cultiver & de perfectionner

F 6

l'esprit

^g Herod. Euterpe, cap. 4. & 123.

^h Lucian. De Dea Syria. initio.

l'esprit de l'homme, ce qui doit naturellement le conduire à la connoissance & au culte de la Divinité. Mais en vérité peut-on soutenir que les religions nationales des payens anciens & modernes, religions si peu raisonnables, si choquantes, soient le fruit d'une raison cultivée & perfectionnée ? N'est-il pas clair au contraire qu'elles ont été acomodées, & pour ainsi dire façonnées à la portée de gens ignorans & grossiers. Les tempéramens que l'on y trouve par rapport au génie du peuple & à la nature du gouvernement, ne prouvent-ils pas manifestement la part que le magistrat y a eue ?

Ceci se confirme par l'exemple des Méxicaïns & des Péruviens, & par celui des habitans du Canada. Ils étoient à peu près égaux par rapport aux progrès qu'ils avoient faits dans les connoissances spéculatives, lorsqu'on découvrit l'Amérique. Les uns avoient une religion établie parmi eux, les autres au contraire, suivant le rapport de plusieurs relations, n'en avoient pas les premiers principes. La religion des premiers, à la vérité, étoit en plusieurs points pire que l'ignorance ; c'étoit une religion qui n'avoit jamais pu être le résultat de recherches spéculatives. Cependant elle enseignoit les points fondamentaux du culte de la divinité ; la providence & une vie à venir.

DISSERTATION IV. 133

venir. D'où vient qu'il y avoit une religion dans les empires du Mexique & du Pérou, & qu'il n'y en avoit point dans le Canada; si ce n'est que les Législateurs ou fondateurs de ces deux grands empires, qui prétendent comme les autres Législateurs être inspirés des Dieux & en descendre, penserent qu'il étoit du bien de l'Etat d'assurer la conservation de la religion qu'ils y trouverent, au lieu que les habitans du Canada n'ayant ni gouvernement ni police, toutes les idées de religion s'y effacèrent par le cours du tems. Il est même vraisemblable que toutes choses égales, c'est à dire abstraction faite des soins politiques du Magistrat, les habitans du Canada auroient du conserver la connoissance de Dieu plus long tems que les Mexicains & les Péruviens. La contemplation des ouvrages de la nature a toujours paru la voye la plus propre, & la plus à portée de la capacité du commun des hommes, pour acquérir & conserver la connoissance de l'Etre supérieur. Or la maniere de vivre des sauvages, leur vie oisive, leurs voyages, leurs amusemens, la vue continuelle de la nature, auroient du leur donner beaucoup d'avantages sur des peuples dont l'esprit étoit occupé par des arts barbares, par des inventions humaines, par les hommages serviles qu'ils étoient obligés de rendre à leurs

leurs tirans. C'est à un genre de vie rustique que le Comte de Boulainvilliers attribue la conservation des idées de la Divinité parmi les Arabes. « Je reviens volontiers, « *dit ce noble auteur qui ne paroît pas rempli « de préjugés en faveur de la religion*, à la « louange de la solitude des Arabes « Elle a conservé chez eux plus long tems « & avec moins de mélange, le sentiment « naturel de la véritable Divinité ¹.

La nature des Dieux Payens, les attributs qu'on leur assignoit, le culte autorisé & marqué par les loix ; tout prouve les soins du magistrat politique, pour assurer l'établissement & la conservation de la religion.

L'Idolatrie des anciens Payens consistoit principalement à rendre un culte religieux aux Rois, aux Législateurs & aux fondateurs des Etats après leur mort. Que ce soit le Magistrat qui aît établi ce culte, c'est ce qui paroît évidemment par l'utilité qui en revenoit à l'Etat. Que pouvoit-il y avoir de plus capable d'exciter les chefs d'une Nation à procurer au Public toutes sortes de bien, que de savoir qu'ils en seroient récompensés par une gloire immortelle. C'est la raison qu'en alegue Cicéron. « C'est pourquoy, *dit-il*, la plupart des villes ont consacré la mémoire de

¹ *Vie de Mohamed*, p. 147. Edit. d'Amst. 1731.

DISSERTATION IV. 135

« de leurs héros par des honneurs divins ,
 « afin d'exciter leurs citoyens à la prati-
 « que de la vertu , & d'inspirer aux plus
 « dignes d'entre eux d'affronter d'autant
 « plus volontiers les plus grands périls
 « pour le service de leur patrie. C'est
 « par ces raisons que les Athéniens ont
 « mis au nombre des Dieux , Erechtee &
 « ses filles ^k. » D'ailleurs il n'y avoit rien
 de plus efficace pour porter les peuples à
 observer les loix civiles , que l'opinion où
 ils étoient que ceux qui avoient établi ces
 loix , étoient reçus au nombre des Dieux ,
 & veilloient d'une maniere particuliere à
 leur exécution.

Cet argument est fondé sur des monu-
 mens d'une antiquité incontestable. Les
 Egyptiens , qui les premiers de tous , fon-
 derent des Etats & établirent une religion ,
 sont aussi les premiers qui ont désiré leurs
 Rois , leurs Législateurs , & ceux qui s'é-
 toient signalés pour le bien public ; ¹ ils
 furent les premiers à leur ériger des statues ,
 comme

^k Atque adeo in plerisque civitatibus intelligi
 potest, ac uenæ virtutis gratia, quo libentius Rei-
 publicæ causa periculum adiret optimus quisque,
 virorum fortium memoriam honore Deorum im-
 mortalium consecratam. Obeam enim ipsam cau-
 sam Erechteus Athenis filiaque ejus in numero
 Deorum sunt. *Cicer. De Nat. Deor. lib. 3. cap. 19.*

¹ *Diod. Sic. lib. 1. pag. 8. Steph. Ed. Voyez aussi
 les lettres à M. H. sur les premiers Dieux ou Rois
 d'Egypte, Par. 1733.*

comme Hérodote le raporte ; ce que cet historien regarde comme une preuve de ce qu'ils croyoient que leurs Dieux étoient originairement des hommes comme les autres ; puisqu'en parlant des Perses qui n'avoient point de statues , il dit que c'est *parcequ'ils ne croyoient pas , comme les Grecs , que les Dieux fussent de nature humaine^m* , c'est à dire des hommes déifiés après leur mort. Cette pratique inventée par les Egyptiens fût ensuite répandue par eux chez les autres nations. Lorsque les arts de la vie & du gouvernement furent introduits dans la Grece par Cadmus & Cérès , l'un natif de Phénicie mais habitant de Thebes en Egypte , & l'autre Sicilienne d'origine mais Egyptienne de naissance , alors & ce ne fut qu'alors que commença l'usage de déifier les hommes après leur mort ; usage qui devint bientôt général & commun dans toute la Grece , & ensuite dans tout le reste de l'Europe.

Quant aux attributs que les Payens donnoient à leurs Dieux , ils répondoient toujours à la nature & au génie du gouvernement civil. Si le gouvernement étoit doux , la bonté & la miséricorde faisoient l'essence de la divinité ; mais sous un gouvernement dur & cruel , les Dieux mêmes étoient regardés comme des tirans , & le

culte

culte religieux consistoit en expiations, propitiations, lustrations, sacrifices sanglans. Cette regle est si constante & si uniforme dans toute l'antiquité, que dès que l'on connoit le génie de quelque gouvernement particulier, on en peut inférer avec certitude quel étoit le caractère des Dieux qu'on y adoroit.

Pour ce qui est du culte prescrit & autorisé par les loix, on doit distinguer dans la religion ce qui en fait l'objet, & ce qui en est le sujet. Dieu considéré comme créateur & conservateur du genre humain, étant l'objet de la religion, il est clair que chaque individu en doit être le sujet. C'est là l'idée que la droite raison nous donne de la religion; mais celle que l'on en avoit dans l'ancien paganisme étoit fort différente. Le sujet de la religion étoit non seulement chaque individu, mais aussi la société en général. C'étoit pour elle & par elle que les Cérémonies avoient été instituées & qu'elles étoient observées. La religion des particuliers étoit inférieure à celle de l'Etat, & en étoit différente: à chacune de ces deux religions présidoit une providence particulière. Celle de la religion des particuliers, ne punissoit pas toujours le vice, ni ne récompensoit pas toujours la vertu en ce bas monde; idée qui entraînoit nécessairement après elle, celle du

du dogme des peines & des récompenses d'une autre vie. La providence sous la direction de laquelle étoit la société, étoit au contraire égale ou uniforme dans sa conduite, dispensant les biens ou les maux temporels, selon la maniere dont la société se comportoit envers les Dieux. De-là vient que la religion faisoit partie du gouvernement civil. On ne déliberoit sur rien, ni l'on n'exécutoit rien, sans consulter l'oracle. Les prodiges, les présages étoient aussi communs que les édits du magistrat; car on les regardoit comme dispensés par la providence pour le bien public. C'étoient ou des déclarations de la faveur des Dieux, ou des dénonciations des châtimens qu'ils étoient sur le point d'infliger. Tout cela ne regardoit point les particuliers, considérés comme tels. S'il s'agissoit d'accepter une augure, ou d'en détourner le présage, de rendre grâces aux Dieux ou d'apaiser leur colere, la méthode que l'on suivoit constamment, étoit ou de rétablir quelque ancienne cérémonie, ou d'en instituer de nouvelles; mais la réformation des mœurs, ou l'établissement des loix somptuaires ne faisoient jamais partie de la propitiation de l'Etat.

La singularité & l'évidence de ce fait ont frappé si fortement M. Bayle, que s'imaginant que cette partie publique de la religion

religion des payens en faisoit le tout, il en a conclu avec un peu trop de précipitation que *la Religion payenne n'instruisoit point à la vertu, mais seulement au culte externe des Dieux* : & de-là, il a tiré un argument pour soutenir son paradoxe favori en faveur de l'Athéisme. La vaste & profonde connoissance qu'il avoit de l'antiquité, ne l'a point en cette occasion garanti de l'erreur; & l'on doit avouer qu'il y a été en partie entraîné par plusieurs passages des Peres de l'Eglise, dans leurs déclamations contre les vices du Paganisme. Quoiqu'il soit évident, que cette partie publique de la religion payenne n'eût aucun rapport à la pratique de la vertu & à la pureté des mœurs, on ne sauroit prétendre la même chose de l'autre partie de la religion, dont chaque individu étoit le sujet. Le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie en étoit le fondement : dogme inséparable du mérite des œuvres qui consiste dans le vice & la vertu. Le mépris des Dieux étoit aussi rangé au nombre des crimes, par où l'on n'entendoit point aucune négligence dans le culte extérieur, mais l'Athéisme que l'on suposoit renverser & détruire toute la morale. Je ne nierai cependant pas que la nature de la partie publique de religion, n'ait souvent
donné

donné lieu à des erreurs dans la pratique de la religion privée , concernant l'efficacité des actes extérieurs en des cas particuliers.

On doit remarquer que l'histoire ancienne qui est le dépôt de tout ce qui regarde la partie publique de la religion , ne renferme qu'une partie des institutions du Paganisme , celles seulement qui étoient relatives au corps de l'Etat , & qu'elle passe sous silence les institutions relatives aux mœurs des particuliers , comme n'étant point de son ressort ; ce qui a sans doute contribué à l'erreur de M. Bayle. C'est à la relation nécessaire qui se trouvoit entre les fonctions publiques de l'Etat , & les fonctions publiques de la Religion , qu'il faut attribuer le grand nombre de descriptions de cérémonies , de rits religieux , de présages , &c. dont les anciens historiens abondent. Quelques critiques , jugeant du goût de l'antiquité par des regles modernes , ont ataqué le jugement des anciens pour avoir adopté & inséré dans leurs compositions ces puérilités aparentes. Que d'ennuyeux commentaires & d'hypothèses ridicules n'a-t-on point imaginés pour la solution de cette fausse difficulté , faute d'avoir observé que cette partie de la religion étoit tellement entremêlée avec les transactions publiques , qu'elle étoit devenue une partie essentielle de l'histoire civile ?

Il est vrai que les Législateurs firent usage des erreurs où les hommes abandonnés à eux-mêmes étoient tombés, pour affermir la religion. Ils ne s'attachèrent point à rectifier leurs idées, se bornant seulement à en tirer avantage, quelles qu'elles fussent, pour le bien de la société; & par là on peut les acuser d'avoir contribué à la corruption de la religion naturelle ou patriarcale. Mais cette objection même prouve que le magistrat a eu beaucoup de part à la religion, & c'est le point dont il est question. C'est ce qui fait dire à Saint Augustin, si versé dans la connoissance de l'antiquité que « l'affaire d'un Prince sage & prudent étoit de tromper les peuples en matieres de religion, & que sous ce prétexte sacré il leur persuadoit des choses qu'il ne croyoit pas, afin de les attacher d'une manière plus étroite à la société, & de se les mieux assujétir ». Nous aurons occasion de voir de plus en plus dans la suite de ces dissertations, combien la remarque

o Quod utique non aliam ob causam factum videtur, nisi quia hominum Principum velut prudentium & sapientium negotium fuit populum in Religionibus fallere. . . . Homines principes ea, quæ vana esse noverant, Religionis nomine populis tanquam vera suadebant; hoc modo eos civili societati velut arctius alligantes quo subditos possiderent. *De Civit. Dei, lib. 4. cap. 32.*

de St. Augustin est juste dans toutes les parties.

Ayant fait voir que le magistrat civil a eu beaucoup de part à la religion, nous allons examiner quels sont les moyens qu'il a employés pour sa propagation & son affermissement.

La première démarche d'un Législateur étoit de publier que quelque Dieu lui avoit commandé par une révélation extraordinaire, d'établir la police & les loix qu'il présentoit au peuple. Amasis & Mnévis, Législateurs des Egyptiens, dont l'exemple a été la source de cette coutume, ainsi que de toutes les autres coutumes fondamentales des sociétés civiles & religieuses, prétendoient avoir reçu leurs loix de Mercure. Zoroastre, Législateur des Bactriens, & Zamolxis, Législateur des Getes, prétendoient les avoir reçues de Vesta; & Zathraustes, Législateur des Arimaspes, d'un génie familier. Tous ces différens Législateurs inculquerent avec beaucoup de force & d'industrie, le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie. Rhadamante & Minos, Législateurs de Crete, prétendoient avoir commerce avec Jupiter. Triptoleme, Législateur des Athéniens, affectoit d'être inspiré par Cérès. Pythagore, Législateur des Crotoniates, & Zaleucus, Législateur des Locriens, attribuoient

leurs

leurs loix à Minerve ; Licurgue , Législateur de Sparte à Apollon ; & Romulus & Numa , Législateurs de Rome , l'un à Confus , & l'autre à la Déesse Egeria p. En un mot l'histoire fait à peine mention d'un Législateur qui n'ait prétendu à quelque révélation & à quelques secours des Dieux pour former ses institutions. Suivant les relations des Jésuites , le fondateur de l'empire de la Chine est apelé , *Fanfur* , fils du soleil , à cause qu'il prétendait en descendre. L'histoire du Pérou dit que Mango-Copac , & Coya-Mama en même tems femme & sœur de Mango-Copac , fondateurs de l'Empire des Incas , se donnoient l'un pour fils & l'autre pour fille du soleil , envoyés par leur Pere pour retirer les hommes de leur vie sauvage & établir parmi eux l'ordre & la police. Thor & Odin , Législateurs des Visigoths , prétendirent aussi être inspirés & même être des Dieux q. Les révélations de Mahomet ,

p *Diod. Sic. lib. 1. & 5.* — *Ephorus apud Strabonem, lib. 10.* — *Teste veteri scriptore apud Suidam in [Λυκάων]* — *Arist. apud Schol. Pind. ad 10. Olymp.*

q Olim quidam magicæ artis imbuti , Thor videlicet & Othinus , obtentis simplicium animis , divinitatis sibi fastigium arrogare cœperunt. . . . Adeo namque fallaciæ eorum effectus perccebit , ut in ipsis cæteri quandam numinum potentiam venerantes , eosque Deos , vel Deorum complices autumantes veneficiorum autoribus solemnia vota dependerent , & errori sacrilego respectum sacris debitum exhiberent. *Saxo-Gram. lib. 6. hist.*

met, chef des Arabes, sont trop connues pour s'y arrêter. La race de ces Législateurs inspirés s'est perpétuée long-temps & paroît enfin s'être terminée dans Genghizcan, fondateur de l'empire des Mogols. « Ils ont attribué, *dit son historien*, « des révélations à Genghizcan, & pour « porter la vénération des peuples aussi « loin qu'elle pouvoit aler, ils lui ont « donné de la divinité. Ceux qui s'inté- « ressoient à son élévation, eurent même « l'insolence de le faire passer pour fils de « Dieu. Sa mere plus modeste dit seule- « ment qu'il étoit fils du soleil ¹. »

Telle étoit la coutume universelle de toute l'antiquité, de faire de ses premiers Rois ou Législateurs autant de Dieux ou de Prophetes. Et je crois que c'est la raison d'où vient qu'Homere donne constamment aux Rois, les épithetes de *Nés des Dieux*, *élevés ou instruits par les Dieux*.

On peut juger par là combien les anciens Législateurs étoient persuadés de l'utilité de la religion, pour le bien de l'Etat; car comme Diodore de Sicile le remarque très bien, s'ils ont prétendu être inspirés, *ce n'étoit pas uniquement pour rendre leurs loix plus respectables, mais aussi pour établir le dogme de la Providence des*

Dieux

¹ *Hist. de Genghizcan par M. Petis de la Croix. ch. 1.*

Dieux^f. Ce sage Historien ne les soup-
 çonne d'aucun motif personnel, & en ce-
 la même il donne une preuve de son juge-
 ment. Il connoissoit la différence qu'il y a
 entre un Législateur & un Tiran. Des vues
 personnelles sont aussi incompatibles avec
 le caractère d'un vrai Législateur, qu'elles
 sont analogues avec celui d'un Tiran; &
 des différens expédiens qu'il employe pour
 faire réussir ses desseins, celui de la religion
 tient la première place. Un fameux Phi-
 losophe de l'antiquité dit « qu'un Tiran
 « doit paroître extrêmement attaché au
 « culte des Dieux, parceque les hommes
 « ne soupçonnent guerre qu'une personne
 « qu'ils croient remplie des idées de la
 « religion & de la providence des Dieux,
 « veuille leur faire souffrir des injustices;
 « & que le peuple n'entre pas aisément
 « dans des conspirations contre ceux qu'il
 « s'imagine que les Dieux défendent &
 « protègent^g. » C'est aussi le sentiment
 de Machiavel sur la religion. « Cette
 « qualité, dit-il, est celle qu'il importe
 « d'avantage au Prince d'avoir extérieure-
 « ment, d'autant que les hommes en
 « général jugent plus par les yeux que
 « par les mains, chacun ayant la liberté
 « de

^f Lib. i.

^g Aristot. Polit. lib. 5. cap. 11.

« de voir, & très peu celle de toucher ». »
 Hobbes se trompe donc fortement dans son système de politique, lorsqu'il souhaite que l'on détruise la religion pour mieux établir l'autorité du magistrat.

Les Législateurs qui ont prétendu être inspirés, n'ayant eu en cela aucune vue personnelle, toutes les questions que l'on peut faire se réduisent donc à savoir, si leur motif principal étoit de faciliter par là la réception de leurs loix, ou de les rendre immuables, ou d'établir l'idée de la providence & de la religion comme le moyen le plus propre à les faire observer par chaque particulier : or l'on peut assurer que de ces différens motifs, le dernier a été le principal & le plus éminent ; ce qui est une des plus fortes preuves que l'on puisse alléguer de leurs idées sur l'utilité de la religion.

Le bien qui résulte des loix est si manifeste & si sensible, qu'on ne peut guère s'imaginer qu'il eût été nécessaire de prétendre à une révélation divine, pour porter les hommes à embrasser un système de société ; car comme le dit fort bien Strabon, le grand géographe de l'antiquité, & qui étoit extrêmement versé dans la connois-

fance

n Non e cosa piu necessaria a parere d'havere che questa ultima qualita [religione] perche gli huomini in universale giudicano piu a gli occhi che alle mani, perche tocca a vedere a ciascuno, a sentire a pocchi. *Machiev. del Principe. cap. 18.*

fance
 « une
 « dé
 « il e
 « à v
 « con
 peupl
 & la
 nance
 raison
 sociét
 qu'O
 « sans
 « sans
 « en
 « pié
 « ran
 pas é
 & ce
 qu'il
 divin
 leurs
 fixer
 fondé
 Il y
 ont d
 les re
 le cas

* S
 y H

sance des mœurs, « l'homme est né avec
 « une inclination pour la société ; c'est un
 « désir commun aux Grecs & aux barbares ;
 « il est par nature animal sociable , disposé
 « à vivre sous une loi & un gouvernement
 « commun * . » Il est bien rare que des
 peuples soient si plongés dans la brutalité
 & la férocité, qu'ils aient de la répug-
 nance à suivre les maximes qu'une nature
 raisonnable nous dicte sur la formation des
 sociétés , comme l'on dit qu'étoient ceux
 qu'Orphée civilisa ; « hommes sauvages ,
 « sans aucune connoissance de la vertu ,
 « sans aucune idée de loi , qu'il réduisit
 « en société en leur recommandant la
 « piété envers les Dieux, & en leur inspi-
 « rant la superstition † . » Mais ce cas n'a
 pas été celui de la plupart des Législateurs ;
 & cet exemple même ne prouve point
 qu'il aient prétendu à des inspirations
 divines , plutôt en vue de faire recevoir
 leurs loix que dans celle d'établir & de
 fixer parmi les hommes une religion
 fondée sur la connoissance de la providence.
 Il y a d'ailleurs plusieurs Législateurs qui
 ont donné des loix à des peuples disposés à
 les recevoir & qui même le désiroient par
 le cas qu'ils faisoient de leur vertu & de
 leur

* *Strab. Geogr. lib. 16.*

† *Heraclit. de Incred. cap. 23.*

leur sagesse personnelle, en sorte qu'ils avoient par leur propre caractère, tout ce qu'il falloit pour attirer à leurs institutions une vénération profonde. De plus l'on trouve que dans les lieux où la religion étoit déjà établie, les législateurs n'ont point prétendu être inspirés. Ainsi Dracon & Solon, ne prétendirent rien de semblable, parcequ'ils trouverent la religion solidement établie par les réglemens de Triptoleme & d'Ion; & si le but de ces inspirations prétendues avoit été uniquement & principalement de faciliter la reception des loix civiles, les loix sanguinaires de Dracon en auroient eu plus de besoin que celles d'aucun autre Législateur.

A la vérité Maximus Tyrius ² prétend que ni Dracon ni Solon n'ont rien prescrit dans leurs loix, concernant les Dieux & leur culte, ce qui donneroit lieu de croire, contre ce que nous avons tâché d'établir, que le Législateur n'auroit pris aucun soin de la religion. Mais Maximus Tyrius s'est trompé en ce point. Porphyre rapporte une loi expresse de Dracon sur le culte divin: " Que les Dieux & les héros de
" la patrie soient publiquement adorés,
" suivant les rits établis; qu'ils soient
" adorés en particulier suivant la capacité
" d'un chacun, avec le plus grand respect
" &

& la plus grande vénération ; que ce culte soit accompagné des premiers fruits de leurs travaux & de libations annuelles ^a. Andocidès ^b cite également une loi de Solon sur le règlement de la célébration des mystères d'Eleusis, & Athénée rapporte la même chose ; mystères qui faisoient la partie la plus considérable du culte divin, & l'essence de la religion.

Ce n'étoit pas non plus dans la vue de rendre leurs loix perpétuelles & inaltérables, que les Législateurs ont prétendu être inspirés. Les Grecs connoissoient trop bien la nature de l'homme, le génie de la société & la vicissitude perpétuelle des choses de ce monde, pour former un projet si ridicule. La politique des Egyptiens qui leur servoient de modèles, étoit fondée sur des principes tout opposés, puisqu'elle prescrivait de changer les loix suivant la différence des temps, des lieux & des mœurs. Mais quand même les Législateurs auroient eu dessein de rendre leurs loix inaltérables & perpétuelles, la prétention d'être inspirés ne leur auroit servi de rien pour ce dessein. Les anciens ne se sont jamais imaginés qu'un établissement civil dût être irrévocable, parcequ'il avoit

^a De Abst. lib. 4. § 22.

^b Apud Decem oratores, Orat. de Myster.

avoit un Dieu pour auteur, ou que la divinité de l'origine des loix fixât l'inconstance ou la mutabilité de leur nature. La conduite de Lycurgue, le seul de tous les Législateurs Grecs, qui aît formé le dessein de rendre ses loix irrévocables, en est un exemple. Tout son système de politique est forcé & contraire à la nature ; « Il me
 « paroît, dit l'auteur des Voyages de Cyrus
 « que Lycurgue s'écarte toujours un peu
 « trop de la nature dans toutes ses loix...
 « Il faut, ce me semble, craindre les éta-
 « blissemens qui drétruisent la nature sous
 « prétexte de vouloir la perfectionner. »
 C'est vraisemblablement cette imperfection même qui fit imaginer à ce Législateur le projet nouveau de vouloir assujétir le peuple contre son gré, à ne jamais s'écarter de ses loix. Mais pour cet effet a-t-il fait usage de l'autorité divine, lui qui comme les autres avoit ses révélations, & prétendoit être inspiré par Apollon ? Il savoit trop bien que ce n'étoit point un moyen propre pour fixer la nature inconstante des loix positives, & c'est pourquoi il fit prêter au peuple serment de les observer jusqu'à ce qu'il fut de retour d'un voyage qu'il avoit résolu de ne point finir.

Puisqu'il n'étoit donc pas nécessaire d'avoir recours à des inspirations divines pour l'établissement des loix civiles, il s'en
 suit

suit q
 blissen
 sera co
 que l
 qui s'
 à tous
 secon
 servis
 & p
 l'espr
 « I
 « tich
 « dit
 « lorè
 « Di
 « des
 « sag
 « dé
 « l'an
 « les
 « l'el
 « se
 « pri
 « lig
 frag
 posé
 Pyth
 tins.
 « do
 « q
 « pa

suit qu'on n'y a eu recours pour l'établissement de la religion même. On en sera convaincu de plus en plus en observant que le dogme d'une providence divine qui s'étend sur tout, servoit d'introduction à tous les sistemes de loix ; & c'est-là le second moyen dont les Législateurs se sont servis pour l'afermissement de la religion, & pour en inculquer les principes dans l'esprit des peuples.

« Le premier & le plus important article de l'établissement des loix civiles, « *dit Plutarque dans son traité contre Colotes*, étoit la créance de l'existence des « Dieux ; ce fut par l'usage des sermens, « des vœux, des prédictions & des pré- « sages, que Lycurgue sanctifia les Lacé- « démoniens, Numa, les Romans ; Ion « l'ancien, les Athéniens, & Deucalion, « les Grecs en général. La crainte & « l'espérance furent les moyens dont ils « se servirent, pour entretenir dans l'es- « prit des peuples le respect pour la re- « ligion. » Stobée nous a conservé un fragment d'un ouvrage sur les loix, composé par le célèbre Archytas, Philosophe Pythagoricien, & Législateur des Tarentins. « La première loi de l'Etat, *dit-il*, « doit avoir pour objet de maintenir ce « qui regarde les Dieux, les génies, nos « parens, & en général tout ce qui est bon

« & respectable. » C'est-là ce qu'on mettoit en tête de tous les corps de loix, si nous nous en rapportons à la plus saine antiquité. De-là vient qu'on disoit communément d'un Législateur, *en fondant un Etat, il commence par le culte des Dieux*. Et c'est peut-être également ce qui a donné lieu à cet ancien proverbe, *a Jove principium*, il faut commencer par Jupiter.

Le préambule des loix de Zaleucus & celui des loix de Charondas, législateurs des Locriens & contemporains de Lycurgue, les seules compositions de ce genre qui nous restent, ayant été conservées par Stobée & Diodore de Sicile, sont une preuve de cet usage. Un savant critique, Anglois, le Docteur Bentley, a prétendu dans une dissertation sur les épîtres de Phalaris, que ces préambules avoient été forgés du temps des Ptolomées. Ce qu'il prétend fût-il vrai, leur beauté & leur excellence, aussi bien que le siècle dont on voudroit qu'ils fussent l'ouvrage, prouveroient que les auteurs de cette forgerie auroient été fort habiles, & l'on doit naturellement supposer que de si habiles gens auroient imité la pratique générale de l'antiquité ; en sorte que cette inscription en faux prouveroit incontestablement, combien l'usage où ont été les législateurs de commencer l'établissement de leurs loix par celui du dogme

de la providence divine, étoit universel ; ce qui est précisément ce que j'ai dessein de prouver ici. Il est néanmoins aisé de justifier l'authenticité du fragment de Zaleucus, contre les argumens du critique Anglois ; & comme ce fragment est singulièrement beau & remarquable, il justifiera lui-même la digression où nous allons entrer pour prouver son authenticité.

La prétention de M. Bentley contre la personne & les loix de Zaleucus, est fondée sur trois principales raisons. La première est tirée de l'autorité de Timée, la seconde du style de ce fragment, & la troisième de l'épithete de Pythagoricien que l'on donne assez communement à Zaleucus.

Timée prétend que Zaleucus n'a jamais existé, mais il a aussi prétendu que le tau-
rau de Phalaris étoit une fable, quoique Di-
odore de Sicile & Polybe disent qu'il exis-
toit de leur temps. Il suffit d'exposer le ca-
ractere de cet auteur, pour faire connoître
le cas que l'on doit faire de son autorité.
"Je ne fais, dit Polybe, comment on a
"pu ranger Timée au nombre des histo-
"riens Il ne mérite aucun crédit,
"ni aucune indulgence, ayant par une ma-
"lignité innée de cœur, violé si manifeste-
"ment toutes les regles de la bienfiance
"dans ses calomnies excessives." Strabon

& Diodore de Sicile le représentent sous les mêmes couleurs : il étoit regardé sur le pié d'un auteur méchant , satirique , superstitieux & fabuleux, & il étoit même communément apelé , comme par excellence , le *calomniateur*. Il n'étoit pas moins méprisable par ses basses flateries, puisqu'il osoit dire que *Timoléon étoit plus grand que les Dieux les plus grands* ^d. On doit être d'autant moins surpris qu'il se soit trompé sur le Législateur des Locriens , qu'il est expressément accusé par Polybe d'avoir donné de fausses relations de ce peuple ; & celle de nier l'existence de Zaleucus en faisoit sans doute partie , car Polybe qui est un écrivain si exact , cite lui-même une des loix de ce fameux Législateur. C'est ce Timée qui a traité Aristote de la maniere la plus outrageante au sujet de l'origine des Locriens : l'autorité d'Aristote qui est entièrement opposée à celle de Timée sur Zaleucus , lui est préférable en toutes manieres,

Le second argument de M. Bentley consiste en ce qu'il trouve dans le préambule des loix de Zaleucus, des mots d'un usage plus récent que celui du temps où ce Législateur auroit vécu ; & en second lieu , sur ce qu'il devroit être dans le dialecte Dorique, au lieu qu'il est dans le dialecte commun.

On

^d *Suidas in Timao.*

On doit avouer que tout ouvrage qui est donné pour être original , & où il se trouve des mots ou des phrases postérieures à la date qu'on lui suppose , porte avec lui des marques de faux. Un acte ou un diplôme public où l'on trouve ce vice , perd pour toujours toute son autorité ; & c'est avec beaucoup de raison & de succès que cette règle de critique a d'abord été appliquée à des ouvrages semblables. Les Critiques , encouragés par le succès , ont dans la suite étendu cette règle à des ouvrages d'un autre genre , & ils l'ont fait quelquefois sans observer aucune distinction & sans aucun jugement. On peut par exemple mettre à cette épreuve , jusqu'à un certain degré néanmoins , des ouvrages de spéculation ou de pur amusement : on ne suppose pas qu'on soit tenté de faire des changemens à la diction des premiers , parcequ'ils ne sont faits que pour un petit nombre de savans ; & encore moins aux derniers , parceque le style ou la diction originale fait une partie de leur mérite , & souvent est ce qui excite le plus la curiosité du lecteur. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'écrits publics & pratiques , qui ont pour objet les loix & la religion. Le sujet où la matière , & non le style , est tout ce qui attire l'attention ; & comme tout le peuple s'y trouve intéressé ,

& qu'il est de la dernière importance qu'il n'y ait aucunes phrases, aucuns mots obscurs, ambigus ou équivoques, il s'en suit nécessairement qu'on a du y faire quelques altérations & quelques changemens. Voilà je crois ce qu'on peut & ce qu'on doit observer sur cette fameuse règle de critique; & pour convaincre M. Bentley que cette observation n'est point arbitraire, qu'il jette lui-même les yeux sur les loix de sa patrie. Peut-il & osera-t-il prétendre contre la voix de toute sa nation, que les premiers livres des anciens statuts d'Angleterre sont une forgerie de ces derniers temps, parcequ'ils sont remplis de mots inconnus dans les siècles où ces loix ont été faites? L'application de ce qu'on vient de remarquer se fait d'elle-même aux loix de Zaleucus.

Par rapport à ce que ces loix devoient être originairement écrites en dorique, il étoit commun chez les Grecs & il étoit très facile de transmuier un dialecte en un autre. M. Bentley observe lui-même que le traité de Lucain, sur la nature de l'Univers, écrit originairement dans le dialecte dorique, a été transmué dans le dialecte commun, & qu'on ne sauroit néanmoins se prévaloir de cette raison pour le taxer de faux, parceque, le dialecte dorique comme il le remarque d'après Porphyre, étoit rempli

d'ob-

d'obscurités. Par quelle raison donc un argument qui n'a aucune force contre Lucain, en auroit-il contre Zaleucus, dont l'ouvrage exige encore plus de perspicuité que celui de Lucain, qui n'est que de pure spéculation ? Il en est de même des anciens poëmes que l'on attribue à Orphée ; ils étoient dans le dialecte dorique, comme on l'apprend de Jamblicus ; & cependant, parceque les anciens n'étoient point dans l'usage d'employer ce dialecte, tous les fragmens qu'ils nous en ont conservés, se trouvent, ainsi que celui de Zaleucus, dans le dialecte commun ; ce qui prouve qu'il étoit ordinaire aux anciens de transmuier leurs citations d'un dialecte dans un autre.

Enfin comme Zaleucus auroit du exister avant Pythagore, & que cependant il est taxé de Pythagoricien, M. Bentley en conclut qu'il n'a point du tout existé. Cet argument n'est nullement démonstratif. Il suffit qu'il y ait eu de la ressemblance entre les principes de Pythagore & ceux de Zaleucus, pour qu'on ait donné à ce dernier l'éloge d'être Pythagoricien ; car ce titre étoit un éloge & ne doit être regardé que comme tel. Pythagore & sa secte absorbèrent en eux toute la réputation des sages de la législation, & dans la suite tout législateur de renom fut taxé d'être Pythagoricien, quoiqu'il ne fut ni disciple de Pythagore.

thagore, ni de son école. C'est par un éfet de l'admiration qu'on avoit pour ce Philosophe, que Numa, comme l'observe Cicéron ^e, fut traité de Pythagoricien ; & le même sort a été commun à Charondas, à Zamolxis ^f, à Phytius, à Théoclès, à Eliacaon, à Aristocrate, & même aux Druides ^g législateurs des Gaules ; d'où l'on auroit grand tort de conclure, ou que ces hommes fameux ont été disciples de Pythagore, ou qu'ils n'ont jamais existé. Comme il y avoit beaucoup de ressemblance entre Zaleucus & Pythagore, il étoit naturel que la réputation de l'un absorbât celle de l'autre ; les disciples de Pythagore étoient trop jaloux de la gloire de leur maître, pour souffrir qu'elle fût obscurcie par celle de Zaleucus ; ainsi dans la nécessité de sacrifier l'une à l'autre, c'est celle de Zaleucus qui l'a été à celle de Pythagore. Pour montrer par un exemple moderne & sensible combien ce genre d'argument prouve peu ; de ce qu'on diroit que plusieurs d'entre les philosophes Grecs sont *Spinofistes*, seroit-ce une raison de prétendre ou que ces Philosophes ont été dis-

^e Quin etiam arbitror propter Pythagoreorum admirationem Numam quoque Regem Pythagoreum a posterioribus existimatum. *Tul. Tus. Disp. lib. 4. cap. 1.*

^f Hérod. lib. 4.

^g Ammian. Marcell. lib. 15. cap. 9.

disciples de Spinoza, ou qu'ils n'ont point existé : On n'emploie une expression semblable, que parcequ'elle est propre à faire connoître par un seul mot quels ont été les sentimens de ces Philosophes ; & de même l'épithète de Pythagoricien , devoi-
loit en un seul mot le caractère des loix de
Zaleucus.

Zaleucus & Pythagore attribuerent également leurs loix à l'inspiration de Minerve ; & même Minerve devint dans la suite la Déesse de tous les législateurs Pythagoriciens. L'un & l'autre parlent d'un Démon & d'un génie malfaisant ; or cette idée a toujours été regardée comme l'opinion caractéristique de l'école de Pythagore , quoiqu'elle soit beaucoup plus ancienne , & si ancienne que l'on ne s'accorde ni sur son origine ni sur son auteur , ainsi qu'on peut l'inférer d'un passage de Plutarque, qui paroît lui-même croire en deux principes. « C'est, dit-il dans son traité
« *d'Isis & d'Osiris* , une opinion très an-
« cienne , commune aux Législateurs aussi
« bien qu'aux Théologiens , que le monde
« n'a point été fait par hazard , & qu'une
« seule cause ne gouverne point toutes
« choses sans opposition. » L'un & l'autre ont écrit dans le dialecte dorique, & ce dialecte étoit particulièrement affecté à l'école de Pythagore. Pythagore étoit de

Cro

Grotone dont c'étoit la langue, & suivant ses principes on ne devoit pas se servir d'une langue étrangere. Il la trouvoit d'ailleurs la plus conforme aux loix de l'harmonie dont il étoit grand admirateur, & c'étoit celle où avoit écrit Orphée qu'il affectoit d'imiter, & dans les écrits duquel il puisa une partie de sa philosophie. L'obscurité de ce dialecte dont se sont servis tous ses commentateurs, a même été, selon le rapport de Porphyre, une des causes de la décadence de l'empire de la Philosophie Pythagoricienne.

M. Bentley a contre lui toute l'antiquité, & les raisons qu'il alegue ne sont pas capables d'en renverser le témoignage. Aristote, Théophraste, Polybe, Strabon, Stobée, Cicéron, Diodore de Sicile, & Plutarque, tous écrivains d'un grand poids, sont tout d'un même sentiment à cet égard, & ils ont été suivis en ce point par tous les Critiques modernes, hormis par le seul M. Bentley. Ainsi, sans m'arrêter d'avantage à son opinion, voici le préambule des loix de Zaleucus.

» Tout habitant, soit de la ville ou de la
 « campagne, doit antérieurement à tout,
 « être fermement persuadé de l'existence
 « des Dieux; & il ne peut en douter s'il
 « contemple les cieux, s'il envisage le mon-
 « de, s'il considère la disposition, l'ordre

DISSERTATION IV. 161

« & l'harmonie de cet univers, qui ne
 « sauroit être ni l'ouvrage de l'homme,
 « ni l'effet du hazard aveugle. On doit
 « adorer les Dieux, comme auteurs de tous
 « les biens réels dont nous jouissons. Il
 « faut donc préparer & disposer son cœur
 « de manière qu'il soit exempt de toutes
 « sortes de souillures; & se persuader que
 « la Divinité n'est point honorée par le
 « culte des méchans, qu'elle ne prend au-
 « cun plaisir à de pompeuses cérémonies,
 « & qu'elle ne se laisse point fléchir, comme
 « les misérables humains, par des oblations
 « de grand prix, mais uniquement par la
 « vertu, & par une disposition constante
 « à faire de bonnes actions. C'est pour-
 « quoi chacun doit travailler autant qu'il
 « peut, à devenir honnête & dans ses
 « principes & dans sa conduite; ce qui le
 « rendra cher & agréable aux Dieux. Il
 « doit appréhender ce qui conduit au dé-
 « shonneur & à l'infamie plus que la perte
 « de ses richesses & de ses biens, & estimer
 « comme le meilleur citoyen, celui qui
 « sacrifie tout ce qu'il possède plutôt que
 « de renoncer à l'honnêteté & à l'amour
 « de la justice. Mais ceux dont les pas-
 « sions sont si violentes, qu'elles les em-
 « pêchent de goûter ces maximes, doivent
 « avoir devant les yeux la crainte des
 « Dieux, réfléchir sur leur nature, & sur

« les jugemens terribles qu'ils réservent
 « aux méchans. Ils doivent toujours avoir
 « présent à l'esprit le terrible moment de
 « la mort, où tous arrivent tôt ou tard;
 « moment auquel le souvenir des crimes
 « que l'on a commis, remplit l'ame des
 « pécheurs de remords cruels, acompa-
 « gnés du regret infructueux de n'avoir
 « point réglé leur conduite conformément
 « aux maximes de la justice. Que chacun
 « donc veille sur ses démarches, comme
 « si le moment de la mort étoit proche,
 « & doit suivre chacune de ses actions.
 « C'est le vrai moyen de ne jamais s'écarter
 « des égards dûs aux regles de la justice
 « & de l'équité. Mais si le mauvais dé-
 « mon le harcèle & l'excite au mal, qu'il
 « se réfugie aux autels & aux temples
 « des Dieux, comme au plus sûr azile
 « contre ses atakes; qu'il regarde tou-
 « jours le mal comme le plus dur & le plus
 « cruel des tirans, & qu'il implore l'assis-
 « tance des Dieux pour l'éloigner de lui;
 « que pour cet effet, il aît aussi recours à
 « des personnes estimées à cause de leur
 « probité & de leur vertu; qu'il les écoute
 « discourir sur le bonheur des gens de bien,
 « & sur la vengeance réservée aux mé-
 « chans ^h.

On

^h *Apud Soham, Serm. 42.*

DISSERTATION IV. 163

On peut observer que Zaleucus fait dans ce préambule la distinction des trois différentes classes qui forment dans tout état le corps des citoyens ; en quoi il montre la profonde connoissance qu'il avoit du cœur humain. Il recommande le mérite intrinsèque de la vertu & l'obéissance à la volonté des Dieux , à ceux dont l'heureux naturel est disposé à embrasser la vérité & la justice. A ceux qui ont un esprit moins héroïque & qui idolâtrant la renommée , il leur présente l'honneur & l'infamie , comme inséparables des bonnes & des mauvaises actions ; & il tâche de retenir le vulgaire dont le naturel est plus enclin à la perversité , par le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie. On seroit tenté de croire que ce seroit la source où Pomponace auroit puisé le passage que nous avons cité au long dans la première dissertation.

L'introduction aux loix de Charondas renferme à peu près les mêmes maximes. Platon & Cicéron, quoiqu'ils ne foyent point législateurs , à prendre ce terme à la rigueur, ont aussi posé le dogme de l'existence & de la providence des Dieux pour fondement de leurs systèmes, l'un formé d'après les loix Attiques , & l'autre d'après les loix des douze tables. Le préambule de leurs loix est une imitation de celui de Zaleucus & de celui de Charondas, & c'est

Ci=

Cicéron lui-même qui nous l'apprend. « Je
 « crois, *dit-il*, qu'avant que d'exposer la loi il
 « est à propos de faire quelque préam-
 « bule en son honneur, à l'exemple de
 « Platon le plus savant & en même tems
 « le plus sage des Philosophes, qui outre
 « son traité *de la République*, le meilleur en
 « ce genre, a écrit un traité particulier *des*
 « *loix*. J'observe que cette méthode a
 « été celle de Zaleucus & de Charondas,
 « qui ont écrit des loix pour leurs conci-
 « toyens, non par esprit d'étude ni d'a-
 « musement, mais par vue de bien pu-
 « blic & pour l'usage de leur patrie. Pla-
 « ton qui les a imités, a cru comme eux
 « qu'il étoit du ressort des loix de gagner
 « quelquefois les esprits par la persuasion ;
 « & qu'il ne falloit pas toujours employer la
 « force des menaces & des châtimens ¹.

Pour

¹ Sed, ut vir doctissimus fecit Plato, atque idem
 gravissimus Philosophorum omnium, qui princeps
 de Republica conscripsit, idemque separatim de
 legibus ejus, id mihi credo esse faciendum ; ut pri-
 usquam ipsam legem recitem, de ejus legis laude
 dicam. Quod idem & Zaleucum & Charondam
 fecisse video ; cum quidem illi non studii & delec-
 tationis, sed reipublica causâ leges civitatibus suis
 scripserunt. Quos imitatus Plato, videlicet hoc quo-
 que legis putavit esse, persuadere aliquid, non om-
 nia vi ac minis cogere. *De Leg. lib. 2. cap. 6.*

Je suis en ce passage la leçon de Turnebe, qui
princeps de Republica conscripsit, à quoi Lambin a
 objecté que Platon n'est pas le premier qui ait fait

Pour ne point multiplier les citations , comme Cicéron fait profession d'imiter Platon , qu'il en adopte les sentimens & souvent les expressions , il suffira de rapporter le préambule des loix du Philosophe Romain. On fera par-là connoître en même temps les sentimens du Philosophe Grec.

« Les peuples avant tout doivent être
« fermement persuadés de la puissance &
« du gouvernement des Dieux ; qu'ils sont
« les seigneurs & les maitres de l'Uni-
vers ,

un traité de la République ; mais on peut donner un autre sens à ces mots , savoir qu'il est celui qui a écrit sur ce sujet , non le premier , mais le mieux : explication justifiée non seulement par l'opinion de Cicéron sur Platon , mais encore par l'usage que Cicéron a fait de cette même expression de *princeps* , en quelques autres endroits de ses ouvrages dans le même sens.

Ut priusquam ipsam legem recitem , de ejus legis laude dicam. La connexion du sens indique assez clairement que Cicéron entend par la loi , non une seule loi , qui seroit alors la première & qui est concernant le culte des Dieux , mais le système entier des loix qu'il propose. Quoiqu'il en soit , l'un & l'autre sens prouvent la grande idée qu'il avoit de l'utilité de la religion pour la société civile. Il fait lui même voir dans le chapitre suivant que les Dieux s'intéressent à l'observation des loix de l'Etat ; & il les regarde même comme émanées d'eux. C'est ce qui lui fait dire au chap. 4. du même livre : *Ita principem legem illam , & ultimam mentem esse dicebant omnia ratione aut cogentis aut vetantis Dei ; ex qua illa lex quam Dii humano generi dederunt , recte est laudata.*

« vers, que tout est dirigé par leur pou-
 « voir, leur volonté, & leur providence ;
 « & que le genre humain leur a des obli-
 « gations infinies. Ils doivent être per-
 « suadés que les Dieux connoissent inti-
 « mement l'intérieur d'un chacun , ce qu'il
 « fait, ce qu'il pense ; avec quels senti-
 « mens , avec quelle piété il remplit les
 « actes de religion ; & qu'ils distinguent
 « l'homme de bien d'avec le méchant. Si
 « l'esprit est bien imbu de ces idées , il
 « ne s'écartera jamais ni du vrai ni de
 « l'utile. Comment pourroit-on pousser
 « l'ignorance & la stupidité réunies , au
 « point de s'imaginer que l'homme est
 « pourvû d'esprit & de raison , & de croire
 « que le Ciel & le monde sont dépourvûs
 « de tout principe de lumière & de con-
 « noissance , ou que nulle intelligence ne
 « préside à la direction des choses que les
 « plus grands efforts de l'intelligence hu-
 « maine peuvent à peine nous faire con-
 « cevoir ? Peut-on mettre au rang des
 « humains , celui que le cours des astres ,
 « les vicissitudes du jour & de la nuit , la
 « température des saisons , & les diverses
 « productions qu'offre la fécondité de la
 « terre , ne peuvent exciter à la reconnois-
 « sance ? Comme toutes les choses qui
 « sont douées de raison , sont sans contre-
 « dit plus excélentes que celles qui en sont
 « dé-

« dén
 « à d
 « plus
 « on c
 « vou
 « l'on
 « de c
 « la st
 « les a
 « tair
 « des
 « per
 « par
 « con
 « tu
 « Die
 « mē
 « le
 « qu

k
 domi
 caque
 mine
 merc
 admi
 intue
 His e
 bunt
 veriu
 gant
 celo
 inge
 pute

« dénuées, & qu'il y auroit de l'impiété
 « à dire qu'une partie de la nature fût
 « plus excélente que la nature entière,
 « on doit nécessairement reconnoître & a-
 « vouer que la nature est douée de raison;
 « l'on ne sauroit nier le bien qui résulte
 « de ces opinions, si l'on fait réflexion à
 « la stabilité que les sermens mettent dans
 « les affaires de la vie, & aux effets salu-
 « taires qui résultent de la nature sacrée
 « des traités & des aliances? Combien de
 « personnes ont été détournées du crime
 « par la crainte des châtimens divins? Et
 « combien pure & sainte doit être la ver-
 « tu qui regne dans une société, où les
 « Dieux immortels interviennent eux-
 « mêmes comme juges & témoins? Voilà
 « le préambule de la loi; car c'est ainsi
 « que Platon l'appelle ^k.

Ensuite

^k Sit igitur hoc a principio persuasum civibus;
 dominos esse omnium rerum ac moderatores Deos
 eaque quæ geruntur, eorum geri vi, ditio-
 ne ac numine, eisdemque optime de genere hominum
 mereri; & qualis quisque sit, quid agat, quid in se
 admittat, qua mente, qua pietate colat religiones,
 intueri; piorumque & impiorum habere rationem.
 His enim rebus imbutæ mentes, haud sane abhorre-
 bunt ab utili & a vera sententia. Quid enim est
 verius, quam neminem esse oportere tam stulte arro-
 gantem, ut in se rationem & mentem putet inesse, in
 cælo mundoque non putet? aut ea quæ vix summa
 ingenii ratione comprehendat, nulla ratione moveri
 putet? Quem vero astrorum ordines, quem dierum
 noctium-

Ensuite viennent les loix dont la première est conçue en ces termes. " Que
 " ceux qui s'aprochent des Dieux soyent
 " purs & chastes ; qu'ils soyent remplis
 " de piété & exemts de l'ostentation des
 " richesses. Quiconque fait autrement ,
 " Dieu lui-même s'en fera vengeance.
 " Qu'un saint culte soit rendu aux Dieux ,
 " à ceux qui ont été regardés comme ha-
 " bitans du ciel , & aux Héros que leur
 " mérite y a placés , comme Hercule ,
 " Bacchus , Esculape , Castor , Pollux , &
 " Romulus. Que des temples soyent édi-
 " fiés en l'honneur des qualités qui ont
 " élevé des mortels à ce degré de gloire ;
 " en l'honneur de la raison , de la vertu ,
 " de la piété & de la bonne foi !

" A

noctium vicissitudines , quem mensum tempera-
 tio , quemque ea , quæ gignuntur nobis ad fru-
 dum , non gratum esse cogant ; hunc hominem om-
 nino numerare qui decet ? Cumque omnia quæ ra-
 tionem habent , præstent eis quæ sint rationis exper-
 tia , nefasque sit dicere ullam rem præstare naturæ
 omnium rerum ; rationem inesse in ea confitendum
 est. Utiles autem esse opiniones has quis neget , cum
 intelligat , quam multa firmentur jurejurando , quan-
 tæ salutis sint foederum religiones ? quam multos
 divini supplicii metus a scelere revocarit ; quamque
 sancta sit societas civium inter ipsos , Diis immorta-
 libus interpositis tum iudicibus tum testibus ? Ha-
 bes legis præmium ; sic enim hoc appellat Plato.
De leg. lib. 2. cap. 7.

¹ Ad Divos adeunto caste ; pietatem adhibento ,
 opes

DISSERTATION IV. 169

A tous ces diférens traits on reconnoit le génie de l'antiquité, & particulièrement celui des légiflateurs dont le foin étoit d'infpirer aux peuples des fentimens de religion pour le bien de l'Etat même. L'établiffement des Myfteres en eft un autre exemple remarquable ; mais comme le fujet en eft ample , important & curieux, nous en ferons l'objet de la differtation fuivante.

opes amovento : qui fecus faxit, Deus ipfe vindex erit Divos & eos qui cæleftes femper habiti, colunto : & ollos, quos endo cælo merita locaverunt, Herculem, Liberum, Æfculapium, Caftorem, Pollucem, Quirinum. Aft olla, propter quæ datur homini adfcenfus in cælum, mentem, virtutem, pietatem, fidem, earumque laudum delubra funto. *De Leg. lib. 2. cap. 8.*

DIS

TOM. I

H

DISSERTATION V.

*De l'Etablissement des Mysteres & de
leur utilité pour la société par le soin
que l'on prenoit d'y enseigner le dogme
d'un état futur.*

Outre le culte *public* que l'on rendoit à chaque Dieu du Paganisme, il y avoit un culte *secret* ^a auquel on n'admettoit que ceux qui y avoient été préparés par de certaines cérémonies qu'on apeloit *initiation*. Ce culte secret qu'on rendoit à chaque Dieu, s'apeloit les Mysteres de ce Dieu; genre de culte qu'on ne lui rendit d'abord que dans les endroits où il étoit regardé comme le Patron du lieu, ou dans ceux dont les habitans avoient pour lui quelque vénération singuliere. Les Nations payennes qui s'entre-communiquoient leurs Dieux n'en introduisirent pas toujours le culte secret ou les mysteres, en même temps qu'ils en introduisirent le culte public. Le culte public de Bacchus, par exemple, fut introduit à Rome, longtems avant qu'on en admit les mysteres. Mais quelquefois aussi l'on n'adoptoit un Dieu

étran-

^a *Strab. Georg. lib. 10.*

étranger , qu'afin d'avoir l'ocafion d'en établir & d'en célébrer les myfteres ; ce qui fut le cas de l'introduction du culte d'Ifis & d'Ofiris parmi les Romains.

Les Myfteres d'Ifis & d'Ofiris font les plus anciens dont on ait connoiffance : ils fe célébroient en Egypte , d'où ils fe font enfuite répandus dans toute la Grece ^b , fous la protection de diférens Dieux ^c , fuivant que l'inftituteur de ces myfteres le trouvoit plus convenable pour correfpondre à fes vues. Zoroafire les introduifit dans la Perfe , Cadmus & Inachus dans la Grece ^d ; Orphée dans la Thraee , Mélampus à Argis , Trophonius en Béotie , Minos en Crete , Cinyras en Chypre & Erechtée à Athenes. Et ainfi qu'en Egypte l'on célébroit ceux d'Ifis & d'Ofiris, en Afie l'on célébroit ceux de Mythras ; en Samothrace , ceux de la Mere des Dieux ; dans la Béotie , ceux de Bacchus ; dans l'Ifle de Chypre , ceux de Vénus ; dans l'Ifle de Crete , ceux de Jupiter ; à Athenes ceux de Cérès & de Proferpine ; à Amphiffè , ceux de Caftor & de Pollux ; à Lemnos , ceux de Vulcain ; & en d'autres lieux , ceux de quelque autre divinité. Mais le but de ces Myfteres , étoit

^b Diodor. Sic. lib. 1.

^c Théodoretus , Thérapeut. 1.

^d Epphiphan. adv. Her. lib. 1.

étoit par tout le même : ils étoient tous destinés à enseigner une providence & le dogme d'une autre vie. Par cette voye particuliere & populaire , qui étoit en même temps la partie la plus sacrée de la religion payenne , & la plus propre par son appareil à frapper l'esprit & l'imagination , le Législateur confirmoit les sentimens généraux de vertu qu'il avoit tâché d'inspirer aux peuples dans ses loix.

Euripide fait dire à Bacchus , dans sa tragédie de ce nom ^c , qu'il étoit venu pour introduire les Orgies en Grece , & qu'elles étoient célébrées par toutes les nations. Le culte religieux des Mysteres s'étoit en éfet étendu par tout. Quelques uns étoient plus fameux & plus communs ; d'autres l'étoient moins : ce qui fut l'éfet de différentes causes accidentelles. Ceux d'Orphée , de Bacchus , d'Eleusis , de Cybele & de Mythras furent les plus universels. Il est assez vraisemblable que plusieurs nations barbares en reçurent la connoissance des Egyptiens mêmes , avant qu'elle fut parvenue dans la Grece. Les Druides de la Brétagne qui tenoient leur religion d'Egypte , ainsi que les Brachmanes des Indes , célébroient les orgies de Bacchus , comme on l'apprend de Denis l'Africain. Strabon ayant rapporté une his-

toire

toire
que
plus
près
bonne
en u
tous
qui
autre
céléb
Tous
tôt c
tés à
que
tous
mine
dans
delà
embr
tide
la te
Il
Eleu
pand
où i

f S
g
ubi in
Deor.
h
i

DISSERTATION V. 173

toire fabuleuse d'après Artémidore, ajoute que *ce qu'il dit de Cérès & de Proserpine est plus croyable ; savoir , qu'il y avoit une Isle près de la Brétagne où l'on célébroit en leur honneur les mêmes fêtes que celles qui étoient en usage dans la Samothrace* ^f. Mais de tous ces mysteres les plus fameux , & ceux qui ont pour ainsi dire englouti tous les autres , sont les mysteres Eleusiniens qu'on célébroit à Athenes en l'honneur de Cérès. Tous les peuples voisins négligerent bientôt ceux qui étoient particulièrement affectés à leur nation , pour ne plus célébrer que ceux d'Eleusis ; & en peu de temps tous les peuples de la Grece & de l'Asie mineure y furent initiés. Ils se répandirent dans tout l'Empire Romain , & même au-delà de ses limites g. Zosime dit *qu'ils embrassoient tout le genre humain* ^h , & Aristide les appelle *le temple commun de toute la terre* ⁱ.

Il n'est point étonnant que les mysteres Eleusiniens se soient si universellement répandus , si l'on considère la nature de l'Etat où ils prirent naissance. Athenes étoit de toutes

^f Strabonis Geographia , lib. 4.

^g Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam ; ubi initiantur gentes orarum ultimæ. Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

^h Lib. 4.

ⁱ Arist. Eleusinia.

toutes les villes de la terre , celle qui étoit la plus fameuse par sa dévotion envers les Dieux. C'est en conséquence de cette remarque que Sophocle faisant allusion à sa fondation, l'appelle l'*Edifice sacré des Dieux*^k. Et c'est dans le même esprit que St. Paul a dit , *O vous Athéniens qui en toutes choses êtes religieux jusqu'au suprême degré*^l. Joseph rapporte qu'ils étoient universellement regardés comme le peuple le plus religieux de toute la Grece^m. De-là vint qu'Athenes servit de modele & d'exemple, en fait de religion , à tout le reste du monde. C'est donc principalement des mysteres Eleusiniens , comme des plus connus & des plus fameux qu'on tirera l'idée qu'on va exposer des mysteres en général. Cette voye est d'autant plus exacte , qu'ils avoient tous le même but & une origine commune , étant tous une imitation des mysteres des Egyptiens. On commencera à développer le mystere de leur institution , en faisant voir ce qu'on enseignoit à tous ceux qui y étoient admis.

Pour confirmer le dogme d'une providence universelle qui présidoit à la conduite de l'Univers , on tâchoit de persuader aux initiés le dogme des peines & des récompenses

^k *Electra* , Act. 2.

^l *Act. Apost. cap. 17. v. 22.*

^m *Contra Apion. lib. 2.*

pen
les
s'ac
en
cet
fect
L'a
adv
les
un c
ren
chr
seig
& l
&
mon
n'av
pag
" Si
" co
" qu
" qu
d'un
l'ex
par
fier
vid
sych

penſes d'une autre vie. Origene & Celfe , les deux plus ſavans écrivains de leurs partis ſ'acordent en ce point ; Origene ne reclamant en faveur de la doctrine des Chrétiens ſur cet article qu'un plus grand degré de perfection , ce que Celfe cependant lui nie. L'avocat Chrétien pour montrer à ſon adverſaire la différence qu'il y avoit entre les promeſſes du Chriſtianiſme concernant un état futur , & celles du Paganisme , le renvoye à la comparaifon de la doctrine chrétienne à ce ſujet , avec ce qu'en enſeignoient toutes les ſectes des philoſophes , & les myſteres en uſage parmi les Grecs & les barbares. L'avocat payen pour montrer à ſon tour que le Chriſtianisme n'avoit en ce point aucun avantage ſur le paganisme , ſ'adreſſe ainſi aux Chrétiens. « Si vous croyez des châtimens éternels , « ceux qui préſident aux myſteres & ceux « qui y ſont initiés le croient de même « que vous » ». Mais comme le dogme d'un état futur , ou en d'autres termes , de l'existence de l'homme après ſa mort , ne parut point ſuſiſant aux payens pour juſtifier toutes les voyes myſtérieuſes de la providence , on y ajouta celui de la métempſychoſe ; c'eſt à dire que chaque homme avoit

^a *Orig. cont. Celf. lib. 3. p. 160. lib. 4. p. 167. & lib. 8. p. 408. Steph. Edit.*

avoit déjà existé avant sa naissance, comme on l'apprend de Cicéron & de Porphyre^o, qui marquent que c'est ce qu'on enseignoit dans les mysteres de Mythras. C'étoit une solution assez ingénieuse, inventée par les Législateurs Egyptiens, pour lever toutes les difficultés que l'on pouvoit former contre les attribus moraux de la divinité^p; & pour établir solidement le dogme de la Providence sur l'idée d'une vie à venir : car le Législateur sentoit fort bien que la créance de ce dogme ne pourroit jamais jeter de profondes racines, que les attributs moraux de la divinité ne fussent à l'abri des doutes & des objections.

Pour imprimer & plus fortement & plus facilement l'idée & la persuasion d'un état futur, on enseignoit que les initiés seroient plus heureux après la mort que les autres mortels; & que tandis que les ames des profanes, en quittant le corps, seroient enfoncées dans la boue & demeureroient ensevelies dans l'obscurité, celles des initiés s'envoleroient aux Isles fortunées, au séjour

^o *De abst. lib. 4. § 16.*

^p *Ex quibus humanæ vitæ erroribus & ærumnis fit, ut interdum veteres illi sive vates, sive in sacris Initiisque tradendis divinæ mentis interpretes, qui nos ob aliqua scelera suscepta in vita superiore, pœnarum luendarum causa, natos esse dixerunt, aliquid vidisse videantur. Cicer. fragm. ex lib. de Philosophia.*

séjour des Dieux ⁹. Ces promesses flatueuses étoient nécessaires pour le soutien des mysteres, comme les mysteres eux-mêmes l'étoient pour l'établissement du dogme d'une autre vie. Mais afin que l'on ne crut pas que l'initiation seule ou quelque autre moyen que ce fut destitué de la vertu, pût rendre les hommes heureux, on répétoit continuellement que le but des mysteres étoit de rétablir l'ame dans sa pureté primitive, *dans cet état naturel de perfection dont elle étoit déchue* ^r, ainsi que s'exprime Platon. La sagesse des Législateurs fit servir tout à convaincre les hommes de la nécessité de la vertu. « C'est de cette maniere, dit « *Epictete*, que les mysteres sont devenus « utiles, & qu'on en fait le véritable « esprit. Tout ce qui s'y trouve ordonné, « a été institué par nos ancêtres pour l'instruction des hommes & pour la correction des mœurs ^s. » Porphyre rapporte quelques uns des préceptes dont on avoit soin de recommander la pratique dans la célébration des mysteres; comme d'honorer ses Parens, d'offrir aux Dieux les premiers fruits de la terre, & de s'abstenir de cruauté

⁹ Plato Phadone — Aristides Eleusinia, & apud Stobaeum sermone 119. &c. — Schol. Aristoph. Ranis Diog. Laert. in vita Cog. Cynici.

^r Phadone.

^s Apud Arrian. Dissert. lib. 3. cap. 21.

178 DISSERTATION V.

cruauté envers les animaux [†]. Quiconque aspirait à être initié, devoit avoir une réputation sans tache, passer pour homme vertueux, & n'être soupçonné d'aucun crime; & pour cet éfet, il étoit sévèrement examiné par le mystagogue ou le président des mysteres. Néron voyageant en Grece après le meurtre de sa mere, & ayant envie d'assister à la célébration des mysteres d'Eleusis, n'osa le faire, détourné de ce dessein par le reproche intérieur de son crime ^u. Antonin au contraire, ce pieux & vertueux Empereur, n'imagina point de meilleur expédient pour se disculper aux yeux du monde de la mort d'Avidius Cassius, que de se faire initier dans les mysteres d'Eleusis ^x, parcequ'on savoit que personne n'y étoit admis qui pût être soupçonné, avec la moindre aparence de justice & de raison, de quelque irrégularité odieuse & criminelle. La pureté des mœurs & l'élévation de l'esprit, étoient des qualités étroitement recommandées & prescrites aux initiés. « Lorsque vous faites des sacrifices, dit Epictete, ou que vous adressez des prieres aux Dieux, preparez-vous-y
« avec

[†] *De abst. lib. 4. §. 22.*

^u Peregrinatione quidem, Græciæ, Eleusiniis sacris, quorum imitatione impii & scelerati voce præconis submoverentur, interesse non ausus est. *Suet. Vita Neron. cap. 34.*

^x *Jul. Capit. Vita Ant. Phil. & Dion. Cass.*

« avec pureté d'esprit & de cœur ; apor-
 « tez-y les mêmes dispositions que celles
 « qui sont requises pour aprocher des
 « mysteres ^y. » Il n'étoit pas permis,
 comme le raporte Cicéron , *de jetter un*
coup d'œil de curiosité ou de distraction ^z.
 Proclus prétend que l'initiation aux myf-
 teres élevoit l'ame , d'une vie matérielle ,
 sensuelle , purement humaine , à une com-
 munion ou un commerce céleste avec les
 Dieux ^a. On s'obligeoit par un engage-
 ment solennel à commencer une vie nou-
 velle , suivant les regles les plus étroites de
 la vertu , & c'est ce qui fait dire à Tertulien
 que *dans les mysteres on se servoit de la vé-*
rité contre la vérité même ^b ; & à St. Au-
 gustin que *le Démon avoit fasciné les ames*
par d'étranges illusions , en les flatant de les
purger de toutes sortes de souillures , par ce
qui s'apeloit Télétas , ou les mysteres ^c.

Soumis à des institutions si vertueuses ,
 animés par de si grandes espérances , les
 initiés étoient regardés comme les seuls
 hommes

^y *Arrian. Diff. lib. 3. cap. 21.*

^z *Quò ne imprudentiam quidem oculorum adjici-
 fas est. De leg. lib. 2. cap. 14.*

^a *Procl. in Remp. Platon. lib. 1.*

^b *Omnia adversus veritatem , de ipsa veritate
 constructa esse Tert. Apolog. cap. 47.*

^c *Diabolus animas deceptas , illusasque præcipi-
 tasse , quum polliceretur purgationem animæ per eas
 quas ΤΕΛΕΤΑΣ appellant. De Trin. lib. 3. cap. 10.*

hommes heureux. Aristophane dont les sentimens sont propres à faire connoître ceux du peuple, les fait parler en se glorifiant de la sorte. « C'est sur nous seuls
 « que luit l'astre favorable du jour, nous
 « seuls recevons du plaisir de l'influence
 « de ses rayons, nous qui sommes initiés,
 « & qui exerçons envers le citoyen &
 « l'étranger toutes sortes d'actes de justice
 « & de piété ^d. » Plus l'on étoit initié d'ancienne date, & plus l'on étoit respectable ^e. Bientôt même ce fut un déshonneur que de ne le pas être, & quelque vertueux que l'on fût ou que l'on parût être, si l'on n'étoit point initié l'on devenoit suspect au peuple. Ce fut le cas de Socrate, ainsi que celui de Démonax, comme on le voit dans la vie de ce dernier, écrite par son ami Lucien. On ne doit donc pas être surpris de ce que les avantages supérieurs des initiés, & dans ce monde & dans l'autre, inspirerent à tout le monde l'envie de l'être. Les mystères furent bientôt aussi universels par le nombre de personnes de toutes sortes de rang & de condition qui les embrasserent, que par l'étendue des pays où ils pénétrèrent. Les hommes, les femmes, les enfans, tout fut initié. C'est la description qu'Apulée fait

^d *Chorus Ranis*, act. 1.

^e *Aristid. Orat. περί παραθύμων*.

fait de l'état des mysteres en son temps ^f. On diroit que les Payens auroient cru l'initiation aussi nécessaire, que les Chrétiens croient le batême ; il paroît par un passage de Térence ^g que c'étoit la coutume générale d'initier les enfans : & ce qu'il y a de singulier, c'est que plusieurs payens, ainsi qu'on en peut juger par un passage de *la paix* d'Aristophane sur le bon fermier Trigée, diféroient leur initiation jusqu'à la mort, tombant à cette égard dans la même superstition où plusieurs Chrétiens tomberent par rapport au batême. Le scholiaste d'Aristophane dans son commentaire sur les *grenouilles*, confirme les raisons que nous avons rapportées sur la cause qui rendoit les initiations si générales. « Les Athéniens, *dit-il* croyoient que celui qui avoit été initié & instruit dans les mysteres, obtiendrait les honneurs divins après sa mort, & c'est pourquoi tout le monde voulut l'être. » Cette passion étoit si grande & si universelle que dans les temps où le trésor public étoit épuisé

^f Influunt turbæ sacris divinis initiatæ, viri, feminaque, omnis ætatis & omnis dignitatis. *Met. lib. 11.*

^g Ferietur alio munere, ubi Hera pepererit ; Porro autem alio, ubi erit puero natalis Dies, Ubi initiabunt. *Phorm. Act. 1.*

Sur quoi Donat observe, Terentius Apollodorum sequitur, apud quem legitur, in Insula Samothracum a certo tempore pueros initiari, More Atheniensium.

épuisé , c'étoit une ressource pour l'Etat.
 « Aristogiton , *suivant le commentateur*
 « d'Hermogene , dans un temps où l'Etat
 « d'Athenes avoit un grand besoin d'ar-
 « gent , fit une loi , que quiconque vou-
 « droit être initié payeroit une certaine
 « somme pour son initiation.

Toutes les cérémonies de l'initiation
 étoient mystérieuses , & se pratiquoient
 sous le sceau du secret le plus inviolable ^h ,
 afin d'exciter par cela même la curiosité
 des hommes. « Le peuple , *dit le savant*
 « Synésius , méprise toujours ce qui est aisé
 « & facile à comprendre , & par consé-
 « quent il faut que la religion lui présente
 « quelque chose de surprenant & de mys-
 « térieux pour fraper son goût , & exciter
 « sa curiosité. . . . L'ignorance des
 « mysteres leur attira & leur conserva le
 « respect & la vénération des Payens ; &
 « c'est par cette raison qu'on les célébroit
 « dans

^h Cum ignotis hominibus Orpheus sacrorum cere-
 monias aperiret , nihil aliud ab his quos initiabat in
 primo vestibulo nisi jurisjurandi necessitatem , & cum
 terribili quadam auctoritate religionis , exegit , ne
 profanis auribus inventæ ac compositæ religionis
 secreta proderentur. *Firminus in limine , lib. 7.*
Astrol.

Nota sunt hæc Græcæ superstitionis hierophantis
 quibus inviolabili lege interdictum erat , ne hæc
 atque hujusmodi Mysteria apud eos , qui his sacris
 minime initiati essent , evulgarent. *Nicetas in Gre-*
gorii Nazianzeni Orat. eis τὰ ἅγια φῶτα.

« dans
 C'est la
 les mys
 citer la
 nuit p
 tion, c
 euse ;
 de div
 d'en fi
 Une
 secrets
 choses
 que les
 fragm
 cité p
 « cert
 « de
 « pou
 « cho
 « peu
 « que
 « cach
 « secr
 Po
 qui f
 aient

17
 h M
 multa
 popu
 teria
 Dei.

« dans l'obscurité & le secret de la nuit .^c
 C'est là le plan sur lequel furent institués
 les mysteres. Ils étoient secrets afin d'ex-
 citer la curiosité ; on les célébroit dans la
 nuit pour inspirer aux initiés de la vénéra-
 tion, du respect & une sorte d'horreur religi-
 euse ; & ils étoient accompagnés d'une gran-
 de diversité de spectacles , afin d'en graver,
 d'en fixer & d'en perpétuer les impressions.

Une seconde raison de tenir les mysteres
 secrets , c'est que l'on enseignoit certaines
 choses aux initiés qu'il n'étoit pas à propos
 que les autres connussent. Varron dans un
 fragment de son traité sur les religions ,
 cité par St. Augustin , dit « Qu'il y a de
 « certaines vérités qu'il n'est pas à propos
 « de faire connoître trop généralement ,
 « pour le bien de l'Etat ; & d'autres
 « choses qu'il est utile de faire accroire au
 « peuple , quoiqu'elles soient fausses ; &
 « que c'est par cette raison que les Grecs
 « cachent leurs mysteres sous le sceau du
 « secret ^k.

Pour lever la contradiction aparente
 qui se trouve à supposer que les mysteres
 aient été inventés pour exciter la curiosité
 des

ⁱ *Libro de Providentia.*

^k Multa esse vera , quæ vulgo scire non sit utile ;
 multaque , quæ , tamen si falsa sint , aliter existimare
 populum expedit. Et ideo Græcos Teletas ac Mys-
 teria taciturnitate parietibusque clausisse. *De Civ.*
Dei. lib. 4. cap. 31,

des hommes, & en même temps pour leur cacher certaines vérités, il faut remarquer qu'il y avoit dans les fêtes Eleufiniennes deux sortes de myfteres, les grands & les petits. C'est des petits myfteres qu'on doit dire qu'il étoient institués pour engager le peuple à y entrer, & les grands myfteres feulement étoient destinés à cacher de certaines vérités au commun des hommes. Cette diftinction n'est point arbitraire & fans autorité : l'antiquité l'a fait elle-même en termes exprès & formels, & elle nous apprend que les petits myfteres n'étoient qu'une efpece de préparation aux grands myfteres, & qu'on y admettoit tout le monde ¹. On faisoit ordinairement un noviciat de quatre ans avant que d'être initiés aux grands myfteres ^m, & Clément d'Alexandrie dit pofitivement que c'étoient ces derniers qui comprenoient & renfermoient les inftructions fecretes ⁿ. Comme l'utilité ou le bien de l'Etat étoient le but de l'inftitution des uns & des autres, il faut que les grands myfteres fuflent de nature à être préjudiciables à la politique, au cas qu'ils euflent été enseignés indifféremment à tous les hommes, mais qu'en même

¹ *Interp. Græc. ad Plut. Aristophanis.*

^m Cum Epoptas ante quinquennium instituunt, ut opinionem suspendio cognitionis ædificent. *Tertull. adversus Valentianos.*

ⁿ *Strom. 5.*

même temps ils ayent été utiles étant enseignés avec circonspection & prudence.

En cherchant à développer le secret des grands mysteres par les traits obscurs qui sont échappés aux anciens à ce sujet, on aura en même temps occasion d'exposer plusieurs des points que l'on enseignoit dans les petits mysteres. On doit déjà apercevoir clairement que le secret des grands mysteres ne consistoit point dans les dogmes d'une providence & d'une vie à venir ; puisque ces dogmes étoient enseignés indifféremment à tous les initiés dans les petits mysteres, & qu'ils faisoient l'essence de toutes les cérémonies religieuses qui s'y pratiquoient. D'ailleurs comment auroit-on prétendu en faire un secret, puisque c'étoit la doctrine universelle de toutes les sociétés ; & de-là même on doit conclure que le secret des petits mysteres n'avoit pour objet que les cérémonies & les spectacles qui les acompagnoient, dont le but étoit d'exciter la curiosité des hommes, afin d'avoir cette occasion de leur inculquer plus fortement & plus efficacement une doctrine déjà connue, & qui étoit si utile pour le maintien & la conservation de la société.

Le secret des grands mysteres ne consistoit pas non plus dans les spéculations métaphysiques des philosophes sur la nature

ture de la divinité & de l'ame humaine. Ce seroit supposer que les doctrines cachées des écoles de philosophie, & les mysteres de la religion étoient la même chose; ce qui est impossible, puisque leur but étoit différent; celui de la philosophie étant la vérité seulement, & celui de la religion payenne, l'utilité. Ni les Philosophes ni les Législateurs n'ont reconnu cette vérité essentielle, que le vrai & l'utile sont inséparables^o; & par-là les uns & les autres ont très souvent manqué leur bût. Les premiers négligeant l'utilité, sont tombés dans les opinions les plus absurdes & les plus funestes sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame; & les derniers n'étant pas assez scrupuleux sur la vérité, ont beaucoup contribué à la propagation du Polythéisme qui tend naturellement à la destruction de la société. Ce fut même la nécessité de remédier à ce mal, qui fit établir les mysteres sacrés avec tant de succès. On examinera dans quelques unes des dissertations suivantes les spéculations métaphysiques des philosophes sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame, & cet examen démontrera que ces spéculations n'auroient pu servir qu'à détruire ce qu'on vouloit établir par la célébration des mysteres.

Il

^o Voyez la démonstration de cette vérité dans la dissertation XIII. vers le commencement.

Il fufira feulement d'observer ici que plusieurs anciens , même des plus éclairés , font tombés dans l'erreur de croire que les fecrets de la religion & ceux de la philofophie étoient les mêmes , fans doute parce-que les uns & les autres prétendoient rétablir l'ame dans fa première pureté & fa première perfection. L'on a déjà fait voir que c'étoit le but des myfteres , & Porphyre en parlant de Pythagore , dit *qu'il faisoit profefſion de la philoſophie , dont le but eſt d'afranchir l'ame des chaines où l'aſſujétit ſa demeure ſur la terre* P. D'ailleurs la doctrine cachée des écoles & celle des initiés avoient le nom commun de *Myſteres* , ce qui a donné lieu de croire qu'ils étoient de même nature. Enfin le Philoſophe & le Légiflateur étoient ſouvent une ſeule & même perſonne , enſorte que l'inſtitution des écoles & celle des myſteres étant l'ouvrage d'une même main , on n'a pas toujours fait la diſtinction de ce double caractère , & on a été porté à croire que les ſecrets des uns & des autres étoient les mêmes.

Clément d'Aléxandrie raporte qu'après *les luſtrations venoient les petits myſteres où l'on jettoit le fondement des doctrines ſecretes , & où l'on préparoit les initiés au ſecret qu'on devoit leur révéler* 9. Ce fondement comme

P De Vita Pythagora.

9 Strom. 5.

on l'a vu ci-dessus étoit le dogme de la providence & d'une vie à venir, avec les conséquences qui en découlaient, savoir les engagemens où l'on entre de pratiquer la vertu. Mais il y avoit dans le paganisme un obstacle insurmontable, qui empêchoit les hommes de mener une vie pure & sainte : c'étoit le mauvais exemple de leurs Dieux. *Ils ont fait cela*, disoit-on, & moi, *chétif mortel*, je ne le ferois pas^r ? Voilà ce qu'on alléguoit pour sa justification, lorsqu'on vouloit s'abandonner à ses passions déréglées. Or l'on faisoit profession dans les mystères de n'exiger rien de difficile des initiés, sans leur donner en même temps les moyens dont ils avoient besoin pour remplir les obligations qu'on leur imposoit^t. Il étoit donc nécessaire de lever l'obstacle dont on vient de parler, & c'est ce que l'on faisoit en coupant la racine du mal. On découvroit à ceux des initiés qu'on en jugeoit capables l'erreur où étoit le commun des hommes ; on leur aprenoit que Jupiter, Mercure, Vénus, Mars & toutes les divinités licentieuses n'étoient que des hommes comme les autres, qui durant leur vie avoient été sujets aux mêmes

^r Ego homuncio hoc non facerem ? *Terent. Eun. Act. 3. Scen. 5.* Euripide met le même argument dans la bouche de plusieurs de ses personnages en différens endroits de ses tragédies.

^t *Sopat. in div. Quest.*

mêmes passions & aux mêmes vices|| que le reste des mortels ; qu'ayant été à divers égards les bienfaiteurs du genre humain , la postérité les avoit déifiés par reconnoissance , & avoit indiscretement canonisé leurs vices avec leurs vertus. Les Dieux fabuleux étant ainsi rejetés , la cause supreme de toutes choses prenoit naturellement leur place. On enseignoit aux initiés à considérer Dieu , comme le créateur de l'univers dont la puissance & la providence s'étendent sur tout. Alors on donnoit à l'initié le titre d'*Epoptès* , qui signifie celui qui voit les choses telles qu'elles sont , sans voile ; au lieu qu'auparavant il s'apeloit *Mystès* qui signifie tout le contraire.

On voit par-là comment ce qu'on enseignoit dans les petis mysteres, servoit de fondement à l'instruction que l'on recevoit dans les grands. L'obligation que l'on contractoit dans ceux-là de mener une vie sainte , faisoit que dans ceux-ci il étoit nécessaire de démasquer les erreurs du Polythéisme. Le dogme de la providence qu'on enseignoit dans les premiers faisoit qu'on étoit plus aisément disposé à recevoir le dogme que l'on établissoit dans les seconds, d'une Cause unique & suprême de toutes choses.

Ce sont là les vérités qui suivant Varro ne devoient pas être généralement connues pour le bien de l'État. Il s'imaginoit que le Polythéisme étoit si fort enraciné, qu'il étoit impossible de le détruire, sans mettre toute la société en combustion. Platon s'est exprimé clairement à ce sujet. Il dit expressément qu'il est dangereux de donner à la multitude une idée vraie de Dieu, qu'il est difficile de découvrir le Père & le Créateur de l'univers ; & qu'après l'avoir découvert, il est impossible de le faire connoître à tout le monde.

Il y eut encore une autre raison qui porta les Législateurs, premiers instituteurs des mystères, de tenir cette vérité cachée : c'est qu'ils avoient eux-mêmes contribué à l'établissement ou à la propagation du Polythéisme, en prétextant des inspirations, & se servant des opinions religieuses, quoique fausses, dont les peuples étoient prévenus, pour leur inspirer une plus grande vénération pour les loix. Le Polythéisme fut entièrement corrompu par les Poètes qui inventerent ou publièrent des histoires scandaleuses des Dieux & des héros ; histoires dont la prudence des Législateurs auroit voulu dérober la connoissance au peuple, & qui plus que toute autre chose, contribuoient à rendre le Polythéisme dange-

dangereux pour l'Etat , comme on peut s'en convaincre par plusieurs passages de Platon. Au reste on ne doit pas croire que la doctrine enseignée dans les mystères, d'une cause suprême auteur de toutes choses , détruisit les divinités tutélaires ou pour mieux dire les Patrons locaux. Ils étoient simplement considérés comme des Etres d'un second ordre , inférieurs à Dieu , mais supérieurs à l'homme , & placés par le premier Etre pour présider aux différentes parties de l'univers. C'étoit généralement l'opinion de toute l'antiquité , & elle n'a jamais été contestée par aucun Théiste ancien. Ce que la doctrine secrète des grands mystères détruisoit , c'étoit le Polythéisme vulgaire ou l'adoration des hommes déifiés après leur mort.

Un grand nombre d'autorités prouvent que l'explication que l'on vient de donner de la doctrine cachée des grands mystères, n'est point une simple conjecture. Les Mystagogues d'Egypte enseignoient dans leurs cérémonies secrètes , le dogme de l'unité de Dieu , comme M. Cudworth , savant Anglois , l'a évidemment prouvé ^u. Or les Grecs & les Asiatiques emprunterent leurs mystères des Egyptiens , d'où l'on peut conclure très probablement qu'ils enseignoient le même dogme. « Chry-
« sippe

^u *Intel. System. cap. 4. §. 18.*

« sippe dit que les doctrines cachées con-
 « cernant la divinité, sont apellées à juste
 « titre *Télétès*; ce qui signifie également
 « mysteres ou choses finales, parceque ce
 « sont les dernieres choses dont on doit
 « instruire les initiés. L'ame se trouvant
 « alors soutenue d'un puissant apui, &
 « remplie de ses propres desirs, peut gar-
 « der le silence devant les profanes : car
 « c'est une grande prerogative que d'être
 « en état de recevoir de justes & véritables
 « notions concernant les Dieux, de pou-
 « voir les comprendre, & se les fixer dans
 « l'esprit^x. » Suivant Clément d'Aléxan-
 « drie, *ce qui s'enseigne dans les grands mys-*
teres concerne l'univers : c'est la fin, le com-
ble de toutes les instructions. On y voit
les choses telles qu'elles sont, on y envisage
la nature & ses ouvrages^y. Pythagore re-
 connoissoit que c'étoit dans les mysteres
 d'Orphée qui se célébroient en Thrace,
 qu'il avoit appris l'unité de la cause pré-
 miere & universelle : c'étoit là pour me
 servir de ses expressions obscures & sym-
 boliques, qu'il avoit appris que *la substance*
éternelle du nombre étoit le principe intelli-
gent de l'univers, des cieux, de la terre, &
des êtres mixtes^z. Cicéron garde aussi peu
 de

^x Etymol. Auctor in *Telésin*.

^y *Strom.* 5.

^z *Jamblicus, de Vita Pyth.* § 146.

de mesure sur le secret de ces mysteres.
 « Mais quoi, *dit-il* ? Presque tous les cieux,
 « pour ne point pousser ce détail trop
 « loin, ne sont-ils pas remplis du genre
 « humain ? Si j'entreprendois d'aprofondir
 « l'antiquité & d'examiner les relations
 « des historiens Grecs, on trouveroit que
 « les Dieux de la première classe [*Dii*
 « *Majorum gentium*] ont habité la terre
 « avant que d'habiter les cieux. Informez-
 « vous seulement de qui sont ces sépulchres
 « que l'on montre dans la Grece ? Ressou-
 « venez-vous, car vous êtes initié, de ce
 « que l'on enseigne dans les mysteres :
 « vous concevrez alors toute l'étendue que
 « l'on pourroit donner à cette discussion^a. »
 Ce passage peut servir à expliquer ce que
 dit Proclus, que « dans la célébration des
 « mysteres, l'on faisoit voir aux initiés une
 « variété de choses, de formes & d'especes
 « différentes, qui représentoient la première
 « génération des Dieux^b. De

a Quid ? totum prope cælum, ne plures perfe-
 quar, nonne humano genere completum est ? Si
 vero scrutari vetera, & ex his ea, quæ scriptores
 Græciæ prodiderunt, eruere coner ; ipsi illi majo-
 rum gentium Dii qui habentur, hinc a nobis pro-
 fecti in cælum reperientur. Quare, quorum de-
 monstrantur sepulchra in Græcia ? Reminiscere,
 quoniam es initiatus, quæ tradantur mysteriis ;
 tum denique quam hoc late pateat, intelliges.
Tusc. Disp. lib. 1. cap. 12. & 13.

b In *Plat. Thol. lib. 1. cap. 3.*

De ce même passage de Cicéron, M. le Clerc a conclu que le secret des mystères d'Eleusis consistoit à enseigner l'histoire véritable de Cérès & de sa fille. " On y aprenoit, *dit-il*, la vérité de l'histoire de Dio & de Phéréphatta, qui passaient pour des Déeses du premier ordre, & qui n'avoient été que des mortelles ^c. " L'Abbé Banier a dit de même d'après M. le Clerc; " Le secret y étoit surtout extrêmement recommandé, non pas pour en cacher les abominations; mais comme le prétend M. le Clerc après Meursius & quelques anciens, parcequ'on dé couvroit aux initiés la véritable histoire de Cérès & de sa fille, & qu'il étoit important de la cacher au public, de peur que venant à savoir que ces deux prétendues Déeses n'avoient été que deux femmes mortelles, leur culte ne devint méprisable ^d.

On trouve encore dans Cicéron un autre passage bien remarquable sur le même sujet. " Que pensez-vous, *dit ce Philosophe*, de ceux qui prétendent que des hommes vaillans, fameux ou puissans, ont obtenu les honneurs divins après leur mort; & que ces hommes sont les Dieux qui sont aujourd'hui l'objet de notre culte, de

" nos

^c *Biblioth. univer. Tom. 6. p. 79.*

^d *Expl. hist. des Fables. Tom. 1. Entret. 8.*

« nos prieres & de nos adorations ? Eu-
 « hémérus nous dit où ces Dieux sont
 « morts , & où ils sont enterrés. Je ne parle
 « point des mysteres sacrés d'Eleusis. Je
 « passe sous silence ceux de Samothrace &
 « de Lemnos , dont les cérémonies sont
 « cachées sous le voile obscur de la nuit ,
 « & dans l'épaisseur des forêts ».

Tous ces différens passages confirment
 évidemment ce que nous avons dit de la
 doctrine secrète des grands mysteres , où
 l'on découvroit la fausseté du polythéisme ,
 & où l'on enseignoit l'unité de Dieu. On
 pourroit , s'il étoit nécessaire , citer une nuée
 de témoins pour confirmer de plus en plus
 la vérité de cette explication.

On peut par-là expliquer facilement une
 histoire assez étrange que l'on raporte d'Al-
 cibiade & de quelques uns de ses compa-
 gnons de débauche , dans une course noc-
 turne , immédiatement avant son expédi-
 tion de Syracuse. Plutarque & quelques
 autres

e Quid? qui aut fortes aut claros , aut potentes
 viros tradunt post mortem ad Deos pervenisse, eos-
 que esse ipsos, quos nos colere , precari , venerari-
 que soleamus. . . . Ab Euhemero & mortis & sepul-
 turæ demonstrantur Deorum. Omitto Eleusinem
 sanctam illam & augustam. . . . Prætereo Samo-
 thraciam , eaque ,

Quæ Lemni

Nocturno aditu , occulta coluntur
 silvestribus sapibus densa.

autres historiens disent qu'il leur révéla les mystères de Cérès, & qu'ils brisèrent toutes les statues de Mercure. Ces deux faits qui sont rapportés comme deux actions différentes, paroissent d'abord n'avoir aucune connexion, mais il est aisé néanmoins d'apercevoir que l'une étoit la conséquence de l'autre : car ayant révélé à ses amis le secret de l'unité de Dieu & de l'origine du polythéisme, rien n'étoit plus naturel que des hommes échaufés par le vin, se trouvaient saisis d'une espèce d'enthousiasme religieux & courussent dans leur fureur briser les statues des fausses divinités.

Je présumerai même d'indiquer l'histoire que l'on recitoit dans les mystères sur l'origine du polythéisme, & de rapporter l'hymne qui s'y chantoit par le Mystagogue sur l'unité de Dieu. Il me paroît que le célèbre fragment de Sanchoniatho qui nous a été conservé par Eusèbe, n'est autre chose que l'histoire ou la généalogie des Dieux que l'on exposoit aux initiés dans la célébration des mystères d'Égypte & de Phénicie ; où l'on voit que leurs Dieux populaires, dont on y donne l'histoire suivant leur génération, étoient des hommes déifiés après leur mort. Porphyre nous apprend que Sanchoniatho la transcrivit des écrits sacrés de Thoth, instituteur

DISSERTATION V. 197

teur & hiérophante des myſteres d'E-
gypte , de qui les Cabires , Corybantes ou
Samothraces reçurent les myſteres , auſſi
bien que cette généalogie des Dieux qu'ils
portèrent enſuite dans toutes les parties de
la Grece & de l'Asie.

Quant à l'hymne ſur l'unité de Dieu ,
chantée par l'hiérophante qui paroifſoit
ſous la figure du créateur ^f , je crois la
trouver dans celle d'Orphée dont Euſèbe
& Clément d'Alexandrie ^h , nous ont con-
ſervé un fragment. Elle commençoit
ainſi. « Je vais déclarer un ſecret aux
« initiés. Que l'on ferme l'entrée de ces
« lieux aux profanes. O toi , Muſée , deſ-
« cendu de la brillante Sélène , ſois attentif
« à mes accens : je t'annoncerai des vérités
« importantes. Ne ſouffre pas que des
« préjugés ni des aſections antérieures t'en-
« levent le bonheur que tu ſouhaite de
« puiser dans la connoiſſance des vérités
« myſtérieuſes. Conſidere la nature divi-
« ne , contemple-la ſans ceſſe , regle ton
« eſprit & ton cœur ; & marchant dans
« une voye ſure , admire le maître unique
« de l'Univers. Il eſt un , il existe par lui
« même : c'eſt à lui ſeul que tous les êtres
« doi-

^f Euſeb. Prep. Evang. lib. 3.

^g Admonitio ad Gentes.

^h Euſeb. Prep. Evang. lib. 13.

« doivent leur existence ; il opere en tout
 « & par tout ; invisible aux yeux des mor-
 « tels , il voit lui-même toutes choses.

Plusieurs raisons portent à croire que c'est là l'hymne même que l'on chantoit dans le développement du secret des grands mysteres , car l'on apprend du scholiaste d'Aristophane qu'il y avoit des hymnes que l'on chantoit en cette occasion. Ce fut Orphée qui apporta d'Egypte en Thrace , la célébration des mysteres ; & il est certain que les différentes hymnes dont on le fait auteur , sont plus anciennes au moins que Platon & qu'Hérodote. On peut y avoir inséré quelques vers qui ne sont pas de lui , en avoir changé quelques autres , mais en général on les a regardées comme son ouvrage. Ceux qui en ont voulu douter les ont attribuées aux plus anciens Pythagoriciens ⁱ. Le sujet & le titre des différentes hymnes d'Orphée sont relatifs aux mysteres ; & Pausanias nous apprend que dans les fêtes de Cérès on les chantoit par préférence à celles d'Homere , plus élégantes à la vérité , mais celles d'Orphée étoient consacrées par la religion ^k. Musée , disciple d'Orphée , à qui l'hymne est adressée , passoit pour avoir institué les mysteres à

Athe-

ⁱ Laertius in Vita Pythag. & Suidas in voce Ὀρφεύς.

^k Pausan. lib. 9. cap. 27. & 32.

Athe-
 avoi
 com
 don
 men
 nant
 ne f
 nion
 attrib
 teres
 ses h
 des
 insti
 S
 à ce
 xand
 « ta
 « m
 « ap
 « té
 « m
 « la
 « co
 « ter
 Ici f
 Pour
 sens
 myst
 quer

Athenes , à l'exemple de son maître qui les avoit institués dans la Thrace ¹ ; & l'hymne commence précisément par le formulaire dont le mystagogue se servoit ordinairement en de semblables occasions , en ordonnant aux profanes de se retirer. Enfin on ne sauroit assigner d'autre raison de l'opinion populaire qui suivant Théodore ^m, attribuoit à Orphée l'établissement des mystères Eleusiniens , que l'usage d'y chanter ses hymnes , puisque les Athéniens avoient des monumens certains qu'ils avoient été institués par un autre.

S'il pouvoit encore rester quelque doute à ce sujet , ce que rapporte Clément d'Alexandrie suffiroit pour le dissiper. « Le mystagogue de Thrace , *dit-il* , qui étoit en même tems poète , Orphée fils d'Oéager , après avoir ouvert les mystères , & chanté la théologie des idoles , renverse lui-même tout ce qu'il a dit , & introduit la vérité. C'est alors véritablement que commencent , quoique tard , les mystères sacrés , & c'est ainsi qu'il débute. »

Ici suit l'hymne que j'ai rapportée ci-dessus. Pour entendre toute la force & tout le sens de ce passage , on doit savoir que le mystagogue étoit chargé du soin d'expliquer les spectacles qui acompagnoient les

¹ *Tertull. Apol.*

^m *Theodoretus Therapeut. I.*

myſteres ; & où , comme le raporte Apulée , on faiſoit paſſer en revue tous les Dieux céleſtes & infernaux ⁿ. On chantoit une hymne à l'honneur de chacun de ces Dieux, & c'eſt ce que Clément d'Aléxandrie appelle la théologie des Idoles. On retrouve encore ces hymnes parmi les ouvrages attribués à Orphée. Lorsque ce ſpectacle étoit achevé , alors venoit la doctrine ſecrete & véritable , contenue dans l'hymne dont il ſ'agit. L'aſſemblée étoit enſuite renvoyée avec ces deux mots barbares , *Kots Ompas* , qui font voir que les myſteres n'avoient point eu leur origine dans la Grece. Le ſavant M. le Clerc obſerve que ces deux mots ſont originairement Phéniciens , & qu'ils ſignifioient , *Veillez & abſtenez-vous du mal* ^o.

On voit par cette explication des myſteres , quels en étoient le but & l'uſage , tant des grands que des petits. Tout , ſoit ce que l'on enſeignoit à tout le monde ſans diſtinction , ſoit ce que l'on tenoit caché à la plus grande partie , étoit également combiné pour le bien de l'Etat. Pour cet éſet on atiroit autant de perſonnes qu'il étoit poſſible à leur participation générale , en répandant les dogmes de la providence & d'un état futur , & en flatant les initiés qu'ils

ⁿ Apul. Met. lib II.

^o Bibl. Univ. Tom. 6. p. 84.

qu'ils seroient dans l'autre vie plus heureux que les autres hommes. C'est ce qui fait que les témoignages de l'antiquité sont si clairs & si abondans sur cette partie des mysteres. Mais il n'en est pas de même à l'égard de ce qui succédoit à ces premières instructions. Le but étant de porter ceux qui étoient entrés dans les mysteres, à aspirer à la vertu la plus parfaite, il étoit impossible de les rendre parfaitement vertueux, sans découvrir les illusions du polythéisme aux personnes dignes qu'on leur confiât un secret de cette importance, qui ataquoit les opinions favorites du vulgaire. C'est pourquoi l'on ne revéloit cette doctrine qu'avec une extrême circonspection, & sous le sceau d'un secret éternel & inviolable ^P; & c'est là ce qui fait que l'antiquité est si obscure & si stérile à ce sujet. Varron & Cicéron, dont l'esprit de recherche & le savoir donneroient lieu d'attendre de grandes lumieres, ne fournissent que quelques lueurs foibles; le premier ayant indiqué brièvement les motifs de la doctrine secreete des mysteres sans rien dire de ce qu'elle enseignoit, & le second ayant par quelques traits donné à connoître ce qu'elle renfermoit, sans rien dire des motifs. On n'en doit point être surpris,

^P Meursii Eleusina, cap. 20.

surpris , si l'on considère que les loix condamnoient à mort ceux qui en trahissoient le secret ^q.

Le cas de Diagoras est trop remarquable pour être omis. L'indiscrétion qu'il eut de révéler le secret des mystères Eleusiens , le fit passer auprès du peuple pour un athée : ce qui prouve deux choses ; l'une , qu'on enseignoit la fausseté du polythéisme ; l'autre , que la communication indiscrete de cette doctrine auroit été d'un grand préjudice à l'Etat. Il tâcha aussi de dissuader ses amis de se faire initier aux mystères ; ce qui fut cause qu'on le proscrivit d'Athènes & qu'on mit sa tête à prix ^r.

Il suffisoit de croire en un seul Dieu , pour être regardé par le peuple comme athée. Ce fut le cas de Socrate , & si on laissa ce philosophe vivre longtems en repos , si on ne troubla point du tout celui d'Epicure , qui étoit un athée véritable , dans le sens qu'on appelle athée quiconque nie la providence ; c'est que leurs opinions étoient regardées sur le pié de principes d'une

q Si quis arcana mysteria Cereris sacra vulgasset, lege morti addicebatur Meminit hujus legis Sopater in divisione quaestionis. Sam. Petit in leges Atticas. pag. 38.

r Suidas , voce Διαγόρας ὁ Μήλιος. Et etiam Athanegoras in Legatione.

d'une secte Philosophique qui n'étoit point de nature à faire de grands progrès parmi le peuple. C'est peut-être par cette raison que Socrate ne voulut point se faire initier, quoiqu'il paroisse qu'il pensoit avantageusement des mysteres ; car alors il n'auroit pu continuer à enseigner l'unité de Dieu, qui étoit sa grande doctrine, sans être accusé d'en avoir trahi le secret. Comme c'étoit néanmoins une affectation singulière, elle lui atira beaucoup de censures ¹. L'exemple d'Eschyle montre combien il étoit dangereux d'être seulement soupçonné d'avoir manqué à ce secret ; car sur une simple imagination du peuple, que ce poëte dans une de ses pieces avoit donné à entendre quelque chose des mysteres, il pensa être mis en pieces sur le théâtre même ; & il ne se déroba à ce danger qu'en se réfugiant à l'autel de Bacchus. Il en apela ensuite à l'Aréopage, qui le déclara innocent de l'accusation qu'on lui avoit intentée ².

Les Crétois seuls étoient une exception à la regle générale du secret des mysteres. Diodore de Sicile rapporte qu'ils les célébroient

¹ *Lucianus Demonastæ.*

² *Clemens Alex. Strom. 2. & Aristotelis. lib. 3. cap. 1. Nicom. Eth. ad locum Eusebii.*

broient en public, & qu'ils y enseignoient tout sans aucune réserve. « Il étoit, *dit-il*, « ordonné à Gnosse, en Crete, par une ancienne loi, que les mysteres y seroient « montrés ouvertement à tout le monde; « & que ce que l'on n'enseignoit autre « part que sous le sceau du secret, y seroit communiqué à tous ceux qui voudroient l'apprendre ». » Quelque étrange que cette conduite paroisse d'abord, elle sert à confirmer l'explication que nous avons donnée du secret même des mysteres. Nous avons fait voir que ce grand secret consistoit dans la découverte des erreurs du polythéisme, qui se faisoit comme il paroît par ce qui est échappé à Cicéron, en enseignant l'origine des Dieux qui n'étoient que des hommes mortels élevés aux honneurs divins à cause de leurs bienfaits envers leur patrie ou envers le genre humain. Or c'est ce que les Crétois publioient à la face de toute la terre, en se vantant de posséder le tombeau de Jupiter même, le Pere des Dieux & des hommes. Comment auroient-ils donc pu dans leurs mysteres faire un secret, de ce que chacun savoit & disoit hors des mysteres? Et ce point en étant le seul secret, il s'en suit qu'il ne devoit y en avoir aucun dans les mysteres de Crete.

Ou

On ne doit pas manquer à cette occasion d'observer ce que Diodore de Sicile dit dans le même endroit ; que les Crétois qui célébroient ouvertement leurs mystères , aléguoient cette circonstance comme une preuve d'avoir été les premiers à déifier des hommes mortels ; invention dont ils se glorifioient beaucoup & dont ils vouloient divulguer & conserver la mémoire par la singularité de leurs mystères. « Ce
 « sont là , *dit Diodore de Sicile* , les vieilles
 « histoires que les Crétois raportent de
 « leurs Dieux , prétendant qu'ils sont nés
 « au milieu de leur nation. Et ils se servent
 « de cet argument comme d'une preuve in-
 « vincible, pour démontrer que l'adoration,
 « le culte & les mystères des Dieux vien-
 « nent originairement de Crete : puisque les
 « mystères Eleusiniens , les plus fameux
 « de tous , ceux de Samothrace , ceux des
 « Ciconiens institués en Thrace par Or-
 « phée , tous généralement se célèbrent en
 « secret , au lieu qu'en Crete on les céle-
 « bre en public * . » On ne pouvoit point
 faire un plus grand affront au culte des
 idoles , ni rien qui fût plus capable de dé-
 plaire aux protecteurs politiques des mys-
 tères. Aussi les Crétois devinrent-ils l'ob-
 jet de la haine de tous les Grecs , & l'on
 disoit

* *Diod. Sic. Ibid.*

disoit communément , par voye de proverbe ; *Crétois , menteur éternel* ¹.

Nonobstant l'irrégularité des Crétois à l'égard du secret des mysteres , le cas extrême que toute l'antiquité faisoit de cet établissement , n'est point équivoque. « Sui-
« vant mon opinion , dit *Socrate interlocu-
« teur dans un des dialogues de Platon* ,
« ceux qui ont établi les mysteres , quels
« qu'ils soient , étoient fort habiles dans la
« connoissance de la nature humaine ². »
Isocrate dit que *Cérès avoit fait aux Athé-
niens deux présens de la dernière conséquence ;
le blé qui les avoit retirés de l'état de bru-
talité où ils vivoient , & les mysteres qui en-
seignoient aux initiés à former les espérances
les plus agréables touchant la mort & l'éterni-
té* ³. Cicéron les a regardés comme d'une si
grande utilité pour l'Etat , à cause du dogme
qu'on y enseignoit des peines & des récom-
penses d'une autre vie , que dans la loi où il
proscrit les sacrifices nocturnes offerts par
les femmes , il excepte expressément les
mysteres de Cérès & les sacrifices de la
bonne Déesse. Il appelle à cette occasion les
fêtes Eleusiniennes , des mysteres augus-
tes

y Tam mendax Magni tumulo , quam Creta
Tonantis. *Lucan. lib. 8.*

Et *Callimachus hym. in Jovem* — — Nonnus,
Dionys. lib. 8.

¹ *Phadone.*

² *Isoc. Panegy.*

tes &
pour l
leur f
les Ro
nation
justes
« te-t
« ven
« pou
« auc
« à
« stit
« mo
« car
« c'e
« av
« la
« en
« co
« ad
« pa
L
Dée
b l
olla,
to, r
Cicé
quo
repr
id e
Ego
sole

res & respectables , & la raison qu'il alegue pour l'exception qu'il fait dans ses loix en leur faveur , c'est qu'il n'y a point en vue les Romains seuls , mais encore toutes les nations qui se gouvernent par des principes justes & certains. « Il me semble , *ajoute-t-il* , qu'Athenes entre plusieurs inventions excélentes , divines , & si utiles pour le genre humain , n'en a produit aucune comparable aux mysteres , qui à une vie sauvage & féroce ont substitué l'humanité & l'urbanité des mœurs. C'est avec raison qu'on les caractérise par le terme d'*initiation* , car c'est par eux véritablement que nous avons appris les premiers principes de la vie ; & non seulement ils nous enseignent à vivre d'une maniere plus consolante & plus agreable , mais ils adoucissent encore les peines de la mort par l'espérance d'un meilleur sort ^b.

Les sacrifices en l'honneur de la bonne Déesse , apelés par Cicéron , *les sacrifices publics*

^b Nocturna mulierum sacrificia ne sunt, præter illa, quæ pro populo rite fiant. Neve quem initiant, nisi ut assolet, Cereri, Græco sacro. *Sur cette loi Cicéron fait le commentaire suivant.* M. At vero, quod sequitur, quomodo aut tu assentire, aut ego reprehendam, sane quæro, Tite. A. Quid tandem id est ? M. De nocturnis sacrificiis mulierum. A. Ego vero assentior, excepto præsertim in ipsa lege solemnî sacrificio ac publico. M. Quid ergo ager
laccus

publics & solennels, sont exceptés de la proscription qu'il fait de tous les sacrifices nocturnes ; il étoient offerts *pro populo*, pour le peuple. La faveur égale & commune que Cicéron accorde à ces sacrifices &

aux

Iaccus Eumolpidaeque nostri, & augusta illa mysteria, si quidem sacra nocturna tollimus ? Non enim populo Romano, sed omnibus bonis firmisque populis leges damus. A. Excipis, credo, illa, quibus ipsi initiati sumus. M. Ego vero excipiam. Nam mihi cum multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperisse, atque in vita hominum attulisse, tum nihil melius illis mysteriis, quibus ex agresti immanique vita exculti ad humanitatem & mitigati sumus : initiaque ut appellantur, ita te vera principia vitæ cognovimus ; neque solum cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore moriendi. Quid autem mihi displiceat *in nocturnis*, Poetæ indicant comici. Quâ licentiâ Romæ datâ, quidnam egisset ILLE qui in sacrificium cogitatam libidinem intulit, quo ne imprudentiam quidem oculorum adjici fas fuit ? *De Leg. lib. 2. cap. 14.*

Au lieu de *in nocturnis*, la leçon ordinaire est *innocentes*. Cette correction est de Victorius, & elle paroît fondée non seulement sur le sens qu'il exige, mais même sur ce que le mot *innocentes* employé ici dans le sens où il faudroit l'entendre, n'est pas bon latin ; au moins c'est le sentiment de plusieurs critiques : il seroit d'ailleurs superflu, & il paroîtroit manquer quelque chose après le mot *displiceat*.

Par ILLE qui est vers la fin, Cicéron a évidemment en vue Clodius, son ennemi mortel, qui *pulvinaribus bonæ Deæ stuprum intulerit, eaque sacra, quæ viri oculis ne imprudentis quidem adspici fas est, solum adspectu virili, sed flagitio stuproque violavit*. [*Orat. de Har. resp. §. 5.*] La ressemblance de ces

deux

aux mysteres , donne lieu de croire qu'il en regardoit la célébration comme utile à la sûreté publique. Long-tems avant lui , Solon , législateur des Athéniens ; & long-tems après lui , Prétextatus , magistrat Romain des plus estimés , en eurent la même opinion , comme il paroît par les réglemens que le premier eut soin de faire pour leur célébration , & par les remontrances que le dernier fit à Valentinien qui vouloit les abolir. Cet Empereur ayant divisé

l'Empire

deux passages prouve qu'il ne peut être question que de Clodius. Voici ce me semble quel est le raisonnement de Cicéron. « Je fais une exception en faveur des mysteres Eleusiniens , à cause de leur grande utilité pour la vie civile. Cependant la célébration de ces fêtes pendant la nuit est sujette à de grands inconvéniens , comme il paroît par les pieces des poëtes comiques. Et si l'on eût admis dans Rome à ces cérémonies nocturnes , les hommes & les femmes indistinctement , ainsi qu'on le pratiquoit dans les mysteres d'Eleusis , à quelles infamies n'auroit-on pas été exposé de la part d'un homme comme Clodius , qui a trouvé le moyen de violer les fêtes de la bonne Déesse où l'on n'admettoit que les femmes. » Il y a beaucoup d'apparence que par ces poëtes comiques Cicéron entend les écrivains de la nouvelle comédie , & que les abus auxquels il fait allusion , étoient des abus licentieux propres à fournir des intrigues à la nouvelle comédie. En éfer on peut voir dans Fabricius , [*notitia Comicarum deperditorum* , *Bibl. Græc. lib. 2. cap. 22.*] combien il étoit en usage parmi les écrivains de la nouvelle comédie de fixer la scene de leur intrigue , dans le lieu où se faisoit la célébration des fêtes & des mysteres.

l'empire avec son frere , & projeté une réforme générale dans les loix & le gouvernement , défendit entre autres choses les sacrifices nocturnes : mais sur les représentations de Prétextatus , Proconsul de Grece , & qui comme le dit Zosime étoit orné de toutes les vertus d'un particulier & d'un homme d'Etat , il fit une exception en faveur des mysteres de Cérès , à condition néanmoins qu'on les réduiroit à leur première pureté & simplicité ^c. Ces mysteres avoient été établis à Rome de fort bonne heure ^d ; ils avoient été incorporés dans le culte national ^e ; l'Empereur Hadrien fit des réglemens pour leur célébration ^f ; mais les vices énormes qui s'y introduisirent par la suite , les firent abolir entièrement par Théodose.

Tel est le sort de tous les établissemens humains. Ces mysteres si saints & si respectables dans leur origine , dégénérèrent par la suite ; & les mesures que l'on avoit prises pour parvenir aux fins qu'on s'y étoit proposées , tournerent à la ruine & à la subversion de ces mêmes fins. Car on ne

^c Zosim. lib. 4. Hist. nova.

^d Cicer. Orat. pro Corn. Balbo. — De Nat. Deor. lib. 2. cap. 24. — Dionys. Hal. lib. 1. cap. 33. Antiquit.

^e Suetonius , Vita August. cap. 93.

^f Aurel. Victor. in Hadri.

peut guere produire d'autre raison des abus horribles qui s'introduisirent dans les mysteres , abstraction faite du tems auquel rien ne se soustrait , que l'obscurité où on les célébroit & le secret exact qu'on y observoit ; la nuit fournissant à des hommes vicieux l'ocasion d'entreprendre des choses criminelles , & le secret les encourageant à les exécuter. Ce secret inviolable qui encourageoit les abus , les déroba longtems à la connoissance du magistrat , & si longtems , qu'il ne fut plus possible d'y remédier. En un mot , on doit avouer que les mysteres si propres dans leur première institution à exciter à la pratique de la vertu , devinrent prodigieusement & horriblement corrompus. Mais en doit-on être surpris , si l'on considere que dans les premiers siecles , les siecles les plus purs de notre sainte religion , il s'introduisit dans l'Eglise une corruption semblable par l'effet d'une semblable cause. Les premiers Chrétiens , à l'imitation peut-être des cérémonies du paganisme , avoient coutume de s'assembler dans l'église pendant la nuit , pour y célébrer les veilles ou les vigiles des fêtes , ce qui se faisoit dans le commencement avec une sainteté & une pureté édifiantes ; mais en peu de tems il s'y introduisit tant d'abus , qu'on fut dans

la

la nécessité de les abolir ^g. Et suivant le rapport de Cicéron , Diagondas le Thébain ne trouva point d'autre moyen pour remédier aux désordres des mysteres ^h, que de les supprimer.

Ce ne fut cependant pas la seule cause de la corruption des mysteres. Il y en avoit de consacrés à Bacchus , à Vénus , à Cupidon ; divinités que l'on suposoit inspirer des passions irrégulieres & y présumer. Il n'est point étonnant que les initiés ayent été portés à s'abandonner aux débauches qui faisoient les délices de ces Dieux , & en ce cas la doctrine cachée des grands mysteres venoit trop tard pour en corriger l'abus. Mais ce qui est remarquable & ce qui prouve la vérité de ce que nous avons dit sur l'origine des mysteres , & le but qu'on s'y étoit proposé de confirmer & de perpétuer le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie , c'est que ce dogme continua d'y être enseigné ,

lors

g Quoniam occasione nocturnarum vigiliarum abusus quidam irrepere cœperant , vel potius flagitia non raro committi , placuit Ecclesiæ nocturnos conventus & vigilias proprie dictas intermittere , ac solum in iisdem diebus celebrare jejunia. *Bellarmin. De Eccl. Triumph. lib. 3. cap. ult.*

h — Atque omnia nocturna , ne nos duriores fortasse videamur , in media Græcia Diagondas Thebanus lege perpetua sustulit. *De leg. lib. 2. cap. 15.*

lors m
de Cup
au plu
ruption
de plus
du K
prétext
nouvel
auxqu
Enfi
corrup
rophar
du ma
étoien
magist
toute
ne fut
des a

i Pl
k O
l T
cession
racteri
dérifio
étoien
roit di
res éni
les inf
l'intim
une in
que di
tinien
blicus
Voyer

lors même que la célébration des mysteres de Cupidon ⁱ & de Bacchus ^k, fut portée au plus grand degré de licence & de corruption. Ce qu'il y eut dans ces mysteres de plus obscene & de plus sale, la procession du *Kteis* & du *Phallos*, fut introduite sous prétexte d'être l'emblème ^l de cette vie nouvelle & de cette régénération mystique auxquelles les initiés s'engageoient.

Enfin ce qui contribua beaucoup à la corruption des mysteres; ce fut que l'hiérophante se retira de dessous l'inspection du magistrat civil. Comme les mysteres étoient originairement de l'institution du magistrat, il présidoit à leur célébration par toute la Grece; & tant qu'il y présida, il ne fut guere possible qu'il s'y introduisît des abus grossiers. Mais dans la suite quelque

ⁱ *Plutarchus*, Ερωτικῶν.

^k *Orig. contra Celsum. lib. 4. p. 167. Edit. Steph.*

^l Théodore (Thérapeut. lib. 1.) parle de la procession de ces figures énigmatiques, mais en les caractérisant de cette épithete, ce ne peut être qu'en dérision des payens qui prétendoient qu'elles étoient mystiques & symboliques; car on ne sauroit dire que le *Kteis* & le *Phallos* fussent les figures énigmatiques des débauches dont elles étoient les instrumens; le terme d'énigmatique signifiant l'intimation obscure d'une chose représentée par une image différente. Il faut expliquer de même ce que dit Tertullien dans son traité contre les Valentinien. *Virile membrum totum est mysterium*. Jamblicus alegue des raisons différentes pour cet usage. Voyez son traité, *De Mysteriis*, cap. 11. §. 1.

quelque petit prêtre qu'on avoit employé dans le mécanisme des cérémonies , s'avisa d'établir de son chef de nouveaux mysteres , que l'on célébroit clandestinement , sans l'approbation & peut-être sans la connoissance du magistrat civil. C'est là que les crimes & les débauches les plus énormes prirent leur naissance. Voilà l'origine de toutes les impiétés horribles que l'on commettoit à Rome dans les mysteres de Bacchus , & dont Tite-live donne une relation si circonstanciée. Il dit qu'ils furent d'abord établis en Etrurie par un prestolet Grec , d'un caractère ignoble & grand menteur , sans aucune connoissance du vrai sens des cérémonies mystérieuses si propres à perfectionner le corps & l'esprit , & qui avoient été introduites chez les Romains , par les Grecs la plus savante de toutes les nations ^m. On voit par ce passage même que les mysteres étoient originairement d'une nature tout à fait différente , & qu'ils avoient été inventés pour l'augmentation des sciences & de la vertu. Les nouveaux mysteres aportés en Italie par ce prêtre dépaycé , ne parvinrent néanmoins que par degré à la corruption extrême où ils tombèrent dans la suite : car Hispala dans sa confession devant les

Consuls

^m Græcus ignobilis in Etruriam primum venit, nulla cum arte earum , quas multas ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens invexit, sed sacrificulus & vates. *Hist. lib. 39.*

Confu
les fer
ticipat
Camp
fit un
toutes
par l'
l'initia
fils ; c
débau
verte
mina
myste

n T
Primo
quam
dorem
Nam
noctu
diebu
cisse
viri fo
facin
rum i
minu
cinus
Hanc
velut
ris va
mach
abrip
facin
diner
in hi
prox
nis i
patie

Consuls déclare qu'il n'y avoit d'abord que les femmes qui fussent admises à leur participation, jusqu'à ce que Pacula Minia Campana en devint la prêtresse. Celle-ci fit un changement subit & général dans toutes les cérémonies, comme si c'étoit par l'ordre des Dieux, & elle commença l'initiation des hommes par celle de ses fils; changement qui fut bientôt suivi des débauches les plus infames ⁿ. La découverte de cette scène d'abomination déterminâ le sénat à abolir par un décret les mystères de Bacchus dans toute l'Italie :
mais

n Tum Hispala originem sacrorum expromit. Primo sacrarium id fœminarum fuisse, nec quemquam virum eo admitti solitum.... Pacullam sacerdotem omnia, tanquam Deum monitis, immutasse. Nam & viros eam primum suos filios initiasse; & nocturnum sacrum ex diurno, & pro tribus in anno diebus quinos singulis mensibus dies initiorum fecisse; ex quo in promiscuo sacra sint, & permisti viri fœminis, & noctis licentia accesserit; nihil ibi facinoris, nihil flagitii prætermisum; plura virorum inter sese, quam fœminarum esse stupra. Si qui minus patientes dedecoris sint, & pigiores ad facinus, pro victimis immolari: nihil nefas ducere. Hanc summam inter eos religionem esse; viros velut mente capta cum jactatione fanatica corporis vaticinari..... Raptos à Diis homines dici, quos machinæ illigatos ex conspectu in abditos specus abripiant; eos esse, qui aut conjurare, aut sociari facinoribus, aut stuprum pati noluerint; multitudinem ingentem, alterum jam prope populum esse; in his nobiles quosdam viros, fœminasque. Biennio proximo institutum esse, ne quis major viginti annis initiaretur; captari ætates, & errori & stupri patientes. *Liv. Hist. lib. 39.*

mais les autres mysteres resterent inviolables. L'institution en étoit trop utile & trop importante , pour les supprimer tous à cause du crime des seuls mysteres de Bacchus.

La corruption s'étendit avec le tems à tous les mysteres ° : ceux d'Eleusis furent les derniers ataqués de cette contagion. Ils furent pendant un tems aussi dignes de respect, qu'ils devinrent dans la suite dignes d'exécration. Il ne faut que distinguer les tems pour concilier les grands éloges qu'on leur a donnés & les censures séveres que l'on en a faites p. Il est vrai qu'à croire
des

o *Clemens Alex. Admonitio ad Gentes.*

p M. Le Clerc (*Biblioth. univ. Tom. 6. p. 73.*) prétend que les mysteres n'ont point été corrompus. Je ne conçois point d'autre raison qui ait pu le porter à épouser cet étrange paradoxe que parcequ'il favorise l'accusation que l'on fait contre les Peres de l'Eglise d'avoir trop insisté sur leur corruption ; & c'est ainsi qu'il a combattu une erreur par une erreur encore plus grande ; ce qui n'est que trop souvent le cas des controversistes On doit avouer en effet que les Peres ont outré leurs censures contre les mysteres. Leur institution primitive a été unanimement regardée par les hommes les plus sages & les plus vertueux du paganisme, comme le plus digne moyen de parvenir à la plus noble fin ; & cependant les Peres n'ont point fait difficulté de dire qu'elle renfermoit tous les principes du vice & de la corruption. Ce qu'il y a de singulier , c'est que nonobstant tout cela , ils ont fait passer dans leurs écrits & dans la religion même une partie du langage & des cérémonies de ces mysteres. Casaubon en a donné un détail très exact & très circonstancié ; *exerc. 16. in Baron. Ann.*

des rapports incertains , les mysteres auroient été corrompus presque dès leur naissance. L'on accuse Orphée d'en avoir abusé ^q ; mais qui ne découvre au premier coup d'œil que c'est une calomnie inventée dans les tems postérieurs par ceux qui abusoient des mysteres , afin de couvrir par cet exemple , s'il étoit possible , la honte de leurs abominations ? C'est une ruse assez ordinaire du vice , que de noircir la réputation des hommes dont les mœurs ont été les plus pures. Socrate , l'honneur de son siècle , en est un exemple. L'accusation intentée contre Orphée , est fondée sur une fable si mal concertée , qu'elle tombe d'elle-même par la contradiction où elle se trouve avec les monumens de l'antiquité : car en conséquence de l'abus qu'Orphée auroit fait des mysteres , on rapporte qu'il auroit été mis en pieces par des femmes , tandis que l'inscription qui étoit sur son tombeau à Dion en Macédoine , prouvoit qu'il étoit mort d'un coup de tonnerre ; genre de mort que les anciens regardoient comme une faveur signalée des Dieux ^r.

Jusqu'ici j'ai supposé que les mysteres avoient été inventés , établis , & soutenus
par

^q *Diog. Laert. Proximum , segm. 5.*

^r *Idem , ibid.*

par les Législateurs. Ce que l'on a déjà dit peut fournir assez de preuves pour montrer la vérité de cette supposition : mais comme ce point est essentiel & capital par rapport à l'objet de cette dissertation, l'on rassemblera ces preuves sous un seul coup d'œil, & on y en ajoutera quelques autres.

Les mysteres venoient originairement d'Egypte. Hérodote, Diodore de Sicile & Plutarque le disent expressément, & toute l'antiquité est unanime sur ce point. La ressemblance exacte qui se trouve entre les cérémonies des mysteres Grecs & Egyptiens, & entre ce qu'on enseignoit dans les uns & les autres suffiroit seule pour le prouver. Les Egyptiens dans toutes leurs instructions, exigeoient le même secret que l'on requéroit des initiés dans les mysteres ; & cet engagement au secret étoit même le caractère particulier de la sience de cette nation. Le dogme de la métempsychose & celui des peines & des récompenses d'une autre vie que l'on enseignoit dans les mysteres, avoient d'abord été enseignés par les Egyptiens ; ainsi que tous les historiens Grecs en conviennent ^f. L'abstinence du poisson,

^f On donnoit aux peines à venir le nom de tourmens *étrangers*, épithete qui n'est jamais employée dans des sujets de religion par les Ecrivains Grecs ou Latins, que pour signifier *Egyptien*.

poisson, des fèves & de quelques autres mêts, recommandée dans les mysteres, étoit une superstition particuliere aux Egyptiens^t. L'usage de graver le rituel des mysteres sur deux tables de pierre^u, étoit évidemment un usage Egyptien, puisque les caractères suivant le raport d'Apulée en étoient hiéroglyphiques^x. Il seroit trop long de comparer toutes les particularités des mysteres Grecs & Egyptiens. Il suffit en un mot de dire qu'ils se ressembloient presque en tout point^y.

On peut par-là concilier toutes les disputes des états & des villes de la Grece sur l'origine des mysteres. Les Thraces, les Crétois & les Athéniens prétendoient en être les inventeurs : comme ils soutenoient n'avoir rien emprunté les uns des autres, & qu'ils trouvoient néanmoins une si grande ressemblance entre leurs mysteres, chacun sous ce prétexte vouloit s'attribuer

K 2 l'hon-

^t *Prophyr. De Abstinencia.*

^u *Pausanias Arcadicis.*

^x Senex commissimus ducit me protinus ad ipsas fores ædis amplissimæ, rituque solenni aspersiois celebrato mysterio, ac matutino peracto sacrificio de opertis adyti, profert quosdam libros, literis ignorabilibus prænotatos; partim figuris cujusce-modi animalium, concepti sermonis compendiosa verba suggerentes, partim nodosis & in modum rotæ tortuosis, capreolatimque condensis apicibus. *Metamorph. lib. 11.*

^y *Diod. Sic. lib. 1.*

l'honneur de leur origine ; prétexte dont la force ou la difficulté disparoit , dès que l'on a recours aux mysteres d'Egypte comme à leur origine commune & incontestable. Or ce fut le Magistrat qui forma & qui établit en Egypte le culte religieux , dont il tourna toutes les cérémonies & tous les dogmes vers des fins politiques : on en doit donc conclure que les mysteres furent originairement inventés par les législateurs.

Les sages qui les portèrent d'Egypte en Asie , en Grece & dans la Brétagne , étoient tous Rois ou Législateurs , comme Zoroastre , Inachus , Orphée , Mélampus , Trophonius , Minos , Cinyras , Erechtee , & les Druides.

Une autre preuve de l'origine politique des mysteres , c'est que le souverain y présidoit. Dans les mysteres Eleusiniens , il étoit représenté par un Président apelé *Basileis* , qui signifie Roi , sans doute en mémoire du premier fondateur. A ce président on joignoit quatre officiers choisis par le peuple & apelés *Epiméletes* , c'est à dire curateurs ^z. Les Prêtres n'étoient que des officiers subalternes & n'avoient aucune part dans la direction suprême des mysteres. Comme c'étoit l'institution favorite du législateur , il prit tous les soins possibles pour la soutenir ; & c'est ce qu'il

ne

^z *Meursii Eleusinia* , cap. 15.

ne pouvoit faire plus efficacement qu'en y présidant lui-même. Il cachoit néanmoins avec soin la part qu'il y prenoit, en se tenant pour ainsi dire derrière le rideau, d'où il dirigeoit l'action des Prêtres. S'il se fût mêlé trop ouvertement des matières de la religion, il auroit fait échouer son dessein : le peuple auroit bientôt regardé les mystères comme des choses purement utiles & politiques. C'est là ce qui a enveloppé ce sujet d'une obscurité si grande, qu'encore que les mystères soient réellement une invention de la politique, les anciens mêmes ont souvent pris le change, & ont été extrêmement embarrassés pour en désigner le véritable fondateur. C'est ainsi que par rapport aux mystères Eleusiniens, les uns en donnoient l'honneur à Cérès, les autres à Triptolème, quelques uns à Eumolpe ; d'autres à Musée, & d'autres à Erechtee. Comment se tirer de ce labyrinthe où Meursius^a conduit son lecteur, & où les anciens le tiennent renfermé ? Il ne faut que suivre le fil de ce que nous avons observé. Erechtee Roi d'Athènes^b institua les mystères : le peuple confondit mal à propos l'instituteur avec les Prêtres Eumolpe & Musée qui furent les premiers qui

^a Meursii Eleusinia, cap. 2.

^b Diod. Sic. lib. 1. Bibl.

222 DISSERTATION V.

qui y officierent , & avec Cérès & Triptoleme qui étoient les divinités en l'honneur desquelles on les célébroit. Ces méprises étoient assez naturelles. Les poètes , dans leur stile libre & figuré , donnerent le nom de fondateurs aux Dieux auxquels ces mysteres étoient consacrés , & le peuple ne voyant d'autres ministres aparens que les Prêtres qui officioient , (le législateur évitant à dessein de se montrer) crut bonnement que c'étoient ces Prêtres qui les avoient institués. Si l'on pouvoit cependant exiger & des poètes & du peuple , de réfléchir atentivement sur leurs imaginations & leurs opinions , on auroit lieu de croire qu'il auroient du éviter cette erreur , par le moyen de la marque qu'Erechtrée voulut laisser à la postérité , pour lui faire connoître qu'il étoit l'instituteur de ces mysteres ; j'entens l'institution de cet officier dont nous avons parlé & qui s'apeloit *Basileis* ou le Roi.

Cette origine des mysteres se démontre encore par les qualités requises dans ceux qui vouloient être initiés : car suivant l'institution primitive , ni les esclaves , ni les étrangers ne pouvoient y être reçus ^c. Or si les mysteres avoient été établis principalement pour enseigner les vérités de la religion ,

on

^c *Schol. Hom. II.* ☉ — *Diod. Sic. lib. 5. Aristoph. in Θεσμοφόγισα?*

on ne voit pas pourquoi tous les hommes n'y auroient pas été admis indifféremment, pourvû qu'ils eussent eu les qualités morales dont on a parlé ci-devant. Mais si les mysteres au-contraire ont été établis par l'Etat pour des vues politiques, alors on voit clairement d'où vient que des étrangers & des esclaves qui ne sont atachés à l'Etat, ni par les liens de l'intérêt, ni par ceux du bien, ou de la patrie, doivent être exclus de ce qui n'est institué que pour le bien de l'Etat. Dans la suite, lorsque les Grecs par leurs fréquentes confédérations contre les Perses, l'ennemi commun de leur liberté, commencerent à se regarder comme ne formant qu'un peuple & qu'un Etat, on admit aux mysteres tous ceux qui parloient la langue Grecque. Les Anciens ne réfléchissant point sur l'origine ni sur le but des mysteres, ont été fort embarrassés pour découvrir les raisons qui avoient porté à confiner l'initiation aux seuls sujets naturels de l'Etat. Lucien dans la vie de son ami Démonax, rapporte que ce grand Philosophe eut un jour le courage de demander aux Athéniens, pourquoi ils excluient les barbares de leurs mysteres, Eumolpe qui étoit de Thrace & par conséquent barbare, en ayant été l'instituteur; mais il ne rapporte pas la réponse qu'on lui fit. Casaubon, un des plus savans & des meilleurs critiques

de son siècle, n'a pu pénétrer la véritable raison de cet usage des Grecs, & il le traite de ridicule dans l'idée que les instituteurs des mystères se feroient imaginés que de parler la langue Grecque contribuoit à la piété.

Ce qu'on enseignoit généralement à tous les initiés, qu'il étoit nécessaire de mener une vie sainte & vertueuse pour obtenir une immortalité bien-heureuse, confirme que les législateurs ont été les instituteurs des mystères. Ce n'étoit pas là la doctrine que débitoient les prêtres : ils donnoient le paradis à meilleur marché. Quelques oblations, quelques sacrifices, quelques cérémonies, c'étoit tout ce qu'ils exigeoient. C'est ce que M. Locke a remarqué avec beaucoup de force & d'éloquence. « Les prêtres ne s'occupoient point à enseigner au peuple la vertu. Ceux qui étoient observateurs ardens & scrupuleux des cérémonies, qui étoient ponctuels les jours de fêtes & de solennité, & exacts dans les autres pratiques vaines & superstitieuses de la

« reli-

d Autor est Libanius in Corinthiorum actione, Mystagogos summa diligentia initiandos ante omnia monuisse, ut manus puras animumque sibi servarent purum, & ut in voce sive sermone Græcos se præstarent; hoc quidem profecto ridiculum, quasi faceret ad veram pietatem, Græca potius quam alia lingua loqui. *Is. Casaubini Exercit. xv. ad Ann. Baronii.*

« religi
« les
« quoi
« roien
« être
« dre
« ou d
« tres
« mon
« éfet
« lustra
« une
« perfe
« Un
« défaut
« mod
« mes
donc é

e Th
the peo
observa
feasts a
the ho
pleased
the sch
their du
in their
worths
Lustrati
clean c
and an
vvaning o
and ho

« religion , la sacrée faculté les assùroit que
 « les Dieux étoient satisfaits , & c'est à
 « quoi le peuple se bornoit. Peu fréquen-
 « toient les écoles des philosophes pour y
 « être instruits de leurs devoirs , & apren-
 « dre à discerner ce qu'il y avoit de bien
 « ou de mal dans leurs actions. Les pré-
 « tres étoient plus commodes & tout le
 « monde s'adressoit à eux. C'étoit en
 « éfet une chose plus aisée , de faire des
 « lustrations & des sacrifices que d'avoir
 « une conscience pure & de suivre avec
 « persévérance les préceptes de la vertu.
 « Un sacrifice expiatoire qui supléoit au
 « défaut d'une bonne vie , étoit plus com-
 « mode que la pratique actuelle des maxi-
 « mes séveres de la morale ^e. » On peut
 donc être assuré qu'une institution où l'on
 enseig-

e The Priests made it not their business to teach
 the people virtue : if they were diligent in their
 observations and ceremonies , punctual in their
 feasts and solemnities , and the tricks of Religion ,
 the holy tribe assured them that the Gods vvere
 pleased , and they looked no farther. Few went to
 the schools of Philosophers to be instructed in
 their duty , and to know what was good and evil
 in their actions. The Priests sold the better penny-
 worths , and therefore had all the custom : for
 Lustrations and sacrifices vvere much easier than a
 clean conscience and a steddy course of virtue ;
 and an expiatory sacrifice , that atoned for the
 want of it , much more convenient than a strict
 and holy life. *Reasonableness of Christianity.*

enseignoit la nécessité de la vertu , devoit son origine aux législateurs , pour le dessein desquels la vertu étoit absolument nécessaire.

Cette utilité infinie que l'Etat retireroit des mysteres , en ce qu'ils portoient le peuple à la pratique de la vertu , est elle-même une présomption extrêmement forte en faveur de l'origine qu'on leur attribue ici. Cette utilité a été reconnue par tous les anciens auteurs , & découle évidemment de la nature même de la chose.

Enfin ce sentiment sur l'origine des mysteres a pour lui le témoignage de Plutarque , le mieux instruit de tous les anciens auteurs dans les antiquités de la Grece. Voici comment il s'exprime dans son traité d'Isis & d'Osiris. « L'opinion que l'univers ne s'est pas formé par hasard , & sans
« une intelligence qui le gouverne dans
« toutes ses revolutions , est très ancienne :
« l'auteur en est inconnu. Les poëtes &
« les philosophes la tiennent des anciens
« législateurs & théologiens. La créance
« en est fermement établie , non seulement
« dans la tradition & dans l'esprit du vulgaire , mais encore dans les mysteres &
« dans les offices sacrés de la religion ,
« tant parmi les Grecs que parmi les barbares : elle est répandue sur toute la
« face de la terre.

Toutes

Toutes ces raisons rassemblées & réunies prouvent incontestablement que les mystères ont été inventés par le législateur, pour établir & affermir le dogme général de la providence, en inculquant dans l'esprit des hommes la créance des peines & des récompenses d'une autre vie.

OBSERVATIONS * *sur l'explication que M. l'Abbé Pluche donne des MYSTERES & de la Mythologie des Payens dans son HISTOIRE DU CIEL.*

Il est surprenant que M. l'Abbé Pluche ait prétendu appuyer son système, par une institution de l'antiquité, qui seule suffit pour renverser entièrement son ouvrage : car quel est son but ? C'est de prouver que les anciens Dieux n'ont point été des hommes réels ; or les mystères disent précisément le contraire. On y enseignoit avec soin que c'étoient des hommes déifiés après leur mort. M. l'Abbé Pluche tâche de prouver son sentiment par l'autorité de Cicéron ; Cicéron de même dit le contraire.

Il

* Le second volume de M. Warburton sur la divinité de la Mission de Moïse, & quelques remarques particulières que ce savant m'a communiquées, m'ont fourni la matière & le fonds de la plupart de ces observations sur le système de M. l'Abbé Pluche.

Il dit positivement dans ses *Tusculanes*, que les cieux sont remplis du genre humain; & il le confirme par le témoignage des auteurs Grecs, & par le souvenir de ce qui s'enseignoit dans les mysteres ^a; en sorte que sans dire ce qu'on y enseignoit, il donne manifestement à entendre, qu'on y aprenoit aux initiés que les Dieux du Ciel avoient été des hommes sur la terre. Cicéron dit encore dans son traité *de la nature des Dieux*, que les Dieux étoient des hommes puissans & illustres, qui avoient été déifiés après leur mort; il rapporte qu'Euhémérus enseigne où ils sont morts & où ils sont enterrés, sans parler ajoute-t-il, de ce qui s'enseigne dans les mysteres d'Eleusis & de Samothrace ^b; ce qui marque assez clairement que les mysteres enseignoient la même doctrine qu'Euhémérus, concernant les Dieux. Et néanmoins M. l'Abbé Pluche en parlant des mysteres, prétend que ce ne sont point des Dieux qu'il faut chercher sous ces enveloppes, qu'elles sont plutôt destinées à nous apprendre l'état des choses qui nous intéressent ^c. C'est ce qu'il répète encore dans un autre endroit. « Isocrate, « Epictète & Cicéron nous apprennent très « nettement sur quoi les réglemens [des
« mys-

^a Voyez note a ci-devant, page 193.

^b Voyez la note c ci devant, page 195.

^c Révision de l'histoire du Ciel, page 13.

« *mysteres*] rouloient , en nous avouant que
 « ces mysteres n'étoient point destinés ,
 « comme on s'y atendoit , à nous expliquer
 « la nature des Dieux , mais à nous in-
 « struire de nos besoins ; &c ^d.

M. l'Abbé Pluche se saisit d'un passage
 de Cicéron , que je crains qu'il n'ait mal
 entendu , & que je vais tâcher d'expliquer.
 Cicéron introduit Velleïus l'Epicurien ,
 expliquant la nature des Dieux dans le
 traité qu'il a composé sur ce sujet. Cotta ,
 Académicien , répond à Velleïus que sous
 prétexte d'expliquer la nature des Dieux ,
 il détruit toute la religion , & n'expose
 simplement que la nature des choses ;
 qu'il fait de même que ceux qui ensei-
 gnent que l'opinion des Dieux immortels ,
 est une invention de la politique des hom-
 mes d'Etat ; de même que Prodicus Chius
 qui disoit que les hommes avoient fait des
 Dieux , de tout ce qui pouvoit leur pro-
 curer quelque bien ; de même qu'Euhémé-
 rus qui disoit que les Dieux étoient des
 hommes déifiés après leur mort ; sans faire
 mention , *dit-il* , de ce qu'on enseigne dans
 les mysteres : & il ajoute , *ces sentimens di-*
vers étant expliqués , & réduits à un sens rai-
sonnable , on verra qu'il nous font moins con-
noître la divinité ou la nature des Dieux , que
la

^d Ibid. page 18.

la nature des choses ^e, Ce sont ces derniers mots qui ont donné lieu à la méprise de M. l'Abbé Pluche ; car ce que je traduis ici par , *ces sentimens divers* , étant exprimé dans l'original par un pronom relatif , [*lesquelles choses*] M. l'Abbé Pluche en a restreint le sens aux mysteres seulement ^f , la dernière chose dont il est fait mention , au lieu de l'étendre à tout ce qui précède , non seulement aux mysteres , mais encore aux sentimens de Prodicus , d'Euhémérus , &c. En en confinant le sens aux mysteres , l'argument ne prouve point ce que vouloit prouver l'Académicien Cotta , dont le dessein étoit de montrer aux Epicuriens , que ceux qui parlent des Dieux immortels de la maniere dont le faisoient non seulement les mysteres , mais encore Velleïus , Prodicus , & Euhémérus , loin d'expliquer la nature de la divinité , la détruisoient ; & qu'ils substituoient à sa place la nature des choses ou la nature humaine. Et il n'est pas trop concevable comment M. l'Abbé Pluche a pu donner dans le contresens où il est tombé , puisque ce qui précède immédiatement donne clairement à entendre , ainsi que je l'ai observé ci-dessus , qu'on enseignoit dans les mysteres la même doctrine concernant les

^e Quibus explicatis ad rationemque revocatis , rerum magis natura cognoscitur quam deorum. *De nat. Deor. lib. 1. cap. 42.*

^f *Hist. du Ciel. Tom. 4. page 401. Sec. Edit.*

les Dieux , qu'Euhémérus qui prétendoit qu'ils étoient des hommes déifiés , en sorte que Cicéron se contrediroit lui-même dans ce passage , & détruiroit ce qu'il en avoit déjà dit dans ses *Tusculanes*.

Quant à l'autorité d'Isocrate & d'Epictète , ils disent l'un & l'autre que les mystères enseignoient les arts de la vie civile , & la doctrine d'un état futur. Comment M. l'Abbé Pluche en a pu conclure qu'il n'y étoit pas question des Dieux , c'est ce que je ne conçois pas ; à moins que le mépris qu'il fait de l'art de raisonner , je ne fais dans quelle vue ni à quel propos , ne lui fasse mettre au même niveau une proposition affirmative & une proposition négative ; auquel cas , dire qu'il étoit question dans les mystères d'une telle chose , pourroit bien signifier qu'il n'étoit question que de cela. C'est un genre d'argument qui se retrouve plus d'une fois dans le cours de son ouvrage.

M. Warburton a été le premier qui ait observé qu'une certaine hymne citée par Clément d'Alexandrie , & que nous avons rapportée dans cette dissertation § , se chantoit dans la célébration des mystères , & en renfermoit le secret. Meursius qui s'est appliqué à rassembler tous les passages qu'il a trouvés dans les anciens auteurs , concer-

nant

nant les mysteres , ne fait aucune mention de cette hymne. Je n'ai pas été peu surpris de la trouver dans la revision de l'histoire du Ciel , citée par M. l'Abbé Pluche pour le même usage qu'en a fait M. Warburton , & comme une chose connue. Cette dernière circonstance seule pourroit faire soupçonner que M. l'Abbé Pluche qui entend l'Anglois , l'auroit empruntée de l'ouvrage de M. Warburton , sans faire aucune mention de la source dont il l'auroit tirée.

La relation superficielle qu'il a donnée des mysteres , surtout dans sa première édition de l'histoire du Ciel , en prouvant qu'il n'avoit guere approfondi cette matière , confirme ce soupçon ; quoique dans la seconde édition comme dans la première, il persévère à soutenir qu'il n'y étoit point question des faux Dieux ; son système ne lui permettant pas d'y admettre des êtres qu'il a annihilés. Pour confirmer les preuves qu'il en avoit déjà données , & que nous avons réfutées ci-dessus , il prétend qu'il n'y étoit question que d'un seul Dieu , & à cette occasion il cite l'hymne rapportée par Clément d'Alexandrie ; hymne qui prouve purement & simplement qu'on y enseignoit l'unité de Dieu , & qui ne prouve nullement qu'on n'y enseignoit pas autre chose. Or je dis que si M. l'Abbé Pluche

Pluche
d'Alex
enseve
que da
n'auro
la préc
directe
ver :
de la
qu'apr
logie
après
des i
sage
ceux
n'est
ceux-
ble d
lieu
niere
O
M. l
de pé
b
ac po
ria ,
expos
tem
par e
Fa
A
Potte
c'est
des L

Pluche eût puisé cette hymne dans Clément d'Alexandrie, où elle avoit été comme ensevelie jusqu'à présent, on doit supposer que dans une recherche si particuliere, il n'auroit pas manqué d'apercevoir ce qui la precede immédiatement, & qui se trouve directement contraire à ce qu'il veut prouver: car Clément d'Alexandrie avant que de la raporter, dit qu'elle ne se chantoit qu'après que l'on avoit expliqué la mythologie des Dieux, ou en d'autres termes après l'exposition du culte & de la religion des idoles^h. Il n'en est point de ce passage de Clément d'Alexandrie, comme de ceux de Cicéron raportés ci-dessus: ce n'est que par inférence que l'on conclut de ceux-ci, que l'on dévoiloit l'histoire véritable des faux Dieux dans les mysteres, au lieu que celui-là nous l'apprend d'une maniere expresse & directe.

On peut par-là juger jusqu'à quel point M. l'Abbé Pluche a rempli son dessein, *de pénétrer dans le secret des mysteres malgré les*

b Thracius autem ille sacrorum interpres juxta ac poeta, Orpheus Oeagri filius, cum sacra mysteria, totumque simulacrorum cultum & religionem exposuisset, verso in contrarium sermone veritatem inducit, vereque sacrum, licet serius quam par erat, carmen canit,

Fas quibus est, &c.

Admonitio ad Gentes, Versio lat. pag. 63. Edit. Potteri. L'original Grec porte εἰδῶλων θεολογίαν, c'est à dire la *théologie des idoles* ou la *mythologie des Dieux*.

*les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles*ⁱ. S'il fait consister ce secret uniquement dans les instructions du labourage, il pourroit bien être le seul savant qui crut qu'il a pénétré fort avant dans le secret des mystères : Et s'il prétend que la doctrine des mystères consistoit dans l'unité de Dieu, ceux qui savent que ce secret avoit été exposé, éclairci, & prouvé par M. Warburton avant que M. l'Abbé Pluche eût publié *son histoire du Ciel*, ne pourront pas s'empêcher de croire, quelque avantageusement qu'ils pensent de son génie, de sa candeur, & de sa modestie, que cette découverte appartient à l'auteur Anglois. Il y a même quelque chose qui me paroît inconcevable dans la conduite de M. l'Abbé Pluche à ce sujet ; il y paroît une contrariété qui se trouve rarement dans les idées d'un auteur à système, lorsqu'il les tire toutes de son propre fonds. Il convient qu'on enseigne l'unité de Dieu dans les mystères, & cependant il soutient que l'on n'y défabusoit pas les initiés de la fausseté des Dieux^k. La vérité d'un seul Dieu, & la fausseté de plusieurs Dieux, sont cependant deux idées qui ont du être infé-

ⁱ *Tom. 1. p. 388. sec. édit.*

^k On avertissoit le peuple de glorifier de toutes choses l'Être suprême, l'unique intelligence, qui mène à son gré l'univers. *Tom. 1. p. 419. sec. édit.*

On ne disoit pas aux initiés, vos Dieux ne sont point des Dieux. *Ibid. p. 400.*

inséparables dans le paganisme : car comment peut-on supposer que dans une fête secrète , consacrée en aparence à un faux Dieu , on enseignoit à un idolatre qu'il n'y a qu'un Dieu , sans lui dire en même tems que les Dieux qu'il adoroit & celui en particulier auquel la fête étoit consacrée , n'étoient pas des Dieux ?

Quoique ces différentes observations , & ce que l'on a déjà exposé dans le cours de cette dissertation , prouvent aussi clairement qu'un fait peut l'être , qu'on instruisoit les initiés de l'histoire des faux Dieux , comme ce point est essentiel & qu'il renverse de fond en comble tout le systeme de M. l'Abbé Pluche , nous rapporterons encore à ce sujet un nouveau témoignage ; témoignage décisif , tiré de deux des plus grands Peres de l'Eglise , & qui prouve incontestablement que l'hiérophante dans les mysteres mêmes d'Egypte , où M. l'Abbé Pluche a placé le lieu de sa scene , enseignoit que les Dieux nationaux étoient des hommes qui avoient été déifiés après leur mort. Le trait dont il s'agit est du tems d'Alexandre , lorsque l'Egypte n'avoit point encore sucé l'esprit subtil & spéculatif de la philosophie des Grecs. Ce conquérant écrit à sa mere que le suprême hiérophante des mysteres Egyptiens , lui avoit découvert en secret les instructions mystérieuses

que

que l'on y donnoit concernant la nature des Dieux nationaux. Saint Augustin & Saint Cyprien nous ont conservé ce fait curieux de l'histoire ancienne. Voici ce qu'en dit le premier. « Ces choses sont
 « de la même espece que celles qu'Aléxandre écrivit à sa mere , comme lui ayant
 « été révélées par un certain Léon , le
 « suprême hiérophante des mysteres d'Egypte ; savoir que Picus non seulement ,
 « Faunus , Enée , Romulus , ou que même
 « Hercule , Esculape , Bacchus fils de Sé-
 « mélé , Castor & Pollux , & les autres du
 » même rang , étoient des hommes que
 « l'on avoit déifiés après leur mort ; mais
 « encore que les Dieux de la première
 « classe , auxquels Cicéron paroît faire
 « allusion dans ses Tusculanes , comme
 « Jupiter , Junon , Saturne , Neptune , Vul-
 « cain , Vesta , & plusieurs autres que *Var-*
 « *ron voudroit par des allégories transformer*
 « dans les élémens ou les parties du monde ¹ ,
 « avoient

1 M. l'Abbé Pluche observe que , *L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables , une physique suivie ; & prenant les Dieux pour les différentes parties de la nature , il éteignit toute religion par principe de philosophie. Tom. 1. p. 423. sec. édit.* M. l'Abbé Pluche est tombé à peu près dans le même inconvénient , en cherchant dans les fables un système suivi d'agriculture , & éteignant toute la religion des payens par la physique. Il n'a pas sans doute fait réflexion qu'un système où l'on prétend
 que

« avoient été de même que les autres des
 « hommes mortels. Léon rempli de
 « crainte , sachant qu'en révélant ces cho-
 « ses , il révèloit le secret des mysteres ,
 « supplia Alexandre qu'après les avoir com-
 « muniquées à sa mere , il lui ordonna de
 « bruler sa lettre ^m. » Pour entendre ces
 dernieres circonstances , il faut avoir re-
 cours à ce que nous en apprend St. Cyprien ;
 que la crainte du pouvoir d'Alexandre ex-
 torqua de l'hiérophante *le secret des hommes*

Dieux

que tout doit être ramené à des instructions sim-
 ples, utiles & salutaires, & suivant lequel l'idolatrie
 est originairement plutôt l'effet de l'aveuglement
 de l'esprit que de l'aveuglement des passions, qu'un
 semblable systeme auroit été adopté avec plaisir par
 les payens , lorsqu'ils cherchoient à alégoriser leur
 théologie pour en couvrir le ridicule contre les ata-
 ques des Chrétiens. *Voyez la diff. XI. p. 157. & suiv.*

^m In eo genere sunt etiam illa quæ Alexander
 Macedo scribit ad matrem , sibi a magno antistite
 Sacrorum Ægyptiorum quadam Leone patefacta :
 ubi non Picus & Faunus & Æneas & Romulus , vel
 etiam Hercules & Æsculapius , & Liber Semele
 natus , & Tyndaridæ fratres , & si quos alios ex
 mortalibus pro diis habent; sed ipsi etiam majorum
 gentium Dii , quos Cicero in Tusculanis tacitis
 nominibus videtur adtingere, Jupiter, Juno, Satur-
 nus, Neptunus, Vulcanus, Vesta & alii plurimi quos
 Varro conatur ad mundi partes sive elementa
 transferre , homines fuisse produntur. Timens
 enim & ille quasi revelata mysteria petens admo-
 net Alexandrum ut cum ea matri conscripta insi-
 nuaverit , flammis jubeat concremari. *De Civit.*
Dei , lib. 8. cap. 5.

Dieux ⁿ, ainsi que s'exprime ce Pere de l'Eglise.

J'ajouterai encore ici un passage tiré d'un auteur profane, de Plutarque dans son traité sur la cessation des Oracles. « Quant
« aux mysteres, *dit-il*, où l'on donnoit
« l'exposition la plus claire & la plus
« exacte de la nature des Démons, il faut,
« pour me servir d'une expression d'Héro-
« dote, observer un silence sacré.

Ces différens témoignages confirment de plus en plus que les mysteres avoient été destinés à découvrir la fausseté des Divinités populaires, afin de soutenir la religion des hommes de sens, & de les exciter au service de leur patrie. Dans cette ancienne institution, imaginée par les hommes les plus sages & les plus habiles, on enseignoit que les Dieux étoient des hommes déifiés à cause de leurs bienfaits envers la société; rien n'étoit plus propre que l'histoire de ces bienfaits à exciter le zèle & l'héroïsme; d'un autre côté, la découverte du véritable état de ces héros sur la terre, qui avoient participé à toutes les foiblesses de la nature humaine, prévenoit le mal qu'auroit pu produire l'histoire de leurs vices & de leurs déréglemens, propre à faire acroire aux hom-
mes

n Metu suæ potestatis proditum sibi de Diis hominibus à sacerdote secretum. *De Idol, Vanitate*; *edit. Amst. 1700.*

mes qu
des Die
Si l'on
tous le
Egyptie
les peu
latrerie
ainsi di
été dét
vives
ment
pagner
& qui
dans l
seules
d'une
suposé
nous
leurs
des b
ne p
puiss
duits
du g
noiss
l'éfet
O
man
dans
teres
« in

mes qu'ils étoient autorisés par l'exemple des Dieux à donner dans les mêmes excès. Si l'on suppose avec M. l'Abbé Pluche que tous les Dieux provenoient d'un alphabet Egyptien, quel motif peut-on supposer dans les peuples qui les aît entraînés vers l'idolatrie ? Ils s'y feroient précipités, pour ainsi dire, de gayeté de cœur, sans y avoir été déterminés par aucune de ces passions vives & véhémentes, qui agissent également sur le cœur & sur l'esprit, qui accompagnent toujours les grandes revolutions, & qui régnaient avec une force universelle dans le cœur de tous les hommes, peuvent seules être envisagées comme la cause d'une pratique universelle. Mais que l'on suppose au contraire ce que toute l'antiquité nous apprend, que les peuples ont adoré leurs ancêtres & leurs premiers Rois à cause des bienfaits qu'ils en avoient reçus, on ne peut alors concevoir un motif plus puissant ni plus capable de les avoir conduits à l'idolatrie : & de la sorte l'histoire du genre humain se concilie avec la connoissance de la nature humaine & celle de l'effet des passions.

On ne doit pas omettre de remarquer la maniere dont M. l'Abbé Pluche a débuté dans son explication du secret des mysteres Egyptiens. « Quand on se veut instruire, *dit-il*, de ce qu'il est possible
« de

« de savoir de cette religion Egyptienne
 « qui irrite la curiosité par son appareil
 « mystérieux ; on ne manque pas de lire
 « avec avidité Hérodote , Diodore de
 « Sicile , le traité d'Isis & d'Osiris , quel-
 « ques autres ouvrages de Plutarque , les
 « ouvrages de Platon , de Porphyre , ou
 « de tels autres savans qui avoient voyagé
 « en Egypte & fréquemment conversé
 « avec des Prêtres d'Isis , les plus mysté-
 « rieuses gens de l'univers. On s'ima-
 « gine que c'est dans de pareils livres ,
 « qu'il faut chercher l'intelligence des
 « figures symboliques , ou qu'on ne la
 « trouvera nulle part. Mais après les avoir
 « lus , on est étonné de n'y trouver que
 « des contes de petit peuple ou de fades
 « allégories , sans liaison , sans dignité , sans
 « utilité ; ou enfin une métaphysique
 « guindée , dans les subtilités de laquelle
 « nos déistes aiment à s'égarer , mais dont
 « il est ridicule de penser que la simple
 « antiquité aît eu la moindre connoissance °.

On

o Voyez ce qui est dit à ce sujet dans la *differt.* XI.
pag. 146. & *suiv.* On croiroit que M. Warburton
 auroit emprunté cette idée de M. l'Abbé Pluche,
 si son ouvrage n'eût été publié pour la seconde
 fois en 1738, & celui de M. l'Abbé Pluche pour
 la première fois en 1739. Ce n'est pas le seul en-
 droit où l'on trouve des traits dont la ressemblance
 avec ceux de l'auteur Anglois est singulière. M.
 l'Abbé Pluche par exemple dit. « Choisissons les
 « mystères

« On r
 « nuye
 « aucu
 « ffaisa
 « tiens
 « d'au
 « polic
 « Qua
 « qu'i
 « natu
 « quel
 « je v
 M.
 la lect
 verse
 bien
 ture c
 Panti
 extra
 ouvra

« my
 « mi
 « la c
 « Ils
 « ceu
 coiro
 M. l'A
 ils dis
 Pluch
 des D
 burto
 n'est

r
 T

« On regrette une lecture longue , très en-
 « nuyeuse , & qui n'est rachetée par
 « aucune découverte tant soit peu satis-
 « faisante. . . . On trouve les Egyp-
 « tiens , il est vrai , plus intelligens que
 « d'autres peuples en matiere de
 « police & de gouvernement.
 « Quant à cette profonde connoissance
 « qu'ils s'attribuoient de la religion , de la
 « nature , . . . bien loin d'en trouver
 « quelques vestiges dans les ouvrages que
 « je viens de citer ^r , &c.

M. l'Abbé Pluche a raison de décréditer
 la lecture des anciens auteurs , car elle ren-
 verse tout son système ; mais c'est une idée
 bien nouvelle que celle d'interdire la lec-
 ture des anciens , pour apprendre à connoître
 l'antiquité. Il faut avoir un système bien
 extraordinaire à proposer pour décrier les
 ouvrages qui peuvent nous donner quelque
 con-

« mysteres d'Eleusis. Ce sont les plus célèbres & les
 « mieux conservés de tous , parcequ'ils étoient sous
 « la direction des premiers magistrats d'Athenes.
 « Ils sont aussi les plus anciens & les mêmes que
 « ceux d'Egypte. *Tom. 1. p. 398. sec. édit.* On
 « coiroit encore ici que M. Warburton auroit copié
 « M. l'Abbé Pluche. Et l'opposition dans les points où
 « ils difèrent , la maniere par exemple dont M. l'Abbé
 « Pluche s'efforce de prouver qu'il n'étoit pas question
 « des Dieux dans les mysteres , contre ce que M. War-
 « burton s'est particulièrement attaché à prouver ,
 « n'est pas moins frappante.

^r *Tom. 1. p. 385. sec. édit.*

connoissance du sujet en question. Quoi-
qu'il y ait, je ne dirai pas quelques uns de
ces auteurs, mais quelques endroits dans
quelques uns de leurs ouvrages, où l'on ne
trouve qu'une métaphysique guindée; ce-
pendant ces ouvrages pris en général ne
meritent pas à tous égards la censure
sévere qu'il en fait. Il épargne ces auteurs
aussi peu du côté des talens que du côté du
savoir. *Ils sont sans liaison, sans dignité,
sans utilité, très ennuyeux à lire, & l'on ne
peut y trouver aucune découverte satisfaisante.*
Il faut que ces traits soient échappés à
M. l'Abbé Pluche dans la chaleur de la
composition; il est homme de trop de
sens & de trop d'esprit pour prétendre
mettre son témoignage au dessus de celui
de toute l'antiquité. Ce qu'il ajoute que
l'on y trouve les Egyptiens fort habiles
dans *la police* sans connoître *la nature*, &
dans *le gouvernement* sans connoître *la reli-
gion*, est un trait dont je ne présume point
d'expliquer le mystere; car il me paroît
que les anciens ont toujours regardé ces
idées comme inséparables.

Je conçois d'autant moins comment
M. l'Abbé Pluche peut rejeter l'autorité
des anciens auteurs, qu'il ne se borne pas à
nous expliquer l'histoire des siècles qui les
ont précédés, (quoique même dans ce cas
leur autorité soit la seule dont on puisse se
servir)

servir
systè
enfor
ce q
auroi
des m
vérité
« ma
« en
« qu
« les
« sur
« gue
« Cér
« Les
« par
« cla
« enfi
« le
« les
« sur
« n'a
« & c
« pré
« bou
« de l
« dro
« ne c
« sont
« mo
« nier

servir) mais qu'il prétend encore que son système est celui des siècles historiques ; en sorte que ces auteurs n'auroient point su ce qui se passoit de leur tems , ou qu'ils auroient eu la mauvaise foi de nous donner des relations directement contraires à la vérité des choses. Suivant lui « les Romains les plus distingués qui voyageoient « en Grece , ne trouvant qu'incertitude & « qu'obscurité , souvent qu'absurdité , dans « les idées & les disputes des philosophes « sur la nature des Dieux , ne manquoient « guere de se faire initier aux mysteres de « Cérès , & à ceux de Samothrace ou de « Lemnos , s'imaginant que dans cette « partie des mysteres qu'on apeloit *la vue* « *claire* de la vérité , on leur apprendroit « enfin ce que c'étoit que ces Dieux dont « le nombre , les fonctions & la conduite « les scandalisoient ; mais ils étoient fort « surpris au sortir de ces mysteres de « n'avoir rien appris sur la nature des Dieux , « & de voir le sens des figures qu'on leur « présentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe , aux avantages « de la paix , & à la justice qui nous donne « droit d'espérer une meilleure vie. On « ne disoit pas aux initiés ; *Vos Dieux ne* « *sont point des Dieux*. Mais en les leur « montrant on expliquoit le tout de manière qu'ils devenoient des leçons de conduite ,

« duite , ou des marques de certaines vé-
 « rités propres à régler la vie des hom-
 « mes ^f.

Il est certain que l'on célébroit dans les mysteres le souvenir de l'origine de l'agriculture & de la vie civile. Mr. l'Abbé Pluche n'a garde de rejeter les autorités qui peuvent servir à le prouver , parce- qu'elles s'accordent avec ses sentimens ; & je doute fort qu'aucune autre raison lui ait fait rejeter les autorités contraires , sinon qu'elles combattent ce qu'il veut établir. Cicéron dit que *nous avons connu par le secours des mysteres les moyens de subsister* ^t : & M. l'Abbé Pluche nous dit que *ce passage , quoique fort court , nous apprend tout ce que nous voulions savoir* ^u. Il en est de même de tous les passages qu'il cite des anciens : ils renferment toujours tout ce qu'il a envie qu'ils renferment , & il les explique tous d'une maniere exclusive. Mais y eut-il jamais rien de plus clair , que plusieurs des passages de ces mêmes anciens nous apprennent que les Dieux étoient des hommes déifiés après leur mort ^x ? M.

l'Abbé

^f Tom. 1. p. 399. sec. édit.

^t Illis Mysteriis . . . principia vitæ cognovimus , &c.

^u Tom. I. p. 402 & 403. sec. édit.

^x Suivant le Systeme de M. l'Abbé Pluche , ce n'étoit point les astres ou des hommes morts que les

Payens

l'Abbé
avons
de St.
tention
tuer d'u
de l'on
elle pa
bienfai
& ne
ainsi q
que ch
rieuse
teurs c

Ce
Eusebe
mais ,
ce fait
Ce sa
les p
par le
leur ,
bien c
perfec
leur v

Payens
alphab
oublié
sec. Ed
« en a
« sole
« Diet
« &c.

l'Abbé Pluche rejettera-t-il ceux que nous avons cités de St. Clément d'Alexandrie, de St. Cyprien & de St. Augustin? L'attention même des anciens peuples à perpétuer d'une manière si solennelle le souvenir de l'origine de l'agriculture, ne prouve-t-elle pas combien ils étoient sensibles aux bienfaits qu'ils retiroient de cette invention; & ne donne-t-elle pas lieu de présumer, ainsi que nous en avons déjà touché quelque chose, qu'une reconnoissance superstitieuse leur en aura fait regarder les inventeurs comme des Dieux?

Ce n'est point une simple conjecture. Eusebe, juge compétent, s'il y en eut jamais, des sentimens de l'antiquité, ateste ce fait, comme un fait notoire & certain. Ce savant Evêque dit que ceux qui dans les premiers âges du monde excélèrent par leur sagesse, leur force ou leur valeur, ou qui avoient le plus contribué au bien commun des hommes, ou inventé ou perfectionné les arts, furent déifiés durant leur vie même ou immédiatement après leur

Payens adoroient, ce n'étoit que les lettres d'un alphabet: mais cet auteur paroît lui même avoir oublié son propre système à la page 476. du Tom. 1. *sec. Edit.* „ Tandis que toutes les nations s'égaroient
 « en adorant des hommes morts, ou en adorant le
 « soleil, ou le ciel, ou le monde même comme un
 « Dieu éternel, le peuple dépositaire des promesses,
 « &c.

leur mort y. C'est qu'Eusebe avoit lui-même puisé dans une des histoires des plus anciennes & des plus respectables , l'histoire Phénicienne de Sanchoniato , qui donne un détail fort exact de l'origine du culte des Héros , & qui nous apprend expressément que leur déification se fit immédiatement après leur mort , temps où le souvenir de leurs bienfaits étoit encore récent dans la mémoire des hommes , & où les mouvemens d'une reconnoissance vive & profonde absorbant pour ainsi dire toutes les facultés de leur ame , enflâmoient les cœurs & les esprits de cet amour & de cette admiration que M. Pope a si parfaitement dépeints dans son *essai sur l'homme*.
 « Un mérite ou une vertu supérieure (soit
 « talens pour les arts ou talens pour la
 « guerre , capable de répandre les biens ,
 « ou de détourner les maux) cette vertu
 « seule de même nature que celle que des
 « enfans obéissans révéroient dans leur
 « Pere , rendit un Prince le Pere de son
 « peuple. Ils se fioient sur lui comme sur
 « une seconde providence : son œil étoit
 « leur loi , sa langue leur oracle. Il leur
 « aprit à faire sortir leur aliment du fillon
 « étonné , à commander le feu & à con-
 « tenir les eaux ; à tirer des monstres des
 « profonds abimes de l'océan , & à attein-

« dre

« dre l'aigle dans les airs & le précipiter à leurs piés. » Ces premiers sentimens antérieurs à l'idolatrie, en furent la première cause par les passions d'amour & d'admiration qu'ils excitèrent dans un peuple encore simple & ignorant. On ne doit pas être étonné qu'un peuple de ce caractère ait été porté à regarder comme des especes de Dieux, ceux qui avoient enseigné aux hommes à s'affujeter les élémens. Ils devinrent le sujet de leurs hymnes, de leurs panégyriques & de leurs hommages ; & l'on peut observer que parmi toutes les nations, les hommes dont la mémoire fut consacrée par un culte religieux, sont les seuls de ces tems anciens & ignorans dont le nom n'ait point été enseveli dans l'oubli.

On a vu dans des tems postérieurs, lorsque les circonstances étoient semblables, des hommes parvenir aux honneurs divins avec autant de facilité & de succès que les anciens héros, qu'Osiris, Jupiter ou Bélus : car la nature en général est uniforme dans ses démarches. On s'est à la vérité moqué des apothéoses d'Alexandre & de César, mais c'est que les nations au milieu desquelles ils vivoient étoient trop éclairées. Il n'en fut pas de même d'un Odin qui vivoit vers le temps de César, & qui fut mis par les peuples du Nord au-dessus de

tous leurs autres Dieux ^z. C'est que ces peuples étoient encore barbares & sauvages, & qu'une pareille farce ne peut être jouée avec aplaudissement que le lieu de la scène ne soit parmi un peuple grossier & ignorant. Tacite rapporte que c'étoit une coutume générale parmi les nations du nord que de déifier leurs grands hommes : non à la manière des Romains leurs contemporains uniquement par flatterie & sans persuasion intime, mais sincèrement & de bonne foi.

« Alors régnoit Velléda , *dit cet historien*
 « *en parlant des Germains* , regardée d'abord
 « suivant l'ancien usage de ces peuples
 « comme Prophétesse , & mise ensuite par
 « le progrès de la superstition au rang des
 « Déeses. . , . Sous le regne de Vespasien , *dit-il encore dans un autre endroit où*
 « *il parle de la même héroïne* , nous avons
 « vû Velléda longtems vénérée comme
 « une Déesse , ainsi qu'il est arrivé autre-
 « fois à Aurinia & à plusieurs autres , non
 « par un excès de flatterie , ni par une apo-
 « théose de commande ^a. » Par ces der-

niers

^z *Odinus supremus est & antiquissimus Asarum, qui omnes res gubernat ; atque etiam si cæteri dii potentes sint, omnes tamen ipsi inserviunt, ut patri, liberi. . . . Cum Pompeius Dux quidam Romanorum orientem bellis infestaret , Odinus ex Asia huc in septentrionem fugiebat. Edda snorronis apud Thom. Bartholin, de Antiq. Danic. pag 648. & 652.*

^a *Ea virgo [Velleda] nationis Bruçteræ late imperitabat :*

niers m
allusion
pratique
celles-c
les per
suadés.

Un
confir
du vi
« s'est
« Roi
« tu a
« sur
« cepe
« un
« es u
« tu e
Ce pa
sujets
princ
vie ;
devin
Il pa

ritaba
femin
arbitr
siano
habit
alias
QUA

b c

niers mots cet historien fait évidemment allusion aux déifications peu sinceres qui se pratiquoient à Rome , & il insinue que celles-ci étoient d'une autre nature , & que les peuples en étoient intimement persuadés.

Un trait qui se trouve dans Ezéchiel confirme que l'apothéose se faisoit souvent du vivant même des Rois. « Ton cœur
« s'est glorifié, *dit Dieu en s'adressant au*
« *Roi de Tyre par la bouche de son prophete;*
« tu as dit , je suis un Dieu , je suis assis
« sur le trône de Dieu au milieu de la mer ;
« cependant tu n'es qu'un homme , & non
« un Dieu. . . . Diras-tu encore que tu
« es un Dieu , . . . mais tu trouveras que
« tu es un homme & non un Dieu, &c. ^b »
Ce passage indique , ce me semble , que les sujets du Roi de Tyre rendoient à ce prince un culte idolatre , même durant sa vie ; & il est assez vraisemblable qu'il devint dans la suite un des Neptunes Grecs. Il paroît que les Rabins l'ont envisagé de
cette

ritabat : vetere apud Germanos more, quo plerasque
feminarum fatidicas, & augescence superstitione,
arbitrentur deas. . . . Vidimus sub divo Vespasiano
Velledam, diu apud plerosque NUMINIS LOCO
habitam. Sed & olim Auriniam, & complureis
alias venerati sunt, NON ADULATIONE NEC TAN-
QUAM FACERENT DEAS. Tac. Hist. lib. 4.

^b Chap. 18. Versets 2. & 9.

cette maniere, puisqu'ils ont fait vivre ce prince mille ans, ainsi que St. Jérôme l'observe.

Sous prétexte d'expliquer l'antiquité, M. l'Abbé Pluche la renverse & la détruit entièrement. Sa chimere c'est que toutes les coutumes civiles & religieuses de l'antiquité sont provenues de l'agriculture; & que les Dieux & les Déeses mêmes provenoient de cette moisson fertile. Mais il y a deux faits dans l'antiquité, que le scepticisme même auroit honte, dans ses momens de sincérité & de bon sens, de révoquer en doute; c'est que le culte idolatre des corps célestes a eu pour premier fondement l'influence sensible & visible qu'ils ont sur les corps sublunaires; & que les Dieux tutélaires des nations payennes étoient des hommes déifiés après leur mort, & à qui leurs bienfaits envers le genre humain ou envers leurs concitoyens avoient procuré les honneurs divins. Qui croiroit que ces deux faits pussent être niés par une personne qui prétend à la connoissance de l'antiquité, & qui se propose de l'expliquer? Mais ni les hommes, ni les Dieux ne peuvent tenir contre un système. M. l'Abbé Pluche nous assure que tout cela est illusion; que l'antiquité n'a eu aucune connoissance de cette matiere; que les corps célestes n'ont point été adorés à cause de leur

leur i
Pluton
Héros
Mino
dus
ancien
voien
reur
que
cultu
supo
dans
des h
sent
perfo
aferm
forb
occu
ture
dame
le res
de la
regar
imag
l'anc
Nil
l'Ég
men
duis
Dieu

leur influence ; qu'Osiris , Isis , Jupiter , Pluton , Neptune , Mercure , que même les Héros demi-Dieux , comme Hercule & Minos , n'ont jamais existé ; que ces prétendus Dieux n'étoient que les lettres d'un ancien alphabet , de simples figures qui servoient à donner des instructions au laboureur Egyptien. Les hyéroglyphes sont presque entièrement confinés à la seule agriculture & à l'usage des calendriers : ce qui suppose ou qu'ils n'ont point été destinés dans leur origine à représenter les pensées des hommes sur quelque sujet qu'elles pussent rouler ; ou que les soins de ces fameux personnages de l'antiquité qui ont établi , affermi & gouverné les sociétés , étoient absorbés par l'agriculture , & qu'ils n'étoient occupés d'aucunes autres idées. L'agriculture en un mot est la base principale & fondamentale de ce système d'antiquité : tout le reste n'y est inféré que pour l'ornement de la scène. Ce Système que l'on peut regarder comme le débordement d'une imagination féconde , est lui même comme l'ancienne vase dont les débordemens du Nil couvroient les terres les plus fertiles de l'Egypte , & qui échauffée & mise en ferment par les rayons puissans du soleil , produisoit des hommes & des monstres. Les Dieux de M. l'Abbé Pluche paroissent

sortir des sillons , comme l'on dit qu'il est autrefois arrivé au dieu Tagès ^c.

On demandera sur quel fondement M. l'Abbé Pluche peut avoir établi un système si extraordinaire ? Sur le même genre de raisons qui ont servi de base à tous les faux systèmes que les imaginations savantes ont produits jusqu'ici sur la mythologie des anciens ; savoir la ressemblance qui se rencontre entre les Dieux payens avec ce qu'ils y substituent ; appuyée de quelques étymologies des langues orientales. C'est sur de semblables principes que le savant M. Huet a prétendu que la fable étoit la corruption de l'histoire de Juifs. C'est sur ce même fondement que Mr. Fourmont, a prétendu retrouver les Divinités payennes parmi les Patriarches ; & qu'il assure qu'un certain *Cronos* dont il est fait mention dans le fragment de Sanchoniato rapporté par Eusebe , étoit Abraham, le pere des croyans ; quoique ce fragment même nous apprenne que *Cronos* s'étoit révolté contre son pere , lui avoit coupé les parties de la génération , avoit enterré vivant son propre frere , tué son fils & sa fille , qu'il étoit idolatre , & qu'il avoit déifié plusieurs

^c *Tages quidam dicitur in agro Tarquiniensi , cum terra araretur , & sulcus altius esset impressus , extitisse repente , & eum adfatus esse qui arabat , &c. Cicer. de Div. lib. 2. cap. 23.*

personne
M. Fou
fiance
M. l'Ab
du sien
seul A
d'un a
Il é
à une
l'existe
des fig
ports f
cipaux
que M
les éga
fort si
justell
conséc
altern
cipe p
par le
prouv
pour
symbo
ne pe
parce
il en
lui pl
cultu
Dieu
le H

personnes de sa famille ; & cependant M. Fourmont , non moins rempli de confiance sur la vérité de son système que M. l'Abbé Pluche peut l'être sur la vérité du sien , s'écrie ; *Nier qu'il s'agisse ici du seul Abraham , c'est être aveugle d'esprit & d'un aveuglement irrémédiable.*

Il étoit bien aisé après avoir substitué à une chose réelle une idée arbitraire , à l'existence des divinités payennes l'idée des figures symboliques , de trouver les rapports sans fin entre ces figures & les principaux attributs de l'agriculture. C'est ce que M. l'Abbé Pluche appelle , *ramener tous les égaremens du Paganisme à un principe fort simple* Mais comment prouve-t-il la justesse de ce principe , & la vérité des conséquences qu'il en déduit ? Il les prouve alternativement l'un par l'autre , le principe par la conséquence , & la conséquence par le principe. Toutes les fois qu'il veut prouver qu'un Hiéroglyphe que l'on prenoit pour la figure *réelle* d'un Dieu , n'est qu'un *symbole* de l'agriculture , il suppose que ce ne peut être la figure *réelle* d'un Dieu , parceque les Dieux n'ont point existé ; il en conclut que c'est un *symbole* , & il lui plaît que ce soit un symbole de l'agriculture. Et lorsqu'il veut prouver que les Dieux n'ont point existé , alors il suppose que le Hiéroglyphe que l'on prenoit pour la figure

gure réelle d'un Dieu, n'étoit qu'un symbole de l'agriculture. Quand on examine la maniere dont raisonne M. l'Abbé Pluche, ne seroit-on pas tenté de croire qu'il n'a décrédité les ouvrages composés pour apprendre l'art de raisonner, qu'afin d'acréditer son systéme, si ce n'étoit que la conduite des hommes n'est pas toujours raisonnée, qu'ils n'agissent pas toujours à dessein, & que très souvent ils sont, sans s'en apercevoir, la première dupe de leurs propres sentimens : c'est ce qu'on peut également observer de son soin à décréditer les anciens auteurs.

Outre le vice du raisonnement dont se fait M. l'Abbé Pluche, on peut encore remarquer qu'il y suppose que les hiéroglyphes *symboliques* ont précédé les hiéroglyphes *simples* qui représentoient la figure *réelle* de ce qu'on vouloit exprimer ; ce qui est contraire au cours naturel & à la vérité des choses. Pour mettre cette observation dans tout son jour, il faudroit examiner la naissance, les progrès, les variations & la corruption de l'usage des hiéroglyphes, en suivant la nature pas à pas dans la maniere dont elle a instruit l'homme dans l'art de s'énoncer & de s'exprimer, & en puisant dans l'antiquité ce que l'histoire du genre humain peut nous avoir conservé à ce sujet. Mais cette matiere extrêmement curieuse,

&

& d'ou
plete c
nous
trouve
second
de pul
Moyse
No
fut qu
metto
leur f
ment
dans
rapor
la su
teur
serve
gure
les a
gran
figur
rogl
les e
des
on m
féco
pro
le
Plu
flé

& d'où il résulteroit une réfutation complète du système de M. l'Abbé Pluche, nous entraineroit trop loin : le lecteur la trouvera discutée & traitée à fond, dans le second voulume que M. Warburton vient de publier sur *la divinité de la Mission de Moïse*.

Nous observons seulement que ce ne fut que lorsque la nature des choses ne permettoit pas qu'on pût les représenter par leur figure réelle, que l'on eût originairement recours aux figures symboliques, qui dans les commencemens avoient quelque rapport avec la chose désignée, & qui dans la suite devinrent plus arbitraires. Le lecteur de M. l'Abbé Pluche aura pu observer qu'il produit peu d'exemples de figures comme simples & réelles, quoique les atributs de l'agriculture eussent pu en grande partie s'exprimer par ces sortes de figures. Ayant rendu presque tous les hiéroglyphes symboliques, il a eu la liberté de les expliquer à son gré, & de leur assigner des rapports & des ressemblances, auxquels on n'avoit jamais songé, avec les idées que la fécondité de son esprit lui a fournies.

Ces rapports & ces ressemblances sont propres au premier coup d'œil à séduire le lecteur par l'art avec lequel M. l'Abbé Pluche les a multipliés ; mais peu de réflexion peut dévoiler tout ce mystere. M.
l'Abbé

l'Abbé Pluche a donné à sa carrière une étendue extrêmement vaste , en faisant entrer dans son système d'agriculture , le système entier des cieux & de la terre. Or il faut remarquer que les Egyptiens ont naturellement fait usage dans leurs hiéroglyphes de toutes les images que la nature présentoit à leurs yeux, pour exprimer leurs idées; qu'aussi longtems qu'on n'a point connu d'autre voye pour s'exprimer , avant que l'esprit eût inventé des signes dont rien ne lui fournissoit l'image , comme le sont les lettres de l'alphabet qui servent à représenter les sons & non les choses ; les anciens Législateurs & magistrats n'ont pu puiser que dans cette source pour s'exprimer aux yeux du peuple sur les matieres relatives au culte religieux , au gouvernement de la société , à l'histoire de ses héros , aux arts & aux sciences ; l'histoire & le sens commun nous aprennent de concert qu'ils ont été occupés de ces objets , & il seroit aussi absurde que ridicule de vouloir supposer le contraire. Ce genre d'expression étoit extrêmement imparfait , & sujet à des méprises infinies , toutes les fois qu'au défaut des images réelles on étoit obligé d'employer des images symboliques. Souvent on substituoit le symbole à l'idée , & c'est ainsi qu'après s'être servi de la figure des animaux & des végétatifs pour exprimer

mer

mer les
on a su
les anin
cru qu
s'étoien
a adoro
xemple
De
seule b
Pluche
idolatr
diversi
terre &
quer d
ductio
temps
de l'in
l'Abbe
quer
cultun

↳ L'id
boles
boles
Que l'
boles,
est vra
ventée
piété.
ont ét
que c
Pluch
en te
sculpa
& po

mer les attribus des Dieux & des héros^b, on a substitué à ces Dieux & à ces héros les animaux & les végétaux mêmes, on a cru que ces Dieux les animoient, qu'ils s'étoient cachés sous leur figure, & on les a adorés. Ce progrès est sensible dans l'exemple d'Osiris & d'Apis.

De ce qui n'étoit que l'origine d'une seule branche de l'idolatrie, M. l'Abbé Pluche en a voulu faire l'origine de toute idolatrie. Des images empruntées de la diversité des objets visibles qui sont sur la terre & dans les cieux, ne pouvant manquer d'avoir quelque raport avec les productions de l'agriculture qui sont en même temps les effets de la fécondité de la terre & de l'influence des astres; de ce raport M. l'Abbé Pluche a conclu qu'il falloit expliquer les hiéroglyphes relativement à l'agriculture; & ce qui s'y trouvoit sur les Dieux,

sur

↳ L'idée des Dieux a du précéder l'usage des symboles qui les représentoient; dans ce cas les symboles ne peuvent être l'origine des Dieux en général. Que l'idée des Dieux ait précédé l'usage des symboles, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, s'il est vrai que la peinture & la sculpture aient été inventées pour instruire les hommes, & pour aider la piété. En ce cas les premiers symboles en usage ont été ceux de la religion & de l'instruction; quoique cela s'acorde peu avec le système de M. l'Abbé Pluche, c'est cependant lui-même qui nous assure en termes exprès & formels, que *la peinture & la sculpture ont été inventées pour instruire les hommes & pour aider la piété.* Tom. 1 p. 481. sec. édit.

sur le gouvernement & sur l'histoire est devenu dans son esprit un instrument ou une instruction pour le labourage. Il a employé les monumens mêmes de l'antiquité pour la détruite, , précisément comme le P. Hardouin s'est servi des médailles pour renverser l'histoire, & c'est là ce qu'on prétend être des explications & des éclaircissmens : c'est véritablement couper le nœud gordien. Les conjectures ont supplanté les faits, l'imagination a dégradé la vérité ; & j'oserois dire qu'il ne seroit pas difficile, en conséquence des mêmes principes, de prouver que les Dieux d'Egypte au lieu de provenir de l'agriculture, proviennent des jeux de cette nation, de leurs fêtes, de leurs combats, de leur maniere de chasser, de pêcher, & même si on le vouloit de leur cuisine : & les langues orientales ne manqueroient pas de fournir des étymologies pour soutenir ces différens sentimens. Nous finirons donc ces observations en examinant le mérite de ce dernier genre de preuve, sur lequel M. l'Abbé Pluche insiste beaucoup.

On fait que les anciennes langues orientales sont extrêmement pauvres & stériles. Leurs racines sont en petit nombre, & par conséquent on a été obligé d'employer un mot en plusieurs sens. Il en résulte que l'on en peut tirer presque tout ce que l'on

l'on veu
plus v
abusé d
pour t
saïque
phéties
origina
logie &
cines l
vélatio
la m
mot d
soit, e
ne l'ef
qui e
la co
dans
que n
fait c
dans
comm
raiso
l'on
gues
autre
port
L
usag
est
cer
Plu

l'on veut, & qu'il n'y a pas d'argument plus vague ni plus flexible. Spinoza a abusé de cette flexibilité des mots hébreux pour tâcher de détruire la religion Moïsaïque sous prétexte d'expliquer les prophéties & de les ramener à leur sens originaire, vrai & simple, par l'étymologie & la première signification des racines hébraïques, traitant la véritable révélation comme M. l'Abbé Pluche a traité la mythologie payenne. Le sens d'un mot détaché, dans quelque langue que ce soit, est souvent incertain ou obscur, qui ne l'est plus dès qu'il est joint à d'autres qui en déterminent la signification par la contexture du discours. Mais comme dans les raisonnemens étymologiques chaque mot est considéré à part, c'est ce qui fait que le sens en est souvent douteux ; dans ce doute, il devient arbitraire, & comment établir sur une pareille base un raisonnement fixe & stable ? C'est ce que l'on peut encore moins à l'égard des langues orientales qu'à l'égard de toutes les autres, à cause de la raison qu'on en a rapportée ci-dessus.

L'exemple des savans qui en ont fait usage pour prouver le pour & le contre en est une preuve palpable. Nous commencerons par l'examen du cas de M. l'Abbé Pluche. Son but étant de prouver par le
 témoi-

témoignage des étymologies que les Dieux viennent de l'agriculture , il choisit quelque mot hébreux qui peut signifier un soc de charue ou un épïc , & qui se trouve avoir dans le son quelque ressemblance avec le nom de quelque Dieu Grec , & il en conclut que ce Dieu n'est qu'un type du labourage. Un autre auteur paroît sur la scène , comme M. Huet ou M. Fourmont , & il veut prouver qu'un certain Dieu Grec est Moysé ou Abraham ; il s'empare de quelque étymologie dont le son ressemble à celui de quelque mot hébreux ; l'un prétend que ce mot signifie un *chef* , l'autre qu'il signifie un *vrai-croyant* : M. le Clerc & M. Banier qui ont prétendu transformer les anciens Dieux en voyageurs Phéniciens , soutiendront que ce mot dans son étymologie signifie *voyager*. Quelque nouvel auteur surviendra avec une hypothèse différente ; il emploiera le même mot , & s'il ne trouve pas qu'il puisse signifier en hébreux ce que son système exigerait , il aura recours à l'arabe , dialecte de l'hébreux , & il y trouvera une nouvelle signification. Combien ces savans étymologistes n'ont-ils point différencié entre eux sur le seul mot d'Osiris ? M. l'Abbé Pluche le dérive d'*Ochosi-êrets* qui veut dire le *domaine de la terre* ; M. Fourmont d'*Hofche-iri* , *habitant de Scir* , montagne où Esau qui

qui est
liere ; V
ou Sior
donne a

En u
Clerc ,
tous fé
ques ,
il est
chacun
racter
M. l'A
fiance
de son
fait a
mont.
il, a-
« ces
« voi
« me
teme
moy
l'aut
men
il en
dis a
a ig
gine
le j
Ce
ven

qui est son Osiris fit sa demeure particulière ; Vossius tire le même mot de *Schichor* ou *Sior* , ou des noms que l'Ecriture sainte donne au Nil , &c.

En un mot Bochart , Gale , Huet , le Clerc , Lavaur , Fourmont , Pluche , &c. tous féconds en raisonnemens étymologiques , différent tous les uns des autres ; & il est curieux d'examiner avec quel art chacun d'eux suivant l'inflexion de son caractère particulier applaudit à sa sagacité. M. l'Abbé Pluche le fait avec une confiance modeste & édifiante , véritablement digne de son état & de sa profession. Nul ne le fait avec plus de franchise que M. Fourmont. « Jamais aucun mythologiste dit-il , a-t-il osé dire qu'il savoit la cause de ces dénominations ? Je dis moi que les « voici découvertes , & de plus historique-
« ment. » Je ne rapporterai pas ici son système dont je regarde la lecture comme le moyen le plus propre de se désabuser de l'autorité des étymologies. Je ferai seulement connoître la confiance avec laquelle il en parle ; voici comme il s'énonce. *Je dis donc & je soutiens ce que toute la terre a ignoré — Chose étonnante — Voilà l'origine indubitable — Il est donc clair comme le jour — Quoi de plus admirable — &c.* Ce sont là autant des formules qui se trouvent fréquemment en termes exprès & formels

formels dans les réflexions critiques sur l'histoire des anciens peuples, ouvrage qui est un cachos de raisonnemens étymologiques.

Doit-on être surpris de l'incertitude des ressemblances étymologiques, puisque la ressemblance des choses & des actions qui est beaucoup moins arbitraire, n'est cependant qu'une règle fort équivoque & fort sujette à l'erreur ? Les chronologistes s'appuyant sur ces faux fondement, n'ont pas moins varié entre eux que les étymologistes. On retrouve parmi eux des contradictions semblables au sujet du même Osiris, qui semble avoir été prédestiné à être l'objet favori de leurs conjectures. Marsham trouve dans sa personne celle de Cham ; Shuckford, auteur de la connexion de l'histoire sacrée & profane, y trouve celle de Misraïm, & Nevvton celle de Sésostris. L'esprit systématique a été également pour les uns & pour les autres une source d'erreurs.

Rien ne fera mieux voir la foiblesse des preuves de ressemblances, que d'examiner celles qu'un Egyptien pourroit aléguer pour prouver à ses compatriotes que, par exemple le Roi Arthur & le Roi Guillaume le conquérant ne seroient qu'une seule & même personne sous deux différens noms.

1. Ils étoient l'un & l'autre grands guerriers.
2. Leur naissance étoit honteuse ou incertaine.
3. Ils entrèrent dans l'administration des affaires publiques dès leur jeunesse.
4. Ils passèrent de France en Angleterre pour enlever cette isle aux Saxons.
5. Ils furent victorieux dans cette expédition.
6. Ils posséderent la couronne d'Angleterre sans en être les légitimes héritiers.
7. Ils avoient d'autres Etats héréditaires.
8. Ils firent souvent la guerre en France.
9. Leurs succès furent également variés.
10. Ils eurent l'un & l'autre des demi-freres de mere qui se rendirent puissans , commirent des injustices , & en furent punis d'une maniere exemplaire.
11. Ils eurent à combattre des fils ou des neveux rebelles ; ils le firent en personne & les vainquirent.
12. Ils régnerent chacun plus de cinquante ans.
13. Ils moururent enfin l'un & l'autre en faisant la guerre.

Cet exemple est propre à montrer aux critiques avec combien de précaution l'on doit bâtir un système sur de prétendues preuves de ressemblances , même dans les actions

actions, & à plus forte raison dans des étymologies encore plus vagues & moins certaines.

Il y a parmi la race des auteurs, des personnes qui ont une étrange tournure d'esprit. S'ils se proposent d'écrire l'histoire, ils donnent dans le romanesque ; s'ils se proposent d'écrire des romans, ils donnent dans l'historique : Le monde est inondé d'histoires romanesques & de romans historiques. Celui qui cherche la vérité se livre à la fable, & celui qui devrait chercher l'invention y subsistue de simples vérités. On peut remarquer cette bizarrerie dans *l'histoire du Ciel* & dans le *roman de Séthos* ; ce dernier ouvrage étant beaucoup plus propre à donner une juste idée de la sagesse des anciens Egyptiens, que le premier.

Quoique l'ouvrage de M. l'Abbé Pluche semble d'abord annoncer le fruit d'une étude sérieuse, on ne peut dans le fond l'envisager que comme un badinage ingénieux, semblable aux exercices que l'on fait dans les colleges & que l'on appelle les *énigmes*. on y trouve le même genre d'invention, d'amusement, & même d'instruction ; car on a soin de mêler dans ces exercices des réflexions morales & édifiantes. On expose un tableau qu'un jeune écolier entre-

prend

prend d'expliquer, & il l'explique précisément comme M. l'Abbé Pluche a expliqué les antiquités & les hiéroglyphes d'Égypte. Toutes les figures du tableau de l'énigme sont envisagées comme symboliques & allégoriques; & l'art consiste à former sur les figures de ce tableau un système, tel qu'il soit, pourvu que ce ne soit pas le véritable. M. l'Abbé Pluche a commencé de même par considérer l'antiquité comme une énigme, à prendre ce mot dans le sens propre, non simplement comme une histoire souvent obscure & quelquefois incertaine, mais comme une description ou un tableau où tout est représenté ou peint par des expressions ou des figures métaphoriques & symboliques. Il a ensuite expliqué cette énigme à sa manière; & j'avouerai que les explications que présente son ouvrage, à les envisager comme un exercice de pure invention, (le seul vrai jour sous lequel on puisse les envisager) ont leur mérite, & qu'elles m'ont paru ingénieuses & amusantes.

DISSERTATION VI.

*De l'Initiation aux Mysteres ; ou Explication de la descente fabuleuse des anciens héros aux Enfers *.*

AYant donné dans la dissertation précédente une relation historique de l'établissement & du but des mysteres , l'explication du spectacle qui les acompagnoit & qui en étoit une partie des plus importantes , achevera de donner au lecteur une idée complete de ce point , un des plus intéressans de toute l'antiquité. Virgile en a donné une description fort exacte & fort circonstanciée dans la descente d'Enée aux enfers. Le chef d'œuvre de ce poëte , son sixieme livre de l'Enéide , n'est autre chose qu'une

* Cette partie de l'ouvrage de M. Warburton sur l'initiation aux mysteres , qui contient une nouvelle explication du sixieme livre de l'Enéide , a déjà été traduite en françois ; & elle se trouve insérée dans la Bibliothèque Britannique. J'ai profité de cette traduction , aussi bien que de l'extrait de l'ouvrage entier , qui se trouve dans le même journal.

qu'une relation de l'initiation de son héros dans les mystères, & d'une partie du spectacle Eleusinien; spectacle où tout se faisoit par le moyen de décorations & de machines, & où la représentation de l'histoire de Cérès donnoit occasion de faire paroître sur la scène, les cieux, les enfers, les champs élysées, le purgatoire, & tout ce qui a du rapport à l'état futur des hommes & des héros. Mais afin que le lecteur soit plus facilement convaincu de la vérité du dessein que nous attribuons à Virgile, il est à propos d'examiner d'abord quel est le caractère de l'Enéide.

Les deux poèmes d'Homere contiennent chacun le récit d'une action simple & unique, destinée à enseigner un point de morale également simple; & dans ce genre l'on admire ce poète à juste titre. Il étoit impossible que Virgile renchérît sur lui à cet égard. Son modele étoit parfait; il ne lui manquoit rien, de sorte que les plus grands partisans du poète Latin, sans en excepter Scaliger, ont été réduits à soutenir que l'avantage qu'il a sur Homere consiste dans ses épisodes, ses descriptions, ses comparaisons, la netteté & la pureté de son stile, & la justesse de ses pensées. Mais personne, ce me semble, n'a encore remarqué en quoi consiste le principal avantage qu'il a sur le poète Grec. Il trouva

le poëme épique en possession du premier rang parmi les ouvrages de l'esprit humain. Ce n'étoit point assez pour remplir ses vastes desseins, que le but du poëme épique fut d'instruire les hommes dans la morale ; moins encore de leur enseigner la physique, comme quelques anciens se le sont ridiculement imaginés. Il est vrai qu'il aimoit ces deux genres d'étude, mais l'on verra que toute son ambition étoit de composer un poëme qui fut un système de politique. Et en effet son *Enéide* en est un en vers, comme les *Républiques* de Platon & de Cicéron sont de pareils systèmes en prose. L'un enseigne par l'exemple & la conduite de son héros, ce que les autres enseignent par les préceptes.

C'est ainsi que Virgile porta le poëme épique à un nouveau degré de perfection, & comme Velleïus Paterculus le dit de Méandre ; *il inventoit & ne laissoit pas que d'imiter*^a. Quoiqu'on puisse voir aisément qu'Auguste est représenté sous le caractère d'Enée, cependant comme on s'est imaginé que ces instructions politiques qui étoient destinées pour l'utilité de tout le genre humain, ne regardoient que l'Empereur, on n'a pas compris la nature de l'*Enéide*. Cette ignorance a été cause que
les

a... Inveniebat, neque imitandum relinquebat.

les poètes qui ont voulu imiter ce poème dont ils ignoroient le vrai génie, ont réussi beaucoup plus mal que s'ils s'étoient contentés de prendre pour modele le plan simple d'Homere. Un grand poète moderne, juge compétent, M. Pope nous assure de ce fait; & ce que je viens de dire en explique la cause. " Les autres poètes épiques, *dit-il*, ont suivi la même méthode, (*savoir celle de Virgile qui réunit deux fables en une seule*) ; mais ils en ont généralement abusé, ayant surchargé leurs poèmes d'une multiplicité de fables, détruit l'unité de l'action, & égaré leurs lecteurs dans une carrière d'une longueur déraisonnable ^b.

Virgile néanmoins, malgré toute la sublimité de son génie n'auroit point été capable de porter ce noble genre de poésie à un degré de perfection si éminent, sans l'assistance du plus grand poète. Il n'y eut que le secours réuni de l'Iliade & de l'Odyssée qui put le mettre en état d'exécuter le grand projet qu'il avoit formé : car pour donner un système de politique dans la conduite d'un grand prince, il faloit le faire paroître & agir dans toutes les

M 3 situa-

^b The other Epic Poets have used the same Practice, but generally carried it so far as to superinduce à multiplicity of fables, destroy the unity of action, and lose their Readers in an un reasonable length of time. *Preface to the Iliad of Homer.*

situations & les circonstances où un prince peut se trouver comme prince. De là vint qu'il falut représenter Enée voyageant comme Ulysse, & combattant comme Achille.

Si ayant renchéri sur Homere par le choix du sujet, Virgile a été obligé de négliger cette simplicité de la fable qu'Aristote & son interprete le P. le Bossu^c trouvent si divine dans Homere, cela même lui a fourni d'autres avantages très considérables dans l'exécution de son poëme. Car ces ornemens & ces décorations, comme le choix de princes & de héros pour acteurs, dont les critiques n'ont pu rendre d'autres raisons que la nécessité de soutenir la dignité du poëme, deviennent par le nouveau dessein du poëte parties essentielles du sujet & de l'action. « Le retour d'un homme
« en sa maison, *dit le P. le Bossu*, & la
« querelle de deux autres, n'ayant rien de
« grand en soi, deviennent des actions
« illustres & importantes, lorsque dans le
« choix des noms, le poëte dit que c'est
« Ulysse qui retourne en Ithaque, & que
« c'est Achille & Agamemnon qui querel-
« lent. . . . Mais il y a des actions qui
« d'elles mêmes sont très importantes,

« comme

^c Nous ne trouverons point dans la fable de l'Enéide, cette simplicité qu'Aristote a trouvée si divine dans Homere. *Traité du Poëme. Ep. liv. 1. ch. II.*

« comme l'établissement ou la ruine d'un
 « Etat ou d'une religion. Telle est donc
 « l'action de l'Enéide ^d. » Cette différence
 remarquable dans le choix des sujets , au-
 roit du faire reconnoître au P. le Bossu que
 le poëme de Virgile est d'une nature tout
 à fait différente de ceux d'Homere , & il
 est étonnant qu'il ait aperçu l'un sans aper-
 cevoir l'autre.

Il en est de même à l'égard de ces pro-
 diges & de ces interventions des Dieux , qui
 paroissent n'être destinés qu'à produire le
 merveilleux , & qui dans le dessein de
 Virgile deviennent des circonstances néces-
 saires. On reconnoît à ces traits l'esprit des
 anciens législateurs , qui avoient principale-
 ment soin de remplir l'esprit des peuples
 de l'idée de la providence. Cette obser-
 vation développe la raison véritable de tant
 de fictions merveilleuses que l'on rencontre
 dans l'Enéide , & au sujet desquelles les
 Critiques ont accusé Virgile d'avoir man-
 qué de jugement , en imitant Homere trop
 servilement , dans un poëme composé sous
 le regne d'Auguste , le siècle de Rome le
 plus éclairé & le plus poli ^e.

M. Ad-

^d *Ibid. liv. 2. ch. 19.*

^e Ce qui est beau dans Homere , pourroit avoir
 été mal reçu dans les ouvrages d'un poëte du tems
 d'Auguste. *Ibid. lib. 3. ch. 8. de l'Admirable.*

272 DISSERTATION VI.

M. Addison, quoique auteur d'un goût aussi sûr que délicat, n'ayant pas bien compris le dessein de Virgile, trouve comme les autres critiques à redire à ce merveilleux. « S'il y a, *dit-il*, quelque endroit « de l'Enéide qu'on puisse critiquer à cet « égard, c'est le commencement du troi- « sième livre, où Enée est représenté « déchirant un myrte qui répand du sang. « Cette circonstance semble avoir le *mer- « veilleux* sans le probable, parcequ'elle « est décrite comme provenant d'une cause « naturelle, sans l'assistance d'aucun Dieu, « ou plutôt d'aucune puissance surnatu- « relle capable de la produire ^f. » Mais en faisant cette remarque, M. Addison paroît ne s'être pas souvenu de ce qu'Enée dit dans cette occasion. « J'ado- « rai les Nymphes des bois & le dieu « de la Thrace, les priant que ces pro- « diges n'annonçassent rien que de favo- « rable, & que le présage en fût heu-
« reux.

^f If there be any instance in the *Æneid* liable to exception upon this account, it is in the beginning of the third book, where *Æneas* is represented as tearing up the myrtle that dropped blood. This circumstance seems to have the marvellous without the probable, because it is represented as proceeding from natural causes, without the interposition of any God, or rather, supernatural power, capable of producing it. *Addison's works*, vol. 3. p. 316. *quarta* ed. 1721.

« reux ». Les présages de cette espèce étoient toujours regardés comme produits par la puissance des Dieux, car tous les présages n'étoient point fondés sur des choses naturelles. Ainsi lorsque les historiens de Rome racontent qu'il étoit tombé une

g ——— Nymphas venerabar agrestes,
Gradivumque patrem, Geticis qui præsidet arvis,
Rite secundarent visus, omenque levarent.

Omen dans le sens propre signifie, *futura rei signum quod ex sermone loquentis capitur*: Cicéron dit, *Pythagorei non solum voces Deorum observarunt, sed etiam hominum, quæ vocant omnia.* (lib. 1. divin.) Ce genre de présage dépendoit beaucoup de la situation ou du tour d'esprit de la personne qui y étoit intéressée, & qui s'en faisoit l'application. C'est de-là que sont venues ces phrases latines, *accepit omen, arripuit omen*. Ce qui n'étoit d'abord appliqué qu'aux paroles, fut dans la suite appliqué aux choses. C'est ainsi que Paterculus en parlant de la tête de Sulpitius exposée sur le *Rostrium*, dit qu'elle fut *velut omen imminentis proscriptionis*. Et Suétone dit en parlant d'Auguste; *Auspicia quadam & omina pro certissimis observabat: si mane sibi calceus perperam, ac sinister pro dextro induceretur, ut dirum*. On se servoit encore du mot d'*omen*, pour signifier une augure. Cicéron en fait usage en ce sens. *Divin. lib. 1.*

Sic aquila clarum firmavit Jupiter omen.

Et ce mot quelquefois se prenoit encore dans un sens plus vague, pour toutes sortes de prodiges en général, comme dans le passage de Virgile cité ci-dessus. On voit par-là qu'il y avoit deux sortes de présages, les uns que l'on suposoit naturels, & les autres que l'on regardoit comme surnaturels; & c'est de cette dernière espèce qu'est celui dont il s'agit.

une pluie de sang, c'étoit un présage de la même nature que celui dont Virgile parle, qui s'est tenu sans doute dans les bornes du probable, en ne disant que ce que les plus graves historiens rapportent dans chaque page de leurs Annales. Ce prodige n'étoit pas destiné à surprendre le lecteur. Virgile, comme on l'a déjà remarqué, revêt le caractère de législateur; & en cette qualité, il employe les prodiges & les présages pour persuader aux peuples que la divinité intervient dans les affaires de ce monde, à l'exemple des anciens législateurs qui, comme Plutarque nous l'apprend ^h, se sont principalement servis de ce moyen pour inspirer de la crainte & des sentimens de religion aux différentes nations qu'ils ont policées. C'est avec beaucoup de jugement que Virgile a placé la scène de ce prodige parmi les peuples barbares & féroces qui habitoient la Thrace, afin de donner de l'horreur pour les mœurs sauvages, & de faire aimer & désirer la police civile.

L'ignorance du véritable but de l'Énéide a fait tomber les critiques dans un grand nombre d'autres erreurs qui ne sont pas moins désavantageuses à Virgile, non seulement touchant le plan & la conduite de

^h Voyez le passage de Plutarque rapporté ci-devant à la page 151.

de son poëme, mais aussi touchant le caractère de ses personnages. La piété d'Enée & sa profonde vénération pour les Dieux ont si fort choqué M. de St. Evremond, qu'il a dit que ce héros étoit plus propre à fonder une religion qu'une monarchie. Il n'a pas observé que le dessein de Virgile étoit de représenter un législateur parfait sous le caractère d'Enée, & que c'étoit l'office d'un législateur d'établir une religion aussi bien que de fonder un Etat. C'est sous cette double idée que Virgile représente son Héros, *fondant une ville, & portant ses Dieux dans le Latium*ⁱ. Il n'est pas moins choqué de l'humanité d'Enée que de sa piété : elle ne consiste selon lui que dans une grande facilité à pleurer ; mais il n'a pas saisi la beauté de cette particularité remarquable. Pour donner l'idée d'un législateur parfait, il falloit le représenter pénétré & vivement affecté de sentimens d'humanité ; & Virgile ne pouvoit guere charger trop cette partie du caractère de son héros, puisque l'expérience nous fait voir que de tous les hommes, ce sont ordinairement ceux qui se piquent de politique & d'héroïsme, qui pechent le plus par insensibilité de cœur : plus le vice qu'il se

i ————— Dum conderet Urbem,
Inferretque Deos Latio. —————

se proposoit de combattre est général , & enraciné ; & plus il devoit insister sur l'exemple de vertu qui lui est opposée.

En envisageant l'Enéide sous ce point de vue , il est aisé de justifier les autres caracteres que le poëte met sur la scene. Leur uniformité , que l'on a reprochée à Virgile , est l'effet d'un dessein prémédité , & des égards du poëte pour la décence , & les autres qualités aimables de la société , qui font qu'un homme est toujours semblable à lui-même , & que tous les personnages le ressembtent dans leur conduite & dans leurs manieres. Comme l'Enéide est un systeme de politique , & que *la durée éternelle des Etats , la forme de leurs magistratures & le plan du gouvernement civil étoient des choses familières à Virgile* * , rien n'étoit plus convenable à son dessein que de peindre des mœurs polies ; car c'est l'office d'un législateur de rendre les hommes doux , humains & sociables ; & si même il ne peut les obliger à renoncer entièrement à leurs mœurs sauvages , de les engager au moins à les déguiser.

Cette clef de l'Enéide sert non seulement à en expliquer divers passages qui pourroient paroître sujets à la critique ;
mais

* C'est une remarque & ce sont les expressions de M. Blackwel , auteur d'un ouvrage anglois intitulé , *Recherches sur la vie & sur les écrits d'Homere*.

mais encore à découvrir la beauté d'un grand nombre d'incidens qu'on rencontre dans le cours du poëme. J'en rapporterai seulement deux exemples.

Le premier est tiré du huitième livre de l'Enéide. Enée se rend à la cour d'Evan-dre pour l'engager à une aliance contre leur ennemi commun. Il trouve Evan-dre occupé à célébrer un sacrifice annuel & public. Le poëte expose brièvement l'objet de la négociation de son héros ; & il entre ensuite dans un récit détaillé du sacrifice & de la fête d'Hercule, & de son aventure avec Cacus. Cette épisode est entièrement étrangère au sujet du voyage d'Enée : mais elle paroitra fort sensée & l'on avouera qu'elle est faite avec beaucoup d'art, si l'on considère que Virgile a eu en vue d'insérer dans son poëme politique, ce fameux précepte que l'on trouve dans le traité de Cicéron sur les loix : « Qu'un saint culte
« soit rendu aux Dieux, à ceux qui ont
« été regardés de tout tems comme
« habitans du Ciel, & aux héros que
« leur mérite y a placés, comme Her-
« cule, Bacchus, &c. ¹ » Cicéron vouloit par cette loi modérer les excès de la superstition qui infestoit Rome ; excès qu'il traite dans un autre endroit de *cérémonies obscures & inconnues*. Virgile a copié ce pré-

¹ Consultez le passage original de Cicéron à la fin de la quatrième dissertation.

précepte dans le discours qu'Evandre adresse à Enée. « Ces augustes cérémonies , ces
 « festins consacrées par l'usage , ces autels
 « érigés en l'honneur d'Hercule , ne sont
 « point l'ouvrage d'une vaine superstition
 « qui méconnoit les anciens Dieux : le
 « culte que nous lui rendons , illustre
 « Troyen , n'est que le renouvellement
 « d'un culte mérité , en reconnoissance des
 « cruels dangers dont il nous a pré-
 « servés ^m. » Le législateur payen regar-
 doit cette leçon comme de la dernière
 importance. Nous avons fait voir qu'il
 avoit apporté des soins particuliers dans
 l'institution des mystères , pour rectifier
 les abus de cette *superstition qui méconnoissoit*
les anciens Dieux , non en détruisant l'ido-
 latrie qui avoit pour objet le culte des
 hommes déifiés après leur mort , mais en
 enseignant qu'on ne leur rendoit ces hon-
 neurs qu'à cause des bienfaits qu'ils avoient
 conférés au genre humain. C'est aussi ce
 qui fait dire à Evandre , à la fin de son
 discours : « Redoublez , Jeunes Troyens ;
 « faites retentir l'éloge de ces vertus ;
 « couronnez-vous de feuillages , remplissez
 « les vases , invoquez le Dieu commun ,
 « & faites en son honneur des libations

« volon-

^m Rex Evandrus ait : Non hæc solemnia nobis ,
 Has ex more dapes , hanc tanti numinis aram ,
 Vana superstitio , veterumve ignara Deorum
 Imposuit : sævis , hospes Trojane , periclis
 Servati facimus , meritosque novamus honores.

« volo
 comm
 autre
 traité
 « n'ai
 « part
 « nité
 « n'ay
 La ra
 « libe
 « Die
 « nou
 « gior
 « des
 L'e
 trou
 est ex
 qu'on
 confie
 bles d
 Grece
 ques
 quabl
 cédér
 princ

n Qu

Cin
 Co

o v
 de la

« volontaires ». Ces expressions de *Dieu commun* font évidemment allusion à un autre précepte de Cicéron dans le même traité des loix, où il dit : « Que personne « n'ait ses Dieux à part ; & qu'aucun « particulier ne rende de culte à des divinités nouvelles où étrangères, qu'elles « n'aient été reconnues publiquement. » La raison qu'il en donne, c'est que, « la « liberté que chacun auroit d'avoir ses « Dieux, ou d'adorer à son gré des Dieux « nouveaux ou étrangers, jetteroit la religion dans la confusion, & introduiroit « des cérémonies inconnues ».

L'épisode de Nisus & d'Euryale qui se trouve dans le neuvième livre de l'Enéide, est extrêmement belle de quelque manière qu'on l'envisage, mais surtout lorsqu'on la considère relativement à une des plus nobles & des plus fameuses institutions de la Grèce. Entre plusieurs coutumes politiques, il y avoit en Crète un usage remarquable qui fut adopté d'abord par les Lacédémoniens, & ensuite par toutes les principales villes de la Grèce ; savoir, que
tout

Quare agite, ô juvenes, tantarum in munera
laudum,

Cingite fronde comas, & pocula porcite dextris:
Communemque vocate Deum, & date vina
volentes.

o Voyez l'explication de cette loi vers la fin
de la seizième dissertation.

tout homme de distinction avoit un jeune
 homme favori dont il cultivoit les mœurs
 & l'éducation , à qui il prenoit soin d'in-
 spirer les sentimens guerriers , & qu'il for-
 moit dans tous les exercices militaires.
 C'est ainsi que Nifus , fils d'Hyrtacus , est
 apelé *Ardent & intrépide guerrier* ; &
 qu'Euryale est apelé son *compagnon* ; *Eu-
 ryale , le plus beau de tous les Troyens qui
 portèrent les armes sous Enée , & qui étoit
 dans la première fleur de sa jeunesse.* Dans
 cette association particulière formée par
 l'amitié , l'on servoit & l'on combattoit
 toujours ensemble. « Un amour récipro-
 que , dit *Virgile* , unissoit leurs cœurs , &
 « ils voloient ensemble aux combats. La
 « garde de la porte étoit alors confiée à
 « leurs soins communs. » Comme l'usage
 étoit de donner à son favori quelques pré-
 sents , Nifus témoigne à Euryale , que *satis-
 fait de la gloire , il lui cede toute la récom-
 pense* P.

Les

P Nifus erat portæ custos , acerrimus armis
 Hyrtacides
 Et juxta comes Euryalus , quo pulchrior alter
 Non fuit Æneadum , Trojana nec induit arma ;
 Ora puer prima signans intonsa juventa.
 His amor unus erat , pariterque in bella ruebant :
 Tunc quoque communi portam statione tene-
 bant.

Si tibi , quæ posco , promittunt (nam mihi facti
 Fama sat est) &c.

DISSERTATION VI. 287

Les Etats de la Grece où cette institution eut lieu, la crurent si utile, qu'ils l'encouragerent par plusieurs loix, qui tendoient en même tems à prévenir les abus auxquels elle n'étoit que trop sujette. Cette illustre jeunesse étoit regardée comme le plus ferme boulevard de la patrie, & ce fut toujours le corps le plus redouté par les ennemis de la liberté publique. C'est pourquoi dans tous les Etats où la tyrannie put s'établir, un des premiers soins du tyran fut d'employer tous ses artifices pour renverser une institution si contraire à ses intérêts. Les annales de la Grece renferment plusieurs exemples des entreprises les plus hardies formées & exécutées par la bravoure de ces jeunes guerriers. Virgile ne fait donc que se conformer au génie de l'histoire, lorsqu'il fait entreprendre à ces deux amis une des actions des plus dangereuses, suivant le sentiment d'Aléthès. C'est ce qui fait dire à ce respectable vieillard ; « Dieux de nos peres, Dieux tutélaires de Troye, vous n'avez pas encore « résolu de détruire entièrement les « Troyens, puisque vous leur donnez des « jeunes gens si courageux & si intrépides ».

Plutar-

q Hic annis gravis atque animi maturus Alethès :
 Dī patrii, quorum semper sub numine Troja est,
 Non

Plutarque en parlant des Thébains dans la vie de Pélopidas , dit que « ce fut Gor-
 « gias qui le premier forma la phalange sa-
 « crée de trois cents hommes choisis , tous
 « unis ensemble par les liens d'une amitié
 « particuliere. On veut, *continue-t-il* , qu'elle
 « n'ait jamais été vaincue avant la bataille
 « de Chéronée ; & l'on raporte que Phi-
 « lippe après l'action examinant le champ
 « de bataille , & étant parvenu à l'endroit
 « où ces trois cents guerriers avoient péri
 « en ataquant si funestement les lances
 « Macédoniennes , leurs rangs si ferrés que
 « leurs corps étoient tous les uns sur les
 « autres , ce Roi ne put s'empêcher d'être
 « surpris , & de s'écrier les larmes aux
 « yeux en aprenant quels étoient ces
 « jeunes Thébains ; *périsset quiconque peut*
 « *soupçonner ces illustres morts d'avoir été*
 « *capable de dire ou de souffrir une bassesse.*
 « Certainement l'institution d'un sembla-
 « ble corps , *ajoute Plutarque* , ne doit point
 « son origine à la passion de Laïus , comme
 « les poètes se l'imaginent , mais plutôt à
 « la sagesse des législateurs. » C'est là
 le même genre d'amitié que Virgile repré-
 sente entre Nisus & Euryale. Il fait périr
 Nisus pour la défense d'Euryale , il lui fait
 vanger

Non tamen omnino Teucros delere patatis ,
 Cum tales animos juvenum , & tam certa tulistis
 Pectora. —————

vanger
 & expi
 l'exem
 lange l
 « leve
 « coups
 « livide
 « par u
 Qu'
 comme
 poème
 la troi
 poète
 poète
 ne lui
 saisit
 avec e
 tique ;
 son fu
 la féco
 trium
 valu ta
 du po
 ral est
 peut e
 à la
 Virgil

Tur
 Con

vanger sa mort , & il le fait enfin tomber
& expirer sur le corps de son ami , à
l'exemple de ceux qui formoient la pha-
lange sacrée. « Prêt à expirer , Nifus en-
« leve la vie à son ennemi ; & percé de
« coups , il se jette lui-même sur le corps
« livide de son ami , où il termine ses jours
« par une mort tranquille ».

Qu'il me soit permis de remarquer que
comme l'Enéide est la seconde espèce de
poème épique , le poème de Milton en est
la troisième. Le poète Anglois trouva le
poète Grec en possession de la *morale* , le
poète Latin en possession de la *politique* ; il
ne lui restoit plus que la *religion*. Il se
saisit de ce sujet , comme voulant partager
avec eux le gouvernement du monde poë-
tique ; & par la dignité & l'excellence de
son sujet , aussi bien que par l'élévation &
la fécondité de son génie , il s'associa à ce
triumvirat pour la formation duquel il a
salu tant de siècles. Voilà les trois genres
du poème Epique. Son sujet en géné-
ral est la conduite de l'homme , qu'on ne
peut envisager que par rapport à la morale ,
à la politique & à la religion. Homere ,
Virgile & Milton ont inventé chacun l'es-
pece

— — — Moriens animam abstulit hosti.

Tum super exanimem sese projecit amicum

Confossus, placidaque ibi demum morte quievit.

pece qui leur est particuliere, & dès le premier essai ils l'ont portée à la perfection; en sorte qu'il n'est plus possible d'inventer rien de nouveau que dans quelque genre subalterne; ni de réussir qu'en tâchant d'imiter & de suivre les traces de ces trois grands auteurs.

En suposant donc que l'Enéide représente la conduite des anciens législateurs, on ne conçoit pas qu'un aussi grand maître que Virgile, ait pu oublier le dogme des récompenses & des peines d'une autre vie, qui est le fondement & le soutien de la politique. Aussi en a-t-il donné un système complet à l'imitation de ceux qu'il a pris pour ses modeles, savoir Platon dans la *Vision d'Eryx* & Cicéron dans le *Songe de Scipion*. Comme les législateurs ont eu soin de donner du poids à ce dogme par l'institution des mysteres, où l'état des morts étoit représenté avec un spectacle pompeux, la description d'un pareil spectacle ne pouvant donner que beaucoup de grace & d'élégance à un poëme, ce motif a du engager Virgile à le décrire, puisque la solennité & la pompe qui l'accompagnoient, fournissoient une occasion des plus propres à mettre en usage tous les ornemens de la poésie. C'est ce qu'il a fait; & ce qui suit montrera que la descente d'Enée

aux

aux enfes
présentat
aux myst

Tous
inités. I
leur car
fonctions

noblir p
tion dor
cette ini
Enée, l

menez
rageux

Latinn
anpara

Une
après

plusie
noitres

seront
établi

que l'o
matiere

humain
des pe

f —
Defen
Debe

Infer

Nigra
Tum

DISSERTATION VI. 285

aux enfers , n'est autre chose qu'une représentation énigmatique de son initiation aux mysteres.

Tous les anciens législateurs ont été initiés. L'initiation aux mysteres rendoit leur caractère sacré & en sanctifioit les fonctions. Il étoit de leur politique d'enoblir par leur propre exemple une institution dont ils étoient les auteurs , & c'est cette initiation qu'Anchise recommande à Enée , lorsqu'il lui dit ; « Passez en Italie ; menez - y des jeunes gens d'élite , courageux. Vous aurez à combattre dans le Latium un peuple rude & barbare. Mais auparavant descendez aux enfers. . . . Une chaste Sibylle y guidera vos pas , après avoir arrosé les autels du sang de plusieurs victimes noires. Vous y connaîtrez votre postérité , & les nations qui seront soumises à l'empire que vous devez établir ¹. » Les instructions sublimes que l'on recevoit dans les mysteres sur les matieres les plus importantes pour le genre humain , aprenoient à vaincre la barbarie des peuples , à policer leurs mœurs , & à établir

1 ——— Lectos Juvenes , fortissima corda
Defer in Italiam. Gens dura atque aspera cultu
Debellanda tibi Latium est. Ditis tamen ante
Infernas accede domos —————

————— Huc casta Sibylla
Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet ;
Tum genus omne tuum , & quæ dentur mænia,
disces.

établir le gouvernement sur ses véritables principes. Rien n'est donc plus naturel que le conseil d'Anchise, dès que l'on envisage Enée sous le caractère de législateur, & que l'on regarde sa descente aux enfers comme une description de son initiation.

Pendant que les mysteres étoient encore renfermés dans l'Egypte qui leur avoit donné naissance, & que les législateurs Grecs y aloient pour être initiés, il est naturel qu'on n'ait parlé de cette cérémonie qu'en termes pompeux & allégoriques. C'est à quoi contribuoit en partie la nature des mœurs des Egyptiens, plus encore le caractère des voyageurs, mais plus que tout la politique des législateurs, qui de retour dans leur pays & voulant civiliser un peuple sauvage, jugerent qu'il étoit utile pour eux-mêmes & nécessaire par rapport au peuple, de parler de leur initiation où l'état des morts leur avoit été représenté en spectacle, comme d'une descente réelle aux enfers. C'est ce que firent Orphée, Bacchus & plusieurs autres. Cette maniere de parler continua d'être en usage, même après que les mysteres eurent été introduits dans la Grece, comme il paroît par la fable de la descente d'Hercule & de Thésée aux enfers. Mais il y avoit toujours dans l'allégorie quelque chose qui

découv
blemes.
étoit d
de sa l
que c'é
on fait
par les
& bar
Bacchu
l'histoi
elle a c
ensembl
initiés
précisé
dans l
ment c
des my
Pou
cente c
peler c
apelé C
pierre
& att
pierre
n'étoit
« Céré
« cour
t Th
u A
x Hi
III

dé-

découvroit la vérité cachée sous les emblemes. Ainsi l'on disoit d'Orphée qu'il étoit descendu aux enfers par le pouvoir de sa lire ^t; ce qui montre évidemment que c'étoit en qualité de législateur : car on sait que la lire est le simbole des loix par lesquelles il civilisa un peuple grossier & barbare. De même dans la vie de Bacchus & dans celle d'Hercule, on trouve l'histoire véritable & la fable à laquelle elle a donné lieu, rapportées & confondues ensemble : l'histoire rapporte qu'ils furent initiés dans les mystères, & que ce fut précisément avant leur descente fabuleuse dans les enfers ^u; ce qui signifie simplement qu'ils ne pouvoient voir le spectacle des mystères qu'ils n'eussent été initiés.

Pour entendre ce qui regarde la descente de Thésée aux enfers, il faut se rappeler qu'il y avoit près d'Eleusis un puits apelé *Callichorus*, & près de ce puits une pierre où suivant la tradition, Cérès lassée & attristée s'étoit reposée; d'où cette pierre avoit été apelée la pierre triste ^x. Il n'étoit pas permis aux initiés de s'y asseoir. « Cérès, dit un ancien auteur, dans ses courses pour chercher sa fille Proserpine, « étant

^t *Threïcia fretus cithara, fidibusque canoris.*

^u *Auctor Axiochi.*

^x *Hic primum sedit gelido Mœstissima saxo,
Illud Cecropidæ nunc quoque triste vocant.*

Ovid.

« étant arrivée à Eleufis fe trouva fatiguée ,
 « & s'affit atriftée fur le bord d'un puits.
 « De-là vient qu'aujourd'huy il eft encore
 « défendu aux initiés de s'y affeoir , de
 « crainte que ceux qui font parfaits ne
 « paroiffent l'imiter dans fon défefpoir ? »
 Comparons avec ce paffage ce que l'on
 raporte de la defcente de Thésée aux en-
 fers. « Il y a une pierre , dit le *scholiaste*
 « d'*Aristophane* , qui eft apelée par les
 « Athéniens la pierre trifte , fur laquelle
 « l'on dit que Thésée s'affit lorsqu'il mé-
 « ditoit fa defcente dans les enfers. De-
 « là cette pierre a pris le nom qu'elle
 « porte ; ou c'eft peutêtre parceque Cérés
 « s'y affit éplorée , lorsqu'elle cherchoit
 « Proferpine ^z. » Il me paroît que cette
 tradition infinue affez clairement que la
 defcente de Thésée aux enfers n'étoit autre
 chofe que fon entrée dans les myftères
 d'Eleufis ; entrée qui fut une intrusion
 frauduleufe & contre les regles : ce qui eft
 la raifon d'où vient que ce héros eft re-
 préfenté dans les enfers, comme puni à caufe
 de fon impiété.

Euripide & Aristophane paroiffent con-
 firmer l'un & l'autre l'explication que
 nous donnons ici de la defcente fabu-
 leufe des anciens héros aux enfers. Eu-
 ripide

y *Clemens Protrep.*

z *Schol. Equit. Aristoph.*

ripide dans son Hercule furieux représente ce héros retournant des enfers pour secourir sa famille & exterminer le tiran Lycus. Junon, pour se venger, lui envoie les furies qui s'emparent de lui; & dans sa fureur, il tue sa femme & ses enfans, les prenant pour ses ennemis. Dès qu'il est revenu à lui-même, son ami Thésée le console & tâche de l'excuser par les exemples criminels des Dieux; exemples qui encourageoient les hommes à commettre les plus grands excès, & dont on prévenoit l'abus dans les mystères en y découvrant la fausseté du Polythéisme. Or il est assez clair qu'Euripide a voulu nous faire comprendre ce qu'il pensoit de la descente d'Hercule aux enfers, lorsqu'il le fait répondre, non comme un homme qui viendrait d'envisager la puissance des prétendus Dieux des régions infernales, mais comme un homme qui vient de célébrer les mystères, & à qui on en a dévoilé le secret. « Les « exemples des Dieux que vous me citez, « dit-il, ne signifient rien. Je ne saurois « les croire coupables des crimes qu'on leur « impute. Je ne puis comprendre qu'un « Dieu soit le souverain d'un autre Dieu... « Un véritable Dieu n'a besoin de personne. « Rejettons donc les fables ridicules que « les poètes nous en racontent,

Aristophane dans *les grenouilles* est encore moins obscur : & il fait voir clairement ce qu'il entendoit par la descente d'Hercule & de Bacchus aux enfers , lorsqu'il introduit ce dernier demandant le chemin que le premier avoit tenu. Sur ce passage , son scholiaste nous apprend que dans la célébration des mysteres Eleusiniens , c'étoit la coutume de faire porter sur des ânes les choses dont on avoit besoin dans cette cérémonie, d'où vient le proverbe de *l'âne qui porte les mysteres* ^a. Le poëte introduit donc Bacchus suivi de son bouffon de valet, Xanthius , portant un paquet & monté sur un âne : & afin qu'on ne se trompe point sur son dessein , Hercule ayant dit à Bacchus que les habitans des champs Elisées sont les initiés , Xanthius prend la parole & dit : *Je suis l'âne qui porte les mysteres.*

Ici donc comme à l'égard de plusieurs autres fables anciennes , les expressions sublimes & magnifiques qu'on employoit en parlant des mysteres , ont fait croire à la postérité crédule qu'il y avoit quelque prodige singulier. On ne doit pas être surpris que dans ces anciens tems on se soit plû à exprimer les choses les plus communes dans le stile le plus extraordinaire & le plus figuré , puisqu'un auteur qui vivoit dans un tems fort postérieur , soit pour imiter les
anciens ,

^a *Asinus portat mysteria;*

anciens, soit plutôt pour s'acommoder au
 stile en usage dans les mysteres, décrit son
 initiation en ces termes. « Je me suis
 « approché des confins de la mort, & ayant
 « passé le seuil de Proserpine, je suis revenu
 « porté par les élémens. J'ai vû au milieu
 « de la nuit le soleil brillant d'une lu-
 « miere éclatante. J'ai vu les Dieux in-
 « férieurs & supérieurs. Je m'en suis apro-
 « ché, & je les ai adorés de près ^b. » Enée
 n'auroit pu décrire en d'autres termes son
 voyage nocturne, après qu'on l'eut fait sor-
 tir des enfers par la porte d'ivoire.

Virgile a donc été obligé de faire initier
 son héros, & l'antiquité fabuleuse l'autori-
 soit à apeler cette initiation une descente
 aux enfers. Il a su profiter de cet avan-
 tage avec beaucoup de jugement; car
 cette fiction anime toute sa fable, qui sans
 cette alégorie seroit trop froide & trop in-
 sipide pour un poëme épique.

Si un vieux poëme attribué à Orphée &
 intitulé *descente aux enfers* subsistoit encore,
 nous y verrions peut-être que le sujet n'en
 étoit autre chose que l'initiation d'Orphée,
 & que c'est peut être là où Virgile auroit
 puisé

^b Accessi confinium mortis, & calcato Proserpinæ
 limine, per omnia vectus elementa remeavi. Nocte
 media vidi solem candido coruscantem lumine,
 Deos inferos & Deos superos. Accessi coram &
 adoravi de proximo. *Apuleius, lib. 11. prope finem.*

puisé l'idée du sixieme livre de son Enéide. Les mysteres étoient une matiere propre à la poësie ; & c'étoit sans doute le dessein de Chilius , poëte éminent & contemporain ou peu éloigné du temps de Virgile , d'en insérer la relation dans quelques uns de ses ouvrages , lorsqu'il faisoit prier Atticus qui se trouvoit à Athenes & qui étoit initié , de lui fournir le détail des mysteres Eleusiniens ^c. Virgile a pu trouver & a trouvé vraisemblablement dans les poëtes modernes , aussi bien que dans les poëtes anciens , des exemples d'entreprises semblables à celle dont il nous a laissé un si beau monument. Quoiqu'il en soit , Servius a assez bien compris le but de Virgile , pour remarquer qu'il y a dans le sixieme livre de l'Enéide , plusieurs choses empruntées de la science profonde des théologiens d'Egypte ^d , auteurs ou inventeurs , ainsi que

^c Voyez ce que Cicéron dit de Chilius dans ses lettres à Atticus , liv. 1. lettre 16. Dans la lettre 9. du même livre , il écrit à son ami ; *Chilius te rogat & ego ejus rogavi* , ΕΤΜΟΛΟΓΙΩΝ ΠΑΤΡΙΑ. Sur quoi Victorius observe que par ces mots Grecs on doit entendre les rites religieux , les institutions sacrées d'Athenes , & les mysteres augustes du pays , alléguant lui-même l'autorité de Cicéron : *Ut intelligat ritus patrios & institutiones illius sacra familia , & augusta mysteria , ut inquit Cicero lib. 2. de Legibus.*

^d *Multa per altam scientiam Theologicorum Egyptiorum.*

que nous l'avons observé, des dogmes que l'on enseignoit dans les mysteres. Ces guides cependant n'ont point été les seuls que Virgile aît suivis dans le dessein qu'il s'étoit proposé ; car il est visible qu'il a emprunté d'Homere plusieurs épisodes & de Platon plusieurs notions philosophiques.

On a déjà remarqué dans la dissertation précédente que l'initié avoit un conducteur nommé hiérophante ou mystagogue. Ce conducteur qui pouvoit être ou un homme ou une femme^e, l'instruisoit des cérémonies préparatoires, le conduisoit au spectacle mystérieux, & lui en expliquoit les diverses parties. Ainsi Virgile a donné à Enée une Sibylle pour conductrice ; il la nomma indifféremment, prophétesse, grande prêtresse, ou savante compagne^f : & comme la mystagogue devoit vivre dans le célibat^g,

^e Schol. Eurip. Hippol. — Schol. Pind. Psychion.

^f Vates magna sacerdos, Docta comes, Virgo, Casta Sibylla.

^g Hierophanta apud Athenas eviratur virum, & aeterna debilitate fit castus. Hieron. ad Geron. de Monogamia.

Vide etiam Schol. Sophocl. Oedip. Col. v. 673. — Lucian. in Timone & in dialogo matris & musarii.

C'étoit à cause de leur chasteté que ces hiérophantes étoient apelées Μελισσαι comme l'observe le scholiaste de Pindare in Pyl. Ce mot grec signifiant abeille

la Sibylle de Cume étoit vouée à ce genre de vie, & par cette raison elle est aussi apelée, *Vierge & chaste Sibylle*.

Enée s'adresse à elle comme un aspirant aux mysteres pourroit s'adresser à son hiérophante : *Vous pouvez tout , & ce n'est point en vain qu'Hécate vous a confié le soin des bois de l'Averne* ^h. Hécate ou Proserpine étoit la divinité qui présidoit au spectacle des mysteres Eleusiniens , quoiqu'ils fussent apelés communément les mysteres de Cérès. Les hiérophantes, les prêtresses de Proserpine & celles de Cérès avoient toutes un même nom ⁱ. La Sibylle , qui

en
& l'abeille étant parmi les anciens le symbole de la chasteté.

Quod nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt. Georg. lib. 4.

^h ——— Potes namque omnia ; nec te
Nequidquam lucis Hecate præfecit Avernis.

ⁱ Nous avons remarqué dans la note g ci-dessus , que les hiérophantes s'apeloient *Μελισσαι*. C'étoit aussi le nom particulièrement affecté aux prêtresses de Proserpine ; on donnoit à cette Déesse le titre de *Μελιτώδης* qui dérive de celui de *Μελισσαι*. Les prêtresses de Cérès avoient le même nom. Toutes ces allégations se trouvent réunies dans un seul passage de Porphyre. *Les Anciens*, dit-il, *apeloient les prêtresses de Cérès Μελισσαι*, *parcequ'elles étoient les ministres ou les hiérophantes des divinités infernales , & ils apeloient Proserpine Μελιτώδης*. [*De Antro Nymph.*] Ensorte que suivant ce passage , on doit regarder les prêtresses de Proserpine ou d'Hécate , comme mystagogues naturelles & par office des mysteres Eleusiniens.

en qualité de prêtresse d'Hécate ou de Proserpine, doit être regardée comme mystagogue naturelle des mystères, répond à Enée dans le stile de ces ministres sacrés ; *Puisque vous brulez d'un désir si violent, & qu'il faut céder à l'enthousiasme dont vous êtes épris, apprenez ce que vous devez faire avant toutes choses* ^k, Strabon rapporte que l'enthousiasme étoit une qualité absolument requise dans les mystères ^l.

La première instruction que la prophétesse donne à Enée, c'est de chercher le *rameau d'or consacré à Proserpine* ^m. Servius ne fait comment rendre raison de cette particularité. Il s'imagine que le poëte pourroit faire allusion à un arbre qui étoit au milieu d'un bocage sacré, dédié à Diane, en Grece. Lorsqu'un fugitif y avoit pris azyle, & pouvoit arracher une branche de cet arbre que les prêtres gardoient soigneusement, il avoit l'honneur de se battre à coups

^k Quod si tantus amor, &c. ———
—— & infano juvat indulgere labori ;

Accipe quæ peragenda prius. ———

Le terme d'*insanus* dont Virgile se sert, a le même sens que celui d'*enthousiaste* ; & l'on ne sauroit en cette occasion lui en donner un autre, qu'il ne soit ridicule. On se sert même assez communément du terme d'*insanire* pour exprimer l'enthousiasme de la poésie.

^l Strab. Geogr. lib. 10.

^m Aureus & foliis & lento vimine ramus,
Junoni infernæ sacer. ———

coups de poing avec l'un d'eux & s'il pouvoit le vaincre , il prenoit sa place. Quoique rien ne soit plus étranger au sujet que cette allusion , les critiques l'ont admise faute d'en pouvoir substituer une meilleure.

Ce rameau ne peut représenter que la branche de myrthe dont on couronnoit les initiés dans la célébration des mystères ⁿ.

Rien n'est plus simple ni plus évident , en supposant ce que l'on a fait voir ci-dessus , que la descente aux enfers n'est qu'une description de l'initiation aux mystères ; c'en est alors la conséquence naturelle. L'exactitude de Virgile le prouve de plus en plus , en ce qu'il ne fait mention dans cette fable que de Proserpine & non de Cérès ; car quoique dans la célébration des mystères , on invoquât également l'une & l'autre , néanmoins Proserpine seule présidoit aux spectacles qui les accompagnoient , & c'est seulement la description de ces spectacles que Virgile s'est proposé de donner dans son sixième livre de l'Enéide.

Plusieurs autres raisons particulières prouvent encore que le myrthe est représenté ici par le rameau d'or. La qualité pliable de ce rameau ^o , représente très bien les tendres branches du myrthe. Ce sont les co-

loms

ⁿ Schol. Aristoph. *Ranis*.

^o *Lento vimine* , dit Virgile.

lombes de Vénus P qui dirigent Enée vers le rameau ; elles s'y arrêtent comme sur un arbre où elles se plaisent ; toutes ces circonstances conviennent au myrthe qui, comme tout le monde le fait, étoit consacré à Vénus aussi bien qu'à Proserpine ; & ce qui rend cette allusion encore plus belle & plus juste, c'est que les colombes, suivant le rapport de Porphyre 9, étoient également consacrées à ces deux Déeses.

Ce n'est point uniquement pour l'amour du merveilleux que le poëte a représenté cette branche de myrthe par un rameau d'or. Le rameau d'or faisoit littéralement partie des ornemens en usage dans la représentation des mysteres. Car l'on doit observer que cette branche dont l'on faisoit quelquefois une couronne que l'on portoit sur la tête, se portoit quelque fois à la main. Clément d'Alexandrie rapporte d'après le grammairien Denis Thrax, que c'étoit une coutume des Egyptiens d'avoir un rameau à la main dans l'acte d'adoration 10 : & l'on peut juger de la nature du rameau dont on se servoit dans le culte secret des mysteres, par

P ————— Tum maximus Heros

Maternas agnoscit aves.

Sedibus optatis gemina super arbore fident.

9 *De Abst. lib. 4. § 16.*

10 *Sicrom. lib. 5. pag. 568.*

N 55

par ce qui en est rapporté dans la description que fait Apulée de la procession des initiés aux mystères d'Isis. *Le troisième*, dit-il, *portoit un rameau dont les feuilles dorées étoient artistement travaillées, & un caducée semblable à celui de Mercure*¹. Le rameau & le caducée se trouvoient donc entre les mains de la même personne; & conformément à la relation que cette union suppose entre ces deux ornemens, Virgile fait servir le rameau au même usage que le caducée, savoir à ouvrir le passage du Royaume des morts. *La cinquième personne de la procession*, dit encore Apulée, *portoit un van, ou une corbeille faite de petits rameaux d'or*²; en sorte que ce genre de rameaux étoit un des principaux ornemens dans la célébration des mystères, & servoit en même temps à plusieurs usages.

Enée ayant pris le rameau d'or, cérémonie nécessaire avant que d'être admis à la célébration des mystères³, *entre dans la grotte de la Sibylle*⁴. Ceci marque le

¹ Ibat tertius, attollens palmam auro subtiliter foliatam, nec non mercurialem etiam caduceum. *Metam. lib. 11.*

² Quintus auream Vannum aureis congestam ramulis. *Ibid.*

³ Sed non ante datur telluris operta subire, Auricomos quam quis decerpserit arbore fœtus. Hoc sibi pulchra suum ferri Proserpina munus Instituit.

⁴ ——— Et vatis portat sub tecta Sibyllæ.

le commencement de l'initiation aux petits mystères, qui comme le rapporte Dion Chrysostome se faisoit dans une petite chapelle étroite ^y, telle qu'on peut supposer la grotte de la Sibylle. Ensuite la Sibylle conduit son héros vers l'entrée de la descente aux enfers, c'est à dire vers le temple qui servoit aux spectacles Eleusiens qui en étoient une description ; le poëte représente une *vasse caverne, entourée d'obscurité* ^z. Cette vaste caverne exprime fort bien le lieu extérieur qui faisoit l'entrée du temple, & où commençoit le spectacle avant que d'entrer dans le temple ; lieu qui devoit être vaste, comme il paroît par la nature des spectacles que l'on y représentoit ; & obscur, puisqu'on ne les y représentoit que durant l'obscurité de la nuit.

Le début de ces spectacles avoit quelque chose de frappant. Virgile le peint avec des images terribles. « La terre mugit
« sous ses piés, les sommets des forêts
« s'ébranlent ; & l'on voit, au travers des
« ombres, des chiens qui aboyent. La
« Déesse, Hécate, arrive. Loin, loin d'ici,
« profanes s'écrie la prophétesse ; retirez-
« vous »

^y Ora. 12.

^z His actis, propere exequitur præcepta Sibyllæ.
Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatus
Scurpea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris.

« vous de ces bois ^a. » Que ceci soit une description exacte de l'ouverture des mysteres, c'est ce qui paroît par la description que Claudien fait, de propos délibéré & sans aucun déguisement, de la maniere dont ces redoutables cérémonies commencent. Il imite la surprise & le ravissement ordinaires en cette occasion, & se jettant pour ainsi dire avec fureur & comme la Sibylle ^b, au milieu de l'autre ou du lieu de la scene, il s'écrie : « Retirez-vous, profanes. Une ivresse divine s'empare de mon cœur, & en banit tout sentiment humain. Je vois les temples s'ébranler, la foudre répandre une lumière éclatante. Le Dieu annonce sa présence. Un bruit sourd se fait entendre du fond des abîmes de la terre. Le temple de Cécrops en retentit. Eleusine élève ses torches sacrées. Les serpens de Trip-
« toleme sifflent & s'hérissent. De loin
« paroît la triple Hécate, &c. &c. » Ces deux

^a Sub pedibus mugire solum, & juga cœpta moveri
Sylvarum; visaque canes ululare per umbram;
Adventante Dea: Procul ô, procul este, profani;
Conclamat vates, totoque absistite lueo.

^b ————— Furcæ antr'o se immisit apertæ.

^c ————— Gressus removete; profani;
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit —————

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & claram dispergere fulmina lucem,
Adventum testata Dei. Jam magnus ab imis

Audi.

deux descriptions qui s'accordent entre elles, ne s'accordent pas moins avec les relations des anciens auteurs Grecs sur le même sujet. Il ne faut que considérer l'idée générale que donne Dion Chrysostome de l'initiation. « On conduit l'initié dans
 « un Dome mystique d'une grandeur &
 « d'une magnificence admirables. Une
 « diversité surprenante de spectacles mys-
 « térieux s'offrent à sa vue. La lumière &
 « les ténèbres affectent alternativement ses
 « sens. Mille autres choses extraordinaires
 « se présentent devant lui d.

Ces expressions, *on voit, au travers des ombres, des chiens qui aboyent*, se trouvent clairement expliquées par Pléthon, dans ses scholies sur les oracles magiques de Zoroastre. « C'est la coutume, *dit-il*, dans la
 « célébration des mystères, de présenter de-
 « vant les initiés des fantômes sous la fi-
 « gure de chiens & de plusieurs autres
 « formes & visions monstrueuses. » L'in-
 terdiction prononcée par la Sibylle, *loin, loin d'ici profanes*, est une traduction littérale du formulaire usité par le mystagogue à l'ouverture des mystères.

La

Auditur fremitus terris, templumque remugit
 Cecropium; sanctasque faces attolit Eleusina;
 Angues Tryptolemi stridunt, & squamea curvis
 Colla levans attrita jugis —————

Ecce procul ternas Hecate variata figuras

Exoritur ——— De Raptu Proserp. sub initio;

d. *Orat.* 12.

La Sibylle avertit Enée de s'armer de courage ; qu'il aura bientôt à combattre des objets épouvantables. *Magnanime héros*, lui dit-elle, *avancez, tirez l'épée, armez-vous de courage & de fermeté*^e. Enée est épouvanté. *La peur le saisit ; il présente la pointe de son épée, &c*^f. Et c'est précisément de cette manière que les anciens représentent l'initié au moment que les cérémonies commencent. « Lorsqu'il entre « dans le dome mystique, *dit Thémiste*, « il est rempli d'étonnement & d'horreur. « L'inquiétude & la crainte s'emparent de « son ame ; il ne sçauroit faire un pas en « avant, & il ne sait comment entrer dans « le chemin qui doit le conduire au lieu « qui est l'objet de ses désirs, jusqu'à ce « que le prêtre ou le conducteur ouvrant « le vestibule du temple, &c.^g » Proclus « en fait la même description. « Comme « dans les très-saints mystères, *dit-il*, avant « que la scène des visions mystiques s'ouvre, l'ame de l'initié est pénétrée de « frayeur ; de même &c.^h

On apprend bientôt ce qui cause la terreur d'Enée. Il se trouve engagé au milieu

^e Tuque invade viam, vaginaque eripe ferrum :

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo!

^f Corripit hic subita trepidus formidine ferrum

Æneas, strictamque aciem venientibus offert;

^g Orat. in Patrem.

^h In Plat. Theol. 3. cap. 18.

lieu de tous les maux réels & imaginaires de cette vie , de toutes les maladies de l'esprit & du corps , de toutes sortes d'objets éfrayans , centaures , scylles , chimeres , gorgones , & harpies ⁱ ; que Pléthon dans le passage-ci dessus apelle *formes & visions monstrueuses*. Celse dit qu'on représentoit les mêmes fantômes dans les cérémonies de Bacchus ^k. On les rencontre suivant Virgile dès l'entrée , *devant le vestibule même* ; & Thémiste rapporte de même que le vestibule du temple étoit le théâtre de toutes ces horribles visions.

A l'ouverture de cette scene , ls poëte interrompt sa narration , & comme dans le dessein de faire solennellement sa propre apologie , il s'écrie ; « Dieux des enfers ,
« vous qui tenez sous votre empire les ames
« des humains & leurs ombres taciturnes ;
« toi

ⁱ Vestibulum ante ipsum , primisque in faucibus orci
Luctus & ultrices posuere cubilia curæ :
Pallentesque habitant morbi , tristisque senectus ,
Et metus , & maleuada fames , & turpis egestas ;
Terribiles visu formæ : letumque , laborque :
Tum consanguineus leti sopor , & mala mentis
Gaudia , mortiferumque adverso in limine bellum ;
Ferreique Eumenidum thalami , & discordia de-
mens

Multaque præterea variarum monstra ferarum ;
Centauri in foribus stabulant , scyllæ que bifformes
Et centum geminus Briareus , ac bellua Lernæ
Horrendum stridens , flammisque armata chimæra ;
Gorgones , Harpyæque & forma tricorporis umbræ ;

^k Orig. *contra Cels*, lib. 4. p. 167.

« toi cahos , & toi Phlégéton , lieux con-
 « sacrés à la nuit & au silence , souffrez
 « que je revele des mysteres qui me sont
 « connus , & que sous l'autorité de vos
 « auspices divins j'expose à la lumiere
 « ce qui est entré dans l'obscurité des
 « ténèbres¹. » Virgile savoit qu'il aloit s'en-
 « gager dans une entreprise impie , car c'est
 ainsi que l'on regardoit la révelation des
 mysteres. Claudien qui dans son poëme
 de l'enlèvement de Proserpine a déclaré
 ouvertement qu'il aloit traiter des mys-
 teres Eleusiniens , & qui vivoit dans un
 siecle où la vénération que l'on avoit pour
 ces mysteres étoit extrêmement déchuë , ne
 laisse pas néanmoins de se conformer à l'an-
 cienne coutume & d'excuser la hardiesse
 de son entreprise en s'adressant aux Dieux
 à l'imitation de Virgile. « Grands Dieux ,
 « dit-il , découvrez à mes yeux les mis-
 « teres des choses sacrées & les secrets de
 « l'univers : par quelles flammes l'amour
 « a atendri le Dieu des ombres : comment
 « s'est fait l'enlèvement de Proserpine , &
 « par quels liens l'hyménée a uni cette Dé-
 « esse féroce avec le Cahos. Peignez-moi
 « les :

¹ Di , quibus imperium est animarum , umbræque
 silentes ,
 Et chaos , & Phlegethon , loca nocte silentia late
 Sit mihi fas audita loqui : sit numine vestro
 Pandere res alta terra & caligine mersas.

« les
 « de c
 « fille
 « & P
 « la m
 « Doc
 Si
 aussi
 l'étoi
 osé é
 pend
 regar
 Virgi
 verts
 près
 desse
 Le
 nitiat
 la Si
 « scu

nu Di
 Vo
 Et
 Fle
 Po
 Sol
 Un
 Ce

« Au
 pro t
 reris
 rentu
 folus
 Aug.

« les inquiétudes de Cérès & les courses
« de cette mere éplorée pour retrouver sa
« fille. Apprenez-moi l'origine des loix ,
« & par quel art le gland ayant cessé d'être
« la nourriture des hommes , les chênes de
« Dodone ont fait place aux moissons ⁿ.

Si la révélation des mystères eût été
aussi sévèrement punie à Rome , qu'elle
l'étoit dans la Grece , Virgile n'eût jamais
osé écrire cette partie de son poëme. Ce-
pendant la révélation des mystères étant
regardée en général comme une impiété ⁿ ,
Virgile ne s'exprime qu'en termes cou-
verts , & il se justifie en même temps au-
près de ceux qui pourroient pénétrer son
dessein.

Le poëte continue la description de l'i-
nitiation de son héros , sous la direction de
la Sibylle. « Ils avancent à travers l'ob-
« scurité , investis d'une sombre nuit : ils
arri-

ⁿ Dî , quibus in numerum , &c. ———
Vos mihi sacrarum penetralia pandite rerum ;
Et vestri secreta poli , qua lampade Ditem
Flexit amor , quo ducta ferox Proserpina raptu
Possedit dotale chaos ; quantasque per oras
Sollicito genitrix erraverit anxia cursu ;
Unde data populis leges , & glande relictâ
Cesserit inventis Dodonia quercus aristis.

« Athenis initiatus [*Augustus*] cum postea Romæ
pro tribunali de privilegio sacerdotum Atticæ Ce-
reris cognosceret , & quadam secretiora propone-
rentur , dimisso concilio & corona circumstantium
solus audire discipulantes. *Sueton. lib. 2. Octav.*
Aug. cap. 23.

« arrivent sur les terres de Pluton , dans
 « ce royaume où l'on ne trouve plus de
 « corps , mais seulement des fantômes
 « légers. Une foible lumière les guide ,
 « semblable à celle que la lune trompeuse
 « fait reluire au travers d'une épaisse forêt ,
 « lorsque Jupiter couvre les cieux d'un
 « voile obscur , & que la nuit dérobe à
 « la vue les couleurs variées des diférens
 « objets °.

Cette description me rapelle un passage
 de Lucien dans son dialogue du *Tiran*. Une
 compagnie de gens de toutes conditions
 alant ensemble dans l'autre monde , Mycille
 s'écrie ; « Ah ! qu'il fait noir ! Où est à
 « présent le beau Mégille ? Qui peut
 « dire laquelle est la plus belle de Sim-
 « miche ou de Phyrne ? Tout se ressem-
 « ble ; tout est de la même couleur.
 « Mon vieux manteau qui vous paroïssoit ,
 « il n'y a qu'un moment , si ridicule , est
 « à présent aussi honorable que la pour-
 « pre des rois : car l'un & l'autre se sont
 « évanouis à nos yeux , & se sont cachés
 « sous une envelope commune. Mais toi ,
 « mon ami le Cynique , où es-tu ? Don-
 « ne-moi la main : toi *qui es initié dans*
les

° Ibant obscuri sola sub nocte per umbras ;
 Perque domos Ditis vacuas , & inania regna.
 Quale per incertam lunam sub luce maligna
 Est iter in sylvis : ubi cœlum condidit umbra
 Jupiter , & rebus nox abstulit atra colorem.

„ *les mysteres Eleusiniens*, dis mois; ceci
 „ ne ressemble-t-il pas bien à la marche
 „ que l'on y fait dans l'obscurité ? [*à quoi*
 „ *le Cynique répond*] oh ! tout-à-fait. Re-
 „ garde : voilà une des furies qui vient,
 „ à en juger par son équipage ; elle a la
 „ torche à la main & son regard est
 „ terrible.

Enée étant arrivé sur les bords de l'Aché-
 ron, il se rassemble autour de lui une troupe
 innombrable d'hommes, de femmes, de
 héros, de jeunes gens de l'un & de l'autre
 sexe : & Aristide de même nous apprend
 que dans les spectacles des mysteres, des
 générations innombrables d'hommes & de
 femmes paroissoient aux yeux des initiés.

Enée est surpris de voir la foule de ces
 ombres qui errent aux environs du fleuve,
 impatientes de ce que Charon ne les passe
 point sur l'autre rive : la Sibylle lui apprend
 que ce sont les ombres de ceux qui n'ont
 point été ensevelis ; & qu'elles sont con-
 damnées à errer le long du fleuve pendant
 cent ans, avant que de pouvoir le passer P
 Il

? Hæc omnis, quam cernis, inops, inhumataque
 turba est :

Portitor ille, Charon ; hi, quos vehit unda sepulti.
 Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
 Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt ;
 Centum errant annos, volitantque hæc littora
 circum.

Tum demum admissi stagna exoptata révisunt.

Il ne faut pas croire que cette ancienne notion sur la sépulture des morts doive son origine au vulgaire superstitieux. C'est une des plus sages inventions des anciens législateurs, d'avoir su imprimer cette idée dans l'esprit des peuples. Il n'y a aucun lieu de douter que ce ne soit à eux qu'on doive l'attribuer, puisqu'elle vient originai-
 rement des Egyptiens. Ces grands maîtres de la sagesse voulant procurer la sûreté de leurs concitoyens, trouverent que rien n'y contribueroit davantage que l'enterrement public & solennel des morts ; sans quoi l'on auroit pu commettre aisément & impunément mille meurtres secrets : c'est pourquoi ils introduisirent la coutume des funérailles publiques & pompeuses. Hérodote & Diodore de Sicile remarquent que les Egyptiens étoient en éfet, de tous les peuples, ceux chez qui les obseques se faisoient avec le plus de cérémonie. Pour en assurer l'observation par un motif de religion, aussi bien que par la coutume, ils enseignèrent que les morts ne pouvoient arriver au lieu de repos en l'autre monde, qu'on ne leur eût rendu les honneurs funebres en celui-ci. Cette idée devoit nécessairement porter les hommes à observer soigneusement les cérémonies des funérailles. & par-là le législateur parvenoit à son but qui étoit la sûreté du peuple. L'opinion

nion s'e
 racines
 qu'il y
 s'est co
 la plup
 chose,
 de quel
 la sépu
 pide so
 poètes
 des cri
 & les l
 railles
 est une
 & qui
 ques
 regard
 infépa
 homin
 grand
 l'unit
 cru o
 rendu
 Le
 suite
 cette
 funér
 opin
 teurs
 tion
 bien

nion s'en répandit si loin & prit de si fortes racines dans l'esprit des hommes, que ce qu'il y a d'essentiel dans cette superstition s'est conservé même jusqu'à présent chez la plupart des peuples civilisés. Il y a une chose, si l'on y fait attention, qui montre de quelle importance les Anciens jugeoient la sépulture. Homere, Sophocle & Euripide sont sans contredit les trois plus grands poètes Grecs. Or suivant le jugement des critiques modernes sur l'Iliade, l'Ajex, & les Phéniciens, la célébration des funérailles de Patrocle, d'Ajex & de Polynice, est une continuation vicieuse de l'histoire, & qui rompt l'unité de l'action. Ces critiques n'ont pas considéré que les anciens regardoient les obseques, comme une partie inséparable de l'histoire de la mort d'un homme : & c'est par cette raison que ces grands poètes, observateurs si exacts de l'unité & des bienséances, n'ont point cru que l'action fût finie, que l'on n'eût rendu à ces héros les derniers devoirs.

Le législateur Egyptien trouva dans la suite un autre avantage particulier dans cette opinion du peuple sur la nécessité des funérailles pour le repos des morts. Cette opinion lui donna lieu d'infliger aux débiteurs insolubles un nouveau genre de punition qui fut d'une grande efficacité pour le bien de la société ; car au lieu de les en-

terror

terror vifs à l'exemple de quelques nations barbares, les Egyptiens peuple poli & humain firent une loi qui ordonnoit de laisser fans sépulture le cadavre des débiteurs insolubles ; & l'histoire nous apprend que la terreur que cette punition inspira, produisit l'effet que l'on en atendoit. Le savant Marsham s'est trompé lorsqu'il suppose que cette défense d'inhumer les morts a donné naissance à l'opinion des Grecs ^q, sur l'état des ames de ceux qui n'étoient point enterrés, croyant qu'elles erroient sur les bords du Styx ; il est évident par la nature même de la chose, que la loi fut fondée sur cette opinion, & non l'opinion sur la loi ; puisque cette opinion étoit la seule chose qui pût lui donner de la force, de la vigueur, & de l'autorité.

Si le poëte n'eût pas cru cet objet d'une si grande importance, il ne s'y seroit pas arrêté si longtemps, il n'y seroit pas revenu par la suite comme il le fait, & il n'auroit pas représenté son héros faisant sur ce sujet de profondes réflexions ^r. Virgile ajoute qu'*Enée fut touché du sort injuste de ces pauvres*

F ^q Ab interdictæ apud Ægyptios sepultura pœnâ, inolevit apud Græcos opinio infepultorum corporum animas à Charonte non esse admissas. *Canon Chronicus. seculum 11. § 3.*

^r Constitit Anchisa satus, & vestigia pressit !
 Multa putans,

vres an
 c'est un
 néglig
 privé
 " Que
 " Etoi
 " corp
 Ne se
 nion,
 aperçu
 buent
 d'une
 risant
 seulem
 comm
 néral
 partic
 Ce
 du C
 Tous
 un Eg
 Egypt
 soient
 comm
 des cl
 celui-
 cérém
 morte

r
 r R
 chap.

ames[†] : sur quoi servius remarque, que c'est un sort injuste que d'être puni pour la négligence d'un autre , puisque personne n'est privé de la sépulture par sa propre faute. « Quelle injustice , s'écrie M. Bayle ! « Etoit-ce la faute de ces ames que leurs « corps n'eussent point été enterrés[‡] ? » Ne se rapelant point l'origine de cette opinion , ni Servius , ni Bayle , n'en ont point aperçu l'usage ; & de-là vient qu'ils attribuent à la superstition , ce qui étoit l'effet d'une sage politique. Virgile en caractérisant d'*injuste* le sort de ces ames , entend seulement que dans cette institution civile, comme dans plusieurs autres, le bien général est quelquefois un mal pour quelques particuliers.

Ce qu'Enée aperçoit ensuite sur les bords du Cocyte , c'est Charon avec sa barque. Tous les savans sont persuadés que c'étoit un Egyptien qui a existé réellement. Les Egyptiens dans les descriptions qu'ils faisoient de l'autre monde , empruntoient comme tous les autres peuples , leurs idées des choses qui leur étoient familières dans celui-ci. Ils avoient coutume dans leurs cérémonies funebres de transporter les morts de l'autre côté du Nil , par le marais
ou

[†] ——— Sortemque animo miseratus iniquam.

[‡] Réponse aux Questions d'un Provin. Part. 3.
chap. 22.

ou le lac *Acherusia*, & on les mettoit ensuite dans des voutes souterraines : le batelier s'apeloit Charon dans leur langue. Or ils ont appliqué les idées de ce qui se pratiquoit dans les cérémonies funebres, à la description qu'ils faisoient de l'autre monde dans leurs mysteres. Et il seroit aisé de prouver, s'il en étoit besoin, que ce sont les Egyptiens qui ont changé des réalités en fables, & non pas les Grecs, comme le pensent la plupart des auteurs Grecs des derniers temps.

Charon est apaisé par le rameau d'or qu'il n'avoit vu de longtemps ^u. Ce rameau est représenté ici comme le passeport de tous les héros qui ont descendu dans les enfers. Mais comment Charon peut-il dire qu'il ne l'avoit vu de longtemps, puisqu'Enée n'a pas vécu dans un siècle si éloigné de ces héros ? Que l'on se rappelle ce qui a été observé ci-dessus & la difficulté disparoit. Le caractère d'Enée est celui d'un législateur parfait, & sous le nom du chef Troyen est désigné l'Empereur Auguste, qui, pour le dire en passant, avoit été initié à Athenes, comme Suétone le rapporte ^v. Virgile a eu ici en vue son illustre maître, & son dessein est d'insinuer que la gloire

^u ——— Ille admirans venerabile donum
Fatalis virgæ, longo post tempore visum.

^x Voyez le passage de Suétone rapporté ci-devant p. 305. note n.

gloire & la réputation de cet Empereur Romain égaleront celles de premiers législateurs de la Grece ; & dans cette hypothese si naturelle, la distance de son siecle à celui de ces anciens législateurs , justifie les expressions du poëte & n'en admet point d'autre.

Enée ayant passé le fleuve se trouve dans la région des morts. Le premier objet qui le frappe, c'est Cerbere ^y. C'est là manifestement ce fantôme des mysteres , qui selon le témoignage de Pléthon cité ci-dessus , paroissoit sous la forme d'un chien : & dans la fable de la descente d'Hercule aux enfers , qui comme nous l'avons montré ne signifie que son initiation aux mysteres , il est dit qu'il descendit aux enfers pour en amener Cerbere.

La Sibyle pour apaiser la rage de ce chien furieux , lui jette un gateau fait avec du miel & des fruits préparés ^z, qui le plonge dans un profond sommeil. Le miel étoit consacré à Proserpine , comme le désigne assez son surnom de *Melitodès* ^a;

&

^y ——— Hæc ingens latratu regna trifauci
Personat, adverso recubans immanis in Antro.
^z Cui vates, horrere videns jam colla colubris,
Melle soporatum & medicatis frugibus offam
Objicit. Ille fame rabida tria guttura pandens
Corripit objectam, atque immaniterga resolvit
Fusus humi, toroque ingens extenditur antro.

^a Voyez la note g. pag. 293. & la note i. pag. 294.

& par ces fruits préparés on doit naturellement entendre de la graine de pavot. Premièrement, parceque suivant tous les commentateurs, le pavot, le lait & le miel étoient chez les anciens les trois principaux ingrédiens de leurs gateaux. En second lieu, à cause de l'effet du pavot qui est soporitif, & que le gateau donné par la Sibyle servit à endormir le monstre. En troisieme lieu, parceque le pavot étoit dédié à Cérès, ainsi que Virgile l'indique lui-même dans ses Georgiques ^b : or comme Cérès présidoit à la célébration des mysteres, il est assez vraisemblable que ce pouvoit être à la

^b Nec non & lini segetem, & cereale papaver
Tempus humo tegere. — — *Georg. lib. 1.*

Sur ces expressions de Cereale papaver, le P. la Rue a fait la note suivante. Sic dictum; vel quia inventum a Cerere, juxta Eusebium de Præpar. Evang. lib. 3. vel quod eo Ceres usa fuerit ad oblivionem doloris; [nam ob raptum Proserpina vigiliis defatigata, gustato eo acta est in soporem] juxta Servium; vel quod simulacra Cereris illud in manu gestarent juxta Brodæum & Turneb. vel quod frequens nascatur in segetibus, quæ in Cereris tutela sunt, juxta Probum; vel potius quia papaveris candidi semen tostum in secunda mensa cum melle apud antiquos dabatur, & panis rustici crusta eo inspergebatur; juxta Plin. lib. 19. 8.

Ovide a aussi dit en parlant de Cérès :

Illa soporiferum parvos initura penates,

Colligit agresti lene papaver humo :

Dum legit, oblito fertur gustasse palato,

Longamque imprudens exsoluisse famem.

Lib. 3. fast.

à la suite de quelque ofrande de cette espece , qu'on faisoit disparoitre le spectacle hideux des monstres , qui faisoit partie des cérémonies de l'initiation.

Suivant la description de Virgile , la région des enfers se trouve divisée en trois parties. Premièrement , le purgatoire , dont le poëte décrit dans la suite la nature & le but ^c. C'est là où étoit Déiphobus ; *Je quitterai ces lieux* , dit-il ^d. Secondement le Tartare , où est le malheureux Thésée , *qui y restera à jamais* ^e. Et en troisieme lieu , les champs Elisées.

Dans les mysteres , ces régions étoient divisées précisément de la même maniere. Platon parle dans son Phédon des ames qui sont enfoncées dans la boue & dans l'ordure , & qui doivent demeurer dans l'obscurité jusqu'à ce qu'une longue suite d'années les ait purgées & purifiées ; & il en parle comme d'une doctrine que l'on enseignoit dans les mysteres. Voilà par rapport au purgatoire ; & par rapport à l'enfer , « Ainsi dit Celse dans ses controverses contre Origene , que vous croyez des châtimens eternels , les interpretes des my-

^c Depuis le vers 736. jusqu'au vers 745. du liv. 6.

^d Discedam , explebo numerum , reddarque tenebris,

^e ——— Sedet , æternumque sedebit Infelix Theseus.

« mysteres sacrés, les mystagogues & les
 « initiés les croient de même. Vous en
 « menacez les autres, & ils vous en mena-
 « cent à leur tour ^f.

On ne doit pas manquer d'observer ici que les vertus & les vices dont le poëte fait l'énumération, dans la description qu'il donne des enfers, sont précisément les vertus & les vices qui se rapportent le plus directement à la société; ce qui fait voir de plus en plus que Virgile avoit les mêmes vues que les instituteurs des mysteres.

Le purgatoire, qui est la première de ces régions, est peuplé de suicides, ou de personnes qui se sont tuées elles-mêmes; d'amoureux extravagans, de guerriers ambitieux; en un mot, de ceux qui ayant donné un libre cours à leurs passions, ont été plutôt malheureux que méchans. Il est à remarquer que l'on trouve parmi eux Polibétès qui étoit initié ^g; ce qui s'acorde avec ce que l'on enseignoit dans les mysteres, que l'initiation sans la vertu ne servoit de rien; mais qu'accompagnée de la vertu, elle donnoit dans l'autre vie de grands avantages aux initiés sur tout le reste des hommes.

De tous les désordres punis dans le purgatoire, le meurtre de soi-même est le plus per-

^f *Orig. contr. Cels. lib. 8.*

^g ————— Cererique sacrum Polibœten.

pernicieux à la société ; aussi peut-on observer que la condition de ces meurtriers y est marquée plus distinctement que celle des autres ^h. En ce point, le poëte suit exactement ce qu'on enseignoit dans les mysteres , où l'on défendoit non seulement le suicide , mais où l'on déclaroit encore la raison qui le rend criminel. « C'est un « discours, *dit Platon* , qu'on nous tient « dans les mysteres ; que Dieu nous a mis « dans cette vie, comme dans un poste « que nous ne devons point quitter sans sa « permission ; instruction sublime , & di- « ficile à approfondirⁱ !

Mais

^h Proxima deinde tenent mœsti loca , qui sibi
lethum

Infantes peperere manu , lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !

ⁱ M. Barbeyrac dans sa traduction de Pufendorf liv. 2. ch. 4. § 19. reproche à M. Dacier d'avoir mal entendu ce passage de Platon, en expliquant par le mot de *mysteres*, ce qui signifie seulement les instructions secretes de la philosophie de Pythagore. Comme Platon avoit parlé peu auparavant de Philolaüs , philosophe Pythagoricien , M. Barbeyrac conclut de-là qu'il a en vue la doctrine de Pythagore. Sur ce qu'il objecte à M. Dacier qu'il seroit à souhaiter qu'il eût allégué quelque autorité en faveur de son explication , il ne faut que jeter les yeux sur ce que les anciens ont écrit concernant les mysteres , & dans mille endroits, on trouve le même mot employé pour signifier & le secret des mysteres

&

Mais que dira-t-on des enfans & des hommes injustement condamnés que le poëte place dans le purgatoire ? Les commentateurs, comme c'est leur coutume sur

les & les mysteres mêmes. La maniere dont M. Dacier l'a traduit en cette occasion , prouve la grande connoissance qu'il avoit de l'antiquité. Il est d'ailleurs évident , non que Platon parle , mais qu'il ne parle ni ne pouvoit parler des instructions secretes de la philosophie de Pythagore. Premièrement , rien ne montre ce que prétend M. Barbeyrac , qu'il ait eu en vue dans ce passage le philosophe Philolaüs. En second lieu , cette condamnation du suicide n'étoit point une instruction secrete , mais au contraire une instruction publique de Pythagore comme des autres philosophes en général. L'impiété du suicide étoit enseignée ouvertement à cause du préjudice dont ce crime est pour la société. *Vetatque Pythagoras injussu imperatoris , id est , Dei , de prasidio & statione vita decedere* , dit Cicéron dans son traité de la vieillesse. Il condamne le suicide précisément à cause de la même raison dans le songe de Scipion ; mais ces deux ouvrages de Cicéron sont de l'espece *exotérique* ; c'est à dire , sont de ces ouvrages qui ne renferment que des instructions utiles & publiques. Il parle différemment dans une de ses épîtres à un ami particulier. Alors le même Cicéron approuve le crime qu'il avoit condamné , & en cela il suit la mode des philosophes qui pensoient d'une maniere & parloient d'une autre , & qui ne communiquoient qu'à leurs disciples intimes leurs sentimens secretes & véritables. *Ceteri quidem , Pompeius , Lentulus tuus , Scipio , Afranius , fide perierunt. At Cato praclare. Jam istuc quidem , cum volemus , licebit.* (*Lib. 9. Ep. 18.*) Ainsi il paroît que M. Barbeyrac a pris précisément le rebours du sens qu'il faut donner au passage de Platon , conformément à l'explication de M. Dacier.

les sujets difficiles , gardent sur celui-ci un profond silence. Considérons d'abord le cas de ces enfans. Nous verrons qu'il n'est possible d'en rendre raison , qu'en suivant le système que nous avons proposé ; ce qui doit être regardé comme un grand préjugé en sa faveur. « Soudain un grand bruit , « & des cris se font entendre. C'étoient « les gémissemens des ames des enfans , « épars sous les premiers portiques , qui « n'ayant jamais vû le jour , ou en ayant « été privés à la mammelle , étoient misé-
« rablement périss , sans avoir goûté les
« douceurs de la vie ^k.

Il paroît que ces cris & ces lamentations , sont ceux que Proclus dit qu'on entendoit dans les mysteres ^l. Il s'agit seulement de savoir quelle peut être l'origine d'une opinion si extraordinaire. Je crois que c'est ici une autre institution du législateur , destinée à la conservation des enfans , comme l'établissement des funérailles étoit destiné à la conservation des peres. Rien n'étoit plus propre à engager les peres à prendre soin de la vie de leurs enfans , que cette terrible doctrine. Qu'on ne dise point

^k Continuo auditæ voces , vagitus & ingens ,
Infantumque animæ fientes in limine primo :
Quos dulcis vitæ exortes , & ab ubere raptos
Abstulit atra dies , & funere merfit acerbo.

^l *Comment. in Platonis Remp. lib. 10.*

point que l'amour naturel des parens est assez puissant de lui-même, & qu'il n'a pas besoin d'un nouveau motif pour les porter à conserver leurs enfans. On fait que la pratique horrible d'exposer les enfans, étoit universellement établie parmi les anciens, & qu'elle avoit presque entièrement déraciné de leur cœur les sentimens de la nature & ceux de la morale. Il falloit opposer une forte & puissante digue à ce désordre; & je suis persuadé que c'est ce qui engagea le magistrat à établir l'opinion que les enfans morts en bas âge souffroient dans le purgatoire, afin de rétablir par cet artifice & de ranimer les sentimens naturels qui étoient presque éteints. Rien n'étoit plus digne des soins du magistrat, car ainsi que Périclès l'observe très judicieusement, *la destruction des enfans est comme si l'on retranchoit le printems de l'année.*

M. Bayle a été fort choqué de ce passage de Virgile. « La première chose, dit-il, « que l'on rencontre à l'entrée des enfers, « est la station des petits enfans, qui ne « cessent de pleurer, & puis celle des personnes injustement condamnées à mort. « Quoi de plus choquant, de plus scandaleux que la peine de ces petites creatures « qui n'avoient encore commis nul péché, « ou que la peine de ceux dont l'innocence

« avoit

« avoit été opprimée par la calomnie ^{m.} »
 Nous avons déjà éclairci ce qui regarde les
 enfans , & nous alons examiner à présent
 le reste de l'objection , après avoir observé
 qu'il n'est point étonnant que M. Bayle
 n'ait pu digérer cette doctrine touchant les
 petits enfans ; car je suis fort trompé si le
 grand Platon même n'en a pas été choqué.
 En rapportant la Vision d'Erus de Pamphy-
 lie , touchant la distribution des peines &
 des récompenses d'une autre vie , lorsqu'il
 vient à parler de la condition des enfans ,
 il s'exprime de cette maniere remarquable ;
 « Mais à l'égard de ceux qui meurent en
 « bas âge , Erus disoit certaines choses
 « qui ne méritent pas qu'on en conserve la
 « mémoire ». » Le récit de ce qu'Erus vit
 dans l'autre monde , est un abrégé de ce
 que les Egyptiens enseignoient sur ce sujet ,
 & je ne doute point que ces choses qui ne
 méritoient pas qu'on en conservât la mé-
 moire , ne fussent la doctrine des enfans
 dans le purgatoire. Platon n'en fut
 choqué , que parcequ'il ne réfléchit point
 alors sur l'origine & l'usage de cette doc-
 trine.

Pour ce qui regarde ceux qui avoient
 été injustement condamnés , cette idée pré-
 sente

^m Rép. aux Quest. d'un Provinc. Part. 3. ch. 22.

ⁿ De Republ. lib. 10.

sente au premier d'abord la difficulté la plus
 embarrassante. « Près de ces enfans , dit
 « *Virgile* , sont ceux qui ont été condamnés
 « [*ou jugés*] pour de faux crimes , [*ou sur*
 « *de faux rapports.*] Cette place ne leur
 « est assignée , qu'après qu'ils ont subi leur
 « sort & un [*nouveau*] jugement. Minos
 « commis pour informer leur procès ,
 « remue l'urne , convoque les morts , &
 « examine leur vie & leurs crimes *.

Il semble qu'il y a dans ce récit une
 étrange confusion , aussi bien qu'une grande
 injustice. Pour débrouiller ce cahos , il
 faut se rapeler une vieille histoire que
 Platon rapporte dans son *Gorgias*. « Du
 « tems de Saturne , il y avoit une loi con-
 « cernant les mortels , loi que les Dieux
 « observent encore. Par cette loi , un
 « homme qui avoit vécu suivant les regles
 « de la justice & de la piété , étoit trans-
 « porté après sa mort dans les isles fortu-
 « nées , où il jouissoit de toutes sortes de
 « biens , sans aucun mélange des maux
 « qui affligent les humains ; mais celui qui
 « avoit été injuste & impie , étoit jetté dans
 « un lieu de tourment , la prison de la
 « justice divine , apelé le Tartare. Or du
 « tems de Saturne , & au commencement
 « du

• Hos juxta , falso damnati crimine mortis ;
 Nec vero hæc sine sorte datæ , sine judice sedes .
 Quæsitur Minos urnam movet : ille silentum
 Conciliumque vocat , vitasque & crimina discit.

« du regne de Jupiter , les juges commis
 « à l'exécution de cette loi , étoient des
 » hommes vivans , qui jugeoient d'autres
 « hommes vivans , qui marquoient à cha-
 « cun le lieu qui lui étoit destiné , & qui
 « lui anonçoient même le jour de sa mort.
 « Cela donna lieu à nombre de jugemens
 « injustes & mal fondés. Sur quoi Pluton
 « & ceux qui avoient le soin des isles
 « fortunées furent trouver Jupiter , & lui
 « représenterent que les hommes descen-
 « doient aux enfers mal jugés , soit qu'ils
 « eussent été absous ou condamnés. Le
 » pere des Dieux leur fit cette réponse.
 « Je remédierai à ce désordre. Ces faux
 « jugemens sont causés en partie par le
 « corps qui couvre l'ame de ceux qui sont
 « jugés ; car on les juge tandis qu'ils sont
 « encore en vie. Plusieurs cachent un
 « cœur corrompu sous une belle aparence ;
 » leur naissance ou leurs richesses en impo-
 « sent ; & lorsqu'ils viennent pour être
 « jugés , ils trouvent aisément des per-
 « sonnes qui rendent un bon témoignage
 « de leur vie & de leurs mœurs. Voilà
 « ce qui renverse la justice & ce qui aveu-
 « gle les juges. Une autre cause de ce
 « désordre , c'est que les juges eux-mêmes
 « sont couverts de ce manteau corporel.
 « L'entendement est envelopé & caché
 « dans les yeux , les oreilles , la bouche ,

„ dans l'impénétrable voile de la chair.
 „ Ce sont autant d'obstacles qui les em-
 „ pêchent de suivre les directions inflexi-
 „ bles de la justice. En premier lieu
 „ donc , nous aurons soin que les juges ne
 „ sachent plus d'avance le jour de la mort ;
 „ & c'est pourquoi nous chargeons Pro-
 „ méthée de leur ôter cette présience. En
 „ second lieu , nous ferons en sorte que
 „ ceux qui se présenteront pour être jugés ,
 „ soient dépouillés de tout ce qui les dé-
 „ guise ; car désormais ils seront jugés
 „ dans l'autre monde. Et comme ils
 „ seront entièrement à découvert , il est à
 „ propos que les juges le soient aussi ; afin
 „ qu'à l'arrivée de chaque nouvel habitant
 „ qui vient destitué de tout ce qui l'envi-
 „ ronne sur la terre , & qui laisse tous ses
 „ ornemens derrière lui , l'ame puisse en-
 „ visager l'ame & par-là être en état de
 „ prononcer un jugement équitable. C'est
 „ pourquoi , comme j'avois prévu toutes
 „ ces choses , avant même que vous vous
 „ en fussiez aperçus , j'ai pris soin d'éta-
 „ blir mes propres fils pour juges. Deux
 „ d'entre eux , Minos & Rhadamante
 „ sont d'Asie ; Eaque , le troisième , est
 „ Européen. Lorsqu'ils mourront , ils
 „ auront leur tribunal dans les enfers ,
 „ justement dans cette partie du grand
 „ chemin qui se divise en deux routes ,
 „ dont

« dont l'une conduit aux isles fortunées
 « & l'autre au Tartare. Rhadamante ju-
 « gera les Asiatiques & Eaque les Euro-
 « péens ; mais je donne à Minos l'auto-
 « rité suprême. Il jugera des apels &
 « des cas obscurs & difficiles , dont la déci-
 « sion trop épineuse embarrasseroit les au-
 « tres juges ; afin qu'on puisse assigner à
 « chacun avec la dernière équité la place
 « qui lui sera dûe.

Si l'on recherche le fondement & l'ori-
 gine de cette fable , on la trouvera dans ce
 que Diodore de Sicile nous apprend de la
 conduite des anciens Egyptiens. Ils éta-
 blissoient des juges à l'enterrement de tous
 les particuliers , pour examiner leur vie &
 leur conduite , & les absoudre ou les con-
 damner selon que les témoignages qu'on
 leur rendoit étoient favorables ou désavan-
 tageux. Ces juges étoient de l'ordre des
 prêtres , & ils prétendoient sans doute que
 leur sentence étoit ratifiée dans le séjour
 des ombres. La partialité & les présens
 qu'on leur faisoit , ont pu avec le tems
 leur faire prononcer des sentences iniques ;
 & le ressentiment & la faveur ont pu
 l'emporter sur la justice. Pour empêcher
 que le peuple n'en fût scandalisé , on trouva
 à propos d'enseigner que la sentence qui
 devoit décider pour jamais du sort de cha-
 cun , étoit réservée au tribunal de l'autre
 monde.

monde. Les prêtres cependant eurent soin de se réserver le plus de part qu'il leur fut possible, dans cette juridiction éminente. Ne pouvant plus désormais faire la fonction de juges, ils s'arrogerent celle de témoins, comme il paroît par une inscription ancienne. *Nous Sextus, Ancien Pontife, certifions que le défunt a vécu honnêtement. Que ses manes reposent en paix* P.

Il y a dans la fable de Platon une circonstance dont il n'est pas aussi facile de découvrir la source. C'est au sujet des juges qui prononçoient leur sentence en ce monde, & qui prédisoient la mort du coupable; & de l'ordre donné à Prométhée d'abolir leur juridiction & de les priver de la présence. Je serois tenté de croire, & il y a beaucoup d'apparence, que la coutume dont parle Diodore de Sicile succéda à une autre encore plus ancienne; savoir que les prêtres jugeoient les criminels durant leur vie, sur les crimes dont le tribunal civil ne pouvoit prendre connoissance qu'imparfaitement; ce qui est le seul cas dans lequel on puisse justifier la juridiction ecclésiastique. A supposer la chose ainsi, la mort du coupable signifieroit la peine de mort à laquelle il étoit condamné; & Prométhée
qui

P Ego Sextus Anicius Pontifex, testor honeste hunc vixisse: Manes ejus inveniant quietem. *Fabius Celsus, Inscript. Antiq. lib. 3.*

qui prive les juges du don de présience , signifie que le magistrat civil abolit la juridiction des prêtres. Le nom de Prométhée convient assez bien au magistrat , qui par les arts nécessaires au bonheur de la société , forme l'esprit & les mœurs du peuple. Voilà , ce me semble , ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur l'origine de la fable de Platon , & il paroîtroit même qu'il auroit eu quelque chose de pareil en vue , puisqu'il fait dire à Socrate , un des interlocuteurs du Gorgias , & celui qui fait le narré de cette fable ; *Econtez donc un conte célèbre que je m'imagine que vous traiterez de fable , mais que pour moi je nomme une histoire véritable.*

Par l'exposition de ce que l'on vient de rapporter , le sujet commence à s'éclaircir & à s'arranger de lui-même. Des hommes mal jugés arrivent aux enfers ; ils sont d'abord admis dans le purgatoire. C'étoit l'entrée même des enfers par où tous les habitans de ce nouveau monde devoient nécessairement passer. *Nul d'entre nous* , dit Anchise à Enée , *n'en est exempt* 9. Ceux qui

9 Quisque suos patimur manes. ———

Sur quoi le P. la Rue fait la remarque suivante.

« Id est , omnes patimur nostros manes , unusquisque
 « suos Animis singulis genium sive dæmonem
 « attribui , qui animum in lucem extrahat ac de-
 « inde post mortem reducat ad inferos , ait Plato ,
 « de

qui y étoient parcequ'ils avoient été jugés & condamnés à y rester, y souffrent des peines ; ainsi les enfans pleurent, les suïcides sont dévorés de regrets. Mais Virgile ne marque point que ceux qui ont été injustement acufés durant leur vie, y souffrent aucune peine particuliere. Minos les juge de nouveau. C'est d'une urne, suivant l'usage des Romains, que Virgile lui fait tirer le sort qui décide de l'ordre des causes. Ceux que le sort appelle au jugement, se présentent devant lui. Il somme ceux qui ont été témoins de leurs actions, de comparoitre & d'en rendre témoignage. Il juge un chacun suivant sa vie & ses mœurs, & il lui assigne la place & lui décerne les punitions qu'il mérite. Ceux qui ont été injustement acufés par les hommes, mais dont l'ame néanmoins n'est pas entièrement épurée, sont condamnés & avec justice à quelque séjour dans le purgatoire. On voit alors clairement pourquoi Virgile dit que la place qu'ils occupent ne leur est point assignée qu'ils n'aient subi leur sort & leur jugement. Si le poëte n'a pas placé ses juges, comme Platon, dans l'endroit où le chemin

de Republ. lib. 10 ; itemque in Phædone. Hos
manes dici nihil vetat, eosdemque purgationis
 ministros adhiberi . . . Loca vero huic purgatori-
 oni assignata existimo, esse varias sedes illas, ubi
 infantes, amantes, bellicosi, propria manu
 occisi, &c.

min
 cond
 Elisé
 scrip
 " byl
 " tag
 " dro
 " où
 " Eli
 " lieu
 " &
 pouv
 lieu
 ons
 deux
 ne s
 indic
 droit
 servé
 Ai
 fable
 suiv
 resso
 hom
 mon
 ne g
 au c

Hic
 De
 Hic
 Ex

main se partage en deux routes , dont l'une conduit au Tartare & l'autre aux champs Elisées , il donne néanmoins la même description de ce passage. Ici, *dit la Sibylle* , le chemin que nous suivons se partage en deux routes ; celle qui est à droite conduit au palais de Pluton , par où il faut passer pour aler aux champs Elisées. A gauche , est le Tartare , ce lieu destiné à la punition des coupables , & au supplice des impies * Virgile ne pouvoit point placer son tribunal en ce lieu , ayant divisé les enfers en trois régions , au-lieu qu'ils ne sont divisés qu'en deux régions dans le conte de Platon qui ne s'est pas souvenu du purgatoire qu'il indique assez clairement dans un autre endroit de ses ouvrages , comme on l'a observé ci dessus.

Ainsi Virgile a adopté une partie de la fable du philosophe Grec , & ne l'a point suivie en tout. Minos qui juge en second ressort , nous apprend que les jugemens des hommes sont souvent renversés dans l'autre monde , & qu'une réputation trompeuse ne garantit point des châtimens réservés au crime. Car je conçois qu'encore que
Vir-

* Hic locus est , partes ubi se via findit in ambas.
Dextera , quæ Ditis magni sub mœnia tendit :
Hic iter Elysiûm nobis ; at læva malorum
Exercet pœnas , & ad impia tartara mittit.

Virgile ne parle ici que de ceux qui ont été injustement condamnés, il entend néanmoins tous ceux qui sont mal jugés, conformément à la fable de Platon : & comme les hommes en général sont portés plutôt à penser mal qu'à penser bien de leur prochain, la plus grande partie est mise ici figurément pour le tout. Que ceux qui ont été injustement difamés soient retenus dans le purgatoire, c'est une leçon qui apprend à être jaloux de sa réputation ; à fuir non seulement le crime, mais même ses apparences. Le délai qu'on leur fait effuyer est la punition de leur indifférence, ou de leur manque de soin pour les bien-séances extérieures, si essentielles à la conservation de la société civile, & dont une observation rigide auroit prévenu une injuste condamnation. Ceux qui ont attaqué Virgile sur ce passage, l'ont fait comme si ces âmes injustement flétries dans leur réputation, étoient punies par quelque supplice réel & actuel ; & c'est ce que le poète ne dit point. Son purgatoire ne doit pas être regardé uniquement comme un lieu de châtiment : toutes les âmes en général y faisoient quelque sorte d'expiation ; mais les châtimens particuliers ajoutés à ces expiations générales, n'étoient que pour les âmes criminelles, ou qui y étoient condamnées expressement, en sorte que ce lieu

étoit

étoit
ment
plem
manie
trouv
sent ;
strucl
reté
nécess
ne po
faux

O
sur D
rati
se rap
descri
muti
phil
son
seule
aussi
du c

En
rive
lui
mes
ces
strui
dre
de l
dans

étoit sous différens aspects un lieu de châti-
ment , de purification , & quelque fois sim-
plement d'attente & de passage. De cette
maniere la confusion & l'iniquité qu'on
trouvoit dans le récit du poëte disparois-
sent ; & il renferme au contraire une in-
struction utile & édifiante sur le peu de su-
reté du jugement des hommes , & sur la
nécessité néanmoins de le respecter , & de
ne point donner lieu par sa conduite à de
faux rapports & à de faux soupçons.

On trouve ensuite deux épisodes, l'une
sur Didon , l'autre sur Déiphobus , à l'imi-
tation d'Homere. Je n'y observe rien qui
se rapporte à mon sujet , si ce n'est l'afreufe
description de Déiphobus , dont le fantôme
mutilé est représenté conformément à la
philosophie de Platon , qui enseigne dans
son *Gorgias* que les morts conservent non
seulement toutes les passions de l'ame , mais
aussi toutes les marques & tous les défauts
du corps.

Enée ayant passé la première région ar-
rive sur les confins du Tartare. Là , on
lui explique tout ce qui a rapport aux cri-
mes & à la punition de ceux qui habitent
ces terribles lieux. C'est son guide qui l'in-
struit de tout , & qui pour faire compren-
dre quel est l'office de l'Hiérophante ou
de l'interprete des mysteres, s'adresse à lui
dans ces termes. « Illustre chef des Troy-
« ens ,

« ens , l'entrée de ces lieux coupables est
 « défendue aux ames innocentes ; mais
 « Hécaté en me préposant à la garde du
 « bois sacré de l'Averne , m'a instruite des
 « châtimens infligés par les Dieux , & m'a
 « conduite dans tout le Tartare ^f.

On doit observer qu'Enée est conduit
 par les régions du purgatoire & des champs
 Elisés , mais qu'on ne fait que lui mon-
 trer le Tartare dans l'éloignement , dont
 son guide lui explique les particularités.
 « Enfin les portes s'ouvrent en roulant
 « sur leurs pivots avec un bruit éfroy-
 « able. Voyez , dit la Sybille à Enée , quelle
 « garde veille ici au vestibule du Tartare ?
 « quel monstre en défend l'entrée ? La
 chose , comme il est évident , ne pouvoit
 être autrement dans la représentation qu'en
 donnoient les spectacles des mysteres.

Suivons le poëte dans l'énumération qu'il
 fait des criminels qui sont condamnés aux
 peines éternelles.

Premièrement , ceux qui ont péché secré-
 tement afin d'éviter la punition du magis-
 trat. Rhadamante préside à ce lieu de
 « sévé-

^f ——— Dux inclyte Teucrûm ,
 Nulli fas casto sceleratum insistere limen.
 Sed , me cum lucis Hecate præfecit Avernis
 Ipsa Deûm pœnas docuit , perque omnia duxit.
 • Tum demum horrisono stridentes cardine sacræ
 Panduntur portæ : Cernis , custodia qualis
 Vestibulo sedeat ; facies quæ limina servet,

« sévéri
 « & les
 « confe
 « plaisir
 « ont di
 « jusqu'
 palemen
 les légi
 l'esprit
 d'une a
 Seco
 de Die
 « Tarta
 « audac
 « précip
 « aussi
 « table
 « pable
 « & de
 forme a
 pris de
 des crim
 liste pa

« Gno
 Castig
 Quæ
 Distul
 « Hic
 Fulm
 Hic &
 Corpe
 Aggre
 Apua

« sévérité. Il informe des crimes secrets ,
 « & les punit. Il oblige les criminels de
 « confesser les forfaits qu'ils ont eu le vain
 « plaisir de cacher sur la terre , & qu'ils
 « ont diféré d'exprimer trop tard , (hélas !)
 « jusqu'après la mort ». » C'étoit princi-
 palement par rapport à de pareils crimes que
 les législateurs tâchoient d'inculquer dans
 l'esprit des peuples le dogme des peines
 d'une autre vie.

Secondement ; les Athées qui se moquent
 de Dieu & de la religion. « Au fond du
 « Tartare sont ensevelis les Titans , ces
 « audacieux fils de la terre qui y furent
 « précipités à coups de foudre. J'y vis
 « aussi les deux fils d'Aloüs , ces épouvan-
 « tables géans , qui de leurs mains cou-
 « pables s'efforcèrent de renverser le ciel
 « & de détrôner Jupiter ». » Ceci est con-
 forme aux loix de Charondas. *Que le mé-
 pris des Dieux , dit-il , soit mis au nombre
 des crimes les plus énormes* . Le poëte in-
 siste particulièrement sur cette espece d'im-
 piété

« Gnoſſius hæc Rhadamanthus habet duriffima regna
 Castigatque , auditque dolos ; ſubigitque fateri
 Quæ quis apud ſuperos furto lætatus inani ;
 Diſtulit in ſeram commiſſa piacula mortem.

« Hic genus antiquum terræ , Titania pubes ,
 Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo.

Hic & Aloïdas geminos immania vidi

Corpora : qui manibus magnum reſcindere cœlum
 Aggreſſi , ſuperiſque Jovem detrudere regnis.

« Apud Stob. ſerm. 2.

334 DISSERTATION VI.

piété qui confiftoit à prétendre aux honneurs divins : « J'y ai vu Salmonée , sévé-
 « rement puni de son impiété. Il eut la
 « témérité de vouloir imiter les foudres &
 « le tonnerre du Dieu de l'Olympe ^x. »
 Virgile a eu vraisemblablement dessein
 de censurer indirectement l'Apothéose qui
 commençoit à s'introduire à Rome ; & je
 ne saurois m'empêcher de croire , qu'Ho-
 race dans l'Ode dont Virgile est le sujet ,
 n'ait eu aussi en vue de reprocher la même
 impiété à ses concitoyens. *Notre folie nous
 fait envahir les cieux , & nos crimes ne per-
 mettent point à Jupiter de laisser reposer les
 foudres de sa colere ^a.*

Troisièmement , ceux qui ont manqué aux
 devoirs d'obligation imparfaite , ainsi ape-
 lés , parceque les loix ne peuvent en pré-
 scrire une observation rigide , comme le
 manque d'amitié pour ses freres , de respect
 pour ses parens , de protection envers ses
 cliens , de charité pour les pauvres. « Là ,
 « je vis tous ceux qui de leur vivant con-
 « serverent des haines irréconciliables con-
 « tre leurs freres ; tous ceux qui osèrent
 « lever une main coupable sur leur pere ;
 « ceux qui abuserent de la confiance de
 « leurs

^z Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas ,
 Dum flammæ Jovis & tonitus imitatur olympi.

^a Cœlum ipsum petimus stultitia ; neque
 Per nostrum patimur scelus

Iracunda Jovem ponere fulmina. lib. 1. od. 3.

« leurs
 « acun
 « part
 « don

Qu
 res ,
 partic
 « ceux
 « vie
 « tre
 « fern
 « con
 « tres
 « gent
 « usur
 « qui
 « vue
 « des
 « illic
 gile n
 mais
 cause
 que l

b Hic
 Pulsa
 Aut c
 Nec
 c Qui
 Impi
 Vend

Imp
 Hic t

« leurs cliens pour le tromper ; ceux qui
 « accumulerent des richesses sans en faire
 « part à leurs proches, indignes avarés
 « dont le nombre est infini ^b.

Quatrièmement, les traitres & les adulte-
 res, ces perturbateurs du repos public &
 particulier. « Ces affreux cachots renferment
 « ceux qui, surpris en adultère, perdirent la
 « vie ; ceux qui ayant pris les armes con-
 « tre leurs maîtres légitimes, violèrent les
 « sermens qu'ils avoient faits. . . . On
 « compte parmi ces malheureux des trai-
 « tres qui ont vendu leur patrie à prix d'ar-
 « gent, & qui l'ont livrée au pouvoir d'un
 « usurpateur. On y voit des magistrats
 « qui ont porté ou aboli des loix par des
 « vues d'intérêt ; des peres incestueux, &
 « des personnes engagées en des mariages
 « illicites ^c. » Il est à remarquer que Vir-
 gile ne dit pas simplement les adultères,
 mais ceux qui ont été punis de mort pour
 cause d'adultère ; afin de faire comprendre
 que les punitions humaines les plus sévères ,
 ne

^b Hic quibus invisi fratres , dum vita manebat ,
 Pulsatulse parens , & fraus innexa clienti ;
 Aut qui divitiis soli incubuere repertis ,
 Nec patrem posuere suis ; quæ maxima turba est.

^c Quique ob adulterium cæsi , quique arma secuti
 Impia , nec veriti dominorum fallere dextas . . .
 Vendidit hic auro patriam , dominumque po-
 tentem

Imposuit ; fixit leges pretio , atque refixit.

Hic thalamum invasit natæ , vetitosque hymenæos ;

ne sauroient expier ce crime devant le tribunal de la justice divine.

Cinquièmement, & c'est la dernière espèce de criminels, ceux qui se sont intrus dans les mystères, & qui les ont violés. Ils sont représentés ici sous le caractère de Thésée.
 « Le malheureux Thésée y est, & y restera à jamais. Sa fonction est de s'adresser sans cesse aux impies, & de faire retentir dans ce sombre séjour ces tristes paroles : *Apprenez de mon exemple à pratiquer la justice, & à respecter les Dieux* ^d.

La fable raconte que Thésée & son ami Pirithoüs formèrent le dessein d'enlever Proserpine des enfers ; mais qu'ayant été pris sur le fait, Pirithoüs fut enchaîné jusqu'à ce qu'Hercule le délivrât. On a voulu sans doute faire entendre qu'ils s'introduisirent clandestinement dans les mystères ; que Pirithoüs fut puni de mort, & que Thésée fut mis en prison, où il resta quatre ans ; ce qui étoit exactement le temps ou l'espace entre le renouvellement de la célébration des grands mystères ^e. On peut par là

^d ————— Seder, æternumque sedebit
 Infelix Theseus : Phlegyasque miserrimus omnes
 Admonet, & magna testatur voce per umbras :
 Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.
^e Tandem profugi noctis æternæ plagam,
 Vastoque manes umbrantem carcere polum.
 Ut vix cupitum sufferunt oculi diem !

là concilier les contradictions de la fable , qui dit que Thésée fut délivré des enfers , & qu'il y étoit retenu à jamais. On doit entendre par sa délivrance , que le président des mysteres acorda sa liberté à Hercule ; & par l'éternité de sa détention dans les enfers , que c'étoit la peine réservée dans l'autre monde à ceux qui avoient violé les mysteres. De-là vient que dans le spectacle des mysteres , qu'on suposoit être une véritable représentation de ce qui se passoit dans les enfers , Thésée est mis au rang des coupables condamnés à des peines éternelles , parceque c'étoit le sort qu'il devoit éprouver à sa mort.

Ces réflexions me rapellent une histoire rapportée par Tite Live. « Les Athéni-
« ens , dit-il , s'engagerent dans une guerre
« contre Philippe pour un sujet peu im-
« portant , dans un tems où il ne leur res-
« toit de leur ancienne splendeur que la
« seule fierté. Durant les jours de l'ini-
« tiation , deux jeunes Acarnaniens qui
« n'étoient point initiés , & qui ignoroient
« tout ce qui regarde ce culte secret , en-
« trerent avec la foule dans le temple de
« Cérès.

Jam quarta Eleusis dona Triptolemi fecat ,
Paremque toties Libra composuit diem ;
Ambiguus ut me sortis ignarum labor ,
Detinuit inter mortis & vitæ mala. *Seneca, Hipp.*

T O M. I.

P

« Cérès. Ils se trahirent bientôt par leurs
 « discours , faisant des questions qui dé-
 « couvroient leur ignorance. Ils furent
 « conduits devant le président des mys-
 « teres , & quoiqu'il fût évident qu'ils
 « étoient entrés dans le temple innocem-
 « ment & par erreur , on ne laissa pas
 « que de les faire mourir , comme cou-
 « pables d'un crime énorme.

La fonction que l'on donne à Thésée d'exhorter ses auditeurs à la justice & à la piété , ne convenoit à personne mieux qu'à lui dans le spectacle des mysteres , puisqu'il les avoit profanés. Par cette idée de la descente d'Enée aux enfers , on leve une difficulté que les critiques jusqu'à présent n'avoient pu expliquer. N'est-ce pas , objecte-t-on un emploi bien ridicule que de crier sans cesse aux oreilles des damnés ; *Apprenez à pratiquer la justice & à respecter les Dieux ?* Quoique cette sentence renferme une vérité de la dernière importance , il est inutile de la prêcher à ceux

qui
 f Contraxerant autem cum Philippo bellum Athenienses haud quaquam digna causa , dum ex vetere fortuna nihil præter animos servant. Acarnanes duo juvenes per initiorum dies , non initiati , templum Cereris , imprudentes religionis , cum cetera turba ingressi sunt. Facile eos sermo prodidit , absurde quædam percunctantes ; deductique ad antistites templi , cum palam esset , per errorem ingressos , tanquam ob infandum scelus , interfecti sunt. *Hist. lib. 31.*

qui n'ont plus de pardon à espérer. Scarron qui a employé tous ses petits talens à tourner en ridicule le poëme le plus utile qui aït jamais été composé, n'a pas manqué de faire cette objection ;

« Cette sentence est bonne & belle ;

« Mais en enfer de quoi sert-elle ?

Et il faut avouer que suivant l'idée qu'on se forme communément de la descente d'Enée aux enfers, Virgile fait jouer à Thésée un personnage ridicule.

Mais rien n'est plus sensé ni plus utile que cet avertissement continuel, si l'on suppose que Virgile donne ici, comme il le fait réellement, une représentation de ce qui se disoit & se faisoit durant la célébration des mysteres. En ce cas l'avertissement étoit adressé à une grande multitude de spectateurs vivans. Que cette exhortation fit partie des spectacles, ce n'est point une simple supposition tout au plus probable. Aristide dit expressément qu'on ne chan-toit nulle part des paroles plus propres à fraper d'étonnement ; & la raison qu'il en donne, c'est que les sons & les spectacles réunis étoient propres à faire une impression d'autant plus profonde sur l'esprit des initiés ^g. On peut conclure d'un passage de

Pin-

^g *Arist. Eleusinia.*

Pindare, que dans les spectacles des mystères, d'où il est sensible que les hommes ont emprunté toutes leurs idées des régions infernales, c'étoit la coutume que chaque coupable qui étoit représenté comme souffrant actuellement quelque punition, fit une exhortation aux assistans, contre le crime particulier qu'il avoit commis. « On raporte, dit Pindare, qu'Ixion en tournant
« continuellement sur sa roue rapide, crie
« aux mortels, d'être sans cesse disposés à
« témoigner à leurs bienfaiteurs la reconnaissance des graces qu'ils en ont reçues ^h. » Le mot de *mortels*, fait voir clairement que ce discours s'adressoit à des hommes de ce monde.

Le poëte finit l'énumération des damnés par ces paroles : « Tous également coupables, & d'avoir commis le crime & d'en avoir joui ⁱ. » C'étoit une opinion généralement reçue parmi les anciens, que le succès sanctifioit les actions, & qu'il étoit une marque de l'assistance & de l'approbation des Dieux. Cette opinion étant très pernicieuse, il étoit nécessaire de la refuter en montrant que le traître couronné qui a rendu sa patrie esclave, & le conspirateur confondu qui meurt sur l'échafaut, sont également les objets de la justice divine.

Enée

^h *Pind. 2. Pyth.*

ⁱ *Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.*

Enée ayant passé le Tartare arrive sur les frontieres des champs Elisées , où il commence d'abord par se purifier ^k. C'est là la fin des petits mysteres. » Sur le point , « dit Sopater , de subir les lustrations qui « précédent immédiatement l'initiation « aux grands mysteres , ils m'apelerent heu- « reux ^l. » C'est donc ici que le héros de Virgile commence à entrer dans les grands mysteres ; & cette entrée est représentée par celle du héros & de son guide dans le séjour des bienheureux. « Ils entrerent « enfin dans ce lieu délicieux , dans ces « jardins agréables , dans ces bosquets en- « chantés , où les ames bienheureuses font « leur séjour. L'air y est pur , & le jour « toujours serein. On y voit luire un « autre soleil & d'autres astres que sur la « terre ^m. » Cette description s'acorde avec celle que Thémiste fait de l'initiation aux grands mysteres. « L'initié , après « s'être purifié , découvre une région toute « illuminée , resplendissante d'une clarté « di-

^k Occupat Æneas aditum, corpusque recenti
Spargit aqua, ramumque adverso in limine
figit.

^l *In divis. Quest.*

^m Devenere locos latos, & amena vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas:
Largior hic campos æther, & lumine vestit
Purpureo: solemque suum, sua sidera norunt.

« divine ». Les nuages & les ténèbres
 « sont dissipés. L'ame se sent pour ainsi
 « dire transportée de la plus affreuse ob-
 « scurité dans le jour le plus clair & le
 « plus serein ». Ces cérémonies sacrées
 comme le dit Aristide caufoient en même
 tems une horreur glaçante & un plaisir rav-
 vissant.

Virgile en cette occasion abandonne Ho-
 mere , & il préfere à la description que
 fait le poëte Grec des champs Elisées , celle
 dont on faisoit la représentation dans les
 mysteres. Il a par-là évité un défaut con-
 sidérable où son maître est tombé ; car la
 peinture qu'Homere fait des demeures for-
 tunées est si peu agréable , que leur séjour
 n'excite aucun désir ; ce qui ruine entie-
 rement le dessein que les législateurs se sont
 proposé dans l'établissement de cette opi-
 nion. Le poëte Grec introduit même son
 héros favori disant à Ulysse , qu'il aimeroit
 mieux être un simple laboureur sur la
 terre , que de commander dans la région
 des morts ; & en général il représente tous
 ses

a Cette clarté étoit pour ainsi dire une emblème
 qui représentoit les apparences de la divinité. On
 Papeloit par cette raison ἀγᾶλμα. Voyez Jambli-
 cus de *Mysteriis*, sect. 2. cap. 4. C'est à quoi fait allu-
 sion l'oracle de Zoroastre ; n'envisage point l'ima-
 ge lumineuse de la nature , que ton corps ne soit pu-
 rifié par l'initiation.

o Oratio in patrem.

ses héros dans une situation malheureuse & plaintive. Il fait plus : il ôte aux hommes ce qui les engage souvent à faire de grandes & de belles actions ; il représente la réputation & la gloire , ces puissans motifs de vertu dans le monde payen & dont il ne faut jamais priver les hommes entièrement , comme des choses visionnaires & ridicules. Virgile au contraire , qui n'avoit d'autre but dans son poëme que de procurer le bonheur de la société , représente l'amour de la gloire & de la réputation , comme une passion si puissante , même dans l'autre monde , que la simple promesse de la Sibylle à Palinure , *Que son nom ne mourra jamais* , suspend les douleurs & rejouit l'ombre de ce fameux nautonier. « Les habitans de la côte vous élèveront
 « un tombeau , vous institueront des funérailles solennelles , & ce lieu conservera à jamais le nom de Palinure. Ces
 « paroles dissipèrent ses inquiétudes , calmerent sa douleur ; & il se réjouit de
 « donner son nom à la contrée P. » Ce furent les descriptions désagréables de l'autre monde & les histoires licencieuses des Dieux

P Et statuent tumulum , & tumulo solemnia mittent :

*Æternumque locus Palinuri nomen habebit.
 His dictis curæ emotæ , pulsusque parumper
 Corde dolor tristi ; gaudet cognomine terra.*

Dieux telles qu'on les trouve dans Homere , les unes & les autres si pernicieuses à la société , qui engagerent Platon à banir ce poëte de sa *République*.

Virgile assigne la premiere place dans ces heureuses régions aux législateurs & à ceux qui ont tiré les hommes de l'état de nature pour les faire vivre en société : *Heros magnanimes nés dans des siècles plus fortunés* ^q. On voit à leur tête Orphée , le plus célèbre des législateurs de l'Europe , mais plus connu sous le caractère de poëte ^r. C'est que les premières loix furent écrites en vers , afin que les hommes pussent les apprendre & les retenir plus facilement ; par cette raison la fable suppose qu'Orphée adoucit les mœurs sauvages des habitans de la Thrace , par la force de l'harmonie. On lui assigne ici la premiere place , non seulement en qualité de législateur , mais encore parceque ce fut lui qui le premier introduisit les mysteres en Europe.

Dans le second rang , sont les bons citoyens , ceux qui se sont sacrifiés pour leur Patrie , & qui reçurent de glorieuses blessures en combattant pour elle ^s.

Dans le troisieme rang on trouve les prêtres qui ont eu de la vertu & de la piété ;

q Magnanimi Heroes , nati melioribus annis.

r — Threïcius longâ cum veste sacerdos

Obloquitur numeris septem discrimina vocum.

f Hic manus , ob patriam pugnando vulnera passi.

piété ; “ Ceux qui dans le sacerdoce menerent une vie innocente ; ceux des poètes qui par respect pour les Dieux , ne s’exercerent que sur des sujets dignes d’Apollon ¹. ” Le bien de l’Etat veut que les religieux menent une vie religieuse & sainte , & qu’ils n’enseignent rien concernant les Dieux qui ne soit conforme à la nature humaine.

La quatrième & dernière place est assignée aux inventeurs des arts libéraux & mécaniques ; à ceux qui les ont cultivés & perfectionnés , & qui ont éternisé leur mémoire par les bons offices qu’ils ont rendus au genre humain ².

Dans ce détail Virgile a suivi exactement ce qui s’enseignoit dans les mystères ; & il a eu principalement en vue de persuader ce qui s’y répétoit continuellement ; que la vertu seule peut donner aux hommes le droit d’être heureux ; que les cérémonies , les lustrations , les sacrifices ne servent de rien sans la vertu.

Nonobstant la parfaite conformité qui se trouve entre le spectacle dont Virgile fait la description , & celui que l’on représentoit dans la célébration des mystères ,

P 5 il

¹ Quique sacerdotes casti , dum vita manebat ;
Quique pii vates & Phœbo digna locuti.

² Inventas aut qui vitam excoluere per artes ;
Quique sui memores alios fecere merendo.

il manque encore une chose pour convaincre entièrement le lecteur de la vérité de cette interprétation. C'est le fameux secret des mystères qui, comme on l'a montré dans la dissertation précédente, consistoit dans le dogme de l'unité de Dieu. Si Virgile eût omis cette particularité, on seroit obligé de convenir qu'il n'auroit rempli qu'imparfaitement le plan qu'il se seroit fait de représenter l'initiation aux mystères. Mais il étoit trop bon peintre pour laisser rien d'équivoque dans son tableau. Il a donc conclu l'initiation de son héros, en lui confiant, comme c'étoit la coutume, le grand secret ou le dogme de l'unité; ce qui étoit le dernier degré de la perfection des initiés.

Pour cet effet, le poëte introduit Musée qui avoit été hiérophante à Athenes, & qui conduit Enée vers le lieu où l'ombre de son pere lui aparoit. Anchise lui découvre la doctrine cachée de la perfection, en se servant de ces expressions sublimes.

« Une intelligence universelle pénètre &
 « anime les cieux, la terre & les eaux,
 « enfin le soleil & la lune. Infuse dans
 « tous les membres de l'univers, elle en
 « agite la masse, & elle est l'ame de ce
 « vaste corps. C'est d'elle que tirent leur
 « origine les hommes & les bêtes, les ha-
 « bitans

« bitans de l'air & de la Mer ^x. » Il poursuit en développant de plus en plus la nature de ce premier principe, celle de l'homme & de son état futur. A cette occasion il explique la nature & l'usage du purgatoire, dont il n'avoit point parlé dans le passage d'Enée par cette région. Ensuite il vient à la doctrine de la métempsychose ou transmigration des ames; doctrine que l'on enseignoit avec soin dans les mysteres, afin de justifier les attributs moraux de la divinité. Ceci fournit au poëte le plus bel épisode que l'on puisse concevoir, qui consiste à faire passer en revue la postérité de son héros: & c'est par-là que le spectacle finit.

En suivant Enée dans son voyage aux trois régions des morts, on a fait voir presque à chaque pas, par l'autorité de quelque ancien auteur, la conformité de ses aventures avec les diverses circonstances de l'initiation. En réunissant le tout sous un seul point de vue, ce sera le moyen de répandre sur cette explication un jour si lumineux,

x Principio cælum, ac terras, camposque liquentes,
 Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
 Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
 Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
 Inde hominum pecudumque genus, vitæque
 volantum

Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore
 Pontus.

neux, qu'on n'en pourra plus révoquer en doute la vérité. Pour cet effet qu'il me soit permis de rapporter un passage d'un ancien auteur qui se trouve dans Stobée, & où l'on s'est proposé de dépeindre le spectacle des mysteres. On sera surpris de trouver combien le récit en convient à celui que l'on vient de donner des aventures d'Enée.

« L'ame éprouve à la mort les mêmes
 « passions qu'elle ressent dans l'initiation ;
 « & les mots même répondent aux mots ,
 « comme les choses répondent aux choses ,
 « mourir & être initié s'exprimant par des
 « termes à peu près semblables ^γ. Ce n'est
 « d'abord qu'erreurs & qu'incertitudes ;
 « que courses laborieuses & que marches
 « pénibles & éfrayantes à travers les téné-
 « bres épaissies de la nuit. Arrivé aux
 « confins de la mort & de l'initiation , tout
 « paroît sous un aspect terrible ; tout
 « n'est qu'horreur , tremblement , crainte
 « & frayeur. Mais dès que ces objets
 « éfrayans sont passés , une lumière mira-
 « culeuse & divine frappe les yeux , des
 « plaines éclatantes , des prés émaillés de
 « fleurs se découvrent de toutes parts :
 « des hymnes & des chœurs de musique
 « enchantent les oreilles : les doctrines su-
 « blimes

y *Τελεῦται* signifie mourir ; & *Τελεῖσθαι* , être initié.

DISSERTATION VI. 349

« blimes de la science sacrée y font le sujet
 « des entretiens ; & des visions saintes &
 « respectables tiennent les sens dans l'ad-
 « miration. Initié & rendu parfait , on
 « est désormais libre , on n'est plus asservi
 « à aucune contrainte : couronné & tri-
 « omphant , on se promene par les régi-
 « ons des bienheureux , on converse avec
 « des hommes saints & vertueux , & l'on
 « célèbre les sacrés mystères au gré de ses
 « désirs. ^z.

Le Voyage d'Enée étant fini , le héros
 & sa docte compagne retournent dans les
 régions supérieures par la porte d'ivoire.
 « Il y a , *dit le poète* , deux portes aux
 « enfers , l'une de corne par laquelle sor-
 « tent les visions véritables , l'autre d'ivoire
 « par laquelle sortent les fausses visions.
 « Anchise reconduisit jusque-là Enée &
 « la Sybille , & les fit sortir par la porte
 « d'ivoire. ^a » Les grammairiens avec leur
 froideur ordinaire , remarquent que par-là
 le poète donne à entendre que ce qu'il
 vient de dire est faux & sans fondement.
 C'est le sentiment général des critiques.

Pour

^z *Stob. Serm.*

^a Sunt geminae somni portæ, quarum altera fertur
 Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris :
 Altera candenti perfecta nitens Elephanto ;
 Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia Manes.
 His ubi tum Natum Anchises, unaque Sybillana
 Prosequitur dictis , portaque emittit eburna.

350 DISSERTATION VI.

Pour justifier leur opinion , ils remarquent que Virgile étoit Epicurien , & que dans les Georgiques il parle à peu près sur le même ton. « Heureux , *dit-il* , qui peut
« connoître les principes naturels des cho-
« ses , & qui au-dessus de toute crainte ne
« redoute ni le destin ni l'Achéron ^b.

Peut-on s'imaginer que Virgile ait composé son Enéide pour amuser les enfans dans les longues soirées d'hiver , par des contes semblables aux fables Milésiennes ? Si l'on suppose au contraire qu'il a eu en vue d'instruire les hommes , & en particulier ses concitoyens , sur les devoirs de l'humanité & de la société , comment peut-on le soupçonner & l'accuser d'avoir conclu le chef-d'œuvre de son ouvrage d'une manière si ridicule & si extravagante ? Car c'est précisément comme si on lui faisoit tenir ce langage : « Ecoutez , mes conci-
« toyens. J'ai tâché de vous porter à la
« vertu & de vous détourner du vice , en
« vous représentant les peines & les ré-
« compenses qui leur sont réservées dans
« un état futur : mon but a été de rendre
« en ce monde la société heureuse & flo-
« rissante , & de procurer le bonheur de
« chacun en particulier. Pour imprimer
« dans

^b Felix , qui potuit rerum cognoscere causas ,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !

DISSERTATION VI. 357

« dans votre esprit les verités que je vou-
 « lois vous enseigner, je vous ai proposé
 « un grand exemple, l'histoire des avan-
 « tures de votre célèbre ayeul, le fonda-
 « teur de votre Etat; & pour vous faire
 « plus d'honneur, je l'ai représenté com-
 « me un héros parfait, digne & capable
 « de former & d'exécuter la plus glori-
 « euse de toutes les entreprises, celle de
 « l'institution de la police civile. Pour
 « rendre son caractère sacré & donner plus
 « d'autorité à ses loix, je lui ai fait par-
 « courir des régions inaccessibles au vul-
 « gaire, où les mortels ne peuvent péné-
 « trer que par une faveur singulière des
 « Dieux. Mais afin que vous n'en reti-
 « riez aucune utilité, & que mon héros
 « ni le votre n'en retire aucune gloire, je
 « vous avertis que le récit que je viens
 « de vous faire d'un autre monde, n'est
 « qu'une imagination puérile & ridicule,
 « n'est qu'un vain songe. En un mot,
 « tout ce que vous venez d'entendre ne
 « doit passer que pour une rêverie qui ne
 « signifie rien, & dont vous ne devez
 « tirer d'autre conséquence, si ce n'est que
 « le poète étoit en humeur de rire & de
 « se moquer de vos superstitions. » Voilà
 comme l'on fait parler Virgile, si l'on veut
 suivre l'interprétation des critiques anciens
 & modernes.

Mais

Mais cette difficulté jusqu'à présent insurmontable pour tous les commentateurs, disparoit en envisageant l'histoire de la descente d'Enée aux enfers, comme une représentation de son initiation aux mysteres. L'énigme par-là se trouve expliquée & le poëte réhabilité. Ayant eu le dessein de décrire cette initiation, il étoit convenable qu'il découvrit son intention secrète par quelque indice particulier, & où pouvoit-il mieux l'insinuer que dans la conclusion de son livre ? Il a donc renchéri par une beauté d'invention qui lui est propre, sur ce qu'Homere raconte des deux portes ; celle de corne, destinée aux visions véritables, & celle d'ivoire destinée aux visions fausses. Par la première, Virgile donne à entendre la réalité d'une vie à venir ; & par la seconde, les représentations énigmatiques qu'on en faisoit dans le spectacle des mysteres ; de sorte que les visions qu'eut Enée étoient fausses, non en ce que le dogme d'une vie à venir ne fût point fondé, mais en ce que le spectacle qu'il vit ne se passa point dans les enfers, mais dans le temple de Cérès ; & c'est par les mêmes raisons que cette représentation étoit apelée par les Grecs *mythos*, ou *la fable* par excellence.

Quoique les songes qui sortissent par la porte d'ivoire n'eussent rien de réel, ce
n'est

n'est
n'ait
semb
tueu
lorsq
est d
cheu
une
emb
la ro
revê
L
senta
deur
press
" vi
" bo
Stra
leuf
dôn
avo
con
nes
enco
" IC
" &
" te
" m
" lo

n'est point une preuve que cette porte n'ait point existé en effet. C'étoit vraisemblablement la porte magnifique & somptueuse, par laquelle les initiés sortoient, lorsque la cérémonie étoit achevée; ce qui est d'autant plus vraisemblable que la blancheur de l'ivoire peut être regardée comme une juste emblème de la pureté des initiés; emblème précisément de même genre que la robe blanche, faite de lin, dont on les revêtoit.

Le temple qui étoit destiné à la représentation des mystères, étoit d'une grandeur immense, ainsi que le marquent expressément ces paroles d'Apulée: « Un
« vieillard respectable me conduisit d'a-
« bord à l'entrée d'un vaste édifice ^c. » Strabon compare le temple de Cérès d'Eleusis à un vaste Théâtre, & il dit que le dôme mystique qui en faisoit partie, & qui avoit été bâti par Ictinus, étoit capable de contenir un nombre prodigieux de personnes ^d. La description qu'en fait Vitruve est encore plus particularisée & plus curieuse. « Ictinus construisit le dôme de Proserpine
« & de Cérès Eleusinienne d'une archi-
« tecture dorique, & d'une grandeur im-
« mense, mais sans y mettre aucunes co-
« lonnes extérieures, si utiles pour la com-
« modité

^c *Metam. lib. II.*

^d *Lib. 9. Georg.*

« modité des sacrifices. Philon du tems
 « que Démétrius Phalere régnoit dans
 « Athenes, fit élever des colonnes devant
 « ce temple & y forma un peristile. Ce
 « vestibule étoit aussi commode qu'agré-
 « able pour les initiés, & il augmenta
 « beaucoup la dignité de l'édifice ^e. » Ce
 bâtiment devoit être en effet prodigieu-
 sement grand, puisque Aristide rapporte
 comme une chose *divine & surprenante*,
 (ce sont ses expressions) *que de toutes les*
assemblées publiques de la Grece, celle-ci étoit
la seule qui se trouvoit renfermée dans un
seul édifice ^f.

Il y avoit donc, comme on en peut
 juger, assez de place ménagée à dessein
 pour tous les spectacles qui acompagnoient
 la célébration des mysteres, & qui consis-
 toient dans une espece de représentation
 dramatique de l'histoire de Cérès. Cette
 histoire donnoit occasion de mettre devant
 les yeux des spectateurs ces trois choses.
Premièrement, l'origine & l'établissement
 de la société civile. *Secondement*, le dog-
 me des peines & des récompenses d'une
 autre vie. *Troisièmement*, la fausseté du po-
 lythéisme, & le dogme de l'unité de Dieu.

Comme Cérès avoit établi des loix dans
 la Sicile & dans l'Attique, on produisoit
 aussi

^e De Architect. Praef. ad. lib. 7.

^f Eleusin. Oratio.

aussi d
 de loi
 pierre
 vilisé
 dans l
 vages
 lies q
 mêmes
 que l'e
 toit su
 leurs h
 manier
 eussent
 servir.
 ele. L
 sa fille
 dans
 lieu au
 les Di
 sa fille
 en fait
 troisièm
 Voi
 l'explic
 aux en
 qu'elle
 & leve
 l'on ne
 systeme

^g Di
^h Bib

DISSERTATION VI. 355

aussi dans les mysteres une espece de corps de loix civiles , écrites sur deux tables de pierre ; & la tradition qu'elle en avoit civilisé les habitans , donna lieu à présenter dans les mysteres une idée des mœurs sauvages , & ensuite une idée des mœurs polies qui leur succéderent. C'est par les mêmes raisons que durant la fête de Cérès que l'on célébroit en Sicile , on y représentoit suivant le témoignage d'un des meilleurs historiens de l'antiquité ^g , l'ancienne maniere de vivre , avant que les hommes eussent appris à cultiver le blé & à s'en servir. Telle est l'origine du premier article. Les courses de Cérès pour retrouver sa fille Proserpine , & son voyage fabuleux dans les enfers , donnerent évidemment lieu au second. Et son ressentiment contre les Dieux à cause de l'enlèvement de sa fille Proserpine , ainsi qu'Apollodore en fait mention ^h , a fourni la matiere du troisieme.

Voilà ce que j'avois à remarquer sur l'explication de la fameuse descente d'Enée aux enfers ; & si je ne me trompe l'idée qu'elle présente , non seulement éclaircit & leve un grand nombre de difficultés que l'on ne sauroit résoudre dans quelque autre systeme que ce soit ; mais elle répand encore

^g *Diodor. Sic. pag. 200. Steph. Edit.*

^h *Bibl. lib. 1. cap. 5.*

core beaucoup de grace sur tout le poëme ; car ce fameux épisode se trouve convenir parfaitement au sujet général de l'Enéide , qui est l'établissement d'un Etat & d'une religion ; puisque suivant la coutume des anciens , quiconque entreprenoit un dessein si grand & si difficile , étoit indispensablement obligé de s'y préparer par l'initiation aux mysteres. On voit aussi de plus en plus par cette explication , combien les législateurs avoient soin d'inculquer & de perpétuer la doctrine d'un état futur.

D
Utilité
plu
d'o

L'O
& ridi
& s'é
Apulé
bagate
critiqu
ne do
Sévere
frir qu
autres
confér

a Fa
nem ,
aut ad
reper
quales
runt :
ferta ,
Apule
tum fa
profite
pienti

DISSERTATION VII.

Utilité des mysteres , prouvée par l'explication de la Métamorphose de l'âne d'or d'Apulée.

L'Ouvrage d'Apulée a été regardé dès sa naissance comme une fable puérile & ridicule. Macrobe en fait peu de cas , & s'étonne même qu'un homme comme Apulée , ait pu s'amuser à de semblables bagatelles ^a. Macrobe à la vérité est un critique froid & insipide dont le jugement ne doit pas être d'un grand poids ; mais Sévere , le grand Sévere , ne pouvoit souffrir qu'avec douleur les honneurs , & entre autres le titre de savant , que le sénat avoit conférés à Albinus , qui faisoit tous ses dé-
lices

a Fabulæ quarum nomen indicat falsi professionem , aut tantum conciliandæ auribus voluptatis aut adhortationis quoque in bonam frugem gratia repertæ sunt , auditum mulcent ; velut comœdiæ , quales menander ejusve imitatores agendas dederunt : vel argumenta fictis casibus amatorum re-
ferta , quibus vel multum se *Arbiter* exercuit vel Apuleium nonnunquam luisse miramur. Hoc totum fabularum genus , quod solas aurium delicias proficitur , e sacrario suo in nutricum cunas sapientiæ tractatus eliminat. *lib. 1. cap. 7.*

358 DISSERTATION VII.

lices de la métamorphose d'Apulée son compatriote, & il parle de cet ouvrage avec le plus grand mépris ^b. Apulée cependant étoit un des philosophes des plus graves & des plus vertueux de son siècle; & d'un autre côté Albinus n'étoit point d'un caractère à s'amuser de contes extravagans. A en croire Marc Aurele, Albinus étoit un homme de sens, qui possédoit la science du monde; un homme d'ailleurs dont la vie étoit sévère, & dont les mœurs étoient graves ^c. On doit donc croire que son amour pour la métamorphose d'Apulée, ne venoit que de ce qu'il l'envisageoit d'une manière différente de celle dont on l'envisageoit ordinairement: & qui pouvoit mieux juger du véritable dessein de cet ouvrage, qu'Albinus qui vivoit dans un tems peu éloigné de celui de l'auteur, & qui étoit d'Adrumete, ville dans le voisinage de Carthage? Car Apulée avoit demeuré longtems dans cette dernière ville, il y avoit fait ses études, & on l'avoit trouvé digne d'y recevoir des honneurs publics.

Cet

^b Sévère dit en parlant d'Albinus dans une lettre au sénat, rapportée par Capitolinus; Major fuit dolor quod illum pro literato laudandum plerique duxistis, quum ille nœniis quibusdam anilibus occupatus inter Milesias Punicas Apuleii sui & ludicra literaria consenesceret.

^c Albinus. homo exercitatus, vita tristis, ravis moribus. *Capitol. in Claud. Alb.*

Cet
bien d
ciens
moder
ancien
au - là
un con
n'ont
de cert
tation
une fa
ferons
pas de
siècle;
de la m
mede

Pou
tout f
le car
de Ma
décide
son te
cès de
preuv
pagan
presq
uns,
impo
apren
devar
« don

Cet ouvrage est en éfet d'un caractère bien différent de celui sous lequel les anciens l'ont représenté, & de celui que les modernes ont prétendu y découvrir. Les anciens s'arrêtant à l'écorce sans pénétrer au - là , l'ont regardé bonnement comme un conte chimérique ; & les modernes qui n'ont su comment concilier un ouvrage de cette nature avec la gravité & la réputation de son auteur , l'ont regardé comme une satire des vices de son tems. Nous ferons voir que le dessein d'Apulée n'étoit pas de satirer les vices particuliers de son siècle ; mais de recommander les mystères de la religion payenne , comme le seul remède à tout vice en général.

Pour mettre le plan de cet ouvrage dans tout son jour , il faut d'abord considérer le caractère de son auteur. Apulée , natif de Madaure en Afrique , étoit Platonicien décidé , & comme tous les Platoniciens de son tems , ennemi juré des Chrétiens. L'excès de son amour pour les mystères est une preuve de son attachement superstitieux au paganisme. Il avoit été initié dans ceux de presque tous les Dieux ; & dans quelques uns , il en avoit rempli les fonctions les plus importantes. C'est lui - même qui nous apprend ces particularités dans son apologie devant le Proconsul d'Afrique. " M'or-
" donnez-vous de dire ce que c'étoient que
" ces

« ces choses envelopées dans un linceuil
 « que je recommandai à la famille de
 « Pontien ? Vous serez obéi. J'ai été
 « initié dans la plûpart des mysteres de
 « la Grece : j'en conserve soigneusement
 « quelques gages que leurs Prêtres m'ont
 « donnés. Je ne dis rien qui ne soit
 « d'usage, qui ne soit connu ; & vous qui
 « êtes présens, qui êtes initiés seulement
 « dans les mysteres de Bacchus, pere de
 « Symmyste, vous savez ce que vous con-
 « servez caché dans vos maisons, & ce
 « que vous adorez en secret dans l'éloigne-
 « ment des profanes. Mais pour moi,
 « ainsi que je l'ai dit, l'amour de la vé-
 « rité & la piété envers les Dieux m'ont
 « fait apprendre diférens mysteres, plusieurs
 « rits & diverses cérémonies. Et ce ne
 « sont point les circonstances où je me
 « trouve actuellement, qui me font ima-
 « giner ces choses ; ne les exposai-je point
 « toutes, ne fis-je point l'énumération de
 « tous les mysteres dont j'avois connois-
 « sance, il y a trois ans, peu de jours après
 « mon arrivée à Oéa, lorsque j'y pro-
 « nonçai un discours sur la majesté d'Es-
 « culape ? Discours fameux, que tout le
 « monde a entre les mains, que tout le
 « monde lit, moins à cause de son élo-
 « quence, qu'à cause du nom d'Esculape
 « qui seul suffit pour le rendre recommen-
 « dable

DISSERTATION VII. 361

« dable aux habitans religieux d'Oéa.
 « Doit-il donc paroître étonnant à tout
 « homme qui a quelque sentiment de re-
 « ligion, qu'une personne initiée dans un si
 « grand nombre de mysteres en conserve
 « chez lui quelques gages sacrés^d ? « Son
 attachement pour le culte public du paga-
 nisme n'étoit pas moindre que pour le
 culte secret, comme on en peut juger par
 un autre passage de la même apologie.
 « J'ai coutume, dans quelque pays que je
 « voyage, de porter avec moi l'image de
 « quel-

^d Vin⁹ dicam, cujusmodi illas res in sudario ob-
 volutas, Laribus Pontiani commendarim? Mos tibi
 geretur. Sacrorum pleraque initia in Græcia parti-
 cipavi. Forum quædam signa & monumenta traditæ
 mihi a sacerdotibus sedulo conservo. Nihil insoli-
 tum, nihil incognitum dico vel unius Liberi Patris,
 Symmytæ, qui adestis scitis, quid domi conditum
 celetis & absque omnibus profanis tacite veneremini.
 At ego, ut dixi, multijuga sacra & plurimos
 ritus, varias ceremonias, studio veri & officio erga
 Deos didici. Nec hoc ad tempus compono: sed
 abhinc ferme triennium est, cum primis diebus qui-
 bus Oœeam venerem, publice disserens de Æsculapii
 majestate, eadem ista præ me tuli, & quot sacra nos-
 sem percensui. Ea disputatio celebratissima est; vul-
 go legitur; in omnium manibus versatur; non tam
 facundia mea, quam mentione Æsculapii religiosus
 Oœensibus commendata. . . . Etiamne cuiquam mi-
 rum videri potest, cui sit ulla memoria religionis,
 hominem tot mysteriis Deum conscium quædam
 sacrorum crepundia domi adservare? *Apologia* 1.
 pag. 505-6. *Edit. Vulcanii, Lut. Par. 1601.*

« quelque Dieu ; & les jours de fête je
 « lui offre de l'encens , je fais des libations
 « en son honneur , & quelquefois même
 « je lui immole des victimes ^e.

Sa grande dévotion pour le paganisme ne pouvoit être accompagnée que d'une grande haine contre la religion Chrétienne ; & il y a lieu de croire que l'oraison qu'il fit en l'honneur d'Esculape , étoit une invective contre le Christianisme ; genre de discours fort à la mode de son temps. Le succès de cette oraison qui , comme il dit , étoit entre les mains de tout le monde , pouvoit bien être le sort d'un discours sur un sujet en vogue , mais ne pouvoit être que difficilement celui d'une simple déclamation sur un sujet suranné , où il n'auroit été question que du panégyrique usé d'un ancien Dieu. Esculape d'ailleurs étoit un de ces anciens héros que les défenseurs du paganisme avoient coutume d'opposer au Dieu des Chrétiens ^f ; & les circonstances de son histoire le rendoient en effet le plus propre de tous les héros de l'antiquité fabuleuse pour cet usage. Ovide qui vivoit dans un temps où les payens n'appréhendoient aucun danger pour leurs divinités , fait

pro-
^e *Morem mihi habeo , quoquo eam , simulacrum
 alicujus Dei inter libellos conditum gestare ; eique
 diebus festis thure & mero & aliquando victimis
 supplicare. Ibid. pag. 513.*

^f *Vide Cyrill. cont. Julia. lib. 6.*

DISSERTATION VII. 363

prophétiser Ochirroé sur la grandeur future d'Esculape encore enfant, d'une manière qui retrace à tout lecteur Chrétien l'image du véritable restaurateur du genre humain.

« Ochirroé, l'esprit rempli d'une ivresse
« prophétique, animée par le Dieu qui la
« possède, regarde l'enfant sacré & pro-
« fere ces paroles. Croïs, Enfant divin,
« source de salut pour l'univers. Des
« corps mortels te seront redevables de
« la vie ; des ames perdues retrouveront
« en toi leur restaurateur..... Tu mour-
« ras enfin ; mais ta divinité ensevelie dans
« un corps livide & inanimé renaîtra de
« ce même corps ; & tu n'auras subi ta
« destinée que pour la renouveler une se-
« conde fois avec plus de gloire ».

L'animosité commune à toute la secte d'Apulée contre le Christianisme, & la superstition qui lui étoit particulière, furent soutenues & fortifiées par des motifs personnels, qui vraisemblablement ne contribuerent pas peu à nourrir son ressentiment
&

» Ergo ubi vaticinos concepit mente furores,
Incaluitque Deo, quem clausum pectore habebat,
Aspicit infantem totique salutifer orbi
Cresce, puer, dixit ; tibi se mortalia sæpe
Corpora debebunt, animas tibi reddere ademptas
Fas erit.

Eque Deo corpus fies exsanguis ; Deusque
Qui modo corpus eras : & bis tua fata novabis.

364 DISSERTATION VII.

& ses préjugés, & à enflamer son zèle. Il avoit épousé une riche veuve, contre le gré des parens de son premier mari, qui tâcherent de faire rompre son mariage, en l'aculant d'avoir suborné l'amour de cette femme par le moyen de la magie. Il en fut accusé juridiquement devant le Proconsul d'Afrique par Licinius Æmilianus, beau-frere de sa femme, qui étoit Chrétien, si je ne me trompe, quoique aucun commentateur n'ait encore relevé cette circonstance remarquable. On en peut juger par le caractère qu'en donne Apulée. « Je fais ,
 « *dit-il*, que plusieurs de mes acusateurs ,
 « & Æmilianus entre autres, se font un
 « jeu de se moquer des choses saintes :
 « car autant que j'en suis informé par
 « ceux qui le connoissent, il n'a jusqu'ici
 « adoré aucun de nos Dieux, ni fréquenté
 « aucun de leurs temples. Jamais le respect
 « que l'on doit aux divinités, ne lui
 « a fait porter la main sur les levres en
 « passant devant les édifices qui leur sont
 « consacrés. Cette action lui paroît un
 « crime. Jamais il n'a offert aux divinités
 « champêtres qui le vêtissent & qui le
 « nourrissent, les prémices de ses récoltes
 « & de ses toisons. Vous savez qu'on
 « lui donne les surnoms de Charon & de
 « Mézentius : le premier à cause de son
 « air & de son caractère durs ; le se-

« cond ,

« cond , qu'il endure plus volontiers , à
« cause de son mépris envers les Dieux ^h.

Ce passage donne grand sujet de soupçonner qu'Æmilianus étoit Chrétien. L'Athéisme & l'irreligion étoient les reproches dont on noircissoit communément les Chrétiens dans ces premiers tems , & qui avoient pour fondement leur abjuration de toute la famille des Dieux payens. Il paroît par le caractère qu'Apulée donne d'Æmilianus , que l'Athéisme qu'il lui reproche , étoit de cette espece , & non pas une impiété philosophique. Car Æmilianus étoit fort éloigné d'être courtisan , ou ce qu'on appelle un homme du bel air & du grand monde , personnes qui souvent n'ont aucune religion. C'étoit au contraire un homme simple dans ses mœurs , qui menoit une vie rustique & champêtre , & les

^h Atqui ego scio nonnullos , & cum primis Æmilianum istum , facetiæ sibi habere , res divinas deridere. Nam , ut audio , præcensentibus iis qui istum novere , nulli deo ad hoc ævi supplicavit ; nullum templum frequentavit. Si fanum aliquod prætereant , nefas habet adorandi gratia manum labris admove-
re. Iste vero nec Diis rurationis qui eum pascunt ac vestiunt , segetes ullas , aut vitis aut gregis primitias impartit — Igitur agnomenta ei duo indita : CHARON , ut jam dixi , ob oris & animi duritatem : sed alterum , quod libentius audit , ob deorum contemptum , MEZENTIUS. *Apol. I. pag. 506-7*

personnes de ce caractère ont toujours quelque religion , bonne ou mauvaise. Ne faisant donc aucune profession du paganisme , on en doit conclure qu'il étoit Chrétien. Le mépris qu'il avoit pour les Dieux , n'étoit point une simple négligence ; il en enduroit le reproche volontiers , ce qui est une seconde preuve qu'il étoit Chrétien. Enfin , il regardoit comme un crime de mettre la main sur les levres en passant devant un temple payen , ce qui suivant l'usage des anciens étoit un acte de respect & d'adoration : & c'étoit-là précisément la marque caractéristique des premiers Chrétiens ; une marque à laquelle on ne pouvoit se méprendre. Ainsi l'aversion d'Apulée contre son acusateur , a contribué suivant toutes les apparences à augmenter ses préjugés contre les Chrétiens & le Christianisme.

Il n'y avoit rien que les philosophes de son temps eussent plus à cœur , particulièrement les Platoniciens & les Pythagoriciens , que le soutien du paganisme qui périssoit. Ils employèrent divers moyens pour le défendre : les uns transformèrent toute leur théologie en allégories ; les autres spiritualisèrent leur philosophie ; quelques uns écrivirent en opposition à la vie du Dieu des Chrétiens , celle des héros de leur secte , entre autres de Pythagore & d'Apol-

d'Apollonius de Tyane ; quelques autres enfin s'attachèrent à recommander les rites les plus importans du paganisme. C'est à ce dernier genre que s'adonna Apulée, sa métamorphose n'étant autre chose, comme nous allons le faire voir, qu'un traité ingénieux écrit expressément pour montrer l'utilité des mystères & en recommander la pratique.

Plusieurs motifs ont pu déterminer Apulée à former cette entreprise : le goût régnant de son siècle, en particulier celui des philosophes de sa secte, sa dévotion superstitieuse pour le culte du paganisme, & la haine personnelle qu'il avoit contre les Chrétiens. Initié dans presque tous les mystères, & singulièrement épris d'amour pour leurs cérémonies augustes & formidables, leur défense fut le sujet qu'il choisit par préférence à tous les autres. Les mystères étant tombés dans une grande corruption, & par conséquent dans un grand mépris, ils avoient besoin d'un défenseur qui eut de la capacité & du zèle, qualités qui se trouvoient réunies dans Apulée.

La Corruption des mystères étoit provenue de deux causes principales ; de débauche & de magie. Nous avons déjà parlé dans la cinquième dissertation des débauches qui s'y étoient introduites. Le foible des hommes pour le merveilleux y

introduisit la magie. Cette science trompeuse avoit aquis beaucoup d'empire, par le secours de trois choses des plus estimées & des moins connues, dont elle emprunta ce qu'elles ont de grand & de surprenant. Apuyée du secours de la *Médecine*, elle s'insinua dans les esprits sous prétexte de donner des remèdes plus efficaces que les remèdes communs. A ces douces promesses, elle ajouta ce que la *Religion* a de splendeur & d'autorité pour aveugler & captiver le genre humain. Enfin profitant de l'ignorance où l'on a été longtemps sur le cours des astres, de la crédulité des hommes sur leur influence, & de leur curiosité pour connoître l'avenir, elle leur fit croire qu'au moyen de l'*Astrologie judiciaire*, elle voyoit dans le ciel tout ce qui devoit leur arriver.

Les différens genres de magie qui s'introduisirent dans les mystères prirent leur naissance de différentes circonstances des mystères mêmes. Les spectacles qui les acompagnoient, & où l'on faisoit paroître les divinités infernales & les ombres des habitans de ces régions souterraines, donnerent lieu à la Négromancie, genre de magie qui consiste principalement dans l'invocation des démons & l'évocation des ombres. De ce genre étoit l'évocation de l'ombre de Samuel

par

par la Pythonisse. De la doctrine de la métempsychose que l'on y enseignoit, naquit celle des métamorphoses ; & de celle-ci naquit ce genre de magie qui consiste en des transformations illusoires ; comme par exemple la métamorphose des compagnons d'Ulysse par la puissance magique de Circé. Enfin il y avoit un troisieme genre de magie qui s'apeloit Théurgie. C'étoit une magie divine, qui prit son origine des instructions que l'on donnoit dans les grands mysteres sur la nature de Dieu, & de l'opinion où l'on étoit que l'ame des initiés s'élevoit à la communication de la nature divine. Tous ses éfets étoient regardés comme l'ouvrage de Dieu même, Le fanatisme des mystiques est une espece d'enchantement de ce dernier genre ; car suivant eux, le dernier degré de perfection consiste dans l'union intime de l'ame avec Dieu, une *union d'essence*, ainsi que la caractérise leur langage vraiment mystérieux, par laquelle l'ame contemplative est en quelque façon divinisée, convertie en la substance de Dieu, perdue & abimée en lui, cessant de se connoître elle même. *Je ne trouve plus de moi*, disoit un fameux mystique ; *il n'y a plus d'autre moi, que Dieu.*

C'est cette dernière espece de magie que les Philosophes s'attacherent à justifier, abandon-

donnant les autres à leur mauvais sort. Le soin avec lequel les Plaroniciens & les Pythagoriciens en épousèrent la défense, en soutint la réputation & le crédit pendant quelque tems : enforte que les prêtres Egyptiens, comme le raporte Héliodoreⁱ, affectoient de distinguer deux sortes de magie ; la Négromancie & la Théurgie ; la première qu'ils regardoient comme infamé & détestable, & la seconde qu'ils regardoient comme louable & estimable.

Le grand attachement d'Apulée pour les rites des mysteres, fut sans doute ce qui donna lieu aux soupçons & aux bruits qui se répandirent qu'il s'adonnoit à la magie : ce fut sans doute la source des acufations qu'on lui intenta à ce sujet, & qui ont rendu son histoire si fameuse. Et l'on ne doit pas être surpris de ces acufations, si l'on considère l'état de corruption où les mysteres étoient tombés. Leur mauvaise réputation ne pouvoit donc, & par plus d'une raison, qu'être extrêmement sensible à Apulée ; & elle a du naturellement lui inspirer le projet d'en faire l'apologie. Par-là, il concouroit au soutien du paganisme en général, il se justifioit personnellement, & il justifioit en même tems une institution dont il étoit passionément épris. Car il est évident que la métamorphose n'a été

ⁱ *Hist. Ethiop. lib. 3.*

été écrite que depuis son acufation , puis-
que ses ennemis n'en ont fait aucune men-
tion pour feconder leur ataque ; & qu'à
envisager cet ouvrage de la maniere dont
il l'a été par les contemporains mêmes de
l'auteur , ils auroient pu y trouver plusieurs
traits favorables à leur deffein.

Il faut fe rapeler que les anciens regar-
doient l'initiation aux myfteres , comme la
délivrance d'un état de mort , ou de vice ,
de brutalité & de mifere ; & comme le
commencement d'une vie nouvelle , d'une
vie de vertu , de raifon & de bonheur.
C'est précifément par-là qu'Apulée s'est
proposé de rendre les myfteres recom-
mendables. Se conformant à l'esprit de
ces cérémonies sacrées , où l'on fe fervoit
de spectacles & d'alégories pour enseigner
les vérités les plus importantes de la mo-
rale & de la religion , il a envelopé son
deffein sous une efpece de conte ou de
fable , qui n'auroit qu'un vain mérite si
elle n'avoit que celui d'amuser le lecteur.
Mais pour peu que l'on examine les par-
ticularités de cet ouvrage , on reconnoitra
qu'il est écrit avec beaucoup d'art & de
délicatelfe , & que rien n'étoit plus propre
que la fable dont il a fait le choix , pour
correspondre au deffein qu'il s'étoit pro-
posé.

Le fondement de l'allégorie que présente cette fameuse métamorphose, est un conte Milésien; espece de badinage poli, qui étoit alors à la mode, comme peuvent l'être parmi nous les contes Arabes & Persans. L'usage qu'Apulée fit de cette fiction, fut de déguiser sous l'apas du plaisir, les instructions les plus utiles & les plus sérieuses. Il imita les médecins qui avant que de donner à un enfant un breuvage d'absynthe, frotent les bords de la coupe avec du miel^k. C'est ainsi qu'il écrivit dans le stile milésien ou fabuleux, afin de *flater les oreilles du lecteur par un doux murmure*^l: ce sont ses propres expressions, & en annonçant en même tems son ouvrage comme un recueil de fables, il donnoit suffisamment à connoître que cet ouvrage renfermoit des vérités allégoriques. Mais les lecteurs ont pris ces mots à la lettre, & depuis le siècle d'Apulée jusqu'à présent, ils ne paroissent point s'être embarrassés des vérités cachées sous cette enveloppe. Ils s'arrêterent à l'extérieur; extérieur qui leur plut à en juger par le nom qu'ils donnerent dès le commencement à cette métamorphose, en l'appelant *l'Ane d'or*; à moins

^k — veluti pueris absinthia tetra mementes

Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingant mellis dulci flavoque liquore.

^l At ego tibi sermone isto Milesio varias fabulas
conferam, auresque tuas benivolas lepidio susurro
permulceam.

à moins qu'on ne suppose que ce nom ne lui aît été donné par le petit nombre de lecteurs intelligens qui en pénétrèrent le secret. Je dis *le secret* ; parceque ce fut un secret en dépit de l'auteur même , & je ne sache pas que personne l'aît encore découvert aux yeux du public.

Lucien a abrégé la même fable qu'Apulée a paraphrasée ; & qui n'est originairement de l'invention ni de l'un ni de l'autre. Elle est de celle d'un certain Lucius de Patras , qui raconte lui-même sa métamorphose en âne , & ses aventures sous cette forme. C'est sur ce conte fameux & populaire qu'Apulée a construit son ouvrage ; la métamorphose qui en est la base convenant extrêmement à son sujet , puisque cette superstition est du ressort de la métempsychose , une des doctrines fondamentales des mysteres.

Lucius commence son histoire par se représenter lui-même sous la forme d'un jeune homme qui a un amour immodéré pour les plaisirs , & une curiosité égale pour les arts de la magie. Les désordres & les extravagances où ces passions l'entraînerent , le métamorphosèrent bientôt en bête brute. Il y a dans ce début deux choses remarquables. Premièrement , Apulée insinue au lecteur que la bestialité ou la brutalité accompagne le vice , comme une punition
qui

qui en est inséparable ; & se conformant aux opinions populaires , il représente ce châtement sous l'idée d'une métamorphose réelle. En second lieu , il fait intervenir la passion de ce jeune homme pour la magie , comme une des causes qui ont contribué à sa métamorphose. Par-là Apulée se justifie personnellement , & en même tems justifie les mysteres de l'accusation odieuse de magie ; puisqu'il paroît que la magie bien loin d'être innocente , est accompagnée des châtimens les plus sévères ; & que bien loin d'être encouragée par les mysteres , les mysteres seuls étoient capables de remédier aux miseres que la profession de cet art atiroit sur ses partisans , comme la catastrophe de la piece le donne visiblement à connoître.

Saint Augustin paroît avoir douté , si le récit de la métamorphose d'Apulée n'étoit point une relation véritable ^m. On ne reconnoît guere à ce soupçon le grand sens & le discernement pénétrant de ce Pere de l'Eglise. Quoiqu'il en soit , cette idée fait connoître qu'il regardoit Apulée comme un homme débauché & adonné à la magie. Mais comment a-t-il pu s'imaginer qu'une personne qui avoit pris tant de peine à se justifier de ces reproches dans une réponse

sérieuse

^m Sicut Apuleius, in libris quos Asini Aurei titulo inscripsit, sibi ipsi accidisse, ut accepto veneno, humano animo permanente, asinus fieret, aut indicavit aut finxit *Civ. Dei, lib. 18. cap. 18.*

sérieuse à une accusation publique , aît voulu
 de gayeté de cœur renverser tout ce qu'il
 avoit dit , & détruire le succès de son apo-
 logie par une mauvaise plaisanterie ? On
 dira peut-être que ces extravagances ont été
 des folies de jeunesse , & qu'il se réforma
 dans la suite , après avoir été initié dans
 les mystères ; mais son apologie ne permet
 pas d'admettre cette supposition. « Si j'ai
 « quelque éloquence , *dit-il* , on ne doit
 « point en être surpris ni me l'envier , puis-
 « que dès ma jeunesse je me suis adonné
 « entièrement à l'étude des lettres , mé-
 « prisant tous les autres plaisirs ; & je ne
 « sache pas que personne aît recherché ce
 « mérite avec plus de travail , jour &
 « nuit , au mépris & au dépens de sa
 « santé » Il ajoute qu'il n'a jamais rien
 pensé qu'il n'osât proférer , qu'il a toujours
 eu le péché en horreur , & qu'il n'a jamais
 rien dit ni rien fait dont il ne pût discourir
 publiquement ⁿ. Il s'en suit donc que le
 por-

ⁿ De eloquentia vero si qua mihi fuisset , neque
 mirum neque invidiosum deberet videri , si ab
 ineunte ævo unis studiis literarum ex summis viri-
 bus deditus , omnibus aliis spretis voluptatibus , ad
 hoc ævi , haud sciam an ne super omnes homines
 impenso labore , diuque , noctuque , cum des-
 pectu & dispendio bonæ valetudinis eam quæsissem .
 Quis enim me hoc quidem pacto eloquentior
 vivat ? quippe qui nihil unquam cogitavi quod elo-
 qui non auderem ; eundem me aio facundissimum
 esse ,

portrait qu'il donne de lui-même sous le caractère d'un débauché, est une pure fiction : & il n'est pas même vraisemblable qu'un philosophe grave & vertueux, ait voulu se représenter sous le caractère également faux & odieux de débauché & de magicien, uniquement pour divertir & amuser des lecteurs corrompus & dissolus. Qu'en doit-on conclure ? Qu'il n'a emprunté ce caractère que pour soutenir son allégorie, dont le but est de recommander les mystères comme le remède certain de toutes sortes de vices ; & dans le dessein de prescrire l'initiation comme un remède universel, il lui a paru naturel de particulariser toutes les différentes sortes de défordres. On conçoit aisément qu'un pareil motif a pu paroître aux yeux d'un auteur & de lecteurs payens, une excuse plausible pour toutes les obscénités dont cet ouvrage est rempli, quelque peu propre que cette raison soit dans le fonds pour les justifier.

Mais pour en revenir à l'histoire de la métamorphose, Lucius ou l'auteur s'étant représenté réduit par ses vices à un état de brutalité, expose en détail les misères de cette condition ; il fait le récit de ses
avan-

esse, nam omne peccatum semper nefas habui ; eundem disertissimum, quod nullum meum factum vel dictum extet de quo differere publice non possim. *Apol. pag. 449, 450.*

avantures, & il raconte comment il est successivement tombé sous l'empire de toutes les passions & de tous les vices. Et comme l'objet principal de cette piece, est de faire voir que la religion pure, c'est à dire celle que l'auteur estimoit telle, étoit le seul remede aux vices de l'homme, de crainte que l'on n'abusât de ce grand principe, il a soin d'informer ses lecteurs que l'attachement à une religion superstitieuse & corrompue ne sert qu'à plonger ses sectateurs dans des miseres encore plus grandes ; & il confirme cette instruction par l'histoire de ce qui lui est arrivé avec les prêtres de Cybele qui étoient des mendiens. Il raconte leurs infamies dans le huitieme & le neuvieme livres. Leurs mysteres corrompus servent de contraste aux rits épurés d'Isis, dont la description & l'éloge finissent le récit de la fable.

Se plongeant de plus en plus dans toutes les miseres de la débauche, Lucius parvient enfin à la dernière crise. Prêt de commettre les abominations les plus horribles, la nature quoique enfoncée dans la brutalité, se révolte. Il abhorre l'idée du crime qu'il avoit projeté ; il s'échape de ses gardiens, il court vers le rivage de la mer ; & là, dans la solitude, il commence à réfléchir sérieusement sur l'état dont il est déchû, & sur celui où il est métamorphosé.

Rien

Rien ne sauroit être mieux imaginé, sans sortir néanmoins des limites de la nature ; car on voit quelquefois des hommes après une vie remplie d'horreurs, rentrer soudainement en eux-mêmes à l'aspect de quelque crime monstrueux, qui réveille l'ame de l'assoupissement du vice, & fait reprendre à la raison l'usage de ses droits. Et ce n'est pas avec moins de jugement que l'auteur place la scène de ce commencement de réformation dans la solitude, après que Lucius, victime malheureuse des plaisirs, s'est séparé des compagnons de ses crimes.

La vue de son état déplorable l'oblige d'avoir recours aux cieux. L'éclat de la lune qui paroît dans toute sa splendeur, & le silence formidable de la nuit secondent les efforts de la religion sur son ame, & en augmentent les impressions. Il se purifie sept fois de la manière prescrite par Pythagore^o ; entre tous les anciens Sages, le plus dévoué aux initiations, comme Apulée l'a été entre tous les philosophes

• Video præmicantis lunæ candore nimio completum orbem, commodum marinis emergentem fluctibus. Nactusque opacæ noctis silentiosa secreta, certus etiam summam Deam præcipua majestate pollere, resque prorsus humanas ipsius regi providentia. Septies submerso fluctibus capite, quod eum numerum præcipue religioni aptissimum divinus ille Pythagoras prodidit. *Met. pag. 375,*

phes
prière
par f
nienn
Profer
ses sen
elle
ébloui
sentoit
de la
tient
l'on y
quoi
monie
" prie
" voi
" cho
" dré
" pui
" hab
" des
" écla
" mer
" sou
" ado

P
9
medic
emerg
pore
ante
I

phes de son temps. Ensuite il adresse ses prières à la lune ou à Isis, en l'invoquant par ses différens noms, de Cérès Eleusinienne, de Vénus Céleste, de Diane & de Proserpine ^p. Un doux sommeil assoupit ses sens : cette Déesse lui aparoit en songe ; elle se manifeste à lui par une lumière éblouissante ^q, semblable à celle qui représentoit dans les mystères l'image aparente de la divinité ^r ; & le discours qu'elle lui tient correspond exactement à l'idée que l'on y donnoit de la nature de Dieu, en quoi consistoit le grand secret de ces cérémonies sacrées. « Je cede, Lucius à vos
 « prières. Me voici, *dit la Déesse*. Me
 « voici, source de la nature & de toutes
 « choses, souveraine des élémens, engen-
 « drée de tout temps, principe de toute
 « puissance, reine des manes, chef des
 « habitans des cieux, portrait uniforme
 « des Dieux & des Déeses. Le sommet
 « éclatant du ciel, le souffle salutaire de la
 « mer, le triste silence des enfers, tout est
 « soumis à ma volonté. Tout l'univers
 « adore ma seule & unique puissance sous
 des

^p *Metam. pag. 376.*

^q Necdum satis compresseram ; & ecce pelago medio, venerandos Diis etiam vultus attollens, emergit divina facies ; ac dehinc paulatim toto corpore perlucidum simulacrum, excusso pelago, ante me constitisse visum est. *Ibid. pag. 377.*

^r *Voyez la Note n. p. 342.*

« des formes variées, sous différens noms,
 « avec des cérémonies diverses. . . . Les
 « Egyptiens fideles à la doctrine antique,
 « m'honorent par des cérémonies pures, &
 « m'appellent la reine Isis ^f. » Elle lui apprend
 ensuite les moyens dont il doit se servir
 pour sa guérison. On célébroit une fête
 en son honneur le jour suivant, & il de-
 voit y avoir une procession de ses adora-
 teurs. Elle lui apprend donc que le prêtre
 qui devoit la conduire, tiendrait entre ses
 mains une guirlande de roses qui auroient
 la vertu de lui rendre sa première forme.
 Mais comme il n'y a rien de plus difficile
 que de rompre l'habitude du vice, elle l'en-
 courage dans les termes suivans. « Ne
 « craignez point qu'il y ait rien de difficile
 « dans les choses que je vous prescris; car
 « dans le même moment que je viens à
 « votre secours, & que je me présente à
 « vous, j'ordonne au ministre sacré d'exé-

« cuter

^f En assum, tuis commota, Luci, precibus, re-
 rum Natura parens, elementorum omnium domi-
 na, sæculorum progenies initialis, Summa numi-
 num, Regina manium, Prima cœlitum, Deorum
 Dearumque facies uniformis: quæ cœli luminosa
 culmina, maris salubria flamina, Inferorum de-
 plorata silentia nutibus meis dispenso. Cujus nu-
 men unicum, multiformi specie, ritu vario, no-
 mine multijugo totus veneratur orbis. . . . pris-
 caque doctrina pollentes Ægyptii ceremoniis me
 prorsus propriis percolentes appellant vero nomi-
 ne Reginam Isidem. *Metam. pag. 378.*

« cuter
 « pour
 qu'on
 l'assistan
 seconde
 à la ver
 lui fai
 homme
 tout le
 même
 en ce m
 termin
 champ
 l'on é
 promer
 Luc
 dans la
 tueuse

« Ne
 arduum
 nio sim
 sacerdo
 Ibid. pa
 « Pla
 semper
 adusqu
 jurium
 totum
 ves in
 tui per
 ipso su
 Achero
 penet
 lens ip
 pag. 38

« couter avec tranquillité ce qui est nécessaire pour cette fin ¹. » Elle insinue par-là ce qu'on enseignoit dans les mysteres, que l'assistance des Cieux étoit toujours prête à seconder les efforts de ceux qui s'adonnoient à la vertu. En retour de la faveur qu'elle lui fait de le remettre au nombre des hommes, elle exige qu'il lui consacre tout le reste de sa vie; elle lui promet en même temps une vie heureuse & glorieuse en ce monde, & que lorsqu'enfin il en aura terminé le cours, elle le recevra dans les champs Elisées ². C'étoit aussi ce que l'on exigeoit des initiés & ce qu'on leur promettoit.

Lucius se trouve entièrement confirmé dans la résolution d'embrasser une vie vertueuse; & à l'occasion de ce changement, l'au-

¹ Nec quidquam rerum mearum reformides, ut arduum: Nec hoc eodem nomento, quo tibi venio simul & tibi præsens, quæ sunt consequentia sacerdoti meo per quietem facienda præcipio, &c. *Ibid. pag. 379.*

² Plane memineris, & penita mente conditum semper tenebris, mihi reliqua vitæ tuæ curricula, adusque terminos ultimi spiritus vadata. Nec injurium; cujus beneficio redieris ad homines, ei totum debere quod vives. Vives autem beatus, vives in mea tutela gloriosus, & cum spatium sæculi tui permansus ad inferos demearis; ibi quoque in ipso subterraneo semitotundo, me, quam vides Acherontis tenebris interlucentem, Stygiisque penetralibus regnantem, campos Elysios incolens ipse, tibi propitiam frequens adorabis. *Ibid. pag. 380.*

l'auteur représente avec une grande beauté toute la nature prenant une face riante, & partageant en quelque maniere la joye sé-reine qui s'empare du cœur de ce nouveau profélyte ^x.

Enfin la procession à l'honneur d'Isis commence. Le prêtre ou l'hiérophante conduit les initiés, une guirlande de roses entre les mains. Lucius s'approche, dévore les roses, & conformément à la promesse de la Déesse, il est rétabli dans son ancienne forme humaine. Cette guirlande représente évidemment celle dont les initiés étoient couronnés, & la vertu des roses est une emblème de celle des mysteres. On lui avoit dit, lorsqu'il avoit été métamorphosé, que les roses le retabliroient en son premier état, en sorte qu'au milieu de ses avan-tures, il avoit toujours eu dans l'esprit l'idée & l'espérance de ce remede; & se trouvant une fois dans une extrémité pres-fante, il raconte qu'il avoit rencontré un laurier-rose, mais qu'à son grand regret, bien loin de lui fournir un remede salutaire, il renfermoit au contraire un poison mor-tel ^y. Or par ce laurier-rose, il est évident

que

^x Tanta hilaritudine præter peculiarem meam gestire mihi cuncta videbantur; ut pecua etiam cujuscemodi, & totas domo, & ipsum diem serena facie gaudere sentirem, &c. *Ibid.*

^y Quarum cuncto pecori cibus lethalis est. *Ibid.*

que l
par la
ceux
senté
& de
à la v
se liv
gran
Au
huma
prêtr
l'usag
l'initi
nous
la ra
" dir-
" & l
" pid
" tha
" son
" Le
" tou
" prê
" bab
" rev
" fête

^z S
gnitis
quam
signifi
dari la
^a L

DISSERTATION VII. 383

que l'auteur entend les mysteres corrompus par la débauche & la magie, tels qu'étoient ceux de la Déesse de Syrie dont il a représenté les ministres sous un jour si odieux; & dont l'initiation bien loin d'encourager à la vertu, ne faisoit que plonger ceux qui se livroient à leur illusion dans de plus grandes miseres.

Aussi tôt que Lucius a recouvert la forme humaine, comme il se trouvoit nud, le prêtre le couvre d'une toile ^z. C'étoit l'usage de donner à ceux qui aspiraient à l'initiation, une robe faite de lin, & Apulée nous apprend lui-même dans son apologie, la raison de cette pratique. « La laine
« *dit-il* est l'excrément d'un corps pesant
« & hébété, la dépouille d'une bête stu-
« pide; & vous savez qu'Orphée & Py-
« thagore mettent les vêtemens qui en
« sont faits, au rang des choses profanes.
« Le lin au contraire est la plus propre de
« toutes les productions de la terre; les
« prêtres Egyptiens s'en servent pour leur
« babillage, & c'est même l'usage d'en
« revêtir une robe dans la célébration des
« fêtes sacrées ^a.

L'hié-

^z Sed sacerdos, utcunque divino monitu congnitis ab origine cunctis cladibus meis, quamquam & ipse insigni permotus miraculo, nutu significato prius, præcipit, tegendo mihi linteam dari laciniam. *Ibid. pag. 386.*

^a Lana segnissimi corporis excrementum, pecori de-

384 DISSERTATION VII.

L'hiérophante adresse ensuite ces paroles à Lucius, « Après avoir essuyé un
 « grand nombre de travaux, de vicissitu-
 « des, & des tempêtes, Lucius, vous êtes
 « enfin arrivé au port de paix, & à l'au-
 « tel de miséricorde. Ni la naissance, ni
 « les dignités, ni la science qui vous distin-
 « guent, n'ont pu vous être d'aucune uti-
 « lité. Entraîné par la fougue licencieuse
 « de la jeunesse vers des plaisirs serviles,
 « vous avez remporté le prix fatal d'une
 « curiosité malheureuse. Mais la fortune
 « aveugle après vous avoir conduit dans
 « les périls les plus dangereux, vous a en-
 « gagé par l'indiscrétion de ses propres
 « excès, à embrasser ces usages religieux.
 « Qu'elle sévisse à présent, qu'elle exhale
 « toutes ses fureurs, qu'elle cherche d'au-
 « tre sujet pour exercer ses cruautés : car
 « l'infortune ne peut se faire ressentir à
 « ceux dont la majesté de notre Déesse
 « s'est approprié les services. Les brigans,
 « les bêtes féroces, l'esclavage, les sinuo-
 « sités d'un chemin bordé de précipices,
 « la crainte d'une mort menaçante, ô for-
 « tune ennemie, tous ces fleaux te sont
 « défor-

tracta, jam inde Orphei & Pythagoræ scitis, pro-
 fanus vestitus est. Sed enim mundissima lini leges,
 inter optimas fruges terra exorta, non modo indu-
 rui & amictui sanctissimis Ægyptiorum sacerdoti-
 bus, sed opertui quoque in rebus sacris usurpatur.
Apol. pag. 506.

« désormais inutiles. Vous êtes sous la
 « protection d'une fortune , mais d'une
 « fortune éclairée , qui illumine même les
 « autres Dieux par la splendeur de sa lu-
 « miere. Prenez un visage riant , convena-
 « ble à la blancheur des habits dont vous
 « êtes revêtu. Acompagnez d'un pas
 « nouveau la pompe de la Déesse Isis ,
 « source de salut. Que les impies ouvrent
 « les yeux , qu'ils voyent , & qu'ils recon-
 « noissent leur erreur. Dégagé de ses an-
 « ciennes peines , Lucius triomphe de sa
 « fortune par la providence de la grande
 « Isis ^b.

Ce

^b Multis & variis exant latis laboribus, magnisque fortunæ tempestatibus , & maximis actus porcellis, ad portum quietis & aram misericordiæ tandem, Luci, venisti. Nec tibi natales, ac ne dignitas quidem, vel ipsa, qua flores, usquam doctrina profuit: sed lubrico virentis ætatulæ, ad serviles delapsus voluptates, curiositatis improspæræ sinistrum præmium reportasti. Sed utrinque fortunæ cæcitas dum te pessimis periculis discruciat, ad religiosam istam habitudinem improvida produxit malitia. Eat nunc & summo furore sæviat, & crudelitati suæ materiam quærat aliam. Nam in eos, quorum sibi vitas servitium Deæ nostræ majestas vindicavit, non habet locum casus infestus. Quid latrones, quid feræ, quid servitium, quid asperrimorum itinerum ambages reciproçæ, quid metus mortis quotidianæ nefariæ fortunæ profuit? In tutelam jam receptus es fortunæ, sed videntis; quæ suæ lucis splendore ceteros etiam Deos illuminat. Sume jam vultum lætiores,

378 DISSERTATION VII.

Ce passage développe le sens de l'allégorie. Il montre clairement qu'elle en est la morale, & il confirme ce que nous avons avancé concernant le but de cet ouvrage.

Nous avons observé que le changement de Lucius en sa première forme, signifie son initiation. L'initiation étoit caractérisée de *régénération* ; c'étoit un terme consacré, & c'est précisément de ce terme dont Apulée se sert pour caractériser le nouveau changement de Lucius^c. Mais comme Apulée, pour remplir son dessein, ne pouvoit se dispenser d'expliquer au long les particularités des cérémonies qui accompagnent l'initiation aux mystères, & que la décence des règles de l'allégorie ne lui permettoit pas de le faire dans l'endroit où l'initiation de Lucius est représentée comme son rétablissement en sa première forme, il a été obligé de considérer ces deux circonstances comme distinctes l'une de l'autre, quoiqu'elles ne le fussent pas dans le fond & qu'elles eussent l'une & l'autre le même sens moral.

Aussi

tiorem, candido isto habitu tuo congruentem; comitare pompam Deæ sospitatricis, innovanti gradu; videant irreligiosi; videant, & errorem suum recognoscant. En ecce pristinis arumnis absolutus, Isidis magnæ providentia gaudens Lucius, de sua fortuna triumphat. *Metam. pag. 386. 7.*

c. . . . Ut renatus quodammodo. . . sua providentia quodammodo renatos.

Aussi, en confond-t-il la nature ; & de même qu'il appelle le rétablissement de Lucius, du nom de *régénération*, il appelle le jour de son initiation *le jour de sa naissance* ^d. Le ministre sacré prend occasion des bienfaits que Lucius a reçus, pour l'inviter à entrer dans les mystères d'Isis ^e : en conséquence il est initié, & la description qu'Apulée donne de cette cérémonie, répond exactement à l'idée que nous en avons présentée dans la dissertation précédente.

L'initiation de Lucius ne se fit cependant pas sans crainte & sans appréhension de sa part ; mais c'étoit une crainte religieuse qui n'avoit d'autre principe que le degré de vertu & de sainteté que l'on exigeoit de ceux qui étoient admis aux mystères ^f. Ces difficultés étant surmontées, Lucius étant initié, il adresse sa priere à
Isis

d Exhinc festivissimum celebravi natalem sacrorum. *Ibid.*

e Quo tibi tamen tutior sis, atque munitior ; da nomen huic sanctæ militiæ, cujus non olim sacramento etiam rogaberis ; teque jam nunc obsequio religionis nostræ dedica, & ministerii jugum subi voluntarium ; nam cum cœperis Deæ servire tunc magis senties fructum tuæ libertatis. *Ibid.* pag. 387.

f At ego, quamquam cupienti voluntate præditus, tamen religiosa formidine retinebar. Quod enim sedulo percontaveram, difficile religionis obsequium, & castimoniarum abstinenciam satis arduam, cautoque circospectu vitam, quæ multis casibus subjacet, esse muniendam. *Ibid.* pag. 390.

380 DISSERTATION VII.

Isis dans des termes qui correspondent au grand secret des mysteres. "Toi, divinité sainte, source perpétuelle de salut pour le genre humain, toujours libérale dans tes bienfaits envers les mortels; qui porte aux malheureux toute l'affection d'une mere tendre: Toi, que les cieux adorent, que les enfers craignent, qui conduis le globe du monde, qui éclaire le soleil, qui gouverne l'univers, qui foule aux piés le tartare, à qui les astres obéissent, qui fais l'alégresse des Dieux, pour qui les tems se renouvellent sans cesse, à qui les élémens sont asservis; aux ordres de qui les vents soufflent, les nuages s'assemblent, les semences germent, les germes s'accroissent; dont la majesté éclatante effraye les oiseaux qui traversent les airs, les bêtes féroces qui errent dans les montagnes, les serpens qui rampent sur la terre, & les monstres qui nagent dans les eaux; &c. &c.

La

g Tu quidem sancta & humani generis fospitatrix perpetua, semper fovendis mortalibus munifica, dulcem matris affectionem miserorum casibus tribuis Te superi colunt, observant inferi; tu rotas orbem, lumnas solem; regis mundum; calcas tartarum; tibi respondent sidera, gaudent numina, redeunt tempora, serviunt elementa: tuo nutu spirant flamina, nutriuntur nubila, germinant semina, crescunt germina; tuam majestatem perhorrescunt

aves

La cérémonie étant finie , l'auteur conformément à sa pratique & à ses sentimens , recommande la multiplicité des initiations. Il raconte comment Isis lui conseilla d'entrer dans les mysteres d'Osiris ; comment après cette seconde initiation , elle l'invita encore à se faire initier de nouveau dans quelques autres mysteres ; & comment enfin elle le combla de bénédictions temporelles pour le récompenser de sa piété réitérée.

L'examen de toutes ces circonstances ne permet pas de douter que le véritable dessein d'Apulée , n'ait été de recommander l'initiation aux mysteres , en opposition à la nouvelle religion qui s'introduisoit alors dans le monde. La catastrophe de la piece , le onzieme livre entier , ne roule que sur ce sujet qui se trouve traité avec toute la gravité & le sérieux que l'on pouvoit attendre d'un auteur sincere , & rempli de la plus grande superstition. Rien ce me semble ne pouvoit être mieux imaginé que le plan qu'il a choisi pour recommander les

aves cœlo meantes , feræ montibus errantes , serpentes solo latentes , beluæ ponto natantes. *Ibid.* pag. 397. Ces expressions , *Respondent sydera* , sont relatives à la musique des spheres. L'image m'en paroît extrêmement noble : elle est prise de l'harmonie des cordes d'une harpe qui répondent & qui obéissent à la main du maître.

R ;

les mysteres , & l'on doit avouer qu'il l'a exécuté avec beaucoup d'art.

Cette explication jette un nouveau jour sur toutes les circonstances de cette métamorphose singuliere , comme le lecteur peut s'en convaincre par son propre examen. Il me suffira d'en donner un seul exemple. Le cinquieme & le sixieme livres contiennent un épisode fort long sur Cupidon & Psyché , qui n'est évidemment qu'une allégorie , & qui de la maniere dont on envisage ordinairement cette métamorphose , paroît entièrement étrangere au sujet. Mais à l'envisager suivant l'idée que nous venons d'expliquer , cet épisode est imaginé avec beaucoup de jugement ; il se trouve de la plus grande beauté & des plus propres à remplir le plan général de l'auteur. Il n'y a personne , même parmi ceux qui n'ont considéré cette métamorphose que comme un ouvrage de pur amusement , qui n'ait aperçu que la fable de Cupidon & de Psyché est une allégorie philosophique du progrès de l'ame humaine vers la perfection , par le moyen de l'amour divin , fondé sur l'espérance de l'immortalité. Or nous avons fait voir que le but formel des mysteres étoit de rétablir l'ame dans sa rectitude primitive , & d'encourager les hommes vertueux , par les promesses d'une immor-

DISSERTATION VII. 383

mortalité bienheureuse. Il s'en suit que la fable de Cupidon & de Pſyché qui fait le ſujet du cinquieme & du ſixieme livres, eſt tout ce qui pouvoit ſ'imaginer de plus beau & de plus convenable pour préparer l'eſprit des lecteurs au ſujet du onzieme qui finit la conſeſion de l'ouvrage.

F I N

Du premier tome.

1871

II



